

## ÉTUDE CRITIQUE

SUR LES

### JOURNÉES DES 5 & 6 OCTOBRE 1789

---

Les Journées des 5 et 6 octobre 1789 ont tenté plus d'une fois la curiosité des historiens. Sans parler de Louis Blanc ni de Michelet, qui les ont racontées très en détail dans leurs histoires générales de la Révolution française, M. Leroy leur a consacré un long chapitre dans son *Histoire de Versailles* et, plus récemment encore, MM. de la Rochetterie<sup>1</sup> et Batiffol<sup>2</sup> en ont fait chacun l'objet d'un mémoire spécial. A reprendre leur récit, il y aurait peu de chose à gagner, quelques additions et quelques rectifications de peu d'importance tout au plus. Dès maintenant, l'émeute est suffisamment connue en elle-même. On sait, à quelques minutes près, à quelle heure du jour et de la nuit tel incident s'est produit, quels ont été les faits et gestes, les allées et venues des personnages importants, les évolutions des troupes, la marche et l'allure des insurgés, etc. Mais ce qu'on sait moins bien, ce qu'il importe véritablement de savoir, c'est quel a été le rôle des hommes et des partis dans la préparation et la direction de l'émeute, quelles sont au juste la part du hasard et la part des hommes dans ses péripéties et dans ses résultats, jusqu'à quel point elle a été préparée et voulue, spontanée et aveugle. L'émeute restera toujours en quelque manière obscure tant qu'on n'en aura pas suffisamment dégagé les origines. Ce n'est enfin qu'au prix d'une telle recherche qu'on pourra essayer de dire quelle est la signification et l'importance des Journées d'octobre dans l'histoire

1. *Revue des Questions historiques*, XIV, 1873.

2. *Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise*, XVII, 1891. Il a paru un tirage à part.



de la Révolution française. Ne sont-elles qu'un accident sans portée, qu'une simple goutte de pluie dans le torrent irrésistible qui devait tôt ou tard emporter la royauté, ou bien auraient-elles pu être évitées et, si elles ne s'étaient pas produites, le cours des choses en aurait-il été changé? Est-il vrai qu'elles marquent dans la Révolution un moment capital : l'avènement de la démagogie<sup>1</sup>, et, comme le disent quelques-uns, le règne de la Terreur qui commence? Ou faut-il penser, tout au contraire, que jamais occasion meilleure ne fut donnée au roi pour ressaisir son pouvoir que le jour même où son peuple le ramenait comme un prisonnier dans Paris? En un mot, les Journées d'octobre font-elles déjà prévoir le 21 janvier ou marquent-elles loin de là le suprême instant où la vieille royauté peut encore s'emparer de la Révolution et la diriger? — Ce sont ces questions que nous voudrions essayer d'examiner dans ce travail. Non pas qu'on ne les ait jamais abordées avant nous. Il est trop clair qu'il était impossible de parler des Journées d'octobre sans en tenter une explication. Mais ces explications, qu'en ont données les historiens, sont souvent si différentes et même si contradictoires qu'il était bon de reprendre leurs jugements en substituant à des réflexions de détail jetées au travers du récit une étude méthodique et d'ensemble. Car ce n'est pas sur les faits, sur la matière même, si je puis ainsi dire, des Journées d'octobre qu'on ne s'entend pas, c'est presque uniquement sur la manière de les interpréter. Les divers récits de l'émeute sont en effet, sauf quelques détails, identiques.

Depuis longtemps, Paris souffre de la disette. Pour que tout le monde ait du pain, la municipalité est obligée de faire garder militairement les boulangeries. Le peuple, qui vient à peine de conquérir sa liberté et qui craint qu'on ne lui ravisse ce bien si cher, devient aisément soupçonneux. Or, la récolte a été particulièrement abondante. D'où vient donc que le pain est aussi rare que dans une année mauvaise? Les pamphlétaires répètent chaque jour que les aristocrates sont cause de la famine comme de tous les

1. « Les 5 et 6 octobre furent, pour ainsi dire, les premiers jours de l'avènement des Jacobins, la Révolution changea d'objet et de sphère; ce n'était plus la liberté, mais l'égalité, qui en devenait le but, et la classe inférieure de la société commença dès ce jour à prendre de l'ascendant sur celle qui est appelée par ses lumières à gouverner. » (M<sup>me</sup> de Staël, *Cons. sur la Rév. franç.*, I, p. 333.)



autres maux ; le peuple les écoute volontiers. Un beau jour, une maladresse de la cour vient confirmer ses soupçons. Des troupes sont appelées à Versailles. Pourquoi faire ? Il se le demande pendant huit jours avec anxiété. Une nouvelle imprudence de la cour lui enlève ses derniers doutes. Dans un banquet militaire, que le roi et la reine ont honoré de leur visite, la cocarde nationale a été foulée aux pieds, on a poussé des cris contre-révolutionnaires et arboré avec ostentation des cocardes noires et blanches. La première couleur est celle de la reine, la seconde rappelle l'ancien régime ; elles symbolisent toutes deux tout ce qu'on hait et tout ce qu'on craint. Dès que la nouvelle est connue, c'est une explosion générale d'indignation et de colère. Pour comble de malheur, le pain, ce jour-là, est plus rare encore qu'à l'ordinaire. L'émeute qui couvait éclate soudain. Le 5 octobre, les femmes de Paris se rendent à Versailles pour demander du pain, le renvoi des troupes, le châtimement de tous ceux qui ont outragé la cocarde tricolore. Encouragé par leur exemple, le peuple les suit. La garde nationale force Lafayette à se mettre à sa tête et à la conduire à Versailles, où elle arrive dans la nuit. Les Versaillais, qui partagent les craintes des Parisiens, les reçoivent à bras ouverts. Une partie des troupes sur lesquelles comptait la cour fait cause commune avec l'insurrection. Le roi, après beaucoup d'hésitations, après quelques velléités de fuite, se résigne et accorde tout ce qu'on est venu lui demander. Il prend des mesures pour assurer l'approvisionnement de Paris, confie aux anciens gardes-françaises, incorporés dans la milice parisienne, la garde de sa personne, donne sa sanction aux décrets constitutionnels. Tout semble fini. Les insurgés ont obtenu satisfaction. Lafayette a répondu de la fidélité de ses troupes. Le lendemain, tout rentrera dans le calme. La nation et le roi n'ont plus de motif de se haïr. Chacun s'endort tranquillement. Mais quel réveil ! L'émeute, qu'on croyait éteinte, s'est rallumée. A six heures du matin, le château a été envahi, on ne sait trop ni pourquoi ni comment, par une populace furieuse. Un ouvrier est étendu la tête fracassée sur les dalles de la cour de marbre. Qui l'a tué ? Est-ce pendant l'attaque, est-ce avant ? Sa mort a-t-elle provoqué l'irruption ou en est-elle la conséquence ? On ne sait bien qu'une chose, c'est que la vue de ce cadavre a mis le peuple en rage, qu'il s'est précipité dans l'escalier de marbre, que tout a plié devant lui, que les gardes du corps, qui n'ont pu s'enfuir, ont été



massacrés, qu'on a forcé l'appartement de la reine, que la reine elle-même a dû se réfugier chez le roi, en toute hâte et à peine vêtue. Lafayette arrive alors avec la garde nationale. Il arrache les gardes du corps à la vengeance populaire, calme la foule, rétablit l'ordre. Tout paraissait fini encore une fois. Le roi s'était montré à son balcon et des applaudissements unanimes l'avaient salué. Mais voilà que la foule, comme saisie d'une subite inspiration, pousse ce cri : « Le roi à Paris, le roi à Paris ! » Cette nouvelle demande était, comme les précédentes, un ordre. Le roi cède une fois encore, il viendra habiter au milieu de ses fidèles Parisiens. Il part le même jour avec sa famille, au milieu de ce peuple qui la veille était venu lui demander du pain. Singulier cortège ! Le carrosse royal est entouré de poissardes à cheval sur des canons, d'hommes à piques à figure sinistre, hurlant à tue-tête ce refrain : « Nous ramenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron. » On arrive enfin à Paris. Bailly salue le roi et lui remet les clefs de la ville. La famille royale va habiter aux Tuileries. Elle ne les quittera plus que pour le Temple. Dix jours plus tard, l'Assemblée nationale, qui, comme la cour, a subi la loi de l'émeute et s'est déclarée inséparable de la personne du roi, viendra à son tour s'établir à Paris.

Tous les historiens s'accordent à présenter ainsi le tableau des Journées d'octobre. Les uns insistent davantage sur certains incidents, les autres sur d'autres, mais tous racontent les événements à peu près de la même manière. Les divergences n'apparaissent que lorsqu'il s'agit, non plus simplement d'exposer les faits, mais de les interpréter, d'en montrer l'enchaînement logique, de les rapporter à leurs causes, d'en apprécier l'importance. C'est qu'en effet, si on voit bien la suite des événements, on n'en saisit pas du premier coup la liaison. Au début, les insurgés, semble-t-il, ne demandent que deux choses : du pain et une réparation à l'injure faite à la nation le jour du banquet des gardes du corps. Or, leurs exigences se multiplient au fur et à mesure qu'on les satisfait. L'Assemblée nationale a décidé que les décrets constitutionnels, auxquels le roi vient de refuser sa sanction, lui seraient de nouveau présentés. L'émeute fait sienne cette réclamation. Les gardes-françaises désirent depuis longtemps reprendre leurs postes à Versailles. L'émeute exige que le roi renverra le régiment de Flandre et confiera la garde de sa personne aux soldats qui l'ont abandonné. Mais ce qui est plus remarquable, c'est



qu'après que le roi a donné satisfaction à tous les griefs, a fait droit à toutes les exigences, l'émeute recommence de plus belle. Pourquoi, le matin du 6, cette violente irruption à l'intérieur du château? Pourquoi cette nouvelle humiliation imposée au roi? Pourquoi le force-t-on à se rendre à Paris? Y a-t-il là, dans cette progression d'exigences, le développement d'un programme arrêté d'avance et méthodiquement appliqué? Ou, au contraire, faut-il penser que les Journées d'octobre se composent, en réalité, de deux émeutes juxtaposées : l'une, toute spontanée, uniquement inspirée par des passions soudaines et irréfléchies, l'autre, œuvre de politiques, poursuivant des desseins précis et dirigeant dans l'ombre, à leur profit, les forces populaires?

Les historiens n'ont pu se dispenser de toucher à ces questions. Leurs réponses sont très différentes. Les uns, comme Michelet, mettent tout à fait à l'arrière-plan les manœuvres des partis et attribuent au peuple seul l'initiative et la conduite de l'émeute. D'autres, comme L. Blanc, découvrent sous l'apparente spontanéité du soulèvement les intrigues savantes du comte de Provence, qui, pour la satisfaction de ses rancunes personnelles d'abord, au profit de son ambition ensuite, attise et soudoie les haines du peuple de Paris, le pousse à une révolte dans le tumulte de laquelle il espère ramasser une couronne. D'autres, et ils sont nombreux, pensent, comme M. de Loménie<sup>1</sup>, que la main invisible qui dirige l'émeute et qui répand l'or et l'argent n'est pas celle du comte de Provence, mais celle du duc d'Orléans. S'il fallait en croire Sybel<sup>2</sup>, ce n'est pas le futur Philippe-Égalité qui aurait joué le premier rôle dans l'émeute, mais le général Lafayette. Irrité contre la cour, qui ne tenait aucun compte de ses conseils, le tout-puissant commandant de la milice parisienne n'aurait résisté que pour la forme aux vœux de ses grenadiers et se serait mis à la tête du mouvement dans la ferme intention de le faire servir à ses desseins politiques. D'autres historiens, au contraire, accordant moins d'importance aux influences individuelles, voient surtout dans les Journées d'octobre l'œuvre du parti patriote. D'autres enfin, comme M. Batiffol<sup>3</sup>, désespérant sans doute de concilier toutes ces explications contradictoires ou

1. Loménie, *les Mirabeau*, IV, p. 494 et suiv.

2. Sybel, *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, I, p. 109 et suiv. de la traduction française.

3. Batiffol, *op. cit.*, p. 1, en note.



renonçant à choisir entre elles, arrivent à se convaincre « que les événements de ces deux journées sont dus à un enchaînement extraordinaire de circonstances fortuites » et qu'il faut repousser « toute idée d'émeute préparée et de complot savamment ourdi. »

Nous aurons à critiquer ces opinions, à discuter les raisons sur lesquelles elles se fondent, à les comparer les unes avec les autres pour extraire la parcelle de vérité que renferme chacune d'elles. Nous ne nous bornerons pas cependant à ce travail de critique, mais bien plutôt nous nous en servirons pour essayer de reconstruire, pour ainsi dire, l'action des forces diverses qui concoururent de près ou de loin, pour plus ou pour moins, à la préparation, à l'explosion, à l'issue enfin des Journées d'octobre. C'est dire que cette étude portera moins sur l'émeute elle-même que sur les événements qui l'ont précédée et préparée. Ce n'est pas qu'il s'agisse, à propos des Journées d'octobre, d'écrire l'histoire de trois mois de Révolution. Mais, autant il est facile d'expliquer les causes de l'insurrection du 14 juillet, par exemple, et d'en marquer le caractère par le simple exposé de ce qui arriva ce jour-là dans Paris, autant il est difficile, non seulement de montrer quelle est la véritable place des Journées d'octobre dans l'histoire de la Révolution française, mais de faire comprendre l'attitude des hommes et des partis qui y participèrent, si on ne recherche pas, dans le détail, de quel ensemble de causes diverses elles sont nées. Trop d'influences différentes et souvent contraires ont contribué à produire l'émeute, trop d'intrigues complexes s'y sont croisées pour qu'il ne soit pas indispensable d'en rechercher l'origine dans la période antérieure. C'est peut-être pour avoir négligé cette étude préliminaire, pour s'être contentés d'examiner l'insurrection prise en elle-même, indépendamment de ce qui l'a rendue possible et de ce qui pouvait la faire prévoir longtemps avant qu'elle éclatât, que la plupart des historiens ont porté sur elle tant de jugements contradictoires. Il faut dire pourtant que, si on n'a pas encore tenté sur les origines des Journées d'octobre une recherche approfondie, la raison en est peut-être aussi que les documents essentiels manquaient.

Cette lacune n'est pas encore comblée aujourd'hui même. Néanmoins, depuis 1891, date du mémoire de M. Batiffol, d'importants éléments d'information sont entrés en ligne de compte. La publication des actes des représentants de la commune de Paris par M. Sigismond Lacroix (1894-95-96) offrait une riche



moisson de renseignements officiels inédits sur la vie politique de Paris, tant dans les districts qu'à la municipalité, pendant la période d'organisation qui suivit immédiatement la révolution du 14 juillet. Les répertoires bibliographiques de MM. Tuetey et Tourneux, qui paraissaient en même temps, le premier sur les sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française, le deuxième sur ses sources imprimées, indiquaient et classaient une foule de brochures, de pamphlets, d'écrits de toute nature qui, disséminés dans tous les dépôts publics et perdus dans le fouillis d'archives non encore inventoriées, étaient restés jusque-là ignorés ou n'avaient été consultés que par hasard. Le journal d'Adrien Duquesnoy<sup>1</sup>, député de Bar-le-Duc aux états généraux, la correspondance de Gaultier de Biauzat, député de Clermont à la même Assemblée, venaient nous fournir sur l'état d'esprit des constituants des renseignements de première importance. Les dépêches de l'ambassadeur vénitien Antonio Capello, publiées par M. Maxime Kovalevsky, ajoutaient aux témoignages des ambassadeurs étrangers que nous connaissions déjà celui d'un esprit plus vif et plus impressionnable, qui décrit avec couleur les événements qui se passent sous ses yeux, tout en les jugeant avec finesse et impartialité. Enfin, les curieux mémoires de Fournier l'Américain, qu'exhumait M. Aulard en 1890 et que M. Bataffol ne semble pas avoir connus, nous faisaient revivre au naturel la brutale figure d'un des émeutiers de la première heure. Toutes ces publications facilitaient beaucoup notre travail. Grâce aux indications de M. Tuetey dans son Répertoire, nous avons pu consulter quelques pièces inédites. Ce sont notamment les interrogatoires des personnes arrêtées pour cris séditieux ou pour complots contre la sûreté de l'État pendant les mois de septembre-octobre 1789. Ils nous ont été conservés, soit dans les papiers du comité des recherches de l'Assemblée nationale, soit dans la série des procès-verbaux de la prévôté de l'Isle. C'est aussi quelques

1. M. Brette, après avoir établi, dans un article de la *Revue critique* du 11 mars 1896, que ce journal, publié par M. R. de Crèvecœur, n'est pas entièrement de Duquesnoy, reconnaît que l'attribution faite à ce dernier est exacte pour la période comprise entre le 11 juin et le 9 décembre 1789, c'est-à-dire pour la période dont nous nous occupons. Il apprécie en ces termes la valeur documentaire de ces « Nouvelles à la main » : « Ces réserves faites, on se trouve en présence d'un ensemble de notes dont l'authenticité anonyme ne saurait être contestée et qui jettent sur les affaires du temps une curieuse lumière. »



lettres inédites de Barnave qui se trouvaient dans ses papiers, lorsqu'ils furent mis sous scellés par ordre de la Convention. C'est encore cet intéressant cahier, découvert dans une armoire pratiquée dans l'embrasure d'une croisée de la chambre de Marie-Antoinette, qui renferme les lettres de la plupart des gardes du corps sur les Journées d'octobre, toute une véritable enquête secrète à côté de l'enquête officielle du Châtelet. Enfin, nous devons à l'obligeance d'un de nos maîtres<sup>1</sup> d'avoir pu consulter les dépêches que l'ambassade anglaise de Paris adressait à Londres pendant l'époque qui nous occupe. Ces dépêches, instructives à plus d'un égard, établissent nettement que l'Angleterre n'a en aucune manière excité les troubles de ce temps et fourni au parti d'Orléans le moindre appui moral ou matériel. Nous ajouterons encore, pour terminer, que nous avons fait un grand usage du journal encore inédit du libraire Hardy, dont la consultation s'impose pour quiconque veut être renseigné sur la physionomie de la rue et sur l'état d'esprit du bourgeois de Paris à cette époque<sup>2</sup>. Si, à cette énumération déjà longue de documents nouvellement publiés ou encore inédits, nous ajoutons la liste de ceux qu'on connaissait déjà depuis longtemps : procédure du Châtelet, mémoires, journaux, correspondances, etc., on reconnaîtra que c'est moins du manque de matériaux dont nous aurions à nous plaindre que de leur surabondance. Il s'en faut néanmoins que tous ces documents soient d'égale valeur et surtout qu'ils soient décisifs. Les intentions du duc d'Orléans resteront toujours obscures en quelque manière, tant qu'on n'aura pas sur elles son propre témoignage ou celui de ses intimes. On pourra imaginer longtemps encore de belles hypothèses sur les menées sournaises

1. Qu'il nous soit permis d'adresser ici tous nos remerciements à M. G. Monod, notre excellent maître, et à M. A. Monod, son frère, qui ont bien voulu copier pour nous, à Londres, les dépêches manuscrites de lord Fitz Gerald.

2. Au moment où ces lignes étaient écrites, M. Flammermont, qui publie, dans le tome VIII des *Nouvelles archives des missions*, un inventaire et des extraits des correspondances des agents diplomatiques en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, a bien voulu nous communiquer sur épreuves le rapport du comte de Salmour, ministre de Saxe à Paris, sur les Journées d'octobre 1789. Cette longue dépêche, écrite immédiatement après les événements (9 octobre) par un homme qui assista au soulèvement du 5 à Paris et qui doit avoir fait effort pour ne dire que la vérité, est un document de première importance, qui confirme et complète les renseignements fournis par les autres sources, notamment sur l'irruption du 6 au matin dans la cour de Marbre du château de Versailles et sur le regain de popularité du roi et de la reine après l'émeute.



du comte de Provence, tant qu'aucun document authentique ne viendra les nier ou les affirmer d'une façon irrécusable. Enfin, il restera toujours quelque doute sur les projets de la cour, et particulièrement de Marie-Antoinette, jusqu'à ce que la publication entière de la correspondance de la reine<sup>1</sup> vienne les dissiper. Mais, si nous ne pouvons encore pénétrer dans le détail de toutes ces intrigues, il ne nous sera peut-être pas impossible d'apprécier dès maintenant quelle fut au juste leur action sur la marche des événements.

## I.

Le lendemain de la Saint-Louis, l'académicien Dussaulx, membre de la Commune et ami de Lafayette, abordait le fermier général Augeart au jardin des Tuileries et lui exprimait en ces termes son opinion sur la situation politique : « Cette affaire-là ne se consolidera bien qu'autant que le roi résidera dans ce château ; on a fait une grande faute le 16 juillet de ne l'avoir pas retenu. La demeure d'un roi doit être, ajouta-t-il, dans sa capitale. — Vous avez raison, reprit Augeart, mais qui a le droit, dans ses États, de le forcer à y faire sa résidence ? — Quand c'est le bien de tous, répondit Dussaulx, il faut bien l'y forcer, et on en viendra là<sup>2</sup>. » Ces paroles sont remarquables et par leur date (26 août 1789) et par le caractère de l'homme qui les a prononcées. Dès cette époque, presque un mois et demi avant les Journées d'octobre, de bons et sages esprits prévoyaient une émeute, qui obligerait à bref délai la royauté à s'établir à Paris et excusaient à l'avance cette violence comme utile au bien général.

L'idée que le roi de France devait habiter dans sa capitale n'était pas sans doute une idée nouvelle. Depuis longtemps, les

1. Les recueils de lettres de Marie-Antoinette jusqu'ici publiés (Arneth Feuille) ne renferment pas de lettres de la reine entre les deux dates du 16 août et du 7 octobre 1789. MM. de la Rochetterie et de Beaucourt, qui viennent de terminer une édition complète de la correspondance de la reine, espèrent pouvoir publier, à bref délai, toute une série de lettres qu'on a découvertes récemment en réorganisant les archives de la maison de Savoie à Turin. Ces lettres feraient partie de la correspondance que la cour de France échangeait avec les comtes d'Artois et de Provence pendant les premiers temps de l'émigration, de 1789 à 1792.

2. *Mémoires secrets d'Augeart*, publiés par Évariste Bavoux, p. 195.



Parisiens désiraient le retour de leurs rois et leur vanité souffrait à l'aspect du Louvre désert. Il n'y avait pas d'ailleurs que gloire et amour-propre blessé dans leur désir. Les bourgeois n'ignoraient pas que la présence d'une cour est l'occasion de grandes dépenses, fait aller le commerce, comme on dit, et ils n'étaient pas insensibles à cette considération. L'art. 4 du cahier du tiers état de Paris<sup>1</sup> suppliait donc humblement le roi « de passer les hivers dans sa bonne ville de Paris, réellement bonne et très bonne pour Sa Majesté. » La visite que Louis XVI fit à Paris après la prise de la Bastille donna à cette idée comme une sorte de regain d'actualité. Il parut alors une petite plaquette dont le titre indique suffisamment l'objet : « Article essentiel qui manque à tous les cahiers : supplier le roi de faire son séjour habituel dans sa capitale<sup>2</sup>. » Mais il faut remarquer que les raisons que l'auteur faisait valoir en faveur de son idée sont extrêmement vagues et ne portent en aucune manière la marque de préoccupations politiques. Il se borne d'un bout à l'autre à faire appel à la bonté du roi et les meilleurs de ses arguments sont les suivants : « Un bon père s'éloigne-t-il de sa famille, un bon pasteur de son troupeau, un bon pilote de son vaisseau ? — O Louis XVI, prince si souvent trompé, avec des intentions si pures, tu daignes nous assurer de ton amour. Nous n'en avons jamais douté. Viens habiter parmi nous ; tu ne douteras jamais du nôtre ; est-ce à toi, l'ami, le bienfaiteur de l'humanité, de vivre éloigné d'elle ? »

Il y a loin, comme on voit, de ces vœux purement platoniques aux graves paroles de Dussaulx. Le timide souhait des rédacteurs du cahier, les sentimentales déclamations de l'auteur du pamphlet ont fait place à une pensée politique s'inspirant des nécessités présentes et ayant en vue, non plus seulement le bien de la capitale, mais le bonheur de tous les Français. Il n'est pas difficile, en effet, de saisir toute la pensée de Dussaulx. Il pensait, comme tous les patriotes, et tous les Français étaient alors patriotes, que le bien s'identifiait avec les réformes que réclamaient les cahiers et que l'Assemblée nationale, sous la pression de l'opinion publique, avait enfin votées dans les fameux arrêtés de la nuit du 4 août. Les arrêtés du 4 août étaient, pour ainsi dire, le minimum de réformes qu'on attendait de l'Assemblée nationale. Tous

1. *Archives parlementaires*, V, p. 295.

2. *Bibl. nat., imprimés*, Lb<sup>39</sup> 7688.



les députés du tiers avaient reçu de leurs commettants le même mandat : supprimer entièrement le régime féodal, les droits qu'il prélève, les services qu'il exige, les gênes et les abus qu'il engendre<sup>1</sup>. Vouloir le bien, vouloir la Révolution, ce n'était pas autre chose que vouloir le maintien et l'exécution des arrêtés du 4 août. Aussi, quand Dussaulx disait que, s'il le fallait, on forcerait le roi à se fixer à Paris, c'est qu'il craignait qu'on revînt sur l'œuvre accomplie, que la cour refusât sa sanction aux actes de l'Assemblée, qu'on trompât une fois de plus les légitimes espérances du peuple. Son loyalisme était trop profond encore pour qu'il eût un seul instant la pensée qu'on pût se passer de la royauté pour accomplir, comme on disait alors, l'œuvre nécessaire de la régénération. Mais, comme il voyait cette œuvre en danger d'être arrêtée, sinon d'être entravée pour longtemps, il songeait naturellement qu'il fallait obtenir, coûte que coûte, ce concours de la royauté, qui lui paraissait indispensable. Une fois que le roi serait à Paris, nul doute qu'il céderait enfin aux demandes pressantes que lui adresserait chaque jour son bon peuple. Ici, ce ne serait plus comme à Versailles. Si les aristocrates continuaient à donner au roi de mauvais conseils, Paris saurait bien l'empêcher de les écouter et en tout cas de les mettre à exécution. Lorsqu'il posséderait son bon roi, il le garderait avec un soin jaloux. Il n'y aurait plus à craindre de guerre civile. La Révolution s'achèverait sans obstacle. On marcherait sans secousse au bonheur final. De si grands bienfaits valaient bien à la rigueur une émeute. Le pacifique Dussaulx s'y résignait et laissait à d'autres le soin de l'exécuter.

Au moment même où notre académicien envisageait la future nécessité d'une émeute, des hommes d'action la préparaient. Six jours après la conversation que nous avons rapportée, éclatait à Paris une vive agitation, qui inspira un instant de sérieuses inquiétudes.

L'Assemblée venait de commencer la discussion du veto royal. Le roi aurait-il le pouvoir de s'opposer à l'exécution des lois et décrets votés par les représentants de la nation ? Son veto serait-il absolu ou suspensif ? La question avait une importance capitale.

1. « Ce sont les cahiers des bailliages qui dictèrent aux constituants leur conduite. Ces cahiers demandaient unanimement la suppression de la féodalité. » (Dubois-Crancé, *Analyse de la Révolution*, ouvrage posthume publié par Th. Jung, p. 17.)



Donner au roi le veto, n'était-ce pas lui donner le pouvoir d'arrêter toutes les réformes? Le bon sens populaire ne s'y trompa pas. « On vit des porteurs de chaise, à la porte de l'Assemblée, dans une grande agitation sur le veto<sup>1</sup>. » C'est qu'en effet les décrets du 4 août n'étaient pas encore sanctionnés, et on pouvait se demander si ce retard du roi à les promulguer n'était pas un indice qu'il les désapprouvait. Beaucoup de bons esprits le pensaient et craignaient que le veto royal ne fût aux mains des privilégiés un moyen commode de conserver leurs riches prébendes. On avait cru un instant que le 14 juillet suffirait à montrer l'inaltérabilité de toute tentative de résistance à la Révolution; on commençait à s'apercevoir qu'un second avertissement ne serait pas superflu. « Il n'y avait qu'un cri, » écrivait un publiciste après le 14 juillet, « c'était de sauver le roi, ce bon roi que nous aimons tous, de l'arracher à la séduction, à l'obsession, de briser ses fers, afin qu'il daignât briser les nôtres<sup>2</sup>. » On voyait que la « séduction » et que « l'obsession » persistaient, que le roi était toujours circonvenu par les partisans de l'ancien régime. Il fallait recommencer de briser ses fers.

Ce n'est pas le lieu de raconter ici l'émeute avortée des 30-31 août. Mais nous ne pouvons nous dispenser pourtant de rappeler par combien de côtés elle ressemble au mouvement d'octobre, qu'elle fait déjà présager. Le 30 août comme le 4 octobre, c'est par des députations à la Commune que l'émeute commence. Dans les deux cas, les insurgés cherchent à donner à leurs démarches un caractère de légalité. Dans les deux cas encore, c'est la reine qui est l'objet des haines et des accusations les plus furieuses. Enfin, et ceci est plus remarquable, dans l'exposé des vœux des insurgés d'août, nous trouvons déjà ce que demanderont à leur tour les émeutiers d'octobre : « Le roi et son fils seront suppliés de se rendre au Louvre pour y demeurer au milieu des fidèles Parisiens<sup>3</sup>. » Nous savons qui a lancé cette idée au café de Foy. « Sir Thomas Garnier Dwall<sup>4</sup>, secrétaire de S. A. R. le prince Edouard, quatrième fils de S. M. britannique, » rapporte dans la déposition qu'il fit, devant le Châtelet, le discours

1. Malouet, *Mémoires*, I, p. 367.

2. *Le Triomphe de la nation*, p. 6.

3. Ancien *Moniteur*, réimpression, n° 51, p. 417.

4. Procédure du Châtelet sur les événements qui se sont passés à Versailles le 6 octobre (déposition 317).



que prononça ce jour-là Camille Desmoulins. Bien que la déposition ait eu lieu longtemps après les événements, elle a tous les caractères de la véracité, et d'ailleurs elle est confirmée par des témoignages dignes de foi<sup>1</sup>. « L'empereur, disait Camille, vient de faire la paix avec les Turcs, pour être dans le cas d'envoyer des forces contre nous ; la reine, vraisemblablement, voudra l'aller rejoindre, et le roi, qui aime son épouse, ne voudra point la quitter ; si nous lui permettons de sortir du royaume, il faudra au moins que nous prenions le dauphin en otage, mais je crois que nous ferions beaucoup mieux, pour ne point être exposés à perdre ce bon roi, de députer vers lui pour l'engager à faire enfermer la reine à Saint-Cyr et *amener le roi à Paris, où nous serons plus sûrs de sa personne.* » Ces paroles sont caractéristiques. Sous une forme plus brutale, plus explicite, plus à la portée de la foule, elles expriment au fond une pensée analogue à celle de Dussaulx. Ame généreuse et ardente, avocat de mérite, pamphlétaire incomparable, C. Desmoulins s'était jeté dans la Révolution comme dans une belle aventure, il allait droit devant lui avec une clairvoyante insouciance et ne comprenait pas que tout le monde ne fit pas comme lui. Il voyait avec tristesse que depuis un mois la Révolution piétinait sur place. Non seulement on n'avancait pas, mais on reculait. Pourquoi ces retards à promulguer les arrêtés de la nuit du 4 août ? Que voulaient dire ces discussions continuelles au sein du parti populaire ? Pourquoi Mounier, l'homme du serment du jeu de paume, proposait-il atermoiements sur atermoiements ? Était-il d'accord avec

1. « Il marchese di S<sup>t</sup> Hurughe con altri sediziosi alla testa ha fatto al Palazzo Reale una mozione barbara e sanguinaria col pretesto che il partito detto aristocratico cercasse di prevalere dell' Assemblea nazionale, e propose di andare a Versailles, di assicurarsi delle persone del Re e del Delphino, i quali si sarebbero fatti venire al Louvre, come per ostaggio, di mettere la Regina nel commando di S. Ciro, di uccidere ducento membri dell' assemblea nazionale, etc... » (Dépêche d'Antonio Capello du 7 septembre 1789.)

Le passage suivant de l'interrogatoire de l'abbé Bernard, arrêté après le 31 août, confirme encore la vraisemblance du langage prêté à Desmoulins : « S'il n'a pas dit aussi dans les cafés qu'il falloit aller chercher le Roy et le dauphin à Versailles pour les amener à Paris, aux Thuilleries, sous la sauvegarde parisienne et de la nation ?

« A dit qu'il n'a point parlé de cela.

« S'il n'a point entendu tenir ces propos et par qui ?

« A dit qu'il l'a entendu dire dans le caffè [de Foy], mais ne peut dire par qui. » (Procédures de la prévôté de l'Isle. Arch. nat., Y 18767.)



le clergé, qui protestait chaque jour contre la suppression des dîmes et osait demander à l'Assemblée nationale ou de revenir sur les arrêtés du 4 août ou d'accorder aux décimateurs une indemnité? Le bruit courait que les émigrés allaient s'entendre avec les cours étrangères pour mettre la France à la raison. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer Camille et lui suggérer l'idée que, pour prévenir tous les complots, il n'y avait qu'à mettre le roi sous bonne garde. La motion fit, comme on disait alors, des sectateurs, et nous savons que le marquis de Saint-Huruge la joignit à ses autres réclamations. Mais ce qu'il importe de noter ici soigneusement, c'est que le projet d'amener le roi à Paris n'est encore dans l'esprit des agitateurs d'août qu'une idée en quelque sorte accessoire. Elle ne s'impose avec force qu'à l'esprit de quelques-uns, le plus grand nombre encore y est étranger ou y répugne. On le vit bien quand l'attitude de la garde nationale eut fait échouer la tentative de Saint-Huruge sur Versailles. Le lendemain, l'agitation recommença, de nouveaux discours furent prononcés, de nouvelles députations envoyées à la municipalité, mais il ne s'agit plus maintenant de marcher sur Versailles pour expulser de l'Assemblée nationale les membres corrompus et pour ramener le roi à Paris; des avis moins violents sont proposés et adoptés. Ce n'est plus l'ardent Desmoulin qu'on applaudit, mais le sage Loustallot. Or, celui-ci s'élève vivement contre la motion faite la veille d'aller à Versailles, il déclare que des hommes libres doivent avant tout respecter la légalité<sup>1</sup> et il convie les Parisiens à faire connaître dans leurs districts leur opinion sur le veto. La motion fut adoptée d'enthousiasme. On respectait encore trop l'Assemblée nationale, sur laquelle on avait mis tant d'espoirs, pour qu'on n'hésitât pas à violer sa liberté. L'idée de consulter les districts sur le veto avait fait fortune, le projet de marcher sur Versailles fut ainsi abandonné pour un temps. Seuls, quelques hommes plus pratiques virent bien que, pour vaincre la résistance des privilégiés, il n'y avait plus à compter sur des manifestations platoniques et restèrent convaincus qu'il n'y avait véritablement qu'un moyen qui pût

1. « Certes, c'est un moyen nouveau d'établir la liberté que de l'ôter à ses représentants. Ignorez-vous donc que c'est dans leur force que réside la force de la nation, que toute leur force réside dans leur liberté, que leur liberté réside dans le combat des opinions et que, quand les opinions y seront esclaves, la nation sera asservie? » (Ancien *Moniteur*, réimpression, I, p. 418.)



assurer le triomphe définitif de la Révolution, amener le roi à Paris. Comme Dussaulx, ils continuèrent à penser qu'avant peu on serait forcé d'en venir là. Camille Desmoulins le redira dans le meilleur de ses pamphlets, dans son discours de la *Lanterne* aux Parisiens, qui parut dans la première moitié de septembre. Mais, pour que son idée soit adoptée, il faudra que des événements nouveaux se produisent qui en montrent l'impérieuse nécessité.

Avant d'aller plus loin, il est indispensable de répondre à une question qu'on ne manquerait pas de nous poser : jusqu'à quel point le langage que tint Desmoulins le 30 août lui était-il personnel? Jusqu'à quel point faut-il y reconnaître l'œuvre des partis? Il est intéressant, en effet, au moment même où de simples particuliers pensaient qu'il était nécessaire d'amener le roi à Paris et où des agitateurs de profession, pour ainsi dire, lançaient cette idée dans les foules, il est intéressant de se demander si certains hommes politiques, si certains partis pensaient comme eux, prenaient quelque part à l'agitation ou la voyaient simplement sans déplaisir.

Un point mérite tout d'abord d'attirer l'attention. C'est précisément à la fin d'août que nous rencontrons les premières accusations contre le duc d'Orléans, qui bientôt iront en se multipliant. Des témoins, habituellement dignes de foi, sont d'accord pour dénoncer à ce moment les intrigues du futur Philippe-Égalité et de ses partisans. L'auteur inconnu de la « Correspondance secrète » écrit, immédiatement après l'agitation des 30-31 août : « Quelques personnes croient entrevoir dans ce mouvement populaire un agent secret. On pousse l'indiscrétion jusqu'à nommer un prince du sang<sup>1</sup>. » Ce prince du sang, c'est le duc d'Orléans. Des personnages importants, des ambassadeurs n'hésitent pas à le désigner par son nom. Le baron de Staël écrivait à son souverain la veille même de l'émeute : « On croit que le duc d'Orléans est à la tête d'un parti formidable<sup>2</sup>, » et Jefferson, plus précis encore, exprimait deux jours auparavant son opinion en ces termes : « La faction d'Orléans désire détrôner la branche

1. *Correspondance secrète*, publiée par M. de Lescure (lettre du 3 septembre 1789). On croit que l'auteur de cette correspondance n'est autre que Mallet du Pan.

2. *Correspondance du baron de Staël-Holstein*, publiée par Léouzon-Leduc (dépêche du 29 août).



régnante et faire passer la couronne au duc d'Orléans<sup>1</sup>. » On ne se borne pas d'ailleurs à des accusations vagues, on énumère les moyens d'action du duc, on nomme ses partisans, on essaie de donner des preuves. C'est avec l'argent anglais qu'il entretient l'agitation. Le baron de Staël le dit avec quelque réserve encore, mais Jefferson affirme que le prince « emprunte certainement de l'argent sur une large échelle et [qu']il est en intelligences avec la cour de Londres, où il a été longtemps en relations d'intimité... Le ministre d'ici, ajoute Jefferson, appréhende que le ministère [anglais] ne soutienne ses desseins [du duc] par la guerre. Je ne sais rien là-dessus, mais je ne doute pas qu'en même temps il ne lui fournisse des sommes considérables pour alimenter une guerre civile et empêcher la régénération de ce pays<sup>2</sup>. » Ce n'est pas tout. Si nous consultons Lafayette<sup>3</sup>, nous saurons jusqu'aux noms des hommes que cet argent anglais servait à acheter. C'est Danton, Pétion, Barrère, Tallien, Merlin de Douai, Robespierre, Sieyès, etc. Sans doute, Lafayette n'écrivit ses Mémoires qu'assez longtemps après les événements, mais il faut remarquer qu'il ne pensait pas autrement dans les lettres qu'il écrivait au jour le jour. Dès le 24 juillet, il s'exprimait ainsi : « La populace est conduite par une main invisible, » et le lendemain : « La cabale infernale qui m'assiège me paraît poussée par des étrangers<sup>4</sup>. » Il raconte ailleurs qu'à la même époque, passant près du district des Cordeliers, il fut invité à s'y rendre. La salle était pleine d'anciens gardes-françaises. Danton présidait. Prenant la parole, il demanda à Lafayette de prêter son appui à un arrêté que venait de prendre le district pour rétablir le régiment des gardes-françaises dans son ancien état et en donner le commandement au duc d'Orléans. Lafayette ne doute pas que Danton ne fût ce jour-là l'agent du prince.

1. « These [la faction d'Orléans] wish to dethrone the reigning branch and transfer the crown to the duke d'Orléans. » (Jefferson, *Complete Works*, III, dépêche du 27 août. Jefferson à John Jay.)

2. « He is certainly borrowing money on a large scale. He is in understanding with the court of London, where he had been long in habits of intimacy. The ministry here are apprehensive, that that ministry will support his designs by war. I have no idea of this, but no doubt at the same time, that they will furnish him money liberally to alimenter a civil war, and prevent the regeneration of this country. » (Jefferson à John Jay, 27 août.) Voir encore *Correspondance de Staël*, dépêche du 29 août.)

3. Lafayette, *Mémoires*, IV, p. 138 et suiv.

4. *Ibid.*, II, p. 320-321 ; II, p. 272 ; IV, p. 139.



Que faut-il retenir de tous ces témoignages accusateurs? Il semble bien qu'on ne doive pas les accepter sans discussion. Nous savons que Jefferson avait la tête un peu chaude, qu'il croyait très facilement les bruits qui couraient, sans se donner toujours la peine de les contrôler, et que les intrépidités d'affirmation ne lui coûtaient pas. « Je pense, » disait de lui Gouverneur Morris, « qu'il ne se fait pas une idée bien juste du caractère des divers personnages qui occupent la scène politique. Il donne trop d'importance à quelques écervelés<sup>1</sup>. » Quant à Lafayette, outre qu'il était prompt à s'effrayer comme à s'enthousiasmer, la situation qu'il occupait a pu l'empêcher de bien voir. Il était très préoccupé en effet des devoirs et des responsabilités de sa charge de commandant général de la garde nationale parisienne. Peu sûr de ses troupes encore à peine organisées et mal disciplinées, il craignait tout ce qui pouvait exciter les esprits et était toujours disposé à voir dans les moindres incidents des desseins profonds et cachés. Ajoutons enfin qu'il a poursuivi le duc d'Orléans d'une haine constante. Homme d'une probité scrupuleuse, il méprisait dans le prince un fanfaron de vices et, amoureux de popularité comme il l'était, il souffrait de partager avec cet homme indigne les faveurs des foules. Enfin, la Révolution fut si soudaine et si générale que beaucoup d'esprits en furent comme désorientés. Ils ne comprirent que difficilement comment de simples idées pouvaient remuer aussi profondément toute la France. Cet immense mouvement, qui secoua les provinces après le 14 juillet, les prit au dépourvu. Ils furent tentés d'attribuer à des causes secrètes, à des intrigues de partis, ce qui n'était dû qu'à l'explosion soudaine des sentiments populaires. Lorsqu'il écrivit ses Mémoires, Malouet s'est bien rendu compte de cet état d'esprit de ses contemporains, par lequel il passa lui-même : « Je croyais, dit-il, comme tout le monde aux conjurations<sup>2</sup>. » Nous ne devons pas oublier ces paroles d'un homme qui est lui-même un des accusateurs du duc d'Orléans.

Mais examinons la question de plus près. Sommes-nous en mesure d'affirmer que le duc d'Orléans a participé de près ou de loin à l'émeute du mois d'août et, dans l'affirmative, quel était son dessein? Il est un fait certain, indiscutable, c'est que le duc d'Or-

1. *Mémorial de Gouverneur Morris*, trad. Gandais, I, p. 249.

2. Malouet, *Mémoires*, I, p. 311 et p. 329.



léans chercha, dès le commencement de la Révolution, à gagner les bonnes grâces du parti patriote. Par tous ses actes, aussi bien ceux de sa vie journalière que ceux de sa vie politique, il vise à tout prix à se rendre populaire. Nous ne rappellerons pas ici ses actes politiques, nous ne voulons citer qu'un tout petit fait qui frappa vivement l'ambassadeur vénitien Antonio Capello, qui nous l'a rapporté. Le jour de la Saint-Louis, seul de toutes les personnes qui accompagnaient le roi, le duc d'Orléans arbore avec ostentation la cocarde tricolore<sup>1</sup>. Cette conduite était-elle l'effet d'une conviction sincère et désintéressée? Il est bien difficile de ne pas en douter. Philippe d'Orléans avait contre la cour de vieilles rancunes. Il n'avait pas perdu le souvenir des calomnies que le parti de la reine avait répandues contre lui après le combat d'Ouessant. Il avait encore sur le cœur le refus de Louis XVI de lui donner la charge de colonel général des hussards, qu'il avait sollicitée pour faire taire les calomnieux. Enfin, il savait que le roi blâmait fort ses mœurs et qu'on l'accusait tout haut à Versailles d'avoir transformé le Palais-Royal en un mauvais lieu et de s'enrichir avec les vices qu'il y logeait. Il se vengeait de ces mépris en affectant des opinions libérales, et les applaudissements populaires le consolait des avanies de Versailles. Le 13 juillet, le peuple avait porté son buste dans les rues en même temps que celui de Necker. Après la prise de la Bastille, on répand le bruit que c'est lui qui empêcha le roi de s'enfuir à Metz et qui lui conseilla de faire la paix avec son peuple en se rendant à Paris le 16 juillet. Hardy enregistre le bruit en toute confiance et trouve que les Parisiens « doivent de grandes obligations à ce prince<sup>2</sup>. » Voulait-il se servir de sa popularité comme d'un marchepied pour monter sur le trône ou se contentait-il seulement du plaisir d'humilier ses ennemis? S'il faut en croire les paroles que Mirabeau prononça, quelques jours avant le 14 juillet, devant quelques députés du parti populaire, le duc d'Orléans désirait à cette époque la charge de lieutenant général du royaume<sup>3</sup>. De là à la

1. « Per colmo di umiliazione il duca d'Orleans a Versaglies, con una insolenza veramente stomachevole in un Borbone ed in un Primo Principe del Sangue, nel giorno del gala del Re, era il solo che avesse la cocarda del Terzo Stato accompagnando Sua Maesta. » (Lettre du 31 août 1789.)

2. *Journal de Hardy*, 8<sup>e</sup> vol., p. 401. Mercredi 31 juillet.

3. Bergasse dépose ainsi devant le Châtelet (déposition 4) : « M. de Mirabeau ne dissimula pas qu'on ne ferait jamais un pas vers la liberté tant qu'on ne parviendrait pas à opérer une révolution à la cour. Ledit sieur de Mirabeau,



royauté effective, il n'y avait qu'un pas. Mais peut-être ces ambitions étaient-elles plus celles de son entourage que les siennes propres. Tous les témoignages sont, en effet, unanimes à nous représenter le duc d'Orléans comme un homme faible, incapable de décisions viriles, constamment conduit par ses maîtresses et ses favoris. Bergasse, dans la déposition que nous rappelions tout à l'heure, a bien soin d'ajouter « qu'il ne se permet pas d'affirmer que ce prince ait eu la moindre part à tous les mouvements qui ont eu lieu pour le faire arriver à ce poste [de lieutenant général]; qu'il est même porté à croire, jusqu'à de plus grands éclaircissements, qu'il n'a été que le prête-nom de beaucoup de gens qui voulaient se servir de son crédit pour assurer le succès de leurs intrigues. » Et Jefferson lui-même, qui est si prompt à accuser, nous dit à son tour que, « tombé dans les débauches de la pire espèce, incapable de les quitter pour les affaires, ce n'est pas un fou, ce n'est pas non plus une tête à diriger quoi que ce soit. En réalité, ajoutait-il, je suppose qu'on s'en sert simplement comme d'un instrument, à cause de ses immenses richesses<sup>1</sup>. » Les faits semblent confirmer cette manière de voir. Si le duc d'Orléans avait été réellement un homme d'action, un ambitieux convaincu, il est très probable qu'à l'époque du 14 juillet il se serait conduit tout autrement qu'il n'a fait<sup>2</sup>. Il n'aurait certainement pas écrit au roi une lettre où il protestait de sa fidélité<sup>3</sup>, il ne se serait pas

interrogé sur la nature de cette révolution, fit entendre qu'il importait d'élever M. le duc d'Orléans au poste de lieutenant général du royaume; quelqu'un lui ayant demandé si le duc d'Orléans y consentirait, M. de Mirabeau avait répondu que le duc d'Orléans lui avait dit sur cela des choses très aimables. »

1. Jefferson à John Jay, 27 août 1789.

2. Virieu, dans sa déposition au Châtelet, rapporte en ces termes une conversation qu'il eut avec Mirabeau au sujet du duc d'Orléans. C'est Mirabeau qui parle : « Sa timidité lui a fait manquer de grands succès; on voulait le faire lieutenant général du royaume, il n'a tenu qu'à lui, on lui avait fait son thème, on lui avait préparé ce qu'il avait à dire. C'était à l'époque de la révolution de Juillet, lorsque la prise de la Bastille avait jeté la cour dans la terreur et l'embarras; il devait se présenter à la porte du conseil, s'y faire introduire pendant sa tenue, se porter pour médiateur entre le roi et la ville de Paris et mettre pour condition sa nomination à cette place importante; mais, au lieu de cela, parvenu à la porte du conseil, il n'osa pas y entrer et se borna, après son issue, à demander au roi la permission de passer en Angleterre si les affaires prenaient une tournure fâcheuse. » (Procédure du Châtelet, déposition 140.)

3. « Ses amis [du duc d'Orléans] ne purent obtenir de lui qu'une lettre au roi dans la nuit du 13. Il la démentit le lendemain par une autre lettre au ministre, M. de Breteuil. » (Lafayette, *Mémoires*, II, p. 355.)



tenu systématiquement à l'écart des événements pour ne pas laisser sa conduite prêter au soupçon ; mais il serait allé à Paris, où tout le peuple était pour lui, où on l'attendait, où on le réclamait, et, fort de sa popularité, il aurait traité avec le pouvoir d'égal à égal. Mais il manqua ce jour-là d'audace ou crut que son heure n'était pas encore venue. Quoi qu'il en soit, que le duc d'Orléans ait été le véritable chef de son parti<sup>1</sup> ou qu'il se soit laissé dominer par Biron, Laclos, Latouche et surtout par son ambitieuse maîtresse, M<sup>me</sup> de Buffon, il est certain qu'il y avait à cette époque un parti orléaniste et que ce parti intriguait. L'Angleterre lui fournissait-elle des subsides, comme le disent beaucoup de témoignages ? La chose est loin d'être certaine. On comprend néanmoins comment l'accusation a pu se produire. Le duc d'Orléans était très lié avec le prince de Galles, son compagnon de plaisirs. Il faisait de fréquents voyages à Londres et affichait à Paris les modes anglaises. Il n'en fallait peut-être pas davantage pour qu'on le soupçonnât, en ce temps d'accusations faciles, d'être en France l'agent de Pitt. Ajoutons encore qu'il était nettement partisan de l'alliance anglaise. Lorsqu'il sera chargé, après les Journées d'octobre, d'une mission à Londres, il s'efforcera de rapprocher les deux gouvernements. Enfin, il est vraisemblable que l'Angleterre se réjouissait de nos troubles intérieurs et voyait avec un plaisir non dissimulé, à la veille d'entreprendre une guerre contre l'Espagne, que notre affaiblissement ne nous permettrait pas de soutenir notre alliée. Le 1<sup>er</sup> septembre, Barthélemy, notre chargé d'affaires à Londres, écrivait à Montmorin : « D'après tout ce qu'on entend dire et tout ce qu'on lit ici, on ne peut se dissimuler que l'Angleterre, si nos divisions ou nos discussions sur le traité de commerce lui en fournissaient le prétexte, ne se crût autorisée à profiter des circonstances et des forces redoutables de sa marine pour nous forcer à des sacrifices douloureux<sup>2</sup>. » On allait plus loin. Les ministres français n'hésitaient pas à voir la main des Anglais dans nos troubles intérieurs, et les accusations prenaient tant de consistance que le duc de Dorset, ambassadeur d'Angleterre en France, se croyait obligé d'adresser deux lettres au président de l'Assemblée nationale pour

1. « Il serait fort singulier que Philippe d'Orléans ne fût point de la faction d'Orléans, mais la chose n'est pas impossible. » (C. Desmoulins, *Fragment sur l'histoire secrète de la Révolution*. Cf. encore Montlosier, *Mémoires*, I, p. 194.)

2. Cité par Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, II, p. 30.



les démentir formellement<sup>1</sup>, pendant que le ministre des Affaires étrangères, le duc de Leeds, s'en expliquait à Londres avec M. de la Luzerne. Ces démentis et ces explications ne convainquirent pas d'ailleurs le gouvernement français. La Luzerne, après son entretien avec le duc de Leeds, écrivait le 31 juillet : « Dans le vrai, nous ne pouvons être trop attentifs à la conduite des Anglais, qui sera certainement aussi dissimulée qu'intéressée. » Et Montmorin répondait le 3 août : « Je m'abstiens d'inculper le ministère anglais, parce que la police n'existe plus; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que l'argent a été répandu avec la plus grande profusion parmi les soldats comme parmi le peuple; reste à savoir dans quelles mains il a été puisé. Je vous prie de porter toute votre attention sur cet objet. » Les soupçons persistaient donc. Mais il est bon de retenir l'aveu de Montmorin; ils n'étaient fondés sur aucune preuve. Le seul indice qui leur donnait quelque valeur, c'était les distributions d'argent dont le ministre ne s'expliquait pas la provenance. Mais cet indice est insuffisant. Pitt avait à ce moment le plus grand besoin de notre neutralité et on ne voit pas bien quel intérêt il aurait eu à s'attirer les représailles du gouvernement français. Ses démentis étaient sincères. La lecture des dépêches des agents anglais ne laisse aucun doute à cet égard<sup>2</sup>. Loin qu'on s'y montre favorable au duc d'Orléans, on y

1. Ces lettres, adressées par le duc de Dorset au président de l'Assemblée nationale le 26 juillet et le 4 août 1789, ont été publiées dans les *Archives parlementaires*, VIII, p. 287 et 342.

2. Cf. *Correspondance de W. A. Miles sur la Révolution française*, lettre du 9 novembre au duc de Leeds :

« Francfort, 9 novembre 1789.

« The British Court is strongly suspected at Mayence of having fomented the disturbances in France by means of money, although the impossibility of the minister's disposing of the public wealth without the authority of Parliament was fully explained by me to his Electoral Highness; and it is still more strongly believed that it countenances the revolt in the Belgic Provinces, which, however, would give no displeasure on account of personal ill will to(w)ards the Emperor if they were not apprehensive that the contagion may extend to the Rhine. The French interest is very strong at Mayence. I have been constantly under the painful necessity of refuting various reports respecting the conduct of my Court towards France, some of which are too absurd I should have thought, to have been credited. Indeed I have gone so far as to say that, if my country were capable of availing herself of the deplorable state of France to excite a civil war amon(g)st ther people, I would forswear the name of Englishman for ever... It is my wish to impress foreigners with the idea that we are incapable of profiting by the internal distress of even a rival and hostile kingdom, or wishing to revenge a wrong or triumph over its ruin... »



voit que sa conduite est très sévèrement jugée. Nous nous refusons donc à admettre que le parti orléaniste ait reçu de l'Angleterre un appui moral et encore moins matériel. Réduit aux seules ressources du duc, essaya-t-il de gagner les chefs populaires? S'il fallait en croire Lafayette et quelques autres, non seulement il le tenta, mais il y réussit. Ces accusations, comme les précédentes, ont le grave défaut de ne s'appuyer sur aucune preuve. Il ne suffit pas, en effet, que Danton, par exemple, ait proposé de décerner le commandement du régiment des gardes-françaises au duc d'Orléans pour qu'on soit en droit de le transformer en agent du prince. Le duc d'Orléans était très populaire, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait songé à lui pour le mettre à la tête d'un corps qui avait donné des preuves de patriotisme. Il se peut même que beaucoup de patriotes convaincus et désintéressés aient eu d'eux-mêmes l'idée de faire du duc d'Orléans un lieutenant général du royaume. Dans ce temps où le respect pour la monarchie était encore très grand, il n'était pas nécessaire qu'on se fit payer, pour qu'on eût la pensée toute naturelle de chercher auprès du trône, parmi les princes du sang, les défenseurs du peuple<sup>1</sup>. Aussi, si l'argent du duc d'Orléans servait à quelque chose, est-ce bien plus à faire des largesses aux soldats qu'à acheter les écrivains et les orateurs populaires. Un passage de la *Lanterne* de Desmoulins est à cet égard caractéristique. Faisant l'éloge du Palais-Royal et rappelant son œuvre depuis le commencement de la Révolution, C. Desmoulins s'exprime ainsi : « C'est au Palais-Royal que les patriotes, dansant en rond avec la cavalerie, les dragons, les chasseurs, les Suisses, les canonniers, les embrasant, les enivrant, prodiguant l'or et l'argent pour les faire boire à la santé de la nation, ont gagné toute l'armée et déjoué les projets infernaux des véritables Catilinas<sup>2</sup>. » On ne saurait mettre plus de bonne grâce à avouer que l'argent eut une certaine part aux événements révolutionnaires et indiquer en même temps avec plus de sincérité quel a été son emploi. Celui qui parlait ainsi n'était pas une âme vénale. Tout ce que nous savons de son caractère dément une pareille accusation. Nous pouvons d'ailleurs tirer, des lettres qu'il écrivait alors, une excellente preuve

1. « Plusieurs députés, sans s'associer à ses intrigues [du duc d'Orléans] et avant d'avoir bien jugé son incapacité, se félicitaient de voir un prince du sang à la tête du parti populaire. » (Malouet, *Mémoires*, I, p. 298.)

2. Cité par Buchez et Roux, II, p. 414.



de sa probité. Nous le voyons réclamer avec tant d'insistance un peu d'argent à son père qu'il est vraiment impossible d'admettre un seul instant qu'un homme de sa valeur pût rester si misérable s'il avait été l'agent du parti orléaniste. Quant à Danton, nous savons que sa fortune privée était assez considérable pour le mettre à l'abri de pareilles tentations. Beaucoup des agitateurs du mois d'août furent arrêtés. La Commune fit tout son possible pour recueillir contre eux des preuves de vénalité. Elle n'y réussit pour aucun. Malgré toutes les perquisitions, malgré tous les interrogatoires, ni Saint-Huruge, ni Harivel, ni le baron de Taintot, ni le sieur de Saint-Geniez ne furent convaincus d'avoir reçu de l'argent de qui que ce soit. Lorsqu'on demandait à l'abbé Bernard « si personne ne lui avait donné de l'argent pour faire des motions au Palais-Royal, » il répondit que non et « que personne ne l'y avait excité<sup>1</sup>. » Nous n'avons aucune raison pour ne pas ajouter foi à sa parole.

Ainsi, si nous voyons bien qu'il existait au mois d'août un parti orléaniste et que ce parti faisait des largesses au peuple, rien ne nous prouve qu'il recevait de l'argent de l'Angleterre et qu'il aurait acheté les orateurs populaires. Bien mieux, ce parti ne comprenait pour ainsi dire que l'entourage immédiat du prince<sup>2</sup>. Nous ne voyons pas, en effet, qu'il y ait à ce moment, soit dans la presse, soit dans les clubs, des louangeurs habituels du duc d'Orléans. On était avant tout patriote et on n'aimait le duc que parce qu'on le croyait patriote. Il faut donc se garder d'exagérer l'influence, réelle il est vrai, du parti orléaniste. Il est bien plutôt à la remorque des patriotes qu'à leur tête. Il tâche de profiter des événements, il ne les crée pas. C'est ce qui arriva dans les Journées des 30-31 août, c'est ce qui arrivera encore dans les Journées des 5 et 6 octobre. L'idée d'emmener le roi à Paris ne nous paraît donc pas être une idée orléaniste. Toutes les vraisemblances sont contre une pareille hypothèse. Si on voit bien le profit que le duc d'Orléans aurait pu tirer d'une fuite du roi, on ne comprend pas du tout ce qu'il aurait pu prétendre du transfert du roi à Paris. Enfin, on connaît trop l'indépendance de C. Des-

1. Procédures de la prévôté de l'Isle. Interrogatoire de l'abbé Bernard. (Arch. nat., Y 18767.)

2. « Il [le duc d'Orléans] n'avait pas dans ses intérêts plus de quatre ou cinq députés, tous les autres le méprisaient et l'évitaient. » (Malouet, *Mémoires*, I, p. 340.)



moulins, qui fut, selon toute apparence, le premier promoteur de cette idée, pour qu'on n'hésite pas à lui en attribuer à lui seul tout l'honneur ou toute la responsabilité.

Mais, avant de conclure que l'idée d'amener le roi à Paris, qui sera l'idée directrice des Journées des 5 et 6 octobre, appartient bien en propre à quelques orateurs clairvoyants du parti populaire, il nous reste encore une dernière question à examiner. Est-ce que, dès cette époque, les patriotes de l'Assemblée nationale étaient en communion d'idées avec les patriotes parisiens? Est-ce qu'ils pensaient déjà avec certains d'entre eux que le seul moyen de vaincre la résistance des privilégiés était de transporter à Paris, au foyer même de la Révolution, le siège des pouvoirs publics, ou bien croyaient-ils encore qu'une agitation légale suffirait à leur donner la victoire?

La belle union du parti populaire n'existait plus. La scission datait de la nuit du 4 août. La Révolution, incontestée depuis le 14 juillet, était entrée, cette nuit-là, dans la période des réalisations pratiques. Unis pour arracher à la royauté le droit pour les représentants de la nation à réorganiser l'État, à supprimer les abus, à réformer les institutions, à contrôler leur fonctionnement, les députés patriotes avaient cessé d'être d'accord le jour où, leur droit reconnu, il s'était agi de créer cet ordre nouveau qu'ils voulaient substituer à l'ancien régime. Par quoi commencerait-on? Avant de bâtir sur de nouvelles bases, ne faudrait-il pas d'abord faire table rase des antiques fondations? Supprimerait-on les vieux abus avant de donner à la France un gouvernement régulier? Ou, au contraire, avant de détruire les institutions surannées, il est vrai, mais sur lesquelles vivait encore la société tout entière, ne vaudrait-il pas mieux chercher par quoi on les remplacerait? L'œuvre positive d'édification précéderait-elle ou suivrait-elle l'œuvre négative de destruction? Cette grave question se posa pour la première fois le lendemain du 4 août. Moitié par entraînement enthousiaste et irréfléchi, moitié sous la pression des révoltes provinciales qui suivirent la prise de la Bastille, l'Assemblée avait décrété l'abolition complète du régime féodal. Des députés qui, jusque-là, avaient appartenu au parti populaire ne tardèrent pas à apercevoir les dangers de cette résolution hâtive. Dès le 6 août, Mounier s'élevait contre la suppression sans indemnité des droits féodaux : « Ces droits, disait-il, se sont vendus et achetés depuis des siècles, c'est sur la foi publique qu'ils ont été



mis dans le commerce, que l'on en a fait la base de plusieurs établissements ; en les anéantissant, c'est anéantir les contrats, ruiner des familles entières et renverser les premiers fondements du bonheur public. » Quelques députés populaires, les uns comme Bergasse, Malouet, Virieu, parce qu'ils étaient sincèrement attachés à la Révolution et qu'ils craignaient de la compromettre par des mesures précipitées, les autres, comme Sieyès, moins désintéressés, parce que les arrêtés du 4 août les atteignaient dans leurs revenus, pensèrent comme Mounier. Ils craignirent qu'en abolissant d'une façon aussi absolue le régime féodal, à côté d'abus iniques, on ne supprimât bien des fois des propriétés légitimes. « Ne portait-on pas, d'ailleurs, à la propriété en soi un coup profond, du moment où l'on effaçait si aisément des attributs qui en avaient fait l'objet depuis tant de temps, et n'ouvrait-on point par là un chemin qu'il n'y avait qu'à élargir un peu pour y faire passer tout le reste<sup>1</sup> ? » Enfin, bourgeois tranquilles et hommes d'ordre, la profondeur et la généralité du mouvement révolutionnaire les surprenait et les effrayait, et ils appréhendaient que les décrets du 4 août ne fussent que de nouveaux aliments à l'agitation. Aussi se rapprochent-ils peu à peu de la cour. Ils veulent « qu'on rende au pouvoir exécutif et au pouvoir judiciaire la force dont ils ont besoin<sup>2</sup>, » et, lors de la discussion sur le veto, ils défendront avec les aristocrates le veto absolu.

Les autres députés patriotes, au contraire, Barnave, Buzot, Pétion, les Lameth, le comte d'Antraigues, Lacoste, etc., plus jeunes et connaissant mieux le peuple, suivaient une politique tout opposée. Ils avaient voté sans hésiter la suppression de la féodalité, parce que les cahiers la leur commandaient, qu'ils trouvaient la mesure juste et indispensable, qu'ils pensaient qu'il fallait détruire les abus de l'ancien régime avant d'organiser l'ordre nouveau<sup>3</sup>, et enfin parce qu'ils ne voyaient aucun autre moyen de mettre fin à l'insurrection des provinces<sup>4</sup>. Les décrets du 4 août votés, ils n'avaient pas compris qu'on s'opposât à leur

1. Doniol, *la Révolution française et la féodalité*, p. 62.

2. Paroles de Virieu à l'Assemblée, 8 août.

3. « Vous n'auriez pas dû songer, permettez-moi cette expression triviale, à élever un édifice sans déblayer le terrain sur lequel vous devez construire. » (Mirabeau, séance du 14 septembre, matin.)

4. On connaît le mot de Reubel : « Les peuples sont pénétrés des bienfaits qu'on leur a promis, ils ne s'en dépêtreront plus. » (Cité par Duquesnoy, *Journal*, I, p. 351.)



sanction. Ils fréquentaient les foules et les passions populaires battaient dans leur cœur. Ils savaient que les Français attendaient les arrêtés avec impatience et que, si on tardait à les leur donner, ils étaient en force et en volonté de les mettre d'eux-mêmes à exécution. Ils craignaient que les retards et les demi-mesures n'eussent pour résultat que de prolonger les troubles et les émeutes, qu'ils déploraient les premiers. Les résistances qu'ils rencontraient ne faisaient que les irriter et qu'augmenter la défiance qu'ils gardaient toujours contre la cour et les privilégiés<sup>1</sup>. Ils font bientôt consister toute leur politique dans la sanction immédiate des arrêtés du 4 août et ils subordonnent toutes les autres questions à celle-là. Necker demande un emprunt, ils répondent qu'on sanctionne les arrêtés du 4 août<sup>2</sup>. L'Assemblée étudie la question des prérogatives royales. Ils ne conçoivent pas qu'avant d'avoir obtenu la sanction des décrets du 4 août, préface indispensable de la Révolution, on veuille donner au roi le veto, c'est-à-dire le pouvoir de les ajourner et de les supprimer. S'ils craignent le désordre, ils craignent plus encore la contre-révolution. Ils soupçonnent que la cour n'a pas désarmé, que l'accalmie qui suivit le 14 juillet n'est pas une paix définitive. Ils redoutent surtout le clergé, qu'ils accusent de pousser le roi à la résistance. Pour prévenir la contre-révolution qui se prépare, ils recherchent l'appui des clubs et des districts parisiens.

Vers la fin d'août, la scission entre les deux fractions du parti populaire allait s'accroissant. Lafayette chercha vainement un terrain de conciliation. Des conférences eurent lieu chez lui et chez Jefferson entre Mounier, Lally, Bergasse, d'une part, Dupont, Lameth et Barnave, de l'autre<sup>3</sup>. Les chefs de la gauche s'étaient résignés à accepter le veto absolu et les deux chambres à trois conditions : 1° que la chambre des représentants ne pût être dissoute par le roi ; 2° que la chambre haute n'eût qu'un veto sus-

1. « Qui ne connaît les orages de la cour et ses révolutions ? Qui ne voit qu'à la cour on a toujours promis au peuple de ne pas le tromper et qu'on l'a trompé sans cesse ? » (Buzot, 8 août.)

2. « Voulez-vous que je vote votre emprunt ? Vérifiez la dette de l'État..., faites surtout que le décret de l'emprunt soit accompagné de tous les décrets passés dans la nuit du 4, et je vote l'emprunt ; mais rappelez-vous que telle est ma mission, que telle est la vôtre, et que vous ni moi n'en avons d'autre. » (Buzot, 8 août.)

3. Pour le détail des négociations, consulter Lafayette, *Mémoires*, II, p. 298 ; Mounier, *Exposé de ma conduite*, p. 31-33 ; Ferrières, *Mémoires*, I, p. 221.



pensif sur les décisions de la chambre basse ; 3<sup>e</sup> que des conventions nationales fussent périodiquement chargées de réviser la constitution. Mounier, qui croyait alors la majorité de l'Assemblée gagnée à ses idées, se montra intransigeant. Il ne fit qu'une seule concession, il renonça à l'hérédité de la chambre haute. Pour tout le reste, il déclara que, « lorsqu'il croyait un principe vrai, il était obligé de le défendre et qu'il ne pouvait pas en disposer, puisque la vérité appartenait à tous les citoyens. » Le 29 août, les pourparlers furent définitivement rompus. S'il faut en croire M. de Laborie, Duport aurait quitté Mounier « en le menaçant d'agir sur l'opinion publique<sup>1</sup>. » Nous n'avons pas trouvé confirmation du dire de M. de Laborie, mais c'est le lendemain de la rupture des négociations qu'éclatait, au Palais-Royal, l'agitation que l'on sait. La coïncidence est-elle purement fortuite ? L'attitude des députés patriotes en ferait douter. Presque au même moment, Le Chapelier organise en Bretagne une agitation contre le veto. Dès le 4 septembre<sup>2</sup>, la Commune de Paris recevait une adresse de Rennes contre le veto rédigée en termes violents. Il n'est pas impossible que cette adresse soit l'œuvre des députés bretons et peut-être de Le Chapelier lui-même<sup>3</sup>, qui la défendit à la tribune de l'Assemblée nationale. Enfin, il faut encore remarquer que, le 31 août, lorsque les députés modérés proposèrent des mesures de répression contre les agitateurs du Palais-Royal, ce furent les députés patriotes qui firent décider qu'il n'y avait pas lieu à délibérer. Il ne faudrait pourtant pas tirer de cet ensemble de faits une conclusion exagérée. Il est très probable que les agitateurs du Palais-Royal ont eu connaissance de l'échec des négociations entamées entre les chefs modérés et les chefs populaires. Il est infiniment probable aussi que les « députés bretons, » comme on appelait alors les patriotes avancés, étaient de cœur avec les agitateurs. Mais nous avons vu que la majorité de ceux-ci ne songeaient pas encore à marcher sur Versailles et à imposer par la force leurs volontés à l'Assemblée. Les députés patriotes approuvaient certainement le langage de Loustallot, mais rien ne prouve qu'ils fussent d'accord avec Desmoulins. Il semble même qu'ils aient blâmé les projets de ce der-

1. *Jean-Joseph Mounier*, par Lanza de Laborie, p. 172.

2. Cf. *Actes de la Commune de Paris*, publiés par Sig. Lacroix, I, p. 472-476.

3. Cf. *Mémoires de Ferrières*, I, p. 235.



nier et que la tentative de Saint-Huruge les ait effrayés. Le 2 septembre, Barnave propose à l'Assemblée d'accorder au roi le veto suspensif. Toute la gauche, Goupil, le baron de Jessé, les Lameth soutiennent sa proposition. Or, nous savons aujourd'hui que le veto suspensif fut dans la pensée de Barnave un moyen d'entente, un terrain de conciliation entre les partis. La lettre suivante, qu'il adressait le 10 septembre à M<sup>me</sup> de Staël, en est une preuve suffisante.

« M. Barnave a l'honneur de prévenir M<sup>me</sup> l'ambassadrice de Suède que, pour le succès de la démarche de demain [message de Necker en faveur du veto suspensif], il est très important que la lettre qui sera lue exprime que le roi n'entend point faire usage de son droit suspensif relativement aux arrêtés de l'Assemblée actuelle, mais seulement sur les lois qui pourront être proposées par les assemblées suivantes. L'intérêt que prend une partie de l'Assemblée aux décrets de la nuit du 4 août pourroit être un grand obstacle au succès de la proposition, si l'on laissoit subsister quelque doute à cet égard. M<sup>me</sup> l'ambassadrice excusera M. Barnave de l'occuper si tard d'intérêts de cette nature et, en faisant de cet avertissement l'usage qui lui paraîtra le meilleur, elle voudra bien ne pas oublier ce billet sur la cheminée<sup>1</sup>. »

Le lendemain, Necker envoyait à l'Assemblée un message longuement motivé dans lequel il recommandait au nom du roi le veto suspensif. Nul doute que cette démarche ne fût inspirée par les conseils de Barnave et des patriotes. Ceux-ci étaient donc encore prêts à toutes les transactions, ils ne voulaient pas pousser les choses au pire et ne demandaient pas mieux que de se réconcilier avec Mounier et ses amis. Ce n'est que plus tard, lorsque la Révolution leur semblera sérieusement en péril, lorsque toute tentative de conciliation leur paraîtra une duperie, qu'ils se rallieront au projet de Camille Desmoulins.

## II.

On écrit toujours que ce sont les imprudences de la cour et des aristocrates qui ont provoqué ou, tout au moins, précipité les

1. Papiers de Barnave. Comité des recherches de la Convention. (Arch. nat., W 12.)



Journées d'octobre. Ce n'est que rendre hommage à la vérité comme à la justice que de montrer le rôle joué par le parti modéré dans la préparation de ces événements.

C'est à la fin d'août que les modérés se séparent définitivement des patriotes pour se constituer en parti indépendant. Ce parti a des chefs et des soldats, il met à sa tête un « comité central » de quinze membres « qui correspondent par des subdivisions avec plus de trois cents<sup>1</sup>. » Cette organisation va-t-elle lui donner dans l'Assemblée un rôle prépondérant ? Ses chefs le croient. Nous avons vu que Mounier, malgré les instances de Lafayette, n'hésite pas à repousser les propositions de Duport. A quoi bon la conciliation, en effet, lorsque la victoire est certaine ? Cette belle confiance devait les conduire à bien des mécomptes. A ne regarder les choses que superficiellement, il semblerait que le parti modéré se composât de la majorité de l'Assemblée. Ce sont des modérés, en effet, que les constituants choisissent pour les présider : Clermont-Tonnerre, La Luzerne, Mounier se succèdent au fauteuil pendant les mois d'août et septembre. Mais on se tromperait, si on croyait que les députés qui les ont nommés partagent toutes leurs idées politiques. La plupart ont voté pour les chefs modérés uniquement parce que leur éloquence et leur autorité morale les a séduits. La vérité, c'est que la majorité des constituants forme une masse indécise flottant entre les partis. Hommes sincères, aimant passionnément leur pays et profondément attachés au bien public, ils répugnent à s'enrégimenter, ils méprisent les manœuvres parlementaires et les intrigues de couloirs ; rendant à la vérité et à la justice l'hommage de défendre tout haut leur cause, ils n'éprouvent nullement le besoin de concerter d'avance l'attitude qu'ils prendront à la séance publique. D'accord avec les députés bretons sur presque toutes les questions importantes, ils ne les porteront pourtant pas aux honneurs, parce qu'ils trouvent qu'ils mettent trop de violence à défendre les causes, même justes. Ils les accusent, d'ailleurs, de former un groupe, une secte, un club, d'avoir une « politique de caverne. » Eux, ils ne comprennent pas qu'on ait besoin, pour faire le bien, de rien dissimuler ni de rien préméditer. Ils savent sacrifier leurs amitiés personnelles aux principes. Ils voteront contre le veto malgré Mounier, qu'ils estiment et respectent. Malgré lui encore

1. Malouet, *Mémoires*, I, p. 340.



et malgré Necker, en qui ils ont grande confiance, ils ne cessent de réclamer la promulgation des arrêtés du 4 août. Aussi le parti modéré qui, à de certaines heures, semble la majorité de l'Assemblée, n'est-il à d'autres qu'une infime minorité. 89 voix seulement se prononceront le 10 septembre en faveur du projet de Mounier sur les deux chambres. C'est donc en vain que les chefs modérés auront une politique suivie, un programme précis, la majorité sur laquelle ils comptaient leur échappera au moment décisif. Malouet et Mounier en firent bientôt l'expérience.

Le lendemain de la rupture avec les patriotes, le 30 août, éclatait à Paris l'agitation que l'on sait. Ce fut pour les modérés comme un coup de foudre. L'émeute les menaçait directement. C'étaient eux les députés infidèles et corrompus dont elle demandait la révocation et la mise en jugement. Qu'allait-il arriver si Lafayette ne parvenait pas à rétablir le calme? Lafayette lui-même ferait-il tous ses efforts pour sauvegarder l'indépendance de l'Assemblée? On avait foi en sa loyauté, on le savait parfait gentilhomme, mais on n'ignorait pas son admiration pour la constitution américaine et ses préférences pour les idées de démocratie royale, chères au parti populaire. L'anxiété était grande. Si l'émeute était la plus forte, c'était l'Assemblée dispersée, ses membres insultés ou massacrés, la France livrée à la démagogie. Ou bien, si ces scènes de sauvagerie ne se produisaient pas, c'était à tout le moins le roi et les députés entraînés à Paris et là obligés de ratifier les volontés de la populace. De toute manière, c'était pour les modérés la fin de leur influence. Ils sentaient bien que, même si l'émeute se contentait de transférer à Paris le siège des pouvoirs publics, la majorité leur échapperait. Ils n'avaient pas assez confiance dans la fermeté et le courage de leurs collègues pour croire qu'ils seraient capables de résister à l'intimidation permanente des agitateurs. Et, habitués qu'ils étaient à prononcer leurs discours dans le demi-jour des salles bien closes, ils n'étaient pas hommes à venir disputer au parti populaire, jusque dans les cafés et les jardins publics, la direction du peuple de Paris. Leur émotion fut si vive qu'ils ne virent pas combien l'agitation du 30 août était superficielle. Commencée à huit heures du soir, elle était terminée à deux heures du matin, et si, le lendemain, elle recommença, nous avons vu que toute idée de marcher sur Versailles en est alors absente. La Commune eut beau prévenir que le danger a disparu, que « les précautions



prises par le commandant ont réussi, que tout est calme<sup>1</sup>, » les craintes ne s'évanouissent pas. Les députés croient les agitateurs plus puissants qu'ils ne sont réellement. Ils ne voient pas que le peuple ne les a pas suivis et que l'émeute n'a pas dépassé l'enceinte du Palais-Royal. Ils ont toujours devant les yeux l'insurrection du 14 juillet. Ils ont appris ce jour-là à connaître la puissance irrésistible de la foule soulevée et ils ont peur que le parti patriote ne retourne contre eux l'arme dont ils se sont eux-mêmes servis contre la royauté. Le 31 août, pendant que les craintes sont encore vives, Clermont-Tonnerre propose qu'en cas de danger l'Assemblée nationale quitte Versailles et s'établisse dans une autre ville, loin des entreprises du peuple de Paris. C'était un moyen radical de fuir le péril. Éloignée de Paris, l'Assemblée pourra, en effet, délibérer en toute sécurité, et les menaces des factieux resteront vaines, le parti modéré conservera sa majorité et les exagérés seront réduits à l'impuissance. Clermont-Tonnerre était-il, en cette circonstance, l'organe du parti modéré tout entier ou ne parlait-il qu'en son propre nom ; sa proposition était-elle connue d'avance de ses amis et approuvée par eux ou lui était-elle subitement inspirée par l'indignation du moment ? Si on en croit Malouet<sup>2</sup>, il était l'interprète du parti modéré tout entier. Bien avant que l'émeute n'éclatât, avant même que « les orateurs des clubs et des cafés en eussent l'idée, » les modérés avaient résolu de transférer l'Assemblée à Compiègne ou à Soissons. Mais, de l'étude attentive du texte de Malouet et de sa comparaison avec les autres témoignages contemporains, il résulte que les chefs modérés ne discutèrent sérieusement ce projet qu'après l'émeute du 31 août. Lorsque Clermont-Tonnerre proposa ce jour-là de transférer l'Assemblée nationale en province, il ne parlait encore qu'en son nom personnel, et ce n'est qu'après la séance et probablement quelques jours plus tard que son parti adopta son projet. La décision était grave. Demander, en effet, le transfert de l'Assemblée et du roi en province, c'était aggraver de propos délibéré la rupture avec les patriotes au moment où ceux-ci cherchaient la conciliation et c'était en même temps don-

1. Billet adressé par le président de la Commune à Saint-Priest le 30 août, à deux heures du matin. (*Archives parlementaires*, VIII, p. 512.)

2. Cf. Malouet, *Mémoires*, I, p. 340. — Pour la discussion du texte de Malouet et pour la réunion du parti modéré après l'émeute des 30-31 août, cf. l'appendice I.



ner créance à tous les bruits de contre-révolution qui couraient. Pour mettre son projet à exécution, le parti modéré avait besoin du concours de la droite de l'Assemblée, des ministres et du roi. Ne risquait-il pas, en s'alliant ainsi avec les aristocrates d'une part, avec le pouvoir de l'autre, de réveiller l'émeute ou tout au moins de perdre le peu de popularité qui lui restait ? Mais le danger était plus grave encore. A qui profiterait cette alliance avec la cour ? C'était une grande naïveté de se figurer que les aristocrates y entraient sincèrement et sans arrière-pensée. Les modérés voulaient le transfert de l'Assemblée en province parce qu'ils croyaient que l'établissement d'une constitution, d'un gouvernement stable en dépendait. Ils craignaient l'anarchie et avant tout voulaient faire régner l'ordre et la loi. C'est pour de tout autres raisons que les aristocrates s'associent au même projet. Pour eux, le départ du roi de Versailles est le commencement de la contre-révolution. Ils n'ont jamais cessé d'espérer le rétablissement complet de l'ancien régime. Ils se disent qu'en éloignant de Paris les pouvoirs publics, on les mettra forcément, qu'on le veuille ou non, à leur discrétion. Lorsque l'Assemblée sera à Compiègne ou à Soissons, lorsqu'un peuple entier ne sera plus là pour la protéger, quelques régiments, pensent-ils, suffiront pour la disperser. Autrement dit, les modérés voulaient l'éloignement de l'Assemblée pour établir un gouvernement parlementaire, les aristocrates ne pensaient qu'à restaurer l'ancien régime. Ces dangers échappèrent à la plupart des chefs modérés. Seul, Mounier, qui, le 31 août, fit à la motion de Clermont-Tonnerre des réserves expresses, comprit peut-être vaguement quels périls elle pouvait faire courir. Mais le plus grand nombre, tout entier à l'impression du moment, ou ne vit pas ces dangers, ou n'en tint aucun compte. Le 1<sup>er</sup> septembre, Lafayette eut beau intervenir une fois encore pour réconcilier patriotes et modérés<sup>1</sup>, ses instances auprès des modérés, si vives qu'elles fussent, échouèrent comme les précédentes. Les menaces des factieux les irritaient plus encore qu'elles ne les épouvantaient. Très pénétrés de la dignité de leurs fonctions, ils se disaient que leur premier devoir était de faire respecter la souveraineté nationale qu'ils personnifiaient. Ils croyaient, d'ailleurs, la France derrière eux, la vraie France, les bons citoyens des provinces, et ils ne voulaient pas sacrifier l'hon-

1. Cf. *Exposé de la conduite de M. Mounier*, p. 39.



neur et les intérêts de leurs mandants aux caprices d'une poignée d'insurgés. Ce n'était pas d'hier qu'ils pensaient ainsi. Si on en croit Mercy-Argenteau<sup>1</sup>, l'Assemblée nationale, dès la fin de juillet, avait peur du Palais-Royal et songeait déjà à se délivrer de ce danger en quittant Versailles. L'émeute d'août ne fit qu'exaspérer ce sentiment et rendit plus nécessaires les mesures de précaution. Les chefs modérés<sup>2</sup> et les chefs royalistes se réunirent alors, au nombre de 32, pour arrêter une ligne de conduite commune. La droite était représentée par Maury, Cazalès, d'Espréménil, Montlosier; la gauche par Mounier, Bergasse, Malouet, Bonnai, Virieu... Tous tombèrent d'accord :

« 1<sup>o</sup> Que, vu les troubles et le voisinage de Paris, la position du roi à Versailles n'était plus tenable ;

« 2<sup>o</sup> Que la position de l'Assemblée, menacée comme elle l'était depuis quelque temps dans ses principaux membres, ne l'était pas davantage ;

« 3<sup>o</sup> Que, dans les deux cas où le roi se déciderait soit à quitter Versailles, soit à y demeurer, quelque corps de troupes de ligne était absolument nécessaire, conjointement avec sa garde, pour le préserver d'une entreprise populaire. »

On décida, en outre, qu'une délégation de trois membres irait porter au roi la décision qu'on venait de prendre et lui demanderait « le transfert de l'Assemblée à vingt lieues de Paris, à Soissons ou à Compiègne<sup>3</sup>. » Pour donner à la démarche une apparence presque officielle, on désigna pour faire partie de la députation : l'évêque de Langres, La Luzerne, alors président de l'Assemblée, et Rhedon, qui en était secrétaire, et on leur adjoignit Malouet. La hâte était telle qu'ils n'attendirent pas au lendemain pour remplir leur mission. Ils allèrent trouver le soir même Montmorin et Necker et leur firent part de la décision que

1. « Paris est en force et en volonté de donner la loi même aux états généraux ; ceux-ci semblent déjà le prévoir et le craindre ; il serait possible qu'ils demandassent leur translation, à laquelle Paris ne manquerait pas de s'opposer à main armée. » (Mercy à Kaunitz, 23 juillet 1789.)

2. Malouet commet une inexactitude en écrivant : « Quoique nous n'eussions rien concerté avec les membres du clergé et de la noblesse » (I, p. 341). Il s'était, d'ailleurs, corrigé lui-même en partie : « Nous avons fait quelques recrues dans le parti aristocratique » (I, p. 339). Nous savons par Montlosier (*Mémoires*, p. 276 et suiv.) que ces « quelques recrues » c'étaient Maury, Cazalès, d'Espréménil, les chefs reconnus du côté droit.

3. Montlosier, *Mémoires*, I, p. 276 et suiv.



Leurs amis venaient de prendre. Les deux ministres l'approuvèrent fort. Ils entrèrent même si avant dans les vues des modérés qu'ils n'hésitèrent pas à convoquer d'urgence le conseil. Le roi venait d'arriver de la chasse, il était très fatigué et avait remis le conseil au lendemain. Montmorin et Necker remontèrent au château, virent le roi et réunirent les ministres. Ils voulaient emmener avec eux la députation, mais l'évêque de Langres, jugeant que son entrée chez le roi à dix heures du soir serait remarquée, s'y refusa. Le conseil se prolongea jusqu'à minuit. L'issue en fut tout autre que celle qu'on attendait. Necker vint dire aux délégués « d'un air consterné » que leur proposition était rejetée, que le roi ne voulait pas quitter Versailles. La chose parut si étrange que l'évêque de Langres ne pouvait y croire et voulait aller trouver lui-même Louis XVI. Il ne renonça à son dessein que lorsque Necker, impatienté, lui eut dit : « Monsieur, si vous voulez tout savoir, apprenez que notre rôle est bien pénible. Le roi est bon, mais difficile à décider. Sa Majesté était fatiguée ; elle a dormi pendant le conseil. Nous étions de l'avis de la translation de l'Assemblée, mais le roi, en s'éveillant, a dit non et s'est retiré. Croyez que nous sommes aussi fâchés et surtout plus embarrassés que vous<sup>1</sup>. »

Croirons-nous avec Necker que le sommeil seul dicta à Louis XVI ce non catégorique par lequel il mit fin à la discussion ? Mais comment se fait-il alors que le lendemain et que les jours suivants il ait maintenu sa décision ? Il n'est pas vraisemblable que les ministres n'aient pas insisté davantage, qu'ils n'aient pas reparlé d'une question aussi grave. Une correspondance du temps nous apprend que « feindre le sommeil était un moyen auquel recourait quelquefois la faiblesse du roi pour éviter à sa timidité ou à sa faiblesse les hésitations d'un débat<sup>2</sup>. » Louis XVI n'aurait-il pas usé ce soir-là de ce subterfuge ? La chose est très possible, surtout si on songe qu'il devait prêter aux discours de ses ministres une oreille d'autant plus attentive que la réunion du conseil était, en quelque sorte, extraordinaire. Il avait donc vraisemblablement des raisons pour repousser le plan qu'on lui présentait. Quelles étaient-elles ?

On est si habitué à considérer Louis XVI comme un esprit

1. Malouet, *Mémoires*, I, p. 340.

2. *Ibid.*, p. 342, en note.



timide obéissant toujours aux suggestions de son entourage, qu'on a peine à croire qu'il n'ait consulté que lui-même pour prendre une décision de quelque importance. On attribue d'ordinaire ses actes à l'influence de la reine et de ses conseillers. Cette influence s'est-elle exercée en cette circonstance? Marie-Antoinette ne s'était résignée qu'à contre-cœur au rappel de Necker. L'échec de la contre-révolution l'avait humiliée et elle conservait aux ministres une de ces haines de femme mêlées de mépris qui ne pardonnent jamais. Sa légèreté d'esprit, son insouciance, ses préjugés l'empêchaient de bien comprendre la signification des événements qui se passaient sous ses yeux. Elle croyait toujours que rien n'était changé en France et elle se flattait que ces états généraux, à qui il avait pris la fantaisie de changer leur nom en celui d'Assemblée nationale, s'en iraient, comme tous ceux que la royauté avait jadis convoqués, sans avoir rien fait qu'un peu plus de tapage et causé qu'un peu plus de craintes. Elle regardait la Révolution comme une sorte de crise passagère, une sorte de Fronde qui finirait par s'éteindre d'elle-même<sup>1</sup>. Le loyalisme français se réveillerait bientôt, les petits et les grands ambitieux seraient chassés par le peuple désabusé et le roi de France redeviendrait le maître absolu d'un pays que lui et ses ancêtres avaient toujours aimé d'un amour paternel. Elle semble tout d'abord se désintéresser du gouvernement. Elle garde encore contre les ministres trop de rancune pour se résigner à utiliser leurs services. Mais cette attitude de réserve ne dura pas. Les conseillers de Marie-Antoinette avaient trop d'intérêt à ce qu'elle s'occupât des affaires pour ne pas essayer de l'en faire sortir. Mercy, son conseiller le plus écouté, ne cessait de l'exhorter à surmonter ses répugnances et à soutenir les ministres rappelés<sup>2</sup>. Si la reine, en effet, se désintéressait du gouvernement, quel appui l'Autriche conservait-elle en France et quel bénéfice tirait-elle de

1. Mercy partageait les illusions de la reine. Il attribue la Révolution aux machinations des cabaleurs : « Mais le temps, dit-il, et la vérité les démasqueront ; alors cette nation juste et sensible par caractère sera effrayée des illusions absurdes par lesquelles on l'a égarée, et il n'est pas douteux qu'elle en réparera les funestes effets. » (Mercy à Joseph II, 17 août. Arneth, II, p. 261.)

2. « Dans un long entretien avec la reine, où j'ai de nouveau combattu les cruels préjugés que la cabale lui a inspirés, j'ai fait sentir à cette princesse la nécessité absolue d'encourager les deux ministres ; elle a daigné me le promettre. MM. de Montmorin et de Saint-Priest s'en rapportent à mes soins pour alléger leur position. » (Mercy à Joseph II, 23 juillet.)



l'alliance? Il fallait que la France restât forte pour qu'elle pût, au besoin, soutenir son alliée. Joseph II déplorait la faiblesse dans laquelle le gouvernement de Louis XVI était tombé. Il lui importait au plus haut point que l'anarchie cessât en France. Trop clairvoyant pour conseiller la résistance ouverte qui aurait abouti à la chute de la royauté, il croyait que, si les ministres et le roi marchaient de concert, ils pourraient peut-être arrêter les usurpations de l'Assemblée et sauver la monarchie. Mercy le secondait de son mieux. Il fait sentir à la reine la nécessité d'intervenir dans les affaires publiques, d'encourager Necker et Montmorin, quelque mépris qu'elle ait pour eux, dans leurs tentatives de résistance contre la Révolution. Au début, il n'obtient que de vagues promesses. Sur ses conseils, Joseph II presse vivement Marie-Antoinette de soutenir les ministres rappelés<sup>1</sup>. Il est probable qu'elle finit par s'y résigner. Ce sont, en effet, les conseillers de la reine qui concluent l'alliance des modérés et des aristocrates, dont nous parlions tout à l'heure. Maury et Cazalès assistent à la réunion qui décréta le transfert de l'Assemblée en province. Breteuil et Mercy, dit Montlosier, étaient à la tête du projet. Il est donc probable que l'entourage de Louis XVI était plutôt disposé à soutenir le projet de fuite à Compiègne qu'à le combattre. Aussi, lorsque Louis XVI opposa à cette mesure un refus catégorique, il est vraisemblable que sa résolution ne lui fut pas soufflée par ses conseillers habituels. Montlosier le dit formellement : « Malgré la reine, malgré M. de Mercy, malgré les insinuations plus ou moins pressantes d'un grand nombre de seigneurs de la cour, le roi se décida à demeurer à Versailles<sup>2</sup>. » Sans doute, cet acte de fermeté étonne un peu de la part d'un homme dont le comte de Provence comparait le caractère à des boules d'ivoire huilées qu'on s'efforcerait en vain de retenir ensemble. Eut-il, ce soir-là, comme dans un éclair, la vue nette de la situation? Comprit-il la gravité de la mesure qu'on voulait lui faire prendre, craignait-il, en jetant un tel défi au peuple de Paris, de provoquer une insurrection, un nouveau 14 juillet, plus terrible que le premier? Si invraisemblable qu'elle puisse paraître, la chose n'est peut-être pas impossible. Ou bien encore, n'écou-

1. « Je ne manque pas de suivre votre conseil et de recommander à la reine de donner sa confiance aux ministres rappelés. » (Joseph II à Mercy, 3 août.)

2. Montlosier, *Mémoires*, I, p. 343.



tant que sa rancune, hésita-t-il à se confier aux modérés, hier ses ennemis? Cette opinion, que nous trouvons dans les Mémoires de Weber<sup>1</sup>, n'est peut-être pas éloignée de la vérité. Il faut ajouter enfin que, si Louis XVI était débonnaire, il ne manquait pas d'un certain courage passif et se faisait une assez haute idée du point d'honneur. Malouet dit très bien : « Le roi, qui avait un courage passif, trouvait une sorte de honte à s'éloigner de Versailles<sup>2</sup>. » Et nous savons que ce sont des scrupules du même ordre qui, le 5 octobre, l'empêcheront de prendre la fuite. Quoi qu'il en soit, Louis XVI repoussa le projet de ses ministres et resta. Mais il ne suffisait de repousser les plans dangereux qu'on lui présentait. Il fallait aussi en avoir un à lui substituer. Louis XVI en avait-il un? On peut répondre hardiment que non. Sa politique fut, pendant tout le mois de septembre, une politique d'expédients. Il ne sut pas choisir une ligne de conduite et s'y tenir. Il refuse de s'associer aux aristocrates et de recommencer la contre-révolution. Mais il n'avait pas confiance dans ses ministres et dans l'Assemblée et il hésitait à essayer un gouvernement parlementaire. Il tergiverse et manque d'à-propos comme de clairvoyance. Ses ministres sont encore plus dénués de sens politique, si la chose est possible. Necker ne sait pas prévoir et se traîne à la remorque des événements sans essayer de les diriger. Ses demi-mesures, ses défaillances affaiblissent de jour en jour son autorité. Il mécontente les modérés et les aristocrates en abandonnant le veto absolu et en se ralliant au veto suspensif. Cette démarche l'humilie sans lui concilier les patriotes. Il mécontente les patriotes en persuadant au roi de refuser de sanctionner les arrêtés du 4 août et, en le faisant revenir sur sa décision, se couvre de ridicule. Son prestige se perd de jour en jour. Même ses meilleurs amis, ceux qui le soutiennent, comme Duquesnoy, « parce qu'il est miné de toutes parts, » lui croient peu de talent. Le portrait qu'en a tracé Morris reste toujours vrai : « Il est complètement ignorant en politique, et j'entends ici par politique cette

1. « Le roi, qui ne voyait point de véritables amis de l'autorité royale dans le parti modéré, se refusa à la proposition de s'éloigner qui lui fut faite par Necker et Montmorin. Il se contenta de faire assurer à ces prétendus amis qu'il serait pris des mesures pour mettre la famille royale et l'Assemblée nationale à l'abri de toute entreprise. Ces mesures consistèrent à faire venir à Versailles un régiment de ligne. » (Weber, *Mémoires*, I, p. 421.)

2. Malouet, *Mémoires*, I, p. 342.



science si étendue qui a pour objet le bonheur des hommes. Il ne sait donc point quelle constitution conviendra aux Français ni comment il faudrait s'y prendre pour en faire adopter une. Dès le premier jour de la convocation des états généraux, il a flotté au hasard sur le vaste océan des éventualités. Il ne connaît de l'homme que ce qui se rapporte aux intérêts d'argent ; nos autres passions lui échappent. Mais ce qui est plus extraordinaire, c'est que M. Necker est un pauvre financier ; beaucoup de gens, je le sais, traiteront cela d'hérésie ; pourtant cela est vrai ; les plans qu'il a proposés sont faibles et bornés<sup>1</sup>. » Les autres ministres valent Necker. Montmorin, son alter ego, n'est qu'un commis. Saint-Priest est un brouillon qui manque de discrétion et d'esprit de suite. La Tour du Pin n'a pas assez d'énergie pour tenir l'armée dans la discipline. Il n'y a qu'à l'archevêque de Bordeaux qu'on se plaît à accorder quelque intelligence et encore ajoutez-on qu'il ne s'en sert que pour intriguer.

Cette politique eut son couronnement quand le roi revint sur sa décision du commencement de septembre et appela le régiment de Flandre à Versailles. Dans quel but le roi et ses ministres prenaient-ils cette mesure ? Certains historiens ont cru qu'ils ne songeaient qu'à se prémunir contre une émeute parisienne qui leur paraissait de plus en plus menaçante. D'autres ont imaginé une explication plus compliquée : le roi, décidé à fuir à Metz, se serait laissé fléchir par ses ministres et n'aurait appelé le régiment de Flandre que pour bien marquer son intention de rester à Versailles<sup>2</sup>. Ni l'une ni l'autre de ces explications ne nous paraît décisive. La vérité est plus simple. Rappelons-nous que ni les modérés, ni les ministres, ni les aristocrates n'avaient renoncé à leur projet de transférer le roi et l'Assemblée à Compiègne ou à Soissons. Or, vers le milieu de septembre, une occasion excellente se présentait pour tenter auprès de Louis XVI un dernier effort.

Le 11 septembre, l'Assemblée avait voté à une forte majorité le veto suspensif. Nous avons vu quelle condition les patriotes avaient mise à leurs votes. Barnave le rappelait en ces termes dans sa lettre à M<sup>me</sup> de Staël le soir du 10 septembre : « Il est très important que la lettre qui sera lue exprime que le roi n'entend point faire usage de son droit suspensif relativement aux arrêtés

1. *Mémorial de Gouverneur Morris*, trad. Gandais, II, p. 43.

2. Pour la discussion de ces deux hypothèses, voir l'appendice II.



de l'Assemblée actuelle, mais seulement sur les lois qui pourront être proposées par les assemblées suivantes. L'intérêt que prend une partie de l'Assemblée aux décrets de la nuit du 4 août pourrait être un grand obstacle au succès de la proposition si on laissait subsister quelque doute à cet égard. » On ne pouvait faire entendre plus clairement que la sanction des arrêtés du 4 août était l'enjeu du marché conclu entre les patriotes et le ministère. Barnave et ses amis avaient tenu parole, les ministres tiendraient-ils la leur ? Grand fut le désappointement du parti populaire quand on apprit que la sanction était encore une fois ajournée. Le message de Necker ne faisait aucune allusion aux arrêtés du 4 août. Dès le 12 septembre, le duc de Mortemart, se faisant l'écho des craintes de ses amis, réclamait à la tribune leur promulgation. Target l'appuyait et l'Assemblée, en dépit des efforts de Malouet, de l'abbé Maury et d'Eymar, décidait que les arrêtés du 4 août seraient présentés à la sanction royale. Deux jours après, Barnave revenait à la charge : « Je crois, Messieurs, disait-il, que nous devons savoir à quoi nous en tenir relativement aux arrêtés du 4 août. Il a été dit samedi qu'ils seraient présentés à la sanction, mais il n'y a rien de statué quant à la forme de cette présentation. Il n'est pas encore décidé si ces arrêtés seront soumis au veto suspensif comme les lois qui seront faites par les autres législatures... Il serait fâcheux qu'ils fussent arrêtés par le veto suspensif, parce qu'ils ont été publiés et que le peuple les a reçus avec des transports de joie universelle. Je crois donc que nous devons surseoir à l'ordre du jour jusqu'à ce que nous ayons statué sur les arrêtés du 4 août, soit que nous décidions qu'ils seront sanctionnés purement et simplement, soit que nous décidions qu'ils seront soumis au veto suspensif. » Mirabeau intervenait à son tour et, allant plus loin que Barnave, s'écriait : « Il n'est pas nécessaire de mettre en question si les arrêtés du 4 août doivent être sanctionnés ; certainement, ce point-là est jugé, et nous ne prétendons point le remettre en question. Il fallait sans doute les promulguer plus tôt, ce n'était pas obscurcir le travail de la constitution. C'était, au contraire, le rendre moins difficile. Il paraît impossible en ce moment d'en suspendre plus longtemps la promulgation, tous les esprits ne sont que trop inflammables, etc... » Malgré la vive opposition de Lally, de Virieu, de l'abbé de Montesquiou, de l'abbé Maury et de Malouet, l'Assemblée se rangea à l'avis des patriotes et décréta « que son pré-



sident se retirerait par devers le roi pour présenter à S. M. les arrêtés des 4, 5, 7, 8 et 11 août..., pour lesdits arrêtés être sanctionnés. »

C'est alors que la cour décida l'appel du régiment de Flandre. Il n'est pas douteux que Louis XVI n'ait, cette fois, approuvé la mesure. Les arrêtés du 4 août l'effrayaient. Il avait, le lendemain de cette nuit fameuse, écrit cette lettre à l'archevêque d'Arles : « Je suis content de cette démarche noble et généreuse des deux premiers ordres de l'État. Ils ont fait de grands sacrifices pour la réconciliation générale, pour leur patrie, pour leur roi... Le sacrifice est beau ; mais je ne puis l'admirer ; je ne consentirai jamais à dépouiller mon clergé, ma noblesse... ; je ne donnerai point ma sanction à des décrets qui la dépouilleraient ; c'est alors que le peuple français pourrait un jour m'accuser d'injustice ou de faiblesse. Monsieur l'archevêque, vous vous soumettez aux décrets de la providence : je crois m'y soumettre en ne me livrant point à cet enthousiasme qui s'est emparé de tous les ordres, mais qui ne fait que glisser sur mon âme. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour conserver mon clergé, ma noblesse... Si la force m'obligeait à sanctionner, alors je céderais ; mais, alors, il n'y aurait plus en France ni monarchie ni monarque... Les moments sont difficiles, je le sais, Monsieur l'archevêque, et c'est ici que nous avons besoin des lumières du ciel, daignez les solliciter, nous serons exaucés<sup>1</sup>. »

Les sentiments du roi n'avaient pas changé. Plus les patriotes redoublaient d'efforts pour obtenir sa sanction, plus il se disait qu'il devait montrer d'énergie à leur résister. Les prêtres l'encourageaient dans cette attitude et leurs prières étaient fortes sur son esprit. La démarche des modérés, dont nous avons parlé, pouvait, d'ailleurs, lui faire croire qu'il avait pour lui la majorité de l'Assemblée et que les patriotes n'obtenaient le vote de leurs motions révolutionnaires que grâce à la menace permanente d'une émeute parisienne. Les modérés avaient réclamé un corps de troupes pour les protéger. En appelant le régiment de Flandre, Louis XVI ne faisait qu'acquiescer à leurs désirs. Ses ministres, enfin, voyaient dans les décrets du 4 août une cause d'anarchie et Necker craignait que, le jour où ils seraient promulgués, les impôts ne rentrassent plus. Mais on savait combien les arrêtés

1. D'après Buchez et Roux, t. II, p. 248.



tenaient profondément au cœur des patriotes. On craignit que le refus de sanction ne produisît sur-le-champ l'émeute qu'on redoutait et, pour toutes ces raisons, on décida d'appeler des troupes pour parer à toute éventualité. Ce n'est que lorsque le régiment de Flandre était déjà en route depuis deux jours que, le 18 septembre, le roi envoya à l'Assemblée un long mémoire rédigé par Necker où il exposait les raisons pour lesquelles il croyait devoir ajourner la promulgation des arrêtés du 4 août.

Nous avons beaucoup insisté sur la politique qui aboutit à l'appel du régiment de Flandre. C'est qu'à vrai dire c'est là l'événement capital. Tout ce qui va suivre en dépend. La ferme intention de la cour et des ministres de s'opposer aux arrêtés du 4 août, c'est-à-dire à la Révolution, devient dès lors manifeste aux yeux des patriotes parisiens. Les projets d'émeute sont repris sur-le-champ. Les patriotes de l'Assemblée sont prêts à se joindre aux agitateurs. Les aristocrates, réjouis de ce qu'ils considèrent comme une victoire, voient dans cette première mesure la promesse d'une résistance sérieuse contre la Révolution. Leurs espérances et leurs insolences s'en accroissent et leurs imprudences vont se multiplier. Les ambitieux enfin, qui n'appartiennent aux partis que dans la mesure des ressources qu'ils peuvent en tirer, sentent le moment venu d'entrer en scène. Le ministère et le roi seront, de plus en plus, entraînés à des fautes de plus en plus graves par la nécessité où ils sont de parer aux dangers qu'ils ont eux-mêmes créés. La période d'incubation de l'émeute, si je puis ainsi dire, est finie ; la période de préparation directe commence. Il est temps que nous jetions un regard sur le principal acteur des Journées d'octobre, sur le peuple de Paris.

A. MATHIEZ.

(Sera continué.)

---



## MÉLANGES ET DOCUMENTS

---

### LA VIE DE SAINTE GENEVIÈVE

#### EST-ELLE APOCRYPHE?

---

M. Bruno Krusch a fait paraître l'an dernier, dans le tome III des *Scriptores rerum merovingicarum*, le texte de la Vie de sainte Geneviève, à laquelle il avait consacré déjà, en 1893 et en 1894, deux articles du *Neues Archiv*<sup>1</sup>.

Ces deux études préliminaires avaient eu pour objet l'examen de la *Vita* au point de vue de sa valeur historique. Reprenant *ab ovo* cette question souvent controversée, l'auteur avait recherché tout d'abord quels étaient, parmi les nombreux manuscrits existants, ceux qui reproduisaient le plus fidèlement l'œuvre originale. Sa conviction faite à cet égard, il avait essayé de déterminer la date de la composition de l'œuvre, à la seule lumière de sa critique et en considérant comme nulles et non avenues les indications chronologiques fournies à cet égard par l'hagiographe.

Sur ces deux points, M. Krusch aboutit à des conclusions qui surprirent à peu près tout le monde. Les manuscrits désignés par lui comme étant les plus voisins du texte primitif, comme reproduisant même ce texte presque sans altération, mentionnent une *Passio S. Dionysii*, à laquelle ils empruntent d'assez amples renseignements sur l'envoi de saint Denys en Gaule, par le pape saint Clément, vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle. Cette *Passio*, selon toute apparence, serait celle qui nous est parvenue et dont la rédaction ne peut guère remonter au delà du commencement du ix<sup>e</sup> siècle ou de l'extrême fin du viii<sup>e</sup>. La Vie de sainte Geneviève ne saurait donc être plus ancienne. Mais l'hagiographe affirme avoir écrit dix-huit ans seulement après la mort de la sainte, c'est-à-dire vers l'année 520. « Il en a menti,

1. T. XVIII, p. 11-50; t. XIX, p. 444-459.



déclare M. Krusch, et c'est un faussaire postérieur de trois siècles ; tout d'ailleurs, dans son œuvre, tout atteste le bien fondé de cette accusation. »

On sait peut-être que j'ai publié, en 1884, une *Étude critique sur le texte de la Vie latine de sainte Geneviève*, où j'ai disserté longuement sur les deux points dont l'examen fait l'objet des mémoires de M. Krusch. J'avais accordé la préférence à une classe de manuscrits qui me paraissaient avoir été moins interpolés que les siens, et dans lesquels, en particulier, ne figure pas la digression relative à la mission de saint Denys en Gaule. J'avais essayé d'établir, en outre, par l'étude attentive du contenu de la Vie, que rien ne s'opposait à ce que celle-ci eût été écrite au début du vi<sup>e</sup> siècle, vers l'époque même que nous indiquait l'hagiographe. D'une manière générale, si je ne m'abuse, on s'était rangé à ces conclusions. Cependant, les hypothèses nouvelles, appuyées sur un imposant appareil scientifique, semblent avoir jeté le trouble dans quelques esprits. Elles ont été réfutées déjà avec une grande autorité et des arguments très graves par M. l'abbé Duchesne<sup>1</sup>. Mais M. Krusch n'a point tenu compte des objections faites à son système, et c'est en considérant ce système comme définitif qu'il a publié la Vie de sainte Geneviève d'après les seules copies de la recension jugée par lui la meilleure.

Un nouvel examen de la question ne paraîtra donc pas superflu, et peut-être estimera-t-on que le signataire du présent article se devait de l'entreprendre, sa première *Étude* sur la Vie de sainte Geneviève ayant été le point de départ des controverses qui se sont élevées naguère autour de ce document.

On ne retrouvera pas ici les arguments développés dans mon travail de 1884 : s'ils n'ont point convaincu M. Krusch quand il s'est mis à l'œuvre, ils ne le convaincront pas davantage aujourd'hui. J'ai voulu procéder par d'autres voies, et celles-ci m'ont conduit exactement aux mêmes résultats que les premières. Je n'hésite donc pas à croire que mon contradicteur a échoué sur les deux points où il a essayé de battre en brèche mes conclusions. Le lecteur en jugera.

Mais, avant d'entrer dans le vif du débat, il ne sera pas inutile de rappeler certains faits accessoires, sur lesquels M. Krusch et moi nous sommes d'accord :

L'auteur de la Vie de sainte Geneviève est un homme instruit ; son éducation s'est faite dans des écoles où l'étude de l'antiquité classique était en honneur. Non seulement il connaît bien la littérature chré-

1. *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LIV (1893), p. 209-224. Cf. *Bull. critique*, 5 sept. 1897.



tienne des premiers siècles de l'Église, les œuvres des théologiens, des historiens et des hagiographes antérieurs au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, mais il cite Virgile. J'ajoute encore cette remarque, à laquelle on ne contredira pas, je pense : si notre hagiographe est le faussaire qu'on nous dit, ce devait être un homme d'une intelligence hors ligne et d'une instruction très supérieure à celle que l'on recevait en Gaule lors de la décadence mérovingienne. Écrivant près de trois cents ans après les événements qu'il rapporte, il a témoigné d'une connaissance si parfaite de l'état de la Gaule avant la conquête franque, qu'on ne peut lui reprocher aucun anachronisme manifeste, qu'en l'accusant de faux, on l'accuse en même temps d'avoir fait de l'archaïsme, de l'érudition rétrospective (*gelehrte Rückbildung*) pour dissimuler sa fraude, et qu'il aura fallu la perspicacité presque surnaturelle de M. Krusch pour démasquer ses artifices.

Ceci dit, j'aborde les points en litige.

Voyons d'abord la question des manuscrits. Je les ai répartis en quatre recensions ou familles. C'est sur les deux premières que porte la controverse ; je les désignerai dorénavant, pour éviter toute confusion, sous les appellations suivantes : recension Krusch, celle qu'adopte mon contradicteur ; recension Kohler, celle que j'ai préférée.

La troisième et la quatrième famille, largement interpolées l'une et l'autre, ne peuvent, de l'avis commun, prétendre à la priorité. J'ai indiqué dans mon *Étude*, et M. l'abbé Narbey a montré par de nouveaux arguments <sup>1</sup>, que la quatrième famille, dont on possède une copie du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, avait pris naissance au <sup>ix</sup><sup>e</sup> <sup>2</sup>. M. Krusch y consent et il croit pouvoir faire remonter l'origine de ce texte à l'année 871.

Les deux premières recensions se suivent généralement d'assez près ; elles diffèrent seulement un peu par leur étendue, l'une contenant quelques passages qui manquent à l'autre, sans d'ailleurs que celle-ci ait le moins du monde l'apparence d'un abrégé. En effet, si l'on mettait ces passages bout à bout, on fournirait tout au plus la matière d'une page d'impression in-42, c'est-à-dire environ le vingtième de la Vie totale. J'avais désigné la recension la plus courte comme reproduisant avec le plus d'exactitude l'œuvre originale ; M. Krusch s'est prononcé nettement en faveur de celle qui fournit le texte le plus étendu. Trois raisons l'y ont induit : d'abord la langue,

1. *Bulletin du Comité d'histoire et d'archéologie du diocèse de Paris*, avril 1884, p. 151-152.

2. M. Krusch semble croire que j'attribue à cette recension une date plus récente. Il a évidemment mal compris ce que j'ai dit à ce sujet (*Étude*, p. xxxvii).



qui s'y rapprocherait davantage du latin parlé à l'époque où, selon lui, doit se placer la rédaction de la Vie; ensuite l'âge des manuscrits, plus anciens d'un siècle environ que ceux de la recension Kohler; enfin l'examen intrinsèque et la comparaison des deux recensions, qui feraient voir dans la recension Kohler un texte remanié, abrégé et expurgé.

Pour ce qui est de la première raison, M. Krusch commet une pétition de principe en l'invoquant sans avoir démontré au préalable que la Vie date bien de l'époque où l'on parlait la langue des manuscrits qu'il préfère, et, dans le cas présent, cette manière de sophisme est on ne peut plus injustifiée. Les textes de la recension Kohler se présentent, il est vrai, avec un latin où les règles de la grammaire, sinon celles de la syntaxe, sont presque constamment observées; mais ils sont écrits en une langue simple, toujours claire, et sans grande prétention; c'est la langue que pouvait posséder, au début du vi<sup>e</sup> siècle, un clerc instruit dans les écoles épiscopales; c'est, au point de vue grammatical, celle des hagiographes de la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle, et elle ne surprendrait point à cet égard sous la plume d'un saint Eucher ou d'un Constance. Si l'on avait à faire valoir des raisons sérieuses pour montrer que la Vie n'a pu être écrite au début du vi<sup>e</sup> siècle dans une langue très voisine à tout le moins de celle des manuscrits de la recension Kohler et si l'on produisait des arguments quelconques pour prouver que ces manuscrits ne sauraient descendre en ligne directe d'une copie ancienne où le latin n'aurait pas subi de graves altérations, peut-être serait-il licite de tenir compte, dans le classement des manuscrits, de ce fait que la recension Krusch est datée, à 150 ou 200 ans près, par sa grammaire. Mais, tant que l'on n'a pas établi solidement ces deux points, tant que l'on ne sait ni si l'une des recensions est dérivée de l'autre, ni la date de la rédaction de la Vie, tant que l'on ne s'est même pas demandé s'il n'existait aucun indice positif pour déterminer cette date, on n'est point en droit de déclarer que telle ou telle recension se rapproche davantage, par sa langue, du document original.

Je réserve donc cette question, et j'arrive à la seconde catégorie d'arguments par lesquels M. Krusch essaie de prouver la supériorité des textes qu'il adopte : l'âge des manuscrits.

Que les plus anciens manuscrits de la recension Kohler, exécutés au xi<sup>e</sup> siècle, soient plus récents d'un siècle environ que les plus anciennes copies de la recension Krusch, c'est un fait indéniable<sup>1</sup>.

1. D'après M. Krusch, qui s'appuie sur le témoignage de plusieurs savants allemands, l'une de ces copies (le cod. *Farfensis* 29 de la bibliothèque Victor-



Un siècle d'intervalle entre des manuscrits, quand il s'agit de copies aussi éloignées de l'œuvre primitive, n'a pas, comme chacun sait, grande importance. On va voir que, dans le cas présent, cette différence d'âge ne signifie rien du tout, l'étude comparative des textes permettant d'établir que la recension Kohler, sous la forme où nous la possédons aujourd'hui, descend en ligne directe de manuscrits beaucoup plus anciens que toutes les copies connues de la recension Krusch.

Pour démontrer la chose, il nous faut recourir à notre quatrième famille de manuscrits <sup>1</sup>.

A la considérer sommairement, cette famille, née au ix<sup>e</sup> siècle, s'est formée par l'interpolation d'un texte de la recension Krusch. Elle se rattache donc à un exemplaire de cette recension antérieur d'un siècle au moins à tous les manuscrits existants de la *Vita*. Quand elle s'écarte de la recension Krusch sur des points où il n'y a pas chez elle trace d'interpolation, elle peut fournir des leçons plus anciennes que celles de tous les manuscrits actuels de cette recension. Si ces leçons se retrouvent dans la recension Kohler, dont, je le répète, elle est tout à fait indépendante, c'est que celle-ci dérive elle-même de manuscrits antérieurs à tous ceux de la recension Krusch qui nous sont parvenus. Or, on peut dire que les analogies, les identités même sont constantes entre les manuscrits de la recension Kohler et ceux de la quatrième famille dans des passages où la recension Krusch donne un texte entièrement différent, et ces analogies, ces identités ne portent pas simplement sur des mots, mais sur des phrases, sur des récits entiers. J'ajoute que les leçons fournies en ces divers passages par la recension Kohler et la quatrième famille sont, à n'en pas douter, les seules acceptables. Il est inutile de les relever toutes ici; quiconque sera curieux de vérifier la chose pourra le faire aisément, les deux textes étant publiés dans mon *Étude*. Je voudrais cependant en indiquer quelques-unes, parce qu'en les comparant avec les leçons correspondantes de la recension Krusch on montrera dans quel état de corruption nous sont parvenus tous les exemplaires de

Emmanuel, à Rome) serait du ix<sup>e</sup> siècle. Mais M. l'abbé Duchesne, qui a pu examiner cette copie, affirme qu'elle est du xi<sup>e</sup> siècle, tout au plus de la fin du x<sup>e</sup>. Au point de vue qui nous occupe, la question est secondaire, attendu que cette copie n'est point parmi les plus correctes de la recension dont elle fait partie.

1. La troisième famille ne peut nous être de même secours en la circonstance, parce que nous n'avons aucun indice pour déterminer exactement l'époque à laquelle remonte son origine et qu'il n'en subsiste pas d'exemplaire antérieur au xii<sup>e</sup> siècle.



cette recension, et l'on fera voir en même temps par quels singuliers procédés de critique le savant allemand défend son système.

Les manuscrits de la recension Kohler et ceux de la quatrième famille donnent à Childéric son vrai titre de *rex Francorum*, seul usité pendant la période mérovingienne et sous les premiers Carolingiens. Tous les manuscrits Krusch, sauf deux, disent *Francorum rex*, formule qui n'apparaît que sous les derniers Carolingiens et qui se généralise sous les Capétiens seulement. Il y a là un premier exemple frappant de la révérence avec laquelle les copistes des manuscrits Kohler ont reproduit leur modèle.

Au § 32 de la *Vita* (recension Kohler et quatrième famille), se lit le récit suivant : S<sup>te</sup> Geneviève avait coutume de s'enfermer seule dans sa cellule depuis le jour de l'Épiphanie jusqu'au jeudi saint pour y faire ses dévotions en toute tranquillité. Or, un jour, une femme, poussée par la curiosité, voulut voir à quoi elle passait son temps (*advenit quedam femina curiositate potius quam fide permota*). Mais, comme cette femme s'approchait de la porte de la cellule, elle devint subitement aveugle. Quand Geneviève sortit de sa retraite, à la fin du carême, elle rendit la vue à cette malheureuse (*cujus [feminae] oculos consummatione quadragesimae procedens Genovefa e cella sua oratione et signo crucis illuminavit*). Tel est le récit dans la recension Kohler et dans les textes de la quatrième famille. Dans tous les manuscrits de la recension Krusch, cette dernière phrase est ainsi conçue : *cujus [feminae] oculos post consummationem quadragesimae procedens Genovefa ad cellulam suam oratione et signo crucis intuminavit*. Ici, sainte Geneviève se rend elle-même vers la cellule de la femme devenue aveugle. La phrase n'est plus bien correcte au point de vue grammatical ; mais ce n'est pas là ce qu'elle offre de plus significatif. La femme, ayant une cellule, n'est plus une simple laïque ; c'est, elle aussi, une personne de religion, ou du moins une *virgo sacra*. Telle est, sans doute, la réflexion qu'a faite quelque scribe, car certains manuscrits de la recension Krusch, — ceux précisément que M. Krusch met en première ligne, — au lieu de *advenit quedam femina* tout court, ont : *advenit quedam religiosa femina*. Or, la *religiosa femina* ne peut être de l'invention de l'hagiographe. Homme d'église, celui-ci n'eût pas, de gaieté de cœur et sans autre explication, prêté d'aussi noires intentions à une religieuse (*nescio quid proculdubio dolose cogitantem*, dit-il de la curieuse). La leçon fournie par la recension Kohler et la quatrième famille peut donc seule se soutenir.

Au § 45 (recension Krusch), l'hagiographe veut montrer que le



diable, où qu'il fût, ne pouvait se soustraire aux regards de sainte Geneviève. Il raconte à ce propos une histoire dont voici le sens dans la recension Kohler et dans les textes de la quatrième famille : sainte Geneviève, un jour, voit passer devant sa maison une jeune fille ayant une fiole (*ampulla*) dans la main. Elle l'appelle et lui demande ce qu'elle porte. « C'est, répond la jeune fille, une ampoule contenant un *liquamen* que des marchands viennent de me vendre (*ampullam ac* [var. *ad*] *liquamen quod mihi nuper a negotiatoribus venundatum est*). » Cependant, Geneviève, ayant aperçu le diable qui se cachait dans l'orifice de la fiole, souffle dessus, chasse le démon, purifie la fiole par le signe de la croix et congédie la porteuse. Dans la recension Krusch, la réponse de la jeune fille à sainte Geneviève comporte de nombreuses variantes, dont quelques-unes sont des plus singulières. La jeune fille dit porter : *ampullam apud liquamen...*; *ampullam continentem liquamen...*; *ampullam liquamen...*; *ampullam apuda liquamen...*; *ampullam aputliquam, quod mihi*, etc... Le plus naturel, en présence de cette diversité de leçons, eût été pour M. Krusch d'adopter celle qui, au point de vue du sens général, se rapprochait le plus de la leçon très raisonnable que donnent la recension Kohler et la quatrième famille. Mais M. Krusch n'aime pas les solutions trop simples ; il affectionne le rare, l'inattendu. Parmi les variantes indiquées ci-dessus, il va choisir la plus étrange, que fournit un seul manuscrit : *ampullam aputliquam*, qui, dit-il, est mis là pour *ampullam apuliquam*, une ampoule d'Apulie, et c'est de cette leçon, selon lui, que dériveraient toutes les autres. La trouvaille fait honneur à son imagination. Rencontrera-t-elle beaucoup de crédit ? J'ose en douter. On ne manquera pas de s'étonner qu'après ce féminin : *ampulla aputliqua*, vienne un relatif neutre : *quod mihi venundatum est* ; car, partout ailleurs, dans toutes les recensions de la *Vita*, la règle de l'accord du pronom est rigoureusement observée. Puis on n'aura pas de peine à s'apercevoir que cette leçon, *ampulla aputliqua*, est en opposition avec le sens même du récit. Sainte Geneviève, en effet, voit bien que la jeune fille porte une ampoule ; ce qu'elle ignore et demande c'est ce qu'il y a dans l'ampoule. A quoi la jeune fille peut bien répondre : « C'est une ampoule avec de l'huile ; » mais répondre tout uniment : « C'est une ampoule, » alors que Geneviève le voit parfaitement, ce ne serait guère bienséant. — En un second passage de ce même récit, les textes Krusch sont également corrompus. Suivant les deux autres recensions, sainte Geneviève, après avoir expulsé le diable du lieu où il s'était dissimulé, fait sur l'ampoule le signe de la croix. Rien de plus naturel : elle purifie de cette façon l'objet souillé par la pré-



sence du démon. Dans la recension Krusch, sainte Geneviève signe non l'ampoule, mais la jeune fille elle-même, ce qui est tout à fait illogique, car il n'est nullement dit que celle-ci fût possédée.

On pourrait faire encore des observations analogues et non moins significatives à propos d'autres phrases de ce récit, — parmi les manuscrits Krusch, il en est où la jeune fille est devenue un homme; — mais je passe et me borne à fournir un dernier exemple tiré d'un quatrième récit.

L'hagiographe rapporte que le roi Clovis gracia souvent des prisonniers et des criminels par condescendance envers sainte Geneviève. Dans la recension Kohler, le texte est celui-ci : *Clodoveus rex... pro dilectione sancte virginis [i. e. Genovefae] in ergastulum retrusus indulgentiam tribuit, et pro criminum animadversione sepe etiam culpabiles immunes a suppliciis, Genovefa supplicante, dimisit*. Dans la quatrième famille, la chose est dite en termes un peu différents, mais le sens est exactement le même : *Clodoveus rex... sepe pro dilectione sui [i. e. Genovefae] in ergastulum retrusus, nec non alios, multis criminibus involutos, adeo ut diversis penis indicarentur dampnari, liberos abire permisit*. Dans les manuscrits Krusch, les variantes sont nombreuses et, ici encore, singulières, en ce qui touche le passage *sepe etiam culpabiles immunes a suppliciis* de la recension Kohler. Ils donnent en effet : *sepe etiam culpabiles* [var. *culpales, culpabilibus*] *porro in exemptu mense incolomes*; — *sepe culpabiles porro in exempto ense incolomes*; — *sepe culpabiles in exempto ense incolomes*; — *sepe culpabiles in exempto incolomes, etc...* — Sous ces leçons, évidemment corrompues, il n'était pas trop difficile de retrouver un texte acceptable et analogue pour le sens à celui des deux autres recensions, par exemple : *et pro criminum animadversione sepe etiam culpabiles, porro in exemptos ense* (c'est-à-dire voués au glaive), *incolomes, Genovefa supplicante, dimisit*. Mais M. Krusch, nous l'avons vu, se défie des solutions que l'esprit conçoit trop aisément; il préfère donc adopter le texte suivant que lui fournissent deux manuscrits : *Clodoveus rex... pro criminum animadversione sepe culpabiles, porro jam ex Nemptodorensis incolomes, Genovefa supplicante, dimisit*. Comprend-on ? J'en puis douter, sans faire injure à l'intelligence de personne. L'explication, la voici, telle que la donne M. Krusch : « Souvent Clovis, à la supplication de sainte Geneviève, pardonna à des hommes coupables de crimes, mais qui étaient déjà sains et saufs de par le fait de la Nanterraise [c'est-à-dire de Geneviève]. » Je recommande tout spécialement ce passage et la façon dont M. Krusch y exerce sa critique aux méditations de ceux qui seraient tentés de croire à l'excellence de son système, et je les pré-



viens qu'il y a encore dans son édition d'autres traits non moins instructifs<sup>1</sup>.

Les cinq comparaisons que je viens d'établir entre les manuscrits Kohler et ceux de la quatrième famille, d'une part, et les manuscrits Krusch, d'autre part, suffiront, je pense, à mettre en lumière ce que je voulais montrer, à savoir que la recension Kohler, identique en nombre de passages à la recension du ix<sup>e</sup> siècle, dérive de manuscrits beaucoup plus anciens et beaucoup meilleurs que tous les exemplaires existants de la recension Krusch.

Mais je puis aller plus loin encore et faire voir que la recension Kohler descend en ligne directe d'un texte plus ancien même que celui qu'a eu sous les yeux l'interpolateur du ix<sup>e</sup> siècle.

Que le lecteur veuille bien avoir présent à l'esprit et tenir pour axiome ce fait incontestable que les manuscrits de la quatrième famille dérivent non point d'un des manuscrits actuels de la recension Krusch, mais d'un ancêtre direct de ces manuscrits. Si, maintenant, les manuscrits de la recension Kohler donnent sur certains points des leçons indubitablement plus anciennes que les manuscrits de la recension Krusch et de la quatrième famille à la fois, c'est qu'ils remontent eux-mêmes plus haut que l'ancêtre commun de ces deux dernières recensions.

Or, ces leçons plus anciennes, elles existent et nous allons les indiquer.

Voici d'abord quelques exemples tirés des noms de lieux. En général, ces noms, aussi bien d'ailleurs que les noms de personnes, sont donnés sous la même forme dans les deux recensions concurrentes; il y en a cependant sur lesquels ces recensions diffèrent.

Pour Nanterre, patrie de sainte Geneviève, la recension Kohler donne la forme *Nemetodorus*, qui est primitive, tandis que *Nemptodorus*, donné par la recension Krusch, et *Nammetodorus*, donné par la quatrième famille<sup>2</sup>, sont des formes dérivées. M. Krusch essaie de se tirer de là en disant que le *Nemetodorus* de la recension Kohler est une forme refaite sur *Nemptodorus*. En soi, cela serait bien invraisemblable, et, d'ailleurs, lorsque *Nemptodorus* disparaît dans les textes, ce n'est pas *Nemetodorus* que l'on retrouve, c'est *Namptodorus*, ou *Nantodorus*.

*Nemetodorus* n'est pas, au surplus, la seule forme antérieure à la

1. Voir, par exemple, aux §§ 15 et 40.

2. Je n'ai rencontré *Nammetodorus* dans aucun autre texte; j'en conclus que l'interpolateur, auquel nous devons cette quatrième recension, se servait d'un exemplaire où figurait la forme *Nemetodorus*.



conquête franque que l'on rencontre dans la Vie de sainte Geneviève. Orléans y est désigné, comme dans la *Notitia provinciarum Galliae*, par le nom d'« *Aurelianorum urbs*, » et cette forme, qui avait coexisté à l'époque gallo-romaine avec celle d'« *Aurelianensium urbs*, » ne se retrouve déjà plus dans Grégoire de Tours. Celui-ci a conservé « *Aurelianensium urbs*, » et il l'emploie concurremment avec *Aurelianum*, *Aureliani*, mais ne dit jamais « *Aurelianorum urbs*. » Cette dernière forme n'a pas reparu, à ma connaissance<sup>1</sup>. La recension Krusch, moins exacte que la recension Kohler, donne le dérivé *Aurilianorum*, et la quatrième famille, « *Aurelianensium* » ou « *Aurelianus urbs* »<sup>2</sup>.

1. On retrouve bien *Aurelianorum*, du moins à partir de la renaissance carolingienne, mais alors avec la signification : « d'Orléans » (*Aurelianorum porta*, *Aurelianorum moenia*), et non plus avec la signification : « des Orléanais », comme dans *Aurelianorum urbs*, *Aurelianorum civitas*.

2. Pour le nom de la cité des *Parisii*, la recension Krusch donne *Parisius* indéclinable, qui est presque certainement un barbarisme formé sur *Parisios* ; la recension Kohler donne *Parisius* déclinable au singulier à tous les cas (acc. *Parisium* ; dat.-abl. *Parisio*), sauf au génitif, où elle emploie exclusivement le pluriel *Parisiurum*, ce qui montre bien que nous avons là non pas une forme refaite sur le *Parisius* barbare, devenu un féminin singulier de la deuxième déclinaison, dont le génitif eût été *Parisiū*, mais plutôt une série de formes empruntées au langage usuel, où de pareilles anomalies n'ont rien de surprenant. Je serais assez disposé à croire que ce *Parisius*, déclinable en *Parisium*, *Parisiurum*, *Parisio*, est une appellation gallo-romaine qui s'est constituée comme d'autres noms géographiques en *us* (par exemple, la « *civitas Auscius*, » de l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, ou encore *Nemausus*, également déclinable), qui a pu coexister avec le pluriel *Parisii* (ἐν τῷ Παρισίῳ, dit Zozime, au v<sup>e</sup> siècle) et qui s'est éteinte dès avant la fin du vi<sup>e</sup> siècle, car on ne la retrouve, que je sache, ni chez Grégoire de Tours ni, après lui, à aucune époque du moyen âge. Les seules formes courantes, depuis le vi<sup>e</sup> siècle avancé, ont été *Parisius* invariable, que l'on rencontre le plus fréquemment, *urbs Parisiaca*, plus rarement le pluriel *Parisii*, *Lutetia Parisiorum*, qui reparaît pendant la première période carolingienne, enfin un *Parisius* à flexions (acc. *Parisium* ; gén. *Parisii* ; dat.-abl. *Parisio*) qui a existé au ix<sup>e</sup> siècle également, mais fort peu de temps, semble-t-il, car je ne l'ai rencontré que chez Nithard et dans la quatrième famille de manuscrits de la Vie de sainte Geneviève, où il a pu être introduit par imitation du *Parisius*, *Parisium*, *Parisiurum*, *Parisio* de la recension ancienne. S'expliquerait-on, au surplus, qu'un copiste ou un correcteur eût fait disparaître, dans la recension Kohler, le *Parisius* invariable, forme la plus usitée du nom de Paris, pour le remplacer par un *Parisius* à flexions qui devait paraître quelque peu hétéroclite ? — La théorie que je propose ici au sujet du *Parisius* déclinable en *Parisium*, *Parisiurum*, *Parisio*, sera fortifiée lorsque j'aurai montré à nouveau que la *Vita*, due sans doute à la plume d'un Parisien, a bien été écrite au début du vi<sup>e</sup> siècle, comme le dit l'hagiographe. En effet, le barbarisme *Parisius*, formé sur *Parisios*, a pris naissance hors de Paris ; il implique le mouvement vers Paris, le voyage à Paris. *Eo Parisios* ou *Pari-*



La rencontre, dans la recension Kohler, de formes de noms de lieux telles que *Nemetodorus* et « *Aurelianorum urbs* » suffirait à elle seule à prouver l'inanité du système de M. Krusch, tant en ce qui touche le classement des manuscrits qu'en ce qui concerne l'époque de la rédaction de la *Vita*. Je pourrais donc arrêter ici ma démonstration. Mais mon contradicteur, quand on lui met sous les yeux des arguments de ce genre, a une réponse toute prête. Si les formes de noms antérieures au VIII<sup>e</sup> siècle se trouvent dans tous les manuscrits, il déclare que son faussaire a fait de l'archaïsme pour mieux tromper la postérité<sup>1</sup>. Si elles figurent dans la

*sius*, disaient les gens du dehors qui s'y rendaient. Mais les Parisiens eux-mêmes, en parlant de leur ville, n'avaient pas à employer cet accusatif directif, et, s'ils se le laissèrent finalement imposer par leurs voisins, ce fut seulement à une époque où, devenu un nom invariable, il put être utilisé comme tel à tous les cas. Mais, au V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle encore, ils employaient d'autres formes; sans doute, le pluriel *Parisi* déclinable, dont le génitif *Parisorum* a subsisté, et présumablement aussi le féminin singulier à flexions *Parisius* (analogue à *Auscus*, *Nemausus*), qui finit par disparaître totalement. — En un seul passage, la recension Kohler emploie la forme *Parisius* au cas régime, et elle l'emploie précisément comme accusatif directif. Il s'agit d'un habitant de Meaux qui vint trouver sainte Geneviève à Paris : *Parisius Genovefam expetit*. Cette particularité peut très bien n'être pas due à un simple hasard de plume, mais nous reporter à une époque où la forme *Parisius* (pour *Paristos*) indiquait exclusivement le cas régime au lieu d'être applicable à tous les cas, comme elle l'était dès avant la fin du VI<sup>e</sup> siècle.

1. C'est de cette façon, par exemple, que, dans son premier mémoire, il s'est tiré d'affaire à propos du nom de *Lugdunum* appliqué par l'hagiographe à la ville de Laon, alors que, dès le début du VIII<sup>e</sup> siècle, ce nom avait été remplacé par celui de *Laudunum*. Plus tard, il est vrai, il a renoncé à cette explication, et, dans une note de son édition de la *Vita*, il en a proposé une seconde. Il suppose que *Lugdunum* est une forme refaite sur *Laudunum*, et la raison en serait qu'antérieurement à l'apparition de la forme *Laudunum*, la ville de Laon s'appelait, non pas *Lugdunum* tout court, mais *Lugdunum Clavatum*. L'argument ne vaut guère. En effet, le nom de *Lugdunum Clavatum* était surtout une désignation administrative employée ou dans des notices géographiques ou par des écrivains qui voulaient éviter une confusion possible avec *Lugdunum* sur le Rhône. Mais il est à présumer qu'au début du VI<sup>e</sup> siècle, dans la langue courante du nord de la Gaule, on supprimait l'adjectif *Clavatum* et que, pour un ressortissant du royaume franc, *Lugdunum* tout court était toujours Laon, tandis qu'en parlant de Lyon on ajoutait au nom de *Lugdunum* quelque épithète explicative : *Lugdunum metropolis*, *Lugdunum ad Rhodanum*. De même aujourd'hui, un habitant de l'Auvergne, parlant de la capitale de cette ancienne province, dira plutôt Clermont tout court que Clermont-Ferrand et réservera ses épithètes distinctives pour les autres localités françaises du nom de Clermont. Et n'est-il pas permis de conjecturer que le nom de *Laudunum*, dont la formation ne se justifie ni par une loi phonétique ni par des raisons ethnographiques ou géographiques, a précisément été créé de toutes pièces pour éviter



seule recension Kohler, il n'hésite pas à dire qu'elles y ont été introduites par un remanieur. Et, peut-être, de bonnes âmes se laisseraient-elles prendre à de pareils raisonnements.

Je me vois donc contraint de poursuivre ma réfutation.

Au § 44 (éd. Kohler, § 44), l'hagiographe rapporte un trait de courage accompli par saint Martin devant la ville de Worms. Il a emprunté ce récit à la Vie de saint Martin, de Sulpice Sévère, lequel dit entre autres choses : « Tunc vero adversus hanc vocem [Martini] tyrannus [Julianus] infremuit dicens eum metu *pugnae* quae *postera die* erat futura, non religionis gratia, detrahare militiam... »

Voici maintenant comment le même fait est rapporté dans chacune des trois recensions :

## RECENSION KOHLER.

[Martinus valde laudatus est] eo quod... *postera die* inermis *pugnae* inferendus, utriusque exercitus sevitia sedata fedus obtinuit.

## RECENSION KRUSCH.

[Martinus valde laudatus est] eo quod... *post pridie* in bello inermis offerendus, utriusque exercitus saevitia sedata foedus obtinuit.

4<sup>e</sup> RECENSION.

[Martinus valde laudatus est] eo quod *post pridie* in bellum inermis offerendus, utriusque exercitus sevitia sedata fedus obtinuit.

La recension Kohler, qui a *postera die* et *pugnae*, est plus voisine de la source que ne le sont la recension Krusch et la quatrième famille. Elle remonte donc plus haut que l'une et l'autre de celles-ci.

Autre exemple du même ordre :

L'hagiographe a emprunté à la même Vie de saint Martin le récit de la guérison d'un démoniaque (éd. Kohler, § 44 ; éd. Krusch, § 47), et il rapporte que le démon fut expulsé de ce personnage *fluxu ventris*. Sulpice Sévère s'exprime ainsi : *foeda relinquens vestigia fluxu ventris egestus est* [diabolus].

Voici la phrase correspondante dans chacune des trois recensions :

## RECENSION KOHLER.

Feda relinquens vestigia fluxu ventris egestus est.

RECENSION KRUSCH ET 4<sup>e</sup> FAMILLE.

Foeda relinquens vestigia fluxu ventris ejectus est.

Ici encore, la recension Kohler est plus près de la source.

des confusions entre les deux villes quand l'une et l'autre firent partie du royaume mérovingien et quand l'usage eut complètement substitué à l'ancien *Lugdunum Clavatum* le *Lugdunum* tout court de la langue courante?



## Troisième exemple :

L'hagiographe rapporte que sainte Geneviève obtint de Childéric la grâce de prisonniers dont ce prince avait décidé la mort :

## RECENSION KOHLER (§ 24).

Venerationem qua [Childericus] eam [*scil.* Genovefam] dilexit effari nequeo. Adeo ut, vice quadam, ne vinctos, quos interimere idem rex cogitabat, Genovefa abriperet, ingrediens urbem Parisiorum portam firmari precepit. At ubi ad sanctam Genovefam per fidos internuntios regis deliberatio pervenit, confestim ad liberandas animas properans direxit. Non minimum populi admirantis fuit spectaculum quemadmodum porta civitatis inter manus ejus sine clave reserata est.

RECENSION KRUSCH (§ 26)  
ET 4<sup>e</sup> FAMILLE.

Au lieu de : *ingrediens urbem Parisiorum*, ont : *egrediens urbem Parisiorum*.

L'hagiographe, dans ce récit, s'est inspiré de deux faits rapportés par Sulpice Sévère au sujet de saint Martin : les portes du palais impérial s'ouvrent spontanément devant saint Martin, auquel l'empereur en refusait l'accès ; saint Martin sauve des prisonniers que le comte Avicianus voulait mettre à mort. Et ici encore c'est la recension Kohler qui se rapproche le plus de la source : saint Martin *entre* dans le palais impérial, les portes s'étant miraculeusement ouvertes ; il n'en *sort* pas. Sainte Geneviève *entre* de la même façon dans Paris. A propos du comte Avicianus, Sulpice Sévère dit : « *Ingressus* Turonum civitatem, sequentibus eum miserabili facie ordinibus catenatis. »

Au reste, la leçon *ingrediens* est, dans le cas présent, la seule dont le bon sens s'accommode. On comprend très bien que Childéric arrive à Paris avec des prisonniers, probablement des prisonniers de guerre ; on ne s'expliquerait point, au contraire, pourquoi, voulant mettre à mort des prisonniers, il sort avec eux de Paris. Ce n'était pas à lui apparemment qu'incombait l'office de bourreau. Il n'y a pas lieu de s'étonner que Geneviève se trouve, à ce moment, hors des portes de la ville. Les portes étaient à l'entrée des ponts conduisant dans l'île de la Cité, on en a des témoignages certains, et Geneviève paraît avoir eu sinon sa maison, du moins une cellule, dans le faubourg qui existait alors sur la rive gauche de la Seine.

La Vie de sainte Geneviève, à propos de saint Aignan, rappelle le siège d'Orléans par les Huns (recension Kohler, § 42 ; recension



Krusch, § 44). Dans la recension Krusch, le passage est ainsi conçu : [Anianus] *vero Aurilianorum urbem ab exercito Chunorum circumseptam, auxiliantibus Gotis, meritis orationum suarum ne periret promeruit*. M. Krusch, en note de ce passage, s'étonne que l'hagiographe ait mentionné le concours des Goths dans la défense d'Orléans et passé sous silence le rôle beaucoup plus important du patrice Aétius et des Romains. Il ne pouvait ignorer, cependant, que la recension Kohler signale précisément ce rôle : [Anianus] *vero Aurelianorum urbem ab exercitu Chunorum circumseptam, iuvantibus se Aetio* (var. *Egetio*) *patricio cum Gothis, meritis orationum suarum ne periret promeruit*. Que M. Krusch ne reproche donc point à l'hagiographe d'avoir péché par omission ; qu'il convienne tout simplement que la recension Kohler donne seule ici la bonne leçon.

Enfin, j'indiquerai encore un passage où la recension Kohler est, sinon sûrement cette fois, du moins très probablement, la seule encore à donner la leçon primitive. Il fait partie du récit relatif au siège de Paris par les Francs. D'après la recension Kohler, le siège aurait duré cinq ans (*quinos per annos*) ; d'après la recension Krusch, il en aurait duré dix (*bis quinos*). Pour M. Krusch, la leçon *bis quinos* serait la bonne, et le *bis* aurait été supprimé dans la recension Kohler par un remanieur sceptique qui trouvait ce siège de dix ans un peu trop long. On devrait alors, toujours d'après M. Krusch, voir dans le *bis quinos* une reminiscence du siège de Troie et reconnaître là l'influence de cette tradition très postérieure au début du *vi<sup>e</sup>* siècle qui faisait descendre les Francs des Troyens. Tout cela est absolument gratuit, et j'ai grand-peine surtout à admettre le remanieur sceptique. N'est-il pas infiniment plus naturel de croire que le *bis* a été rajouté soit par un de ces interpolateurs mégalomanes dont l'espèce est infiniment nombreuse, — les micromanés n'existant pour ainsi dire pas, — soit par un interpolateur de l'époque où la légende des origines troyennes avait cours, c'est-à-dire au plus tôt du *vii<sup>e</sup>* siècle, si l'on tient absolument à voir dans le *bis quinos* une allusion au siège de Troie ? L'addition du *bis* se comprendrait dans l'un et l'autre cas ; la suppression resterait de toute façon inexplicable. M. Krusch, comme cela lui arrive fréquemment, raisonne ici en considérant comme acquis ce qu'il se propose de démontrer, à savoir que la Vie de sainte Geneviève est un texte du *viii<sup>e</sup>* siècle. On peut se demander s'il aurait eu l'idée d'argumenter de la même manière dans le cas où la leçon *bis quinos* eût été celle de la recension Kohler et la leçon *quinos* celle des manuscrits qu'il adopte. Ne se fût-il pas empressé plutôt d'invoquer le fait contre la supériorité de la recension concurrente ?



De ce qui vient d'être dit, je conclus sur la question de l'âge des manuscrits :

1° Pour aussi haut que l'on puisse remonter dans la tradition écrite de la *Vita*, le texte le plus ancien dont l'existence nous soit révélée est un ancêtre direct de la recension Kohler. De cet ancêtre dérive également, avec ou sans intermédiaire, la source commune des manuscrits de la quatrième famille et de la recension Krusch ;

2° Cette source commune des manuscrits de la quatrième famille et de la recension Krusch ne se retrouve plus que sous une forme extrêmement altérée dans tous les manuscrits existants de cette dernière recension, et la preuve en est qu'en nombre de passages tous ces manuscrits, sans exception, s'écartent énormément des leçons communes à la recension Kohler et à la quatrième famille.

Il est donc démontré que la raison tirée par M. Krusch de l'âge des manuscrits actuels est tout à fait superficielle et que, si l'on examine la question de près, l'argument se retourne contre son système de classification.

Une dernière remarque vient confirmer ces conclusions. La voici : M. Krusch a publié la *Vita* d'après treize manuscrits appartenant tous à la recension qu'il préfère. Parmi ces manuscrits, il n'en est pas un seul qu'il aurait pu suivre d'un bout à l'autre. Tous, en effet, sont pleins des bourdes les plus grossières, des contresens les plus évidents. Il n'a pu fournir une édition à peu près correcte qu'en amalgamant leurs leçons suivant qu'elles lui paraissaient plus ou moins acceptables. Or, ce travail l'a conduit à constituer un texte qui se rapproche beaucoup plus de la recension Kohler que ne le fait aucun des manuscrits de la recension préférée par lui. Il a donc proclamé lui-même, sans y prendre garde, l'excellence des exemplaires qu'il croyait devoir rejeter<sup>1</sup>.

1. Une ou deux mésaventures qui lui sont arrivées dans le cours de son travail auraient dû l'avertir que sa critique faisait fausse route. Dans son premier mémoire du *Neues Archiv*, il avait allégué en faveur de sa thèse certaines incorrections de forme et de fond spéciales à sa recension (absence de la phrase « que lucescit in primam sabbati, » au § 22 ; *auditorio* mis pour *aditu*, au § 48) et n'existant pas dans la recension Kohler. Ayant trouvé depuis lors des manuscrits moins altérés où ces incorrections n'existaient pas davantage, il a dû reconnaître que, sur ces points, la recension concurrente donnait la bonne leçon (il ne l'a pas dit, mais il l'a fait), ce qu'il avait contesté *a priori*. Je ne reviens pas ici sur la mésaventure beaucoup plus grave où sa critique imprudente l'a entraîné à propos de l'âge de la *Passio S. Dionysii*. On en trouvera le détail dans un article de M. l'abbé Duchesne sur ce sujet (*Mélanges Julien Havet*, p. 31 et suiv.).



La recension Krusch aurait-elle, même, d'une manière générale, reproduit plus fidèlement l'œuvre primitive que ne l'a fait la recension Kohler, — question qui demeure entière et qu'il va falloir examiner, — il n'en serait pas moins établi d'ores et déjà que M. Krusch a commis une erreur grave en publiant la *Vita* sans tenir aucun compte des variantes fournies par les exemplaires de cette dernière recension, sans même signaler en note aucune de ces variantes.

Reste maintenant à discuter la question qui vient d'être indiquée; elle nous amène à l'examen de la troisième raison alléguée par le nouvel éditeur en faveur de la recension qu'il adopte.

Cette recension contient divers passages manquant à la recension Kohler. M. Krusch affirme qu'ils existaient dans l'œuvre originale; j'ai pensé, moi, que c'étaient des additions faites au texte primitif par un ou plusieurs interpolateurs. Il convient donc de les considérer en eux-mêmes et par rapport à leur contexte, afin de voir s'ils portent oui ou non la trace de l'interpolation<sup>1</sup>. A ce propos, j'ai tout d'abord quelques observations générales à présenter.

D'après la théorie de M. Krusch, la Vie de sainte Geneviève aurait été composée à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, sous la forme même où nous l'ont transmise les manuscrits qu'il préfère. Le travail d'épuration, qui, selon lui, aurait donné naissance à la catégorie de textes que j'ai adoptés, serait donc de très peu postérieur, puisque nous avons constaté l'existence de ces textes vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle. Osera-t-on dire qu'ils portent la marque d'un remaniement carolingien? Est-il vraisemblable qu'à l'époque où la légende

1. D'après ce que nous avons établi lorsque nous avons traité de l'âge respectif des diverses recensions, cet examen devrait se faire logiquement en comparant la recension Kohler, non point avec les manuscrits actuels de la recension Krusch, qui sont absolument indignes de représenter cette recension sous la forme où elle a pris naissance, mais avec la source commune, préalablement reconstituée, des textes Krusch et des textes de la quatrième famille. Il s'agirait alors de décider si la recension Kohler a mutilé par des coupures l'ancêtre d'où dérivent à la fois et cette recension même et la source commune des manuscrits Krusch et des manuscrits de la quatrième famille, ou si c'est ladite source commune qui a défiguré par surcharge le premier ancêtre. En un mot, il s'agirait de voir dans lequel des deux textes, recension Kohler ou source commune de la recension Krusch et de la quatrième famille, la physionomie de l'ancêtre est reproduite avec le plus d'exactitude. Cependant, comme les passages en litige figurent tous et dans les manuscrits actuels de la recension Krusch et dans ceux de la quatrième famille, il n'y a aucun inconvénient à prendre comme terme de comparaison, sur ce point spécial, d'une part la recension Kohler telle que je l'ai publiée dans mon *Étude*, et d'autre part la recension Krusch telle qu'elle vient d'être publiée dans le tome III des *Scriptores rerum merovingicarum*.



de la mission apostolique de saint Denys était dans toute sa vogue, il se soit trouvé quelqu'un pour en supprimer la mention dans la Vie de sainte Geneviève? Est-il admissible qu'on ait corrigé la grammaire de ce document sans en redresser en même temps le style suivant le goût du temps? A ce dernier point de vue, la Vie de sainte Geneviève, telle que la donnent les manuscrits de la recension Kohler, ne présente aucun des caractères de la rhétorique carolingienne. Ces caractères, on les retrouverait bien plutôt à l'origine des textes de la recension Krusch, dont les manuscrits actuels renferment encore nombre d'expressions pompeuses et de hors-d'œuvre. Supposer que la recension Krusch s'est définitivement constituée dans la seconde moitié du ix<sup>e</sup> siècle est infiniment plus naturel que d'attribuer à un travail d'épuration la genèse de la recension Kohler. A quelque époque, d'ailleurs, que l'on prétende placer cet hypothétique travail, la conjecture se heurterait à des objections sérieuses, et l'on ne concevrait point, par exemple, qu'un correcteur eût retouché la grammaire et supprimé des citations bibliques ou d'innocentes réflexions morales, quand il conservait aux noms propres des formes archaïques qui n'existaient plus de son temps<sup>1</sup>. Le respect avec lequel

1. Accessoirement, M. Krusch, pour établir la réalité de ce remaniement, invoque le fait que certaines expressions vigoureuses de la recension préférée par lui sont atténuées dans la recension Kohler. Je n'attache pas, pour ma part, grande valeur à cet argument, ne voyant pas pourquoi l'atténuation, plutôt que le renforcement d'une expression, indiquerait la main d'un correcteur. D'ailleurs, si l'on compare les deux recensions à ce point de vue, on verra que dans nombre de passages c'est, au contraire, la recension Kohler qui donne l'expression forte et la recension Krusch l'expression atténuée. M. Krusch, tout entier à son idée, a passé à côté sans les apercevoir; il me permettra de lui en signaler quelques-uns :

## RECENSION KOHLER.

- § 4. *sui memor in Christo esset.*
- § 5. *felle commota.*
- § 7. *luceret* (qui d'ailleurs s'accorde beaucoup mieux avec le sens de la phrase).
- » » *liquido declarabat.*
- § 15. *fervens devotio.*
- § 16. *auxilium.*
- § 18. *deferri sibi jubet.*
- » » *jubet a se omnes secedere.*
- § 19. *sibi dari jubet.*
- § 28. *fetor.*
- § 33. *passus est.*

## RECENSION KRUSCH.

- sui memor in Christo haberetur.*
- iracundia repleta.*
- cresceret.*
- manifestissime declarabat.*
- devotio.*
- optulationem atque auxilium* (pléonasme).
- sibi petiit monstrare.*
- expostulavit a se omnes... discedere.*
- sibi dari petiit.*
- nidor ac fetor* (pléonasme).
- passus fertur.*



la recension Kohler, à ce point de vue et à d'autres, s'est conformée aux écritures antérieures constituée déjà une présomption sérieuse en faveur de l'intégrité du texte qu'elle fournit.

Voyons maintenant, les uns après les autres, les passages que la recension Krusch ajoute à la recension Kohler. On va pouvoir constater que tous, ou bien se présentent sous la forme d'incises et souvent d'incises particulièrement maladroites, ou bien ne peuvent, en raison même de leur contenu, être attribués à l'hagiographe. L'examen sera un peu long et n'aura rien de très récréatif. Mais il était impossible de procéder d'autre façon et de faire un choix parmi ces passages, si l'on voulait éclairer définitivement la religion du lecteur et le mettre en garde contre les affirmations gratuites et les arguments de nature vague au moyen desquels on a soutenu jusqu'ici et l'on soutiendrait peut-être encore la thèse contraire.

L'hagiographe rapporte que sainte Geneviève, peu après avoir quitté Nanterre pour venir à Paris, fut, pendant quelque temps, frappée de paralysie. Guérie, elle raconta une vision qu'elle avait eue pendant sa maladie, et voici comment chacune des deux recensions s'exprime à ce sujet. Je note en italique les passages ajoutés par la recension Krusch :

RECENSION KOHLER (§ 7).

Que dum postmodum sanitati pristine fuisset reddita, profitebatur ductam se esse in spiritu ab angelo in requiem justorum, et ibi se vidisse diligentibus Deum premia que incredibilia apud infideles habebantur. Pluribus dehinc in hoc seculo viventibus secretas conscientias liquido declarabat.

RECENSION KRUSCH (§§ 9-10).

Que cum denuo corporalem fuisset adepta sanitatem profitebatur se in spiritu ab angelo in requiem justorum *et subplicio impiorum* deducta et ibi se vidisse parata diligentibus Deum premia que incredibilia apud infideles habentur. Pluribus namque in hoc saeculo viventibus secreta conscientia manifestissime declarabat, *quid propter adrogantes silere satius, quam emulantibus innotescere, qui ingentem devotionem habent detrahendi; nam dum bonis invident suam superstitiosam indicant conscientiam.*

Il apparait tout de suite que, dans la recension Krusch, les mots et *subplicio impiorum* sont une incise contre laquelle protestent les mots qui suivent : *et ibi se vidisse parata diligentibus Deum premia*. Sainte Geneviève n'a pu voir dans le lieu du supplice des impies les récompenses réservées aux justes. Le texte Kohler est le seul acceptable. Autre chose : la recension Krusch, après les mots *manifestissime*



*declarabat*<sup>1</sup>, ajoute en une phrase des plus mal construites une réflexion qui n'a pas le sens commun. Il y est dit qu'on préfère taire les mérites de Geneviève, à cause des orgueilleux qui ont un penchant extrême à la calomnie, plutôt que de les révéler aux gens de bien disposés à l'imiter. Évidemment, l'hagiographe n'a pu écrire une pareille absurdité, lui qui, précisément, compose une Vie de sainte Geneviève pour faire connaître à tous ses vertus. La réflexion ne peut qu'avoir été rajoutée par un interpolateur d'esprit borné.

Au sujet du second voyage de saint Germain d'Auxerre à Paris, l'hagiographe raconte que les Parisiens, apprenant son arrivée, sortirent à sa rencontre. Aussitôt, saint Germain leur demande des nouvelles de Geneviève. Le récit se poursuit ainsi :

RECENSION KOHLER (§ 8).

Sed vulgus, qui paratus est potius ad derogandum bonis quam ad imitandum, asserebat eam inferiorem quam opinabatur esse. Quorum iniquam vocem omnino despiciens sanctus pontifex, in civitatem ingressus, ad hospitium Genovefe usque pervenit. Quam cum tanta humilitate salutavit ut omnes mirarentur. Et, oratione facta, ostendit his quibus despectui habebatur in secreto cubiculi ejus, terram madidam de suis lacrimis irrigatam. Et commendans eam populo, in viam quam ceperat iter direxit.

RECENSION KRUSCH (§ 11).

Sed vulgus qui paratior est ad derogandum bonis potius quam ad imitandum adserebant eam inferiorem sibi, *quam blasphemantes potius predicabant quam reproba-*rent. Nam sicut non justificabitur aliquis aliena laude, ita nec ledetur infamia. Quorum garrola voce dispiciens sanctus Germanus, in civitate ingressus, ad hospicium Genovefe usque pervenit. Quam cum tanta humilitate salutavit ut omnes mirarentur, et oratione facta, ostendit his quibus despectui abebatur terram madidam de suis lacrimis irrigatam. *Et resedens disposuit eis vite eius exordium, quemadmodum Nimptodero palam cunctis edixerat*, simulque commendans eam populo, viam quam ceperat gressum direxit.

Ici, nous avons également dans la recension Krusch deux passages absents du texte Kohler : 1° la phrase *quam blasphemantes... infamia...*; 2° la phrase *et resedens disposuit... edixerat*. La première est une incise qui interrompt visiblement la marche du récit; c'est de la superfétation parfaitement inopportune. La seconde ne s'accorde guère avec le début du récit, où l'hagiographe laisse entendre

1. La recension Kohler a *liquido declarabat*, qui est préférable.



que les Parisiens étaient renseignés sur l'enfance de sainte Geneviève et sur l'entrevue que saint Germain avait eue avec elle à Nanterre. L'illogisme de ce passage avait frappé déjà le rédacteur de notre quatrième famille, qui ajoute que saint Germain rappelle ces faits aux Parisiens *quasi ignaris*. On voit bien, du reste, comment l'interpolateur a procédé pour pouvoir introduire sa phrase : il a supprimé plus haut les mots *quam opinabatur*, qui le gênaient, parce qu'ils contiennent une allusion à la première rencontre de saint Germain avec sainte Geneviève, et il n'a rien trouvé de mieux pour les remplacer que ce mot *sibi*, tout à fait absurde s'il s'applique à sainte Geneviève (avec le sens de *sese*), et ne s'accordant point avec le contexte, s'il faut l'appliquer à l'évêque d'Auxerre; car, dire de sainte Geneviève qu'elle est inférieure à saint Germain<sup>1</sup> ne pouvait, dans l'esprit de l'hagiographe, équivaloir à une « calomnie, » à un « blaspème. »

Ainsi, l'une et l'autre phrase porte la marque de l'interpolation<sup>2</sup>.

Plus loin, l'hagiographe raconte que sainte Geneviève, jusqu'à l'âge de cinquante ans, observa un jeûne rigoureux; il ajoute :

RECENSION KOHLER (§ 12).

Post quinquagesimum autem annum etatis sue, suadentibus episcopis quibus contradicere sacrilegium fore suspicabatur, metuensque illud Domini dictum quo ait : « Qui vos spernit, me spernit, » piscem et lac cum pane ordeaceo edere cepit.

RECENSION KRUSCH (§ 15).

metuensque illud Domini dictum, quo ait : *Qui vos audit me audit*, et qui vos spernit me spernit.

Dans la recension Krusch, on le voit, la citation biblique a été complétée, mais de la façon la moins appropriée à la circonstance. Sainte Geneviève n'a pas à redouter (*metuere*) cette parole : *qui vos audit me audit*; elle craint non pas d'écouter, mais de mépriser les conseils des évêques. Le complément de la citation ne peut être imputé qu'à un scribe peu réfléchi.

Au moment de l'invasion d'Attila, les Parisiens veulent mettre

1. C'est plutôt, je crois, dans cette seconde acception qu'a dû l'employer l'interpolateur.

2. Un détail montre bien qu'on ne peut soupçonner le rédacteur de la recension Kohler d'avoir de parti pris écourté son modèle, c'est qu'il donne lui-même une indication absente de toutes les autres recensions, les mots : *in secreto cubiculi ejus*.



leurs biens en sûreté dans des villes qu'ils croient moins menacées. Sainte Geneviève leur conseille de n'en rien faire.

Voici comment la *Vita* s'exprime au sujet de cet incident :

RECENSION KOHLER (§ 9).

Viris quoque earum [scil. Parisiensium matronarum] suadebat ne bona sua a Parisio auferrent; nam illas civitates quas tutiores esse credebant gens irata vastaret, Parisium vero incontaminatum ab inimicis Christo protegente salvandam.

RECENSION KRUSCH (§ 12).

Viris quoque earum idem suadebat ne bona sua a Parisius auferrent, nam illas civitates quas esse tutiores credebant gens irata vastaret, Parisius vero incontaminata ab inimicis, Christo protegente salvandam, *ut factum est*, adseribat.

Les mots *ut factum est*, ajoutés par la recension Krusch, ne seraient de mise que dans une œuvre très postérieure à l'époque d'Attila. Si la Vie a été écrite au début du vi<sup>e</sup> siècle, le renseignement était inutile; tout le monde sachant parfaitement alors que Paris n'avait pas souffert de l'invasion des Huns. Avant d'admettre comme original ce membre de phrase, il faudrait avoir prouvé que la Vie n'a pas été écrite à l'époque indiquée par l'hagiographe. Et même s'il était prouvé qu'elle date du viii<sup>e</sup> siècle, on n'en devrait pas nécessairement conclure à la présence du passage en question dans la rédaction primitive, car, ici encore, l'interpolation serait infiniment plus plausible que la suppression.

L'hagiographe, en un autre récit, vante la pureté de cœur de sainte Geneviève; il s'exprime ainsi :

RECENSION KOHLER (§ 13).

Quotiens celum conspexit totiens lacrimata est. Et cum esset mundo corde, Deum semper studebat aspicere, ut post eum palam cum angelis valeat semper videre, sicut ipse Dominus ait : « Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. »

RECENSION KRUSCH (§ 16).

Quociens caelum conspexit totiens lacrimata est. Et cum esset mundo corde, quemadmodum Lucas evangelista descripsit de beatissimo Stephano, ita et haec credebatur caelos apertos videre et dominum nostrum Jesum Christum stantem ad dexteram Dei, quoniam irritum non est promissum Domini quo ait : Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.

Ici, l'interpolation est flagrante. Le cas de saint Étienne ne s'applique nullement à la parole évangélique : *beati mundo corde*. Saint Étienne voit le ciel ouvert et Jésus-Christ siégeant à la droite de



Dieu, non point parce qu'il est *mundus corde*, mais parce que, sur le point de subir le martyre, il est *plenus Spiritu sancto*, disent les *Actes des apôtres*. L'introduction, dans le texte, de cette demi-réminiscence rompt l'enchaînement des idées, qui, au contraire, se développent très naturellement dans la recension Kohler. Et, d'autre part, si la réminiscence en question s'était trouvée dans le texte original, on ne voit pas pourquoi un remanieur l'eût supprimée. En fait de citations bibliques surtout, les hagiographes ajoutent plutôt qu'ils ne retranchent. Quand ils rencontrent un texte de ce genre dans une œuvre qu'ils ont à reproduire, ne doit-on pas supposer qu'ils le respectent à l'égal de l'Écriture sainte et qu'ils se feraient scrupule d'y porter la main ? L'intercalation de semblables passages se comprend de leur part ; la suppression ne se conçoit guère.

Poursuivons : L'hagiographe donne pour compagnes spirituelles à sainte Geneviève douze vierges, figurées par autant de vertus, que décrit Hermas dans son livre du *Pasteur* :

## RECENSION KOHLER (§ 14).

Duodecim enim virgines spirituales, quas Hermas, qui et Pastor nuncupatus est, in libro suo descripsit, ei individue comites extitere. Que ita nominantur : Fides, abstinentia, patientia... castitas...

## RECENSION KRUSCH (§ 16).

Duodecim autem virgines spirituales quas Hermas descripsit, qui et Pastor nuncupator, nequaquam ab ea discesserunt, sine quibus sive virgo sive penitens in Hierusalem que edificatur ut civitas quoabitari non potest, que nominantur ita : Fides, abstinentia, patientia... castitas...

Ici, l'incise de la recension Krusch contient encore une réminiscence biblique (*Hierusalem quae aedificatur ut civitas*, Ps. CXXI, 3), au sujet de laquelle nous pourrions répéter ce que nous venons de dire de cette catégorie de citations. Quant à l'ensemble même de l'incise, on peut le croire interpolé pour la raison suivante : l'hagiographe, en énumérant les douze *virgines spirituales*, avait évidemment le texte même d'Hermas sous les yeux. Or, ce texte est parfaitement clair. Hermas place les douze *virgines* aux douze portes de la Jérusalem céleste et il ajoute : *Quicumque itaque portant haec [virginum] nomina et nomen Filii Dei in regnum Dei poterunt intrare* ; ce qui signifie que tous les hommes ayant possédé les vertus dont ces *virgines* portent les noms pourront entrer dans le royaume de Dieu. L'incidente de la recension Krusch non seulement n'est pas conforme au texte du modèle, mais l'opposition qui y est faite entre les



mots *virgo* et *penitens*, en impliquant pour le mot *penitens* le sens de courtisane repentie, est tout à fait incongrue, et l'introduction même du mot *virgo* constitue une niaiserie qu'on n'a vraiment pas le droit de mettre sur le compte de l'hagiographe quand on a un bon motif pour ne pas la lui attribuer. Qu'est-ce, en effet, qu'une vierge à laquelle manquerait la chasteté? L'incise ne peut être qu'une addition, faite de mémoire, par un interpolateur maladroît. Elle va de pair avec le *supplicium impiorum* et le *qui vos audit me audit* signalés plus haut. Et, chose à noter ici, les sottises de ce genre ne se rencontrent jamais dans des passages communs aux deux recensions; elles sont spéciales à la recension Krusch et aux textes qui en dérivent.

Au paragraphe suivant se place, dans la recension Krusch, le fragment relatif à la mission de saint Denys en Gaule, lequel manque totalement dans la recension Kohler. Que ce passage soit un pur hors-d'œuvre; que, dans ses rapports avec le contexte, il présente nettement les caractères d'un morceau ajouté après coup, tout esprit non prévenu en conviendra. M. Krusch le conteste cependant, mais les raisons qu'il allègue ne sont pas précisément heureuses.

Il fait remarquer, premièrement, que l'hagiographe mentionne les actes d'autres personnages, saint Martin et saint Aignan, qui, pas plus que saint Denys, ne furent mêlés à l'existence de la sainte. C'est exact; seulement, pour saint Martin et saint Aignan, cette mention s'imposait à lui puisqu'il voulait comparer à leurs actes des actes analogues de sainte Geneviève. Pour saint Denys, rien de pareil. Ni sa mission en Gaule, ni la succession des premiers papes, ni la dispute de saint Pierre avec Simon le magicien, n'ont quoi que ce soit à voir dans le récit. Il n'y a là que du remplissage.

M. Krusch s'appuie ensuite sur ce fait que l'on retrouve dans le passage en question certaines expressions employées en d'autres endroits par l'hagiographe : *juxta traditionem seniorum*; *docet nos lectio*; *porro* avec le sens de *vero*. En soi, l'observation n'a pas grande portée, car il semblera tout naturel que ces expressions se soient glissées sous la plume d'un interpolateur qui venait de les lire dans l'œuvre qu'il remaniait. Ici, la remarque est tout à fait contraire à la thèse soutenue. L'hagiographe a bien pu invoquer la *traditio seniorum*, c'est-à-dire les souvenirs des vieillards, en ce qui concernait sainte Geneviève, puisqu'il dit écrire dix-huit ans après sa mort. Invoquer cette même *traditio* à propos de saint Denys, qui, dans la théorie de M. Krusch, est antérieur de sept siècles à la rédaction de la *Vita*, c'est de la plus stupéfiante absurdité. On peut bien accuser d'une bévue de ce genre un vulgaire et peu savant interpo-



lateur; mais M. Krusch se met en contradiction avec lui-même en l'attribuant au faussaire instruit et extraordinairement avisé qu'il nous présente. Quant à la référence à une *lectio*, il faut être vraiment à bout d'arguments sérieux pour en tirer une conclusion quelconque. Le mot et l'idée sont tellement usuels dans la littérature hagiographique qu'il est absolument interdit de les considérer comme des caractéristiques du style et de la pensée d'un hagiographe. Enfin, il est inexact que *porro*, dans la Vie de sainte Geneviève, ait le sens de *vero*. Ce mot est employé par tous les manuscrits de l'une et de l'autre recension en deux autres passages : dans le premier<sup>1</sup> avec le sens indubitable de « donc », « à plus forte raison »; dans le second avec le sens de *autem*<sup>2</sup>. Il n'a vraiment le sens de *vero* que dans des passages spéciaux à la recension Krusch. Loin donc que son emploi avec cette dernière signification, dans le morceau relatif à la mission de saint Denys, permette d'attribuer ce morceau à l'hagiographe, on y devrait bien plutôt voir la preuve que le morceau est interpolé<sup>3</sup>.

Le récit des relations de sainte Geneviève et de saint Siméon le Stylite se termine dans la recension Krusch (§ 27) par une réflexion qui manque totalement dans la recension Kohler. Elle est des plus banales dans le fond et des plus contournées dans la forme : « Admirabile istud apud nos nec calidus nec frigidus christianus habetur quod ita scientia Dei Christi fidelissimi famuli veluti sensum Domini cognuscentes tantas inter se positas proventias semetipsos ab administratione sua conperiant. »

Dire s'il y a eu suppression de la part de la recension Kohler ou addition dans le texte Krusch serait assez difficile. Ne doit-on pas hésiter toutefois à mettre ce galimatias sur le compte de l'auteur de la Vie, dont les qualités les plus constantes sont la simplicité et la clarté?

Je m'arrête encore au paragraphe où l'hagiographe raconte la distribution de vivres faite par sainte Geneviève aux Parisiens, que la dévastation des campagnes environnantes avait réduits à la famine. On me permettra de citer le récit en entier d'après l'une et l'autre recension, parce qu'il donne une idée assez exacte de l'état de dégé-

1. Rec. Krusch, § 14; rec. Kohler, § 11.

2. Rec. Krusch, § 48; rec. Kohler, § 45.

3. Je me suis fait un devoir jusqu'ici de ne pas répéter des arguments donnés déjà dans mon *Étude*. Mais est-il possible de ne pas rappeler, à propos de la prétendue mission apostolique de saint Denys, qu'une lettre d'Hilduin, abbé de Saint-Denis († vers 842), où sont énumérés tous les récits existant de son temps sur cette mission, ne nomme pas la Vie de sainte Geneviève, qui ne pouvait cependant être ignorée dans son abbaye?



nérescence dans lequel nous sont parvenus les textes que M. Krusch a préférés :

RECENSION KOHLER (§ 39).

Regressa itaque Parisium, unicuique, prout potuit, annonam largita est. Nonnullis etiam, quibus virtus pre inopia deerat, panes integros preerogabat. Adeo ut sepe puella que in ejus obsequium erant recurrentes ad clibanum, partem de pane quem in eo posuerant non reperirent. Pars enim maxima ab ea clam pauperibus fuerat erogata. Quod tunc demum a quo esset panis de clibano sublatus reperiebatur cum panes calidos per civitatem post paululum cernerent egenos deferentes et nomen Genovefe benedicentes ac magnificantes audirent. Erat namque illi spes non de his que videntur sed que non videntur.

RECENSION KRUSCH (§ 40).

Regressa [le meilleur ms. Krusch a regressi, ce qui est manifestement erroné] itaque Parissius, unicuique prout opus fuit frugem dispersit. Nonnullis etiam quibus virtus pre inopia deerat panes integerrimus erogavit, adeo ut sepe puella, que in obsequio eius erant, recurrentes ad clibanum, partem de pane, quam in eo posuerant, reperiebant, pars maxima ab ea clam pauperibus fuerat erogata [il y a ici un contresens évident, il faudrait : « non reperiebant, pars enim maxima... »]. Quod tunc demum a quo esset panes de clibano sublatus conperire quiverant [presque tous les mss. Krusch ont nequiverant, ce qui est encore un contresens], cum panes calidos per civitatem post paululum cernerent egenus deferentes et nomen Genovefe benedicentes ac magnificantes audirent. Erat illi spes non de his quae videntur sed quae non videntur. Noverat [la plupart des mss. Krusch ont « erat, » ou quelque chose d'aussi mauvais] enim verum esse dictum prophete quoniam qui pauperibus erogat Deo venerat. Cui etiam patria illa in qua veneratores egentium [« veneratores, » c'est-à-dire « feneratores, » est absurde] requirunt thesaurum suum, olim per revelationem spiritus fuerat ostensa. Et idcirco sine intermissione orans flere consueverat, quoniam quidem sciebat, se in corpore posita peregrinare a Domino.

Que dire des deux dernières phrases de la recension Krusch, absentes de la recension Kohler ? Je n'y vois, avec une citation biblique détournée de son sens, qu'un assemblage d'idées informes,



sans lien ni entre elles ni avec le récit. Il faut posséder la foi robuste de M. Krusch pour croire à l'intégrité de pareils textes.

A propos du séjour de sainte Geneviève à Orléans, la recension Krusch cite deux miracles que la sainte fit dans cette ville; la recension Kohler n'en raconte qu'un. Aucun autre récit du même ordre ne manquant dans cette dernière recension, la suppression de celui-ci serait en soi assez étonnante. Il faut remarquer d'ailleurs que l'hagiographe semble n'annoncer qu'un seul miracle : *In Aurelianensi urbe quid miraculi per eam gestum sit, ordo lectionis narrare exposulat* (cf. aux §§ 24 et 25 la même expression *quid miraculi* se rapportant à un seul miracle). Dans le récit qui manque à la recension Kohler, il s'agit d'une jeune fille morte ou du moins à l'agonie (*in transitu posita; ex faucibus inferni revocata*, est-il dit). La mère vient supplier Geneviève de rendre son enfant à la vie et Geneviève lui répond assez rudement : *Desine ab injuria ac molestia mea, filiae tuae redintegrata est incolomitas*. Cette façon de réponse n'est guère dans le caractère que l'hagiographe prête à son héroïne. Jamais, en effet, celle-ci ne rudoie ceux qui l'implorent; elle les accueille, au contraire, avec une bonne parole, avec un sourire; elle est pleine de douceur envers tous. Du moment que ce récit manque dans l'une des recensions, il serait prudent de n'en pas accorder la paternité à l'auteur même de la Vie. Grégoire de Tours, qui, nous le montrerons plus loin, a presque certainement connu la Vie de sainte Geneviève, n'attribue à la sainte qu'une seule résurrection (*tantum in virtute prevaluit [Genovefa] ut mortuum suscitaret*). Si le récit de la résurrection d'Orléans s'était trouvé dans l'œuvre originale, cela en eût fait deux, avec celle rapportée au § 32, et Grégoire eût dit plutôt : *tantum in virtute prevaluit ut mortuos suscitaret*.

Dans le miracle d'Orléans commun aux deux recensions, il est question d'un personnage qui, n'ayant pas voulu pardonner une offense à l'un de ses serviteurs, malgré la prière de sainte Geneviève, fut subitement pris de fièvre pendant la nuit. Le lendemain, il alla se jeter aux pieds de la sainte pour lui demander grâce et guérison.

RECENSION KOHLER (§ 41).

Quin etiam in crastino primo diluculo, ad pedes Genovefe provolutus veniam quam famulo pridie non dedit sibi dari precabatur.

RECENSION KRUSCH (§ 43).

Quin etiam in crastinum primo diluculo aperto ore, secut urus qui cotidiana bos interpretatur lingua, sallivam distillans, ad pedes Genovefe provolutus, veniam quam pridie famulo non dederat sibi dare precabatur.



On voit que la recension Krusch ajoute une incise, où le maître, pris de fièvre, est représenté comme salivant outre mesure et comparé, pour cette raison, à l'auroch ou bœuf sauvage. Ce passage a-t-il été retranché par la recension Kohler ou rajouté par la recension Krusch? il est difficile de se prononcer sur ce point. Je dois faire observer toutefois que la comparaison est bien triviale et jure quelque peu avec le ton général de l'œuvre. De plus, quand, dans la phrase suivante, l'hagiographe raconte la guérison du personnage, il n'est plus question du tout de cette salivation excessive. Sainte Geneviève le guérit simplement de sa fièvre<sup>1</sup>. Enfin, n'y a-t-il pas une sorte de contradiction entre la phrase, commune à tous les manuscrits, dans laquelle le malade est représenté comme brûlant de fièvre (*febre accensus*) et l'incise de la recension Krusch, qui nous le montre la bouche pleine de salive? L'écart existant entre les données de l'incise et celles du contexte peut être considéré ici encore comme un signe d'interpolation.

Ce même récit contient, dans la recension Krusch, un autre passage que n'a pas la recension Kohler. C'est une comparaison entre le fiévreux guéri par sainte Geneviève et le comte Avicianus qui fut en relation avec saint Martin de Tours.

Voici le passage :

« Sine dubitatione angelus Domini eum [scil. dominum] affligebat, quemadmodum Avicianum, judicem pertenacissimum, ante cuius januam sanctus Martinus intempesta nocte pro vinctus rogaturus advenisse legitur, quem etiam colafizatum ab angelo lectio tradit, ut ante fores domos suae sancto Martino occurrisset et omnia que peteret prestetisse feratur. »

La circonstance à laquelle il est fait allusion ici se trouve rapportée dans les différentes Vies de saint Martin et, en particulier, dans celle qu'a écrite Sulpice Sévère. Comme l'auteur de la Vie de sainte Geneviève a fait d'autres emprunts à cette dernière œuvre, M. Krusch en conclut que le passage est bien de lui et que, s'il manque à la recension Kohler, c'est qu'on l'en a supprimé. Mais il s'est peut-être un peu trop hâté d'identifier avec le récit de Sulpice Sévère la *lectio* invoquée par le rédacteur du passage reproduit ci-dessus. Sulpice

1. *Omnis amaritudo febris discessit* (rec. Kohler); *omnis febris ita egritudo discessit* (rec. Krusch); *omnem febris egritudinem fugavit ab eo* (4<sup>e</sup> famille). Dans quelques manuscrits Krusch, pour remédier à cette inconséquence, on a mis : *omnis febris et egritudo discessit*; mais cette correction ne supprime une anomalie que pour en créer une autre, en faisant de la fièvre et de la maladie du personnage deux états distincts et sans corrélation entre eux. La seule leçon passable avec l'incise eût été : *omnis egritudo discessit*.



Sévère, en effet, ne parle nullement d'un soufflet donné au comte Avicianus; il raconte seulement qu'une voix mystérieuse interpella ce personnage à deux reprises pendant la nuit. La *lectio* serait plutôt, à mon avis, quelque récit d'un *Lectionarium*, dans lequel l'histoire en question avait subi déjà certaines déformations. Il faut noter en outre que le *comes* Avicianus de Sulpice Sévère est devenu un *judex* dans l'addition du texte Krusch et que cette assimilation mérovingienne entre le *comes* et le *judex*, en ce qui concerne Avicianus, n'est pas spéciale à ladite addition, car elle se retrouve dans la Vie métrique de saint Martin par Fortunat. Ne devient-il pas dès lors à peu près certain que la *lectio*, source du passage précité, était elle-même un document mérovingien, et qu'elle n'a rien à voir avec Sulpice Sévère, source habituelle de l'hagiographe, dans ce qu'il dit de saint Martin? On a donc une raison très sérieuse pour croire le passage interpolé.

Je mets enfin en regard la péroration de la Vie telle qu'elle se trouve dans chacune des deux recensions. On verra qu'ici encore la recension Kohler se recommande par une simplicité de bon aloi, tandis que, dans la recension Krusch, apparaissent de nouveau ces déviations de la marche naturelle de l'idée dont j'ai déjà signalé d'autres exemples et qui sont toujours un indice caractéristique d'interpolation.

## RECENSION KOHLER (§ 53).

Atque ideo universi qui Patrem et Filium et Spiritum sanctum, secundum substantiam deitatis unum, et unitatem in Trinitate confitemur, incessanter obsecremus fidelissimam Dei famulam Genovefam, ut supplicet pro preteritis malis nostris veniam, quatinus, reconciliati, magnificemus dominum Jesum Christum, cui est cum Deo Patre et Spiritu sancto una et sempiterna deitas per infinita secula seculorum. Amen.

## RECENSION KRUSCH (§ 56).

Adque ideo universi qui Patrem et Filium et Spiritum sanctum, secundum substantiam deitatis adoramus et unitatem in Trinitatem, quia tota regalis est in unitatem, confitemur, sine intermissione orantes, sepe numero noncupata fidelissima Dei famula Genuvefa obsecremus, ut supplicet pro preteritis malis que gessimus, pro futuris interveniat, inpetret mortalibus cybum angelicum adque corporalem, quatenus reconciliati individuae Trinitati, exultantes in splendoribus sanctorum, magnificemus dominum nostrum Jesum Christum, cui est gloria, honor, imperium et potestas in secula seculorum. Amen.

On remarquera tout spécialement, dans la recension Krusch, l'in-



cise « reconciliati *individuae Trinitati* », laquelle est en opposition formelle avec la phrase *unitatem in Trinitatem... confitemur*, qui se trouve quelques lignes au-dessus.

J'ai indiqué maintenant tous les passages de quelque étendue absents de la recension Kohler et figurant dans la recension Krusch. Il n'en est pas un seul, on l'a vu, pour lequel l'interpolation n'offre de grandes ou même de très grandes vraisemblances. En ce qui concerne le passage relatif à la mission apostolique de saint Denys, cette vraisemblance se change en quasi-certitude. J'avais montré précédemment que les deux recensions, telles que nous les possédons aujourd'hui, n'avaient entre elles aucun rapport de filiation direct, que c'étaient des recensions collatérales dérivées d'un ancêtre commun. J'avais montré en même temps, par quelques exemples, à quel point les manuscrits actuels de la recension Krusch étaient dégénérés et fait voir quelles présomptions d'intégrité existaient au contraire en faveur des manuscrits subsistants de la recension Kohler.

Je puis aller plus loin maintenant et conclure au fond sur la valeur respective des deux recensions :

1° La recension Krusch est un texte interpolé. L'interpolateur, s'il n'y en a eu qu'un, doit être l'auteur du modèle qu'ont reproduit à la fois les manuscrits de cette recension et ceux de la quatrième famille. Prétendre que ce modèle ait servi également à la recension Kohler est insoutenable, et l'opinion de M. Krusch, d'après laquelle la recension Kohler dériverait de tel ou tel des manuscrits actuels de la recension concurrente, est plus insoutenable encore.

2° La recension Kohler, non seulement est, des deux recensions, celle qui a conservé le plus exactement la physionomie de l'œuvre primitive, mais tout concourt à prouver qu'elle n'y a rien ou presque rien ajouté et qu'elle n'en a rien ou presque rien retranché. Elle mérite donc seule d'être prise pour base d'une édition critique de la Vie. Toutefois, vu la façon dont se sont formées les deux autres recensions principales, il est permis d'admettre que des leçons originales puissent également se rencontrer dans celles-ci<sup>1</sup>. Ce sont là

1. Il ne serait pas impossible, par exemple, que ces deux recensions donnassent la bonne leçon dans les passages suivants :

RECENSION KRUSCH.	4 <sup>e</sup> FAMILLE.	RECENSION KOHLER.
§ 26. Cum esset <i>gentilis</i> Childericus.	§ xx. Childericus, ... licet adhuc <i>paganis ritibus deditus</i> .	§ 24. Cum esset <i>instig-</i> <i>nis</i> Childericus.
§ 45. Distant ... usque	§ xxxvii. ... usque Tu-	§ 42. Sunt ... usque Tu-



précisément les conclusions que j'avais développées dans mon *Étude*<sup>1</sup>.

La question de la classification et de la valeur relative des deux textes concurrents une fois résolue dans le sens que je viens d'indiquer, je pourrais presque laisser de côté l'examen du second point de la thèse de M. Krusch, concernant la date de la composition de la Vie. Du moment, en effet, que l'œuvre est représentée sous sa forme la plus ancienne, non par la recension Krusch, mais par la recension Kohler, et qu'elle est débarrassée en particulier du fragment consacré à la mission apostolique de saint Denys, il est impossible

ad Toronorum civitatem,  
que tertia Lugdunensis  
noncupatur, quasi stadia  
sexcenta.

ronorum civitatem, que  
Tertia Lugdunensis nun-  
cupatur, perhibetur esse  
stadia sexcenta.

ronorum civitatem quasi  
stadia sexcenta.

§ 55. [Gothus] in cras-  
tinum ab oratorio super  
sepulchrum de ligno con-  
textum recepta manuum  
suarum sanitate incolumis  
egressus est.

§ XLVII. [Gothus] in  
crastino ante sepulchrum  
[Genovefæ] de lignis  
compactum viribus manu-  
num receptis incolumis  
recessit.

§ 52. [Gothus] in cras-  
tinum, recepta manuum  
sanitate, incolumis ab-  
cessit.

Cependant, encore ici, diverses raisons pourraient être invoquées en faveur des leçons fournies par la recension Kohler.

1. Puisque l'occasion m'en est donnée, je rectifierai sur un point, tout à fait secondaire d'ailleurs, ce que j'ai dit dans mon *Étude* au sujet des trois manuscrits utilisés par les Bollandistes pour leur édition de la *Vita*. En me référant aux variantes indiquées dans cette édition, j'avais conclu que lesdits manuscrits formaient des intermédiaires successifs entre l'œuvre originale et les exemplaires de ma deuxième famille (rec. Krusch). Mais, ayant retrouvé depuis lors un de ces manuscrits, celui de N.-D. de Larivour (auj. Biblioth. de l'École de médecine de Montpellier, n° 22), j'ai pu m'assurer que les variantes en avaient été relevées de la façon la plus fantaisiste dans l'édition bollandienne. Il n'y a donc vraisemblablement pas davantage de fond à faire sur la manière dont ont été indiquées les variantes des deux autres manuscrits (N.-D. de Bonnefont et Saint-Martin d'Utrecht), et mieux vaut s'abstenir de les faire entrer en ligne de compte dans la classification des diverses copies de la *Vita*. — Le manuscrit de Larivour, exécuté au XII<sup>e</sup> siècle, est en somme un texte de ma première famille; les divergences que j'avais cru pouvoir signaler (*Étude*, p. XLIV-XLV) n'existent pas. Mais je dois ajouter qu'il en existe d'autres, non indiquées par les Bollandistes et dont quelques-unes sont intéressantes parce qu'elles expliquent l'origine de certaines leçons spéciales à la recension Krusch. — M. Krusch, qui a travaillé à la Bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, ne paraît pas avoir consulté ce recueil de Vies de saints. Outre la Vie de sainte Geneviève, il y aurait trouvé de bons textes de la *Vita altera S. Bathildis* et de la *Vita S. Melanii*, qu'il a publiées également. — Il me permettra de le renseigner aussi sur un autre manuscrit de la Vie de sainte Bathilde qu'il a vainement cherché, c'est le ms. n° 1384 (anc. U 50 et U 26) de la Bibliothèque de Rouen.



d'élever aucune objection sérieuse contre la date que l'hagiographe assigne lui-même à sa composition. Je dirai pourtant quelques mots des moins futiles, en apparence, parmi celles qu'a formulées M. Krusch, afin de ne pas laisser croire que j'esquive la discussion sur ce point. En en faisant voir l'inanité, j'apporterai un nouvel argument en faveur de la recension que j'ai préférée, la seule qui puisse convenir au début du vi<sup>e</sup> siècle.

Le biographe de sainte Geneviève, affirme M. Krusch, est un faussaire vivant à la fin du viii<sup>e</sup> siècle, vers l'an 770.

Contre une semblable affirmation, tout de suite le bon sens proteste. Comment! voilà un mystificateur, dont le dessein est naturellement de faire croire à la vérité de ses récits et qui, au lieu de déclarer hardiment qu'il a connu sainte Geneviève, laisse ingénument entendre qu'il ne l'a jamais vue, bien qu'ayant écrit dix-huit ans seulement après sa mort. Ce serait vraiment trop de candeur... ou de malice.

Voyons maintenant les raisons que l'on allègue pour établir la falsification :

1<sup>o</sup> La Vie de sainte Geneviève n'a été connue, nous dit-on, ni de Grégoire de Tours, ni de Frédégaire, ni de l'auteur anonyme des *Gesta Francorum*. Le biographe, au contraire, a connu les œuvres de Grégoire; il a brodé sur les quelques lignes consacrées, par cet auteur, à sainte Geneviève, et, pour d'autres parties de son œuvre, il s'est inspiré de récits contenus dans le *De gloria confessorum* et dans les *Miracula S. Martini*.

Examinons ces affirmations.

Que la *Vita* ait été ignorée de Frédégaire et de l'auteur des *Gesta*, c'est possible. Mais Grégoire, plus ancien que l'un et l'autre de ces chroniqueurs, l'a connue, contrairement à ce que prétend M. Krusch, et cela me suffit. Grégoire de Tours, en effet, dans le court chapitre du *De gloria confessorum* où il parle de sainte Geneviève, s'exprime à son sujet en ces termes : *Est ibi* [scil. *Parisius*] *et sancta Genovefa in basilica sanctorum sepulta apostolorum; quae in corpore posita tantum in virtute praevaluit, ut mortuum suscitaret. Ad cuius tumulum saepius petitiones datae suffragium obtinent; sed et frigoriticorum febres ejus virtute saepissime restinguuntur.*

Ainsi, d'après Grégoire de Tours, Geneviève se signala tout spécialement par le don des miracles : n'est-ce pas là ce qui ressort de la Vie? (M. Krusch, en son langage imagé, dit que cette abondance de miracles va jusqu'à la nausée). Elle a ressuscité un mort : la *Vita* nous en informe également. Vers son tombeau, ceux qui l'implorent



voient leurs demandes exaucées; la *Vita* raconte précisément la guérison de deux malades, un calculeux et un paralytique, qui demandèrent la santé sur le lieu de sa sépulture. — Jusqu'ici, il est impossible de dire avec certitude lequel des deux auteurs s'est servi de l'autre. Mais Grégoire ajoute quelque chose, qui se racontait sans doute de son temps et qui manque dans la *Vita*, à savoir que, sur le tombeau de la sainte, les fiévreux viennent demander et obtiennent leur guérison. Si le biographe eût connu ce détail, comment n'en eût-il rien dit? Comment n'eût-il pas rapporté au moins une guérison de fiévreux auprès du tombeau de Geneviève? Dans la pénurie de matériaux où il se fût trouvé s'il eût vécu postérieurement à Grégoire de Tours, est-il admissible qu'il eût négligé une information aussi précieuse? Et ne serait-il pas surprenant aussi que, brochant sur Grégoire, il n'eût pas mis tout spécialement en relief le miracle du mort ressuscité et les deux guérisons accomplies au tombeau de sainte Geneviève, seuls renseignements authentiques qu'il eût possédés sur la sainte? Or, ces trois récits sont, chez lui, sur le même plan que les autres; rien ne les distingue, si ce n'est la brièveté même avec laquelle ils sont rapportés; les deux guérisons tiennent chacune en quatre ou cinq lignes.

Donc, premier point : les deux textes sont connexes, mais les présomptions les plus graves existent en faveur de la priorité de la *Vita*.

Poursuivons :

M. Krusch met en parallèle quelques passages de la *Vita* avec certains récits du *De gloria confessorum*; il relève des traits communs aux deux écrits et en conclut tout à fait gratuitement que le biographe a copié Grégoire. C'est aller un peu vite. On n'est point autorisé à conclure ainsi, sans avoir prouvé tout d'abord l'antériorité de Grégoire ou noté, chez le biographe, des traces certaines de l'emprunt. M. Krusch ne fait ni l'un ni l'autre. Dans la plupart de ces passages à traits communs, la dépendance de l'un des textes à l'égard de l'autre est très problématique, pour ne pas dire plus. Il en est un cependant d'où l'on pourrait, à la rigueur, conclure à cette dépendance; c'est celui qui concerne le Goth devenu paralytique pour avoir travaillé le dimanche, et qui fut guéri au tombeau de sainte Geneviève. Grégoire de Tours raconte un fait analogue touchant un sénateur guéri au tombeau de saint Martin. Mais, loin que ce passage puisse être allégué en faveur de l'antériorité de Grégoire, il va précisément nous servir à prouver que, si réellement l'un des auteurs a copié l'autre, c'est Grégoire et non l'hagiographe qui doit être considéré comme l'emprunteur. La raison, la voici : le biographe



de sainte Geneviève, en rapportant cette histoire du Goth, a bien eu un modèle, mais ce modèle est une œuvre composée au milieu du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, la *Passio martyrum Agaunensium*, de saint Eucher, évêque de Lyon. Il est étrange que M. Krusch ne s'en soit pas aperçu quand il publiait cette *Passio* dans le même tome III des *Scriptores rerum merovingicarum*.

Que l'auteur de la Vie de sainte Geneviève ait connu l'œuvre de saint Eucher, cela ne peut guère faire de doute; il en a tiré des phrases entières :

## PASSIO (§ 5).

« Acaunus civitas sexaginta ferme milibus a Genavensi lacu abest. »

## PASSIO (§ 15).

« Operae pretium est etiam illud indicare, qui deinde Maximianum... tyrannum exitus consecutus sit, cum dispositis insidiis... »

## VITA S. GENOVEFAE (§ 1).

« Nemetodorensis parochia... septem ferme milibus a Parisio urbe abest. »

## VITA S. GENOVEFAE (§ 18).

« Operae pretium etiam illud indicare estimo quid miraculi tunc... Dominus fecit, cum collectis carpentariis... »

Saint Eucher déclare qu'il ne racontera que deux des miracles accomplis sur le tombeau des martyrs d'Agaune; le biographe de sainte Geneviève, « breviter secutus, » rapporte également deux miracles qui eurent lieu sur le tombeau de son héroïne. L'un de ces miracles, dans saint Eucher, est relatif à un païen châtié pour avoir travaillé le dimanche; de même, dans la Vie de sainte Geneviève, l'un des miracles est relatif à un Goth (c'est-à-dire dans la pensée de l'hagiographe, à un païen ou du moins à un arien, ce qui, au point de vue catholique, ne différerait guère) châtié pour la même faute. L'autre miracle, dans saint Eucher, est relatif à une femme paralysée des pieds; le Goth l'est des mains.

La dépendance de la *Vita S. Genovefae* à l'égard de la *Passio martyrum Agaunensium* est aussi manifeste que possible. Si donc on tient absolument à voir une relation entre cette même *Vita* et Grégoire de Tours en ce qui concerne le miracle du Goth, la conclusion qui s'impose est celle-ci : Grégoire s'est inspiré du récit du biographe. Ainsi, voilà deux arguments qui, se complétant l'un l'autre, apportent une certitude presque complète en faveur de l'antériorité de la *Vita*; l'un est un argument positif; le second met M. Krusch dans l'obligation de convenir, s'il veut être conséquent avec lui-même, que Grégoire a connu la *Vita*.



Ceci dit, je n'ai plus à m'occuper des autres passages où mon contradicteur prétend découvrir des points de contact entre les deux textes. Ici, je le répète, les emprunts de l'un à l'autre sont des plus douteux; d'ailleurs, les admettrait-on, qu'il serait impossible d'alléguer une raison quelconque pour établir que le biographe est l'emprunteur, non Grégoire. Je n'ai pas à m'occuper davantage des récits de la *Vita* que M. Krusch indique comme inspirés d'œuvres postérieures à Grégoire de Tours, telles que la Vie de sainte Radegonde par Fortunat, la Vie de sainte Gertrude, la Chronique de Bède. M. l'abbé Duchesne a prouvé surabondamment que la connexité ne s'apercevait pas et que, de toute façon, il était impossible de relever la moindre trace d'emprunt de la part du biographe. M. Krusch lui-même n'en indique aucune. Toute sa critique, sur ce point, consiste à affirmer. Ainsi, l'on ne peut rien opposer aux raisons très graves qui font voir la dépendance de Grégoire de Tours à l'égard de la *Vita*.

Est-il bien nécessaire maintenant de nous attarder aux autres arguments que M. Krusch apporte contre l'antiquité de la Vie de sainte Geneviève? La plupart de ces arguments ont été réfutés déjà par M. l'abbé Duchesne et l'ont été de telle sorte qu'il n'y a pas lieu d'y revenir<sup>1</sup>. On me permettra cependant de reprendre deux ou trois d'entre eux, non qu'ils valent pour eux-mêmes la peine qu'on s'y arrête, mais afin d'insister encore sur les dangers d'une méthode de critique, assez en honneur dans la jeune école d'outre-Rhin et que je considère, pour ma part, comme absolument incompatible avec la recherche scientifique de la vérité. On y procède à coups d'affirmations, non par démonstration.

Le biographe rapporte que Clovis eut une grande affection pour

1. Je voudrais me disculper ici, et disculper en même temps M. Krusch, d'un méfait que nous attribuons M. l'abbé Duchesne et que ni l'un ni l'autre nous n'avons commis. A propos du récit de la Vie de sainte Geneviève concernant les rapports de cette sainte avec saint Siméon le Stylite, j'avais indiqué, sans d'ailleurs y insister aucunement, — et M. Krusch a repris mon hypothèse, — j'avais indiqué, dis-je, que ce récit provenait peut-être d'une interpolation. J'en donnais pour raison que les Vies de saint Siméon (5 janvier) et de sainte Geneviève (3 janvier) étant très souvent copiées à la suite l'une de l'autre dans les recueils de vies de saints transcrits suivant l'ordre du calendrier, l'idée d'inventer des relations entre ces deux personnages contemporains avait pu facilement venir à l'esprit de quelque scribe lettré. Mais je n'ai nullement voulu dire, comme le croit M. l'abbé Duchesne, qu'un copiste avait pu conclure du voisinage des deux saints dans le calendrier au synchronisme de ces saints et encore moins à l'existence de relations quelconques entre eux. Une semblable conjecture eût été parfaitement absurde. Je n'ai jamais songé, pour ma part, à la formuler, et M. Krusch ne l'a pas davantage émise.



sainte Geneviève et qu'il commença *honoris ejus gratia* une basilique que la reine Clotilde termina après la mort de son mari. M. Krusch s'empresse de traduire *honoris ejus gratia* par : « sous son vocable », et, là-dessus, il déclare que la basilique en question ayant toujours été connue sous le nom de basilique des Saints-Apôtres, l'auteur qui la place sous le vocable de sainte Geneviève n'a pu vivre au *vi*<sup>e</sup> siècle. La conclusion ne découle nullement des prémisses; mais ce n'est pas à cette observation que j'ai l'intention de m'arrêter; mes remarques portent sur le point suivant :

Si l'on traduit *honoris ejus gratia* comme le fait M. Krusch, le renseignement est tout aussi étrange sous la plume d'un écrivain du *viii*<sup>e</sup> siècle que sous celle d'un auteur du *vi*<sup>e</sup>. Il l'est même beaucoup plus; car, au *viii*<sup>e</sup> siècle, la basilique où se trouvait le tombeau de sainte Geneviève portait, au su de tous, le nom de basilique des Saints-Apôtres; il n'était personne qui ne la désignât ainsi; tandis qu'au début du *vi*<sup>e</sup>, à l'époque où l'hagiographe dit avoir écrit, il en pouvait être autrement : l'église n'était peut-être pas encore dédiée. Admettons qu'elle le fût; qu'au début du *vi*<sup>e</sup> siècle, comme à la fin du *viii*<sup>e</sup>, cette église fût universellement connue sous le vocable des Saints-Apôtres. Il devient alors évident que, dans la pensée de l'hagiographe, — qu'il soit du *vi*<sup>e</sup> ou du *viii*<sup>e</sup> siècle, n'importe, — les mots *honoris ejus gratia basilicam edificare ceperat* ne signifiaient pas que Clovis édifia une basilique « sous le vocable » de sainte Geneviève, sans cela, l'auteur n'eût pas manqué d'ajouter : *quam nunc SS. Apostolorum nuncupamus*. Il faut donc nécessairement chercher un autre sens à cette expression, et, ce sens, il convient de le mettre en accord avec le témoignage de Grégoire de Tours, témoignage irrécusable, d'après lequel sainte Geneviève avait son tombeau dans la basilique des Saints-Apôtres, où se trouvaient aussi les sépultures de Clovis et de Clotilde. Pour qu'une simple particulière, sans lien de parenté avec la famille royale, ait reçu un pareil honneur, il faut bien que sa personne ou sa mémoire ait été pour quelque chose dans l'histoire de l'édifice. Les mots *honoris ejus gratia* peuvent donc signifier « par déférence pour sainte Geneviève, pour faire honneur à sa demande, » — c'est ainsi que les explique M. l'abbé Duchesne. Ils pourraient se comprendre aussi de la façon suivante : « pour faire honneur à sa dépouille mortelle, pour que la sainte fût honorée dans une sépulture digne d'elle<sup>1</sup>. » Cette seconde

1. A ce titre, on pourrait les rapprocher de l'expression *honoris funeris* employée un peu plus loin, avec le sens de « culte de la dépouille mortelle. »



explication se déduirait assez naturellement de ce que l'hagiographe nous apprend quelques lignes plus haut, à savoir qu'un modeste oratoire de bois avait été construit tout d'abord sur le tombeau de Geneviève. Voilà, me semble-t-il, de quelle façon il convenait d'argumenter à propos des mots *honoris ejus gratia*; voilà tout ce qu'une exégèse prudente peut en tirer. Quant à les interpréter à la manière de M. Krusch et à les invoquer ensuite contre l'antiquité de la *Vita*, n'est-ce point excéder les droits de la critique?

Je passe à un autre exemple :

La Vie de sainte Geneviève cite un prêtre nommé *Bessus* et un enfant appelé *Cellomeris*, nom formé d'un radical latin et d'un suffixe germanique. Aussitôt M. Krusch conclut que des noms tels que *Bessus* et *Cellomeris* n'ont pu sortir de la plume d'un auteur du *vi<sup>e</sup>* siècle. Je voudrais bien savoir pourquoi. *Bessus* est le nom d'un fameux satrape de la Bactriane, contemporain d'Alexandre le Grand. Ce nom, popularisé par les *Histoires* de Quinte-Curce et de Justin, avait passé dans l'onomastique courante, et on le voit appliqué à des particuliers dans des inscriptions latines de diverse provenance. Rien de plus naturel que de le trouver en Gaule au début du *vi<sup>e</sup>* siècle. Ce qui, au contraire, semblerait étrange serait de le rencontrer chez un écrivain du *viii<sup>e</sup>*.

Quant au nom de *Cellomeris*, ce n'est point là le seul exemple d'un vocable formé d'un radical latin et d'un suffixe germanique. On trouve entre autres : *Christomer*, *Celsomer*. *Cellomeris* n'a donc pas de quoi stupéfier M. Krusch, d'autant moins que la terminaison en *eris* lui indiquait une forme de la première période mérovingienne. Il s'agit ici d'un enfant d'environ quatre ans, admis déjà parmi les catéchumènes, c'est-à-dire parmi les aspirants au baptême, que l'on instruisait dans la foi « catholique, » et qui, s'étant noyé dans un puits, fut ressuscité par sainte Geneviève. Baptisé peu de temps après, il reçut le nom de *Cellomeris*, *eo quod in cella sepe dicte Genovefe vitam quam amiserat recepisset*. Cet enfant, dont on différerait le baptême afin de lui inculquer tout d'abord les principes de la foi catholique, pouvait être un païen, un barbare. Si même on s'en tient rigoureusement à la définition du terme *catechumenus*, donnée par Isidore de Séville<sup>1</sup>, c'était certainement un gentil, donc ici un enfant de race franque<sup>2</sup>. Il pouvait porter, avant son baptême, un nom germanique,

1. *De ecclesiast. officiis*, c. XXI : « Catechumeni sunt qui primum de gentilitate veniunt, habentes voluntatem credendi in Christum... »

2. M. Krusch dit que la Vie de sainte Geneviève, ne mentionnant aucun païen



mettons *Chlodomeris*. En le baptisant, et en souvenir de sa résurrection dans la cellule de sainte Geneviève, on change ce nom en celui de *Cellomeris*. Y a-t-il là rien de suspect ? Que l'histoire soit authentique, je ne m'en porte pas garant, bien entendu. Mais qu'un auteur du *vii<sup>e</sup>* siècle ait pu l'imaginer et forger, par une sorte de calembour, ce nom de *Cellomeris*, me dira-t-on ce qui s'y oppose ? On est en droit de se demander, au surplus, si un écrivain, vivant à Paris vers la fin du *viii<sup>e</sup>* siècle, se fût exprimé, comme le fait notre hagiographe, au sujet de l'enfant dont il mentionne le baptême : *infans ipse, jam catechumenus factus, fide imbuebatur catholica, quin imo in Pasche vigilia baptizatus...* A cette époque, la catéchèse appliquée à de jeunes enfants, même nés de parents païens, ne devait plus être qu'un acte purement symbolique. Charlemagne, organisant le culte chrétien chez les Saxons, ordonne que tous les enfants devront être baptisés dans leur première année<sup>1</sup>, et d'autres actes généraux, émanés de lui, nous montrent que tout enfant païen était admis au baptême pourvu que ses parrain et marraine fussent instruits du Symbole et de l'Oraison dominicale<sup>2</sup>. Du reste, Alcuin, en plusieurs de ses écrits<sup>3</sup>, déclare nettement que l'Eglise baptisait ces enfants sans leur imposer la moindre préparation catéchétique. A plus forte raison, devait-on réduire à la plus simple expression les cérémonies de l'initiation chrétienne, surtout celles relatives à l'exposition du dogme, quand il s'agissait d'enfants nés de parents chrétiens. Mais, au début du *vii<sup>e</sup>* siècle, dans une société que les invasions barbares avaient faite à demi païenne, dans une société où, les sectes hétérodoxes étant encore nombreuses et puissantes, chacun tenait à proclamer sa foi, l'observation des rites était probablement plus stricte. On comprend très bien qu'un auteur de ce temps ait pris soin de nous informer que l'enfant ressuscité par sainte Geneviève avait été instruit de la foi « catholique » avant de recevoir le baptême, bien que ce détail fût tout à fait étranger à son récit. On pourrait s'éton-

parmi les personnages du menu peuple avec lesquels la sainte est en relations, a dû être écrite à une époque où le paganisme n'existait plus dans la région parisienne, donc très postérieurement à l'établissement des Francs. Or, le récit dont nous nous occupons ici semble tout à fait contraire à cette assertion. D'ailleurs, en un autre passage (rec. Kohler, § 7), l'hagiographe fait allusion à des *infideles*, par lesquels il désigne très vraisemblablement des païens vivant à Paris même.

1. *Capitulaire de Paderborn* [785] (*Mon. Germ., Leges*, I, 49).

2. *Capitulaire d'Aix-la-Chapelle*, 802; *Epistola de Oratione dominica et Symbolo discendis*, 804 (*ibid.*, p. 106, 126).

3. *Epistolae*, 33, 36, 42 (*Migne, Patr. lat.*, t. V, col. 189, 194, 205).



ner, au contraire, de trouver une préoccupation de ce genre chez un écrivain parisien du VIII<sup>e</sup> siècle.

Il me semble que cette considération aurait dû prévaloir dans l'esprit de M. Krusch sur l'indice qu'il prétend tirer du nom de *Cel-lomeris*.

Les quelques exemples que je viens de mettre sous les yeux du lecteur donnent une idée assez exacte de la méthode que M. Krusch a appliquée à l'étude de la Vie de sainte Geneviève. Rien de ce qui, dans cette œuvre, engage à l'accepter telle qu'elle nous est donnée, n'existe pour lui ou ne retient son attention. En revanche, il déploie, pour y découvrir des traces de falsification, une ingéniosité tellement supérieure à nos moyens ordinaires de critique, qu'elle semblerait vraiment tenir d'un don de seconde vue. On ne sera point surpris qu'une semblable méthode l'ait conduit à des résultats que la simple raison n'eût probablement pas entrevus. Mais on s'étonnera peut-être qu'une intelligence solide et positive comme la sienne ne se soit pas mieux défendue, en la circonstance, contre les retours offensifs du fantaisiste qui sommeille en chacun de nous.

Un mot encore et j'aurai terminé :

Au début du présent article, j'ai déclaré réserver l'examen d'un des arguments que M. Krusch invoque en faveur des manuscrits préférés par lui. Je veux parler de l'argument qu'il emprunte à la langue de ces manuscrits.

Si la Vie de sainte Geneviève est bien du début du VI<sup>e</sup> siècle, comme je crois l'avoir montré à nouveau, cet argument tombe de lui-même; car, alors, rien n'empêche d'admettre que le latin de l'œuvre originale se rapprochait au moins autant du latin relativement correct des manuscrits préférés par moi que du latin très dégénéré des exemplaires adoptés par mon contradicteur, la langue écrite n'étant pas nécessairement l'image fidèle de la langue parlée. Je n'ai garde de prétendre que les premiers nous ont sûrement conservé dans son intégrité le latin de l'hagiographe, et je n'ai eu garde d'affirmer rien de pareil dans ma précédente *Étude*. Il est parfaitement possible qu'à travers de nombreuses copies, ils en soient arrivés eux aussi à un tel état de dégénérescence linguistique qu'un correcteur ait cru devoir en redresser la langue et la grammaire. Mais encore cela n'est-il nullement prouvé, et peut-on croire qu'ils sont relativement corrects parce qu'ils dérivent d'un exemplaire ancien dont la langue ne présentait pas de notables altérations. Tant que l'on n'aura pas une connaissance plus complète de la langue écrite au début du



vi<sup>e</sup> siècle, il sera scabreux, à mon avis, d'instituer un débat sur cette question. D'ailleurs, arriverait-on même à prouver que la recension Kohler a passé par les mains d'un redresseur de grammaire, qu'on ne se trouverait guère plus avancé pour procéder à la reconstitution philologique du texte original de la Vie, aucune des autres recensions ne pouvant prétendre à représenter ce texte, même de loin. Le seul intérêt des manuscrits de la recension Krusch, considérés au point de vue de leur langue, est de nous montrer ce que l'œuvre primitive était devenue entre les mains de copistes peu lettrés, quatre cents ans environ après l'époque de sa composition. Mais de ce que cette recension est à peu près datée, on ne doit nullement conclure qu'elle remonte plus haut que la recension concurrente, ni qu'elle doive nécessairement lui être préférée. En l'espèce, l'argument de M. Krusch est donc inapplicable.

Ch. KOHLER.

---



## CHARLES ENGELBERT OELSNER.

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

ACCOMPAGNÉE DE FRAGMENTS DE SES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE LA  
RÉVOLUTION FRANÇAISE.

(Suite <sup>1.</sup>)

## LIX.

La retraite dans laquelle vit la cour, contre son habitude, le silence, l'espèce de deuil qui y règnent, contrastent trop avec la satisfaction du peuple pour ne pas provoquer les questions et les inquiétudes.

Est-ce notre joie qui afflige la cour? Pourquoi la reine ne va-t-elle à aucun spectacle? Pourquoi ne se fait-on pas voir en public? Il y a bien autre chose. M. Guignard de Saint-Priest, qui est très justement soupçonné d'avoir été l'âme d'une conspiration, reste à la cour, ainsi que MM. Villequiers et Dumas, sous les auspices desquels Mondepas [*sic*, au lieu de *Montjoye*], Royou, Gauthier rédigent leurs journaux empoisonnés en faveur de l'aristocratie<sup>2</sup>. Non, la cour cache mal sa répugnance et son mauvais vouloir. Tous ceux qui y sont reçus amicalement sont des gens connus pour leurs opinions aristocratiques; non seulement les titres y sont conservés, mais on les fait retentir bien haut pour qu'ils soient entendus de la garde nationale, devant laquelle on ne veut se gêner en aucune façon. On fait des observations malicieuses à tous ceux qui portent l'uniforme du peuple et on leur joue des tours offensants. Ainsi, on a fait faire antichambre au maire de Paris et à ses officiers municipaux pendant des heures dans une cuisine, où ils étaient livrés aux railleries des servantes. On exige maintenant des pages royaux des preuves de noblesse plus rigoureuses que jamais; il est vrai que le roi et son épouse sont libres de faire en cela ce qui leur plaît; ils peuvent se faire servir par des nobles ou par des satyres, cela importe peu à ceux qui

1. Voir *Revue historique*, t. LXIII, p. 72 et 297, et LXV, 90.

2. Cf. sur les journaux rédigés par Montjoye, Royou, Gautier, le livre de Ch. de Monseignat : *Un chapitre de la Révolution française ou histoire des journaux en France de 1789 à 1799*, Paris, 1878, et la *Collection de matériaux pour l'histoire de la Révolution de France depuis 1789 jusqu'à nos jours. Bibliographie des journaux* (par Deschiens), Paris, 1827.



ne recherchent pas le service d'un maître. Une autre mesure impolitique et blessante a été le renvoi d'une quantité de braves serviteurs auxquels on n'a rien à reprocher que leur zèle pour la bonne cause de leurs concitoyens et dont le roi aurait dû assurer l'existence avec sa liste civile de trente millions; mais il aime mieux la dépenser en faveur des prêtres lépreux dont ses châteaux sont pleins : les moines, on le sait, ne vivent pas de l'air du temps.

Le même esprit anime le ministère. Chaque ministre cherche à constituer son personnel suivant les mêmes idées qui font choisir à la reine ses nobles suivantes et au roi ses nobles laquais. Ainsi Montmorin a nommé chargés d'affaires quelques-uns des créateurs du club monarchique, qui s'est fait soupçonner d'intentions criminelles par sa fameuse distribution de pain. Qui plus est, il a été assez imprudent pour se déclarer formellement le défenseur d'une société qu'il aurait pu ignorer si, en troublant la tranquillité publique, elle n'eût pas cessé d'être une société purement privée. Après les témoignages touchants d'économie que contient le livre rouge, l'Assemblée nationale avait reçu de vifs reproches de quelques-uns de ses commettants pour avoir abandonné de nouveau au pouvoir exécutif l'administration du trésor national et la nomination des inspecteurs de ce trésor. Ne considérerait-on pas comme insensé le banquier qui, après avoir refait sa fortune, la confierait encore au caissier qui l'a presque amené au pilori? Au lieu de légitimer par de bons choix le droit de nomination de la cour, le ministre des finances, pour prouver en quelque sorte que ce droit ne peut avoir que de mauvais effets, a établi une liste de commissaires du trésor si détestable que les honnêtes gens de tous les partis se sont récriés et l'ont forcé à en dresser une autre, qui n'est guère meilleure.

Ajoutez à cela..., mais je dois tout d'abord vous faire connaître l'état des choses. Vous savez que l'Assemblée nationale a obligé les prêtres à prêter un serment. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher jusqu'à quel point cette mesure était politique ou impolitique; c'est assez qu'elle serve maintenant au peuple pour distinguer entre les sentiments de l'aristocratie et du patriotisme! Car le peuple, qui ne trouve pas que la constitution civile du clergé soit une affaire de conscience et qui croit difficilement aux scrupules des évêques français, ces apôtres privilégiés du mensonge, ne voit avec raison dans tous ceux qui ne veulent pas prêter serment, hors quelques têtes faibles et honnêtes du bas clergé, que des papistes, c'est-à-dire des mal-pensants, et dans ceux qui s'attachent à eux que des aristocrates. Il résulte de ce que je vous ai dit qu'il n'y a pas de lieu au monde où on ait, Dieu merci, secoué le joug des prêtres comme on l'a fait ici. Ce n'est pas pour l'amour d'un dogme qu'il y a eu du scandale dans l'église des Théatins et que quelques religieuses ont été fouettées d'une manière inconvenante. Ce n'est pas non plus par zèle religieux qu'on veut voir éloigner du roi le cardinal de Montmorency et plusieurs autres prêtres non assermentés; qu'on est mécontent que le roi ait fait ses pâques chez



l'évêque de Senlis et qu'on lui demande de faire célébrer la fête à Paris par un prêtre constitutionnel. Le roi se ferait musulman ou banian sans que cela causât le moindre scandale; mais traiter outrageusement le clergé populaire, pensionner, nourrir et adorer les prêtres réfractaires, mépriser un décret qu'il a lui-même sanctionné, c'est se mettre avec les ennemis de la patrie et c'est tout au moins un degré inexcusable d'imprudence. Je sais très bien que la sanction n'exprime pas la volonté du roi, mais signifie seulement ceci : je suis convaincu que la majorité de la nation est pour ce décret. Je sais que, d'autre part, le roi reste libre de suivre le rite qu'il veut; mais le temps n'est pas encore venu où l'on puisse raisonner avec tant de calme et de sagesse.

Dans ces conditions, est-il étonnant que le voyage à Saint-Cloud, projeté pour la semaine sainte, où l'on devait attendre de la cour une vie sévère et retirée, ait été trouvé choquant et suspect? Seulement, ce qui doit affliger tous les amis de l'ordre, c'est qu'une troupe qui n'a aucune volonté à exprimer s'oppose à un acte du roi permis par la loi et résiste à un ordre de son général.

Le 16, ce voyage avait été dénoncé au club des Jacobins comme un projet de fuite, sans que la société parût y prêter une attention particulière. Le lendemain, Lafayette rencontre chez la garde nationale soldée une indocilité qui aurait dû attirer son attention sur l'état des esprits et lui ouvrir les yeux. On fait à ce général le reproche, peut-être fondé, de n'avoir pas connu les dispositions de ses hommes et de n'avoir pas prévu la possibilité de la révolte qui éclata. Mais passons. Le 18 avril, vers midi, le roi monte dans sa voiture; le cocher veut avancer, une multitude rassemblée dans la cour retient les chevaux; Lafayette donne à la compagnie qui monte la garde l'ordre de faire place à la voiture; la garde le couche en joue, on rit de ses ordres; il prie, il implore, et ne reçoit que des menaces et des insultes. Des gens du peuple se mettent en travers du chemin et déclarent que la voiture ne passera que sur leurs corps. Un grenadier s'approche du roi et de la reine, spectateurs de cette scène humiliante, et voici à peu près le dialogue qui s'engage : « Sire, renoncez à votre voyage; si vous partez, on vous enlèvera et on vous rendra malheureux; mais le peuple se fera mettre en pièces avant de se laisser arracher un roi qu'il aime et pour qui il se sacrifierait avec joie. »

Le roi : « Mes enfants, on vous trompe. »

Le grenadier : « Non, non, sire, c'est vous qu'on trompe, vous êtes entouré de traîtres. »

Le roi : « Je vous garantis que je ne veux pas aller plus loin que Saint-Cloud. »

Le grenadier : « Sire, vous ne pouvez répondre de rien. »

Se tournant vers la reine, il ajoute : « Madame, donnez-nous une preuve de votre patriotisme en décidant le roi à rester. »

Il se passe alors une scène à laquelle les spectateurs se mêlent et où toutes les amertumes de la haine et du mépris sont déversées sur la



reine. Le roi se voit enfin forcé, quand la comédie a duré une heure environ, de quitter sa voiture et de revenir au château.

Pendant ce temps, Lafayette avait demandé au Directoire du département la proclamation de la loi martiale; Danton et Alexandre Lameth s'étaient opposés avec raison à ce moyen désespéré. L'Assemblée nationale n'osa rien décider dans des circonstances aussi délicates.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu les idées aussi embrouillées que dans cette circonstance; on criait contre le roi, contre Lafayette, contre la garde nationale; aucune autorité publique n'osait agir, ou bien toutes les démarches faites étaient timides, contradictoires, incertaines.

La Municipalité convoqua la Commune de Paris pour délibérer, disait l'affiche, sur la question de savoir si l'on remercierait le roi d'être resté ici ou si on le prierait de reprendre son voyage à Saint-Cloud, auquel il avait renoncé. Quelques-uns se moquaient des scrupules de la Municipalité, tandis que d'autres blâmaient ou approuvaient une députation du Directoire qui représenta au roi, dans un discours énergique, le danger auquel il expose par son voyage sa personne et les habitants de Paris. En même temps, une proclamation du club des Cordeliers se trouva affichée à tous les coins du Palais-Royal; le roi y était accusé de désobéissance aux lois, de révolte criminelle contre la Constitution.

Le lendemain, le roi se rendit à l'Assemblée nationale et déclara qu'il ne voulait pas renoncer à son projet d'aller à Saint-Cloud; l'Assemblée nationale l'invita à partir. Jusqu'à présent, cependant, ce projet n'a pas été exécuté, et comme aucun obstacle visible ne s'y oppose, on est amené à faire des suppositions que je développerai tout à l'heure. Un autre esprit que celui qui avait dicté l'adresse au roi prit le dessus dans l'assemblée du département. Par son influence, une nouvelle proclamation rappela à l'ordre les habitants de Paris et les blâma, en contradiction avec l'adresse qui avait reproché au roi le jour précédent de se tourmenter de craintes vaines et sans fondement. Une contre-proclamation parut aussitôt. Hier, le club des Cordeliers avait pris le ton d'une autorité légale; aujourd'hui, la société fraternelle a fait de même, et les deux sociétés se sont comportées comme les vrais coqs du village. Le Directoire a été impitoyablement étrillé : « Vous êtes des fous et des imbéciles, lui disait-on, si vous n'êtes pas des fripons; hier vous déclarez au roi que nous avons sujet d'être mécontents, aujourd'hui vous nous déclarez le contraire. Si vous voulez savoir pourquoi nous nous sommes opposés au voyage du roi, écoutez : quelques-uns de nos membres ont vu charger dans les écuries royales des voitures de voyage comme on ne le fait guère pour une promenade à Saint-Cloud, et plusieurs de ces voitures sont parties il y a quelques jours. Des gens de la campagne ont rapporté à notre société qu'elles trouvaient des relais de chevaux préparés sur la route de Compiègne. La patrie a



chargé tacitement les Parisiens de veiller à ce que le roi séjourne à Paris et ne s'en éloigne pas; nous n'avons pas été désavoués lorsque nous avons pris la Bastille sans mandat, lorsque nous avons ramené le roi de Versailles à Paris, nous ne serons pas désapprouvés cette fois. »

Lafayette avait vu ses ordres méprisés; il était impossible qu'il s'exposât au danger d'une seconde révolte de ce genre; il ne lui restait donc pas autre chose à faire que de résigner son poste. Sourd aux prières de ses amis, il l'a fait jeudi passé; il a renvoyé sa garde d'honneur et s'est fait inscrire, comme simple soldat, dans une compagnie de grenadiers volontaires. « Puisque je ne puis plus rendre de services comme chef, disait-il, je veux au moins donner l'exemple de l'obéissance. » Le jour suivant, il a monté la garde comme un simple soldat. C'est ainsi que pensaient et agissaient les Épaminondas; c'est ainsi que l'on ne pense et n'agit que dans un État libre, quand même ce ne serait qu'un coup de théâtre. La modestie du général a fait oublier d'un seul coup ses faiblesses et ouvert les yeux à tout le monde sur les services qu'il a rendus et sur la difficulté de trouver un homme qui possède, au même degré, le don de commander à des citoyens libres. Les indifférents, eux-mêmes, dont il y a beaucoup ici, sont consternés de sa démission. Il règne un mécontentement universel, une irritation contre ses adversaires, on s'agite à droite et à gauche; la Municipalité et quelques bataillons défilent processionnellement devant son hôtel et l'invitent à reprendre le commandement, mais en vain. Il devait persister dans sa résolution tant qu'il ne recevrait que des invitations partielles. Enfin, il y eut une assemblée générale de la garde nationale. Sur soixante bataillons, deux ou trois seulement s'abstinrent de renouveler leur serment d'obéissance à Lafayette. Le bataillon des Cordeliers, pour détruire tout vestige de souvenirs désagréables, se donna un nouveau nom. Lafayette ne pouvait pas refuser plus longtemps; il reprit le commandement et la tranquillité publique parut rétablie. Mais, soit parce que les hommes sont généralement enclins à sauter d'un extrême dans l'autre, soit parce que la même intrigue, qui avait machiné le désordre, trouvait là une nouvelle occasion de se mêler aux affaires, l'enthousiasme le plus irréfléchi avait conduit quelques bataillons à jurer à Lafayette une obéissance absolue et une confiance sans bornes. Ce coupable abandon de leurs droits pouvait causer les plus grands dangers si, heureusement, la presse n'eût pas veillé. Ce furent peut-être justement les instigateurs de cette folie qui crièrent le plus contre elle; du moins, je sais que Dubois-Crancé, qui a donné la première alarme, avait voté pour le serment avec la plus grande ardeur dans sa section. « Les temps de la Ligue sont revenus, disait-on. Il ne dépend que de Lafayette de jouer le rôle des Guises. » Je crois, cependant, que Lafayette manque de force d'esprit pour cela. Il dut enfin déclarer qu'il n'avait entendu le serment que sous la condition que ses ordres seraient dans l'esprit de la loi.

La compagnie de l'Oratoire, qui avait donné le signal de l'insubor-



dination, a été licenciée, malgré une agitation persistante. On ne connaît pas encore les détails des événements. La Municipalité n'a pas trouvé bon de les communiquer au public; elle s'est contentée de rendre compte de sa conduite au Directoire. Celui-ci a répondu, à la demande de diverses sections, qu'il était satisfait des explications de la Municipalité. Quelques sectaires continuent cependant à faire des motions sanguinaires contre Lafayette, à demander sa tête.

Quand je rapproche les diverses circonstances qui se présentent à ma mémoire et que ni la brièveté du temps ni votre patience ne me permettraient de citer ici, je suis convaincu que toute l'affaire a été préparée par la cour elle-même. Peut-être était-il nécessaire à ses projets de prouver que le roi manque de liberté. Pourquoi, sans cela, restait-il à Paris, maintenant que tout est tranquille et que rien ne s'opposerait à son intention déclarée de s'en aller? La société des Cordeliers m'est suspecte. Deux ou trois coquins déguisés y dirigent une masse de fanatiques. Elle paraît avoir été l'âme de l'odieuse nuit du 5 au 6 octobre, on affirme aussi que c'est elle qui inspire cette feuille meurtrière et mal famée, *l'Ami du peuple*, de Marat, qui, sous le masque d'un ennemi de la royauté et de l'aristocratie, cherche à faire haïr l'Assemblée nationale, et qui a donné si souvent, au côté droit de l'Assemblée, l'occasion de faire des motions contre la liberté de la presse.

#### LX.

On a fanatisé le roi, on l'a persuadé que le peuple en voulait à sa vie. « Je sais bien, disait-il à Liancourt, qu'ils veulent m'assassiner comme Henri IV, mais je sais aussi que j'entrerai alors dans la vie céleste. Une plus belle couronne m'y attend. » — « Allez cependant, au moins pour la forme, à la messe de la paroisse de l'Auxerrois, lui dit Liancourt; ce n'est pas un article de foi, pas même pour le peuple, mais il voit dans votre refus une preuve d'aristocratie. » — « Je le voudrais bien, répondit le roi, mais l'enfer! L'enfer m'attend si je le fais. »

#### LXI.

4 mai 1791. — Enfin, le bref du pape a paru. Il est difficile de distinguer le document authentique des faux dont il circule une demi-douzaine, tous contradictoires; l'un condamne l'ancien clergé, l'autre condamne le nouveau, un troisième les condamne tous deux. En province, personne assurément ne s'y reconnaît; ici, c'est tout au plus si l'on sait quel est le bon. Le saint-père donne aux évêques et aux prêtres qui ont prêté serment quarante jours de réflexion pour revenir à la raison; pour Talleyrand-Périgord seul, il n'y a point de grâce. Pie VI anathématise la main de l'ancien évêque d'Autun qui a fait le premier les onctions sacrées et le front de M. Expilly qui les a reçues. L'évêque de Lydda



est aussi frappé. Si le pape se promet quelque effet des foudres de l'excommunication, il se trompe singulièrement; l'incrédulité est un excellent paratonnerre. Dans ce pays, on ne croit pas plus aux promesses et aux menaces du vicaire de Jésus-Christ qu'aux oracles de Tarrare. On ne considère en général le catholicisme que comme une franc-maçonnerie, un ensemble de jongleries et de tours moins bons que ceux du boulevard.

Hier, le Polichinelle du Capitole a été brûlé publiquement au Palais-Royal avec ses livres de sorcellerie. Un mannequin en pourpoint et culotte rouges, avec une tiare sur la tête, l'anneau du pécheur au doigt et la croix sur la poitrine, représentait le pape. A sa main pendait le corpus delicti, la bulle. Il fut accusé de vouloir soulever le fanatisme contre l'Assemblée nationale, unique autorité légitime; son avocat ne put le nier, bien qu'il cherchât à excuser Pie VI en esquissant le tableau des crimes et des débauches de ses prédécesseurs à côté desquels le chef actuel de l'Église est un ange. L'accusateur fit au contraire la peinture de toutes les horreurs, de tous les maux que le bref pourrait attirer sur la France si le peuple n'était pas plus raisonnable que la curie romaine ne se l' imagine. Le jury trouva Sa Sainteté coupable et les juges le condamnèrent. L'anneau du pécheur et la croix pectorale lui furent arrachés du corps et mon homme de paille fut précipité sans pitié dans les flammes.

## LXII.

8 juin 1791. — L'abbé Raynal s'est fermé les portes du Panthéon par la lettre qu'il a écrite à l'Assemblée nationale. Ses droits à l'estime publique ne peuvent aveugler la nation sur les fautes que lui font commettre ses faiblesses et son grand âge. S'il a rendu des services à sa patrie, il en a été récompensé de la manière la plus éclatante et n'aurait pas dû en profiter pour susciter des troubles.

Si l'abbé Raynal avait été assez sage pour présenter à l'Assemblée des observations sur la meilleure manière de terminer ses travaux au lieu de critiquer ceux qu'elle a accomplis, s'il avait indiqué des remèdes aux maux contre lesquels il a déclamé dans des termes qui ne répondent guère aux principes exprimés dans son *Histoire philosophique et politique des Deux-Indes*, il aurait acquis de nouveaux droits à l'estime publique. Mais ses vaines déclamations sur les inconvénients de la situation actuelle, qui ne sont un secret pour personne, sont trop au-dessous de la gloire de l'abbé Raynal pour ne pas faire une très fâcheuse impression. Sa réputation a beaucoup souffert de cette démarche inconsidérée.

Divers savants, qui savent que l'abbé Raynal a été aidé pour son ouvrage, se croient en état de prouver qu'il a seulement prêté son nom. Une députation s'est rendue chez M<sup>me</sup> de Vaudreuil, la fille de Diderot, pour lui demander si elle a trouvé dans les manuscrits de son



père la preuve que celui-ci est l'auteur de la partie philosophique du livre. M<sup>me</sup> de Vaudreuil a répondu qu'elle ignore ce qui s'est passé entre son père et M. Raynal, mais que, si elle le savait, elle ne se croirait pas autorisée à le dire; qu'elle peut cependant assurer que tout ce que l'abbé Raynal a publié était bien à lui.

« Je n'en doute nullement, Madame, » répartit un des membres de la députation, « ce que j'ose demander, c'est si l'ouvrage auquel M. l'Abbé doit sa réputation est bien de lui. Ma perruque est à moi parce que je l'ai payée un louis, mais vos beaux cheveux sont de vous, il y a cette différence. Notre mission a pour objet de rechercher s'il y a la même différence pour la propriété de cet ouvrage, qui a été, dit-on, écrit par Monsieur votre père et publié par l'abbé Raynal. » M<sup>me</sup> de Vaudreuil n'a répondu que par un sourire à cette galanterie.

Les ennemis que l'abbé Raynal s'est faits par sa lettre déclarent aujourd'hui unanimement qu'il n'a été que l'humble et misérable éditeur du livre, dont il a recueilli les profits et la gloire. Il est fâcheux pour un homme, qui jouissait d'une si grande célébrité, que cette question ait été soulevée, et il semble qu'elle ait été tranchée d'une façon affligeante pour lui. Il avait là une belle occasion d'éterniser l'illusion, et il y aurait sans doute réussi s'il s'était contenté d'indiquer à l'Assemblée nationale un moyen de guérir les maux dont il a esquissé le tableau. On n'a rien trouvé de nouveau dans ses observations; tout ce qu'on y a remarqué, c'est une critique directe des principes exprimés dans l'*Histoire des Deux-Indes* et que les admirateurs de Diderot revendiquent pour celui-ci.

Cette singulière discussion a fourni à une femme d'esprit l'occasion d'une saillie qui mérite d'être rapportée. Comme elle entendait lire la lettre de M. Raynal et dire que Diderot était l'auteur de l'*Histoire philosophique et politique*, elle fit cette remarque : « L'abbé Raynal a brisé sa statue. » Il a paru une gravure en taille-douce représentant ce vieillard; d'une main il tient sa lettre et de l'autre un marteau. Arlequin le conduit par des lisières; il frappe lui-même son buste; la tête se détache et tombe à ses pieds<sup>1</sup>. (Voyez l'*Argus*.)

On affirme qu'il n'a même donné que son nom à la lettre et que Malouet en est le véritable auteur<sup>2</sup>.

On a trouvé particulièrement comique la pitié de l'abbé Raynal pour les moines, et, comme il paraît avoir oublié les anathèmes qu'il a vomis contre eux dans son *Histoire* et qui ont eu enfin leur effet, on les lui a rappelés dans un abrégé piquant de son ouvrage.

Non seulement Diderot, mais d'Holbach, Pemejeat (*lisez* : Pechméja),

1. Les jeunes gens de Marseille ne se sont pas contentés de caricatures, ils ont conduit un buste de l'abbé à la maison des fous sur un corbillard. [Note de l'auteur.]

2. Selon Quérard, *la France littéraire*, t. VII, p. 475 (cf. t. III, 548), Guibert est l'auteur de la *Lettre de M. Raynal à l'Assemblée nationale*, 10 déc. 1789.



etc., paraissent avoir travaillé à l'*Histoire philosophique et politique*. Pemejeat trouve un jour M. de Chamfort qui la lisait : « Que pensez-vous de cela ? » lui demande-t-il. — « Je viens de lire un morceau excellent sur l'esclavage, mais qui se termine par une phrase pitoyable. » — « Faites-moi donc voir ; vous avez raison. Je pensais bien que Raynal ferait des sottises ; il a ajouté cette phrase, le reste est de moi. »

M. Bailly rend visite à Diderot : « Que faites-vous là ? — Je fais du Raynal, » répondit Diderot.

Le Dr Sanchez, un Portugais qui vivait à Paris, est l'auteur du morceau sur le Portugal et sur les possessions de cet État dans les Indes orientales et occidentales. L'abbé Raynal en reçut des éloges de tous côtés lorsque l'*Histoire* parut, et parce que tant de gens parlaient de ce livre comme étant de lui, il finit par s'en croire l'auteur. Il oublia ce qu'il devait au Dr Sanchez ; quelques mois après, il se souvint de lui et alla lui faire une visite pour voir s'il se joindrait à l'admiration générale.

Dr S. On ne vous voit plus ? — A. R. Oh ! la faute en est à mon *Histoire*, qui m'a attiré dans une société où tout le monde me fête. N'êtes-vous pas aussi content de mon livre ? — Dr S. Je m'en promets beaucoup de bien. — A. R. Et le morceau sur le Portugal ? — Dr S. Il n'y a rien à y critiquer, je pense. — A. R. Je le regarde comme un de mes meilleurs. — Dr S. Cela me fait plaisir ; cependant, je vois quelques améliorations à y faire. — A. R. Ce serait difficile. J'ai consulté les gens compétents, et il n'y a peut-être pas de chapitre qui ait été plus travaillé. — Dr S. Je crois que vous plaisantez ? — A. R. Non, sérieusement. — Dr S. Vous avez donc oublié que j'en suis l'auteur ? — A. R. Vous m'avez fourni des matériaux. — Dr S. Je crois, l'abbé, que vous êtes fou, et, si vous ne l'êtes pas, passez la porte.

Le Dr Sanchez, homme vif, ajouta plusieurs choses du même genre ; l'abbé Raynal répliqua et fut mis à la porte.

Quand l'abbé Raynal quitta Paris, Chamfort dit : « Je trouve cela très naturel : il est fatigué de vivre avec l'auteur de son livre. » Ce n'est donc pas d'hier que l'on doute de la paternité littéraire de l'abbé. La différence frappante qui existe entre l'*Histoire des Deux-Indes* et la Lettre sur le gouvernement a été remarquée même par ceux qui ne connaissaient pas l'histoire secrète du premier ouvrage. Il faut que l'abbé Raynal choisisse, car l'auteur de l'un ne peut être l'auteur de l'autre. Dans le monde, l'abbé est un fatigant marchand d'anecdotes qui garde constamment la parole et qui rit le premier de ses histoires. C'est la conséquence et la preuve d'un trop long commerce mondain qui ne lui a guère permis de travailler. M. Anacharsis Clootz l'a cependant traité trop cruellement dans une lettre publiée à l'époque. Il était question de l'écrivain, et il a attaqué l'homme privé. Peu importe à la postérité que dans sa jeunesse Raynal ait fait l'entremetteur et le chennapan ; on voudrait savoir seulement s'il a fait son livre. Cependant, je ne puis me dispenser de citer ici un passage d'un ouvrage que cet auteur a publié plus tard (*République universelle*, p. 134) :



« Raynal, ce renégat de la philosophie, se ligue avec une foule d'hypocrites aristocrates pour rallumer les tisons mourants du fanatisme. J'ai tort de l'appeler renégat, car il n'a jamais été philosophe; ce plagiaire n'a jamais eu de caractère à lui. Les dix ou douze styles de ce livre, qui n'est pas de lui, le prouvent assez. Il était dans la littérature ce que les aventuriers, chargés de cordons d'ordres, d'écussons et de diplômes, sont dans la chevalerie. Ce mendiant littéraire suivait les écrivains comme le geai suit le paon. On fut tout étonné de voir le style de Raynal, qui n'avait à sa maturité ni couleur ni cachet, ni rythme, ni mordant, prendre, dans sa vieillesse, une belle couleur et une trempe énergique. Je comprends que l'on écrive mieux à trente ans qu'à vingt et que notre faire s'améliore, aille *crescendo* jusqu'à l'âge de quarante ans, mais un sexagénaire qui produit des enfants robustes, cela me parut très suspect avant mes renseignements positifs sur la fabrication de l'*Histoire des Deux-Indes*. »

Il y a ou il y avait en France beaucoup d'auteurs qui ne sont pas les pères de leurs ouvrages. Ainsi, par exemple, l'*Histoire* du président Hénault appartient à un certain Beillard. Hénault ne l'a publiée qu'après la mort du véritable auteur. Le neveu de Beillard s'étonna de trouver la plus grande ressemblance entre le manuscrit d'Hénault et celui de son oncle et en parla. Hénault l'apprend, invite le jeune homme à venir chez lui, l'accable de politesses et lui emprunte le manuscrit. Quelques mois se passent, le propriétaire réclame son bien. Hénault, après de longues tergiversations, affirme l'avoir prêté au Dauphin, qui était curieux de le comparer avec son ouvrage, et qui l'a jeté au feu par mégarde. Hénault offre toutes les indemnités possibles et le jeune homme accepte un poste lucratif en province.

L'évêque d'Autun possède la liste complète de tous les auteurs des ouvrages de Mirabeau.

Les rapports si bien écrits de Montmorin avaient pour auteur, du moins en ce qui concerne le style, de la Harpe, qui reçut pour cela 10,000 livres. De tout temps, le gouvernement, obligé de tenir compte du goût d'une nation spirituelle, a su s'attacher les lettrés. Marmontel a rédigé l'excellent préambule des édits bursaux, dans lequel Calonne prouvait à la nation qu'elle allait s'enrichir à vue d'œil, tout en prenant dans sa poche jusqu'à son dernier liard.

Alfred STERN.

(Sera continué.)

---



## BULLETIN HISTORIQUE

---

### FRANCE.

#### LE CENTENAIRE DE MICHELET ET LE CENTENAIRE DE L'ÉDIT DE NANTES.

— Le 21 août 1798, Jules MICHELET naissait à Paris, dans le chœur d'une église de religieuses, transformée en imprimerie. Le 43 juillet 1898, Paris et la France entière célébreront le centième anniversaire de la naissance de l'historien de Jeanne d'Arc et de la Révolution. C'est une heureuse idée d'avoir fait coïncider la célébration de ce centenaire avec la fête nationale du 14 juillet. Elle risque de tomber dans la vulgarité et la banalité; il serait beau d'en faire la fête commémorative des grands souvenirs de l'histoire nationale. Rien ne serait plus touchant et plus patriotique que de la consacrer chaque année soit au souvenir d'un grand homme soit au souvenir d'un grand événement. On aurait pu cette année célébrer ainsi le trois centième anniversaire de l'Édit de Nantes, et c'eût été assurément une noble chose que de rappeler par une fête publique l'acte solennel par lequel, pour la première fois en Europe, fut proclamé le principe de la liberté religieuse. Chose triste à dire, si le centenaire de l'Édit de Nantes était tombé en 1888 ou 1889, il n'est pas douteux que les pouvoirs publics auraient tenu à honneur de prendre part à la commémoration de l'Édit de Nantes; mais aujourd'hui qu'un vent de folie semble avoir passé sur la France, que des feuilles sans pudeur prêchent ouvertement l'intolérance et la persécution, que de soi-disant patriotes entreprennent de ruiner la patrie en classant les Français par catégories religieuses et en rejetant dans une catégorie inférieure ceux qui ne suivent pas le culte de la majorité, les pouvoirs publics croient avoir fait tout leur devoir en ne s'associant pas à cette intolérance, sans oser la combattre trop ouvertement. Aussi les fêtes du trois centième anniversaire séculaire de l'Édit de Nantes, célébrées à Nantes les 30 mai, 1<sup>er</sup> et 2 juin derniers, par les trois cents délégués des églises protestantes, ont-elles eu le caractère d'une fête de famille, et le maire de Nantes a-t-il eu besoin d'un certain courage pour venir s'asseoir au banquet de clôture. Ces fêtes ont du reste été très dignes et très belles, et les discours de MM. de Schickler, de Félice, Puaux, Couve, Sabatier, Weiss ont rappelé éloquem-



ment les services rendus par les protestants de France à la patrie française, la fidélité qu'ils ont conservée au roi et au pays pendant vingt années de persécution, jusqu'à ce qu'ils aient été forcés d'opter entre leur conscience et leur roi, l'abnégation avec laquelle beaucoup d'entre eux ont subi les plus dures épreuves plutôt que de quitter le sol natal, l'empressement qu'ils ont montré à reprendre leur place au foyer commun dès que les portes de la maison paternelle leur ont été rouvertes.

Si la fête de l'Édit de Nantes n'a eu aucun caractère officiel, il n'en sera pas de même du centenaire de Jules Michelet. L'État et la ville de Paris s'uniront pour célébrer au Panthéon et à l'Hôtel de ville l'historien qui a su, mieux que tout autre, donner une voix à l'âme de la vieille France et exprimer les aspirations de la France moderne, qui a du même cœur rendu hommage à Saint Louis et Jeanne d'Arc comme à Hoche et Desaix, qui, dans *le Peuple*, nous a tracé le programme idéal de notre mission d'humanité et de progrès. Dans sa passion de liberté démocratique, Michelet a souvent été injuste pour les souverains et les ministres qui ont ruiné la monarchie en confisquant à son profit toutes les forces vives de la nation, mais ses injustices ont toujours leur source dans la douleur généreuse qu'il éprouvait à voir la France faillir à sa mission. Nul historien n'a éprouvé au même degré que lui le sentiment naïf et sublime qui avait guidé Jeanne d'Arc : la pitié qu'il y avait au royaume de France. Son œuvre est une œuvre de pitié et de justice. En lui rendant hommage, on rendra hommage à la fois à toutes les grandes choses que la France a faites dans le monde et à tous ceux qui, chez elle, ont souffert l'injustice et l'oppression, au mouvement communal comme aux grandes ordonnances de l'Hôpital, à l'Édit de Nantes comme à la Déclaration des droits de l'homme. Nous sommes heureux de voir le gouvernement saisir cette occasion de rappeler, en honorant un des écrivains les plus originaux et un des meilleurs citoyens qu'ait eus la France, tous les principes d'égalité devant la loi, de liberté de conscience, de liberté de penser, de liberté individuelle et de fraternité qui sont la base même du régime républicain.

NÉCROLOGIE. — Il y avait plus d'un point commun entre les deux érudits que la mort vient de nous enlever, M. Ludovic LALANNE et M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE. L'un et l'autre avaient fait du *xvi<sup>e</sup>* et du *xvii<sup>e</sup>* siècle français leur étude de prédilection; l'un et l'autre étaient des érudits et des curieux qui s'intéressaient aux infiniment petits de l'histoire, et ils n'avaient ni l'un ni l'autre osé entreprendre d'œuvre synthétique d'histoire ou d'histoire littéraire. Ils se sont contentés d'élucider une foule de points de détail et d'être des édi-



teurs d'une compétence et d'une conscience admirables, et de mettre, avec une inépuisable complaisance, au service de tous, les trésors de leur érudition. Très différents l'un de l'autre par leur tournure d'esprit, car M. Lalanne était un libre penseur à la façon du XVIII<sup>e</sup> siècle et M. Tamizey de Larroque avait la piété bien réglée, docile et raisonnée d'un Huet ou d'un Gassendi, ils étaient frères par la bonté de leur cœur comme par l'amour qu'ils portaient à notre vieille littérature et à notre vieille histoire. M. Lalanne restera surtout connu comme l'éditeur de *Malherbe* (dans la Collection des grands écrivains) et de *Brantôme* (dans la Collection de la Société de l'histoire de France). Il était déjà profondément atteint par la maladie quand il a achevé d'une main tremblante l'introduction aux onze volumes de son *Brantôme*. Il n'a pas eu le temps ni la force de donner une édition corrigée de son *Dictionnaire historique de la France* qui a rendu et rend tous les jours encore de si grands services. Ses éditions des *Mémoires de d'Aubigné*, de Marguerite de Navarre, de Bussy-Rabutin, comme ses cinq volumes des *Curiosités littéraires, biographiques, historiques, etc.*, comme aussi les nombreux articles qu'il a donnés à la Bibliothèque de l'École des chartes (ceux sur le Feu Grégeois ont élucidé une question jusque-là restée insoluble), à l'*Athenæum français* et à la *Correspondance littéraire*, qu'il a créée et dirigée de 1859 à 1865, montrent en lui beaucoup mieux qu'un curieux, un esprit d'une pénétration critique remarquable, capable de vues d'ensemble, qui s'est trop méfié de lui-même en se confinant dans la besogne d'éditeur, deenseur et de collectionneur. Il poursuivait avec une implacable rigueur la légèreté et la mauvaise foi, et les vols de Libri comme les faux de Vrain Lucas ont trouvé en lui un juge sans pitié. — M. Tamizey de Larroque n'avait point la combativité de M. Lalanne, et ceux qui reliront les nombreux articles qu'il a donnés à la *Revue critique* lui reprocheront peut-être une bienveillance trop indulgente. On ne trouvera pas chez lui la rigoureuse acribie de M. Lalanne, mais son érudition sur tout ce qui touchait à la littérature du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle était vraiment admirable. Son œuvre capitale a été l'édition des *Lettres de Peiresc* qu'il laisse inachevée avec le septième volume tout près de paraître, et qui doit en comprendre dix. D'une importance capitale pour l'histoire de l'érudition au XVII<sup>e</sup> siècle, ces lettres renferment aussi des renseignements intéressants pour l'histoire politique. Le recueil des lettres de Chapelain, publié aussi par M. Tamizey dans la *Collection des documents inédits*, offre pour la seconde partie du XVII<sup>e</sup> siècle un intérêt analogue à celui que présentent les lettres de Peiresc pour la première partie



du siècle. Ces deux recueils ne représentent qu'une faible partie de l'activité de M. Tamizey de Larroque. Elle s'est prodiguée dans une série de publications de textes inédits commentés, répandues dans une foule de revues de Paris et de la province, et tirées ensuite à part à petit nombre. En 1884, M. Tamizey en a donné une bibliographie à la suite d'une notice sur le P. Cortade, et M. Andrieux en a donné une plus complète en 1887. En 1884, elle comptait déjà près de quatre-vingts numéros. Aujourd'hui on arriverait, je crois, à près de cent cinquante. Il y a dans ces plaquettes les éléments d'un riche épistolier du *xvi<sup>e</sup>* et du *xvii<sup>e</sup>* siècle. La suite la plus importante qu'elles contiennent est celle des Correspondants de Peirese; mais comment oublier tout ce que le cardinal d'Armagnac (cf. *Rev. hist.*, 1876-1877), Jean-Louis-Guez de Balzac, le cardinal d'Ossat, Guillaume du Vair, et tant d'autres hommes d'église, d'épée ou de plume doivent à l'érudition fructueuse de M. Tamizey? Grâce à lui, nous avons conservé une partie du précieux recueil des Vies des poètes français de G. Colletet, brûlé dans l'incendie du Louvre en 1874. Si un autre incendie n'avait pas dévoré, il y a quelques années, la riche bibliothèque de M. Tamizey, il nous aurait donné une édition complète et annotée des lettres de Guy Patin. La douleur causée à notre ami par ce déplorable accident qui anéantissait le travail de longues années a certainement abrégé sa vie. La *Revue historique* n'oubliera pas l'appui qu'elle a trouvé dès sa fondation auprès de MM. Lalanne et Tamizey de Larroque, appui qu'ils lui ont conservé jusqu'à leur dernier jour.

G. MONOD.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — TEMPS MODERNES. — Avec le troisième volume de son bel ouvrage sur *Philippe V et la cour de France*<sup>1</sup>, qui porte comme sous-titre : *Philippe V, le duc de Bourbon et le cardinal de Fleury*, M. Alfred BAUDRILLART nous conduit de l'avènement de Louis I<sup>er</sup> (janvier 1724) au traité de Séville (novembre 1729). Durant cette période de près de six ans, on voit se manifester la politique d'hésitation, faite tour à tour de défiances et de sympathies réciproques, par lesquelles pourraient se résumer les relations de la France et de l'Espagne du traité d'Utrecht au pacte de famille. D'abord la France essaye d'une alliance avec l'Espagne, mais d'une alliance dans laquelle elle serait la puissance dirigeante. Tessé use à cette œuvre ses qualités de fin courtisan et d'homme d'esprit. Il croit y avoir réussi quand, après la mort prématurée de Louis I<sup>er</sup>, il décide Philippe V à monter sur le trône. Vaine illusion, c'est quand on pense avoir atteint le but que tout est à recommencer. En même

1. Paris, F. Didot, 1 vol. in-8°, 1898.



temps que l'Espagne se retourne vers la cour de Vienne, où son envoyé Ripperda conclut un traité d'alliance défensive, le ridicule mariage de Louis XV avec Marie Leczinska amène le renvoi de l'infante. Il faudra plus de trois ans pour que la cour d'Espagne pardonne cet affront sans l'oublier et pour aboutir par le traité de Séville, qui assure l'action commune de la France et de l'Espagne en Italie, à poser longtemps à l'avance les bases du pacte de famille.

M. A. Baudrillart a raconté ces événements avec sa méthode, sa clarté et son talent ordinaires. Ce n'est pas sa faute si, malgré ses qualités, l'esprit du lecteur se fatigue à suivre ces intrigues sans cesse renaissantes, menées à la fois par les représentants officiels des deux pays et par des agents secrets. On déplore de voir tant d'intelligence, d'adresse, de persévérance dépensées pour arriver en somme à de si minces résultats. Des deux côtés on est mené par les événements bien plus qu'on ne les dirige, et c'est pourquoi, tout en rendant hommage aux qualités de Fleury, à son bon sens, à son amour sincère de la paix, je n'oserais aller jusqu'à acquiescer pleinement aux éloges que lui décerne l'auteur. Sauf cette divergence d'opinion, je ne puis que me rallier aux jugements de M. Baudrillart. Son livre est capital pour l'histoire de cette époque. On y remarquera particulièrement combien la renonciation des Bourbons d'Espagne, dont on a voulu depuis faire un article de foi, était loin à cette époque d'être considérée comme irrévocable. Nous voyons le duc de Bourbon donner au cardinal de Polignac l'ordre « d'exposer à Alberoni le désir qu'il avait d'obtenir pour la France un des fils de Philippe V si Louis XV venait à mourir sans enfant » (p. 49). Plus tard, il fait écrire à Philippe V : « Il n'est pas moins essentiel, pour le maintien de la religion dans sa pureté et pour le salut général du royaume de France, que Votre Majesté, en cas d'événement, rentre dans ses droits légitimes et naturels plutôt que de soutenir le parti d'une renonciation violente imposée par vos ennemis en faveur de la maison d'Orléans » (p. 149), et il songe encore à ces offres en mai 1725 au moment où l'on annonce officiellement le mariage de Louis XV (p. 197). Fleury, le prudent Fleury lui-même, fait des insinuations dans ce sens dès juillet 1726 (p. 263), et la mission de l'abbé de Montgon, si bien racontée par M. Baudrillart, n'avait pas d'objet plus important. Pour ne plus avoir qu'un intérêt historique, ces faits n'en méritaient pas moins d'être signalés.

C'est une très amusante lecture que celle des *Mémoires de l'abbé Baston*<sup>1</sup>, dont le tome I vient d'être publié pour la Société d'histoire

1. Paris, A. Picard, 1 vol. in-8°, 1897.



contemporaine par les soins de M. l'abbé Julien LOTH et de M. Ch. VERGER. L'abbé Baston écrivait avec facilité et piquant, et certains passages de ses mémoires, le récit de son enfance et de ses premières études, le tableau de la vie au séminaire de Saint-Sulpice et à la Sorbonne, l'émouvante peinture de l'incendie de la foire Saint-Germain, etc., fournissent à la fois de précieux documents et un attrayant délassement d'esprit. La vie du clergé et même de la bourgeoisie de province à la veille de la Révolution est agréablement retracée dans ces souvenirs. Ce n'est pas toujours sans malice; je n'en veux pour preuve que l'anecdote suivante, à propos du haut commerce rouennais, auquel l'abbé Baston reprochait sa « fierté dédaigneuse » : « Je me souviens qu'un jour, dit-il, me promenant à la campagne avec deux ou trois de ces *Crésus*..., nous conversions vivement sur la hauteur de la noblesse et la morgue de la magistrature. Ils se plaignaient amèrement de l'une et de l'autre; moi je soutenais qu'ils les voyaient au microscope de l'amour-propre blessé. Un villageois parut à côté de nous et nous salua profondément. Je lui rendis le salut en me découvrant; il n'eut de mes négociants qu'un petit mouvement de tête et de cet air qui dit : homme de néant, nous te protégeons. Je pris la balle au bond. « Messieurs, leur dis-je, je ne connais pas de gentilhomme ni de conseiller au parlement qui n'eût, comme je l'ai fait, rendu le salut à cet honnête bonhomme. » Un d'eux, fort pâle de figure, rougit de mes observations; chez les autres, dont le visage était plein, vermeil et potelé, cette légère teinte de confusion ne fut pas perceptible. » La malice de l'abbé Baston s'exerce quelquefois sans grande critique et c'est, à beaucoup d'égards, un esprit bien étroit, mais, en somme, je le répète, ses mémoires sont à la fois instructifs et amusants.

Je n'en dirai pas tout à fait autant d'un autre volume publié par la même Société, *Collectes à travers l'Europe pour les prêtres français déportés en Suisse pendant la Révolution*<sup>1</sup>. Tout en rendant un plein hommage à la science et au travail déployés par l'éditeur, M. l'abbé L. JÉRÔME, il me sera bien permis de penser que son introduction, augmentée de quelques extraits, aurait suffi pour faire connaître l'œuvre des collectes sans y consacrer un volume entier qui n'apporte rien de bien nouveau sur l'émigration.

Je ne veux pas quitter ces deux volumes sans faire remarquer que, des quinze volumes publiés jusqu'à ce jour par la Société d'histoire contemporaine, il n'en est guère qui ne soient hostiles à la Révolution, ce qui donne à cette collection, d'ailleurs intéressante, une

1. Paris, Picard, 1 vol. in-8°, 1897.



couleur politique que ceux qui la dirigent n'ont pas eu, à coup sûr, l'intention de lui donner. Si, ainsi que je le crois, la Société d'histoire contemporaine ne poursuit, par ses publications, qu'un but scientifique, j'espère que, comme elle l'avait annoncé, elle se montrera désormais impartiale par le choix des documents qu'elle édite. Il serait nécessaire, pour qu'on n'en doutât pas, que quelques récits des soldats de la Révolution, quelques correspondances des députés de la montagne, quelques mémoires des conventionnels exilés par la Restauration et des libéraux déportés ou exécutés par elle, viennent nous donner la contre-partie des lettres et souvenirs émanés des feuillants, des vendéens, des chouans et des émigrés.

Les publications des correspondances que les membres de l'Assemblée constituante adressaient aux municipalités locales ou à leurs commettants ne peuvent qu'être intéressantes. Elles permettent de voir de quels éléments locaux et particuliers fut fait l'esprit qui anima la première assemblée révolutionnaire, comment se forma le grand courant de réformes qui balaya de son flot puissant tant de choses de l'ancien régime. A ce titre il faut vivement remercier MM. H. Carré et P. Boissonnade de l'intéressant recueil de documents que forme la *Correspondance inédite du constituant Thibaudeau*<sup>1</sup>. Le père du célèbre conventionnel, qui a écrit ces lettres, était un esprit médiocre et un caractère timide. Son témoignage n'en est que plus précieux; il nous apprend combien rapidement les plus modérés furent entraînés par les événements et par l'opinion des ardents. Déiste et presque catholique, Thibaudeau devient un adversaire déclaré des prêtres réfractaires; monarchiste fidèle, il en arrive à l'indifférence, sinon à la défiance à l'égard du roi et de la famille royale. La partie la plus curieuse de sa correspondance est celle qui a rapport au partage de la France en départements; elle démontre clairement que les préoccupations locales y eurent autant et plus de part qu'un dessein préconçu d'unité. On ne démembra pas les provinces pour en supprimer les capitales, mais chaque ville importante d'un petit pays voulut à son tour être capitale. L'introduction de M. H. Carré, le commentaire de M. P. Boissonnade, excellents tous deux, une bonne table analytique ajoutent encore à la valeur de la correspondance de Thibaudeau.

Le livre que M. F. Rousseau a consacré à la *Carrière du maréchal Suchet*<sup>2</sup> est un livre bien fait. L'auteur ne cède pas à la tentation de tout excuser chez son héros; il blâme en particulier sa conduite à la fin de la guerre d'Espagne quand il battit en retraite au lieu de

1. Paris, Champion, 1 vol. in-8°, 1898.

2. Paris, Didot, 1 vol. in-12 (s. d.).



chercher à lier ses opérations avec Soult, triste résultat de « ces haines qui divisaient les officiers de l'Empereur et leur faisaient oublier, pour des questions personnelles, les grands intérêts qu'ils étaient chargés de défendre » (p. 259). Ces sentiments n'ont malheureusement que trop existé en tout temps et partout; mais Suchet ne leur obéissait pas quand, au début de sa carrière, de concert avec Davout, il sauvait Dupont à Pozzolo. Le meilleur chapitre du livre est celui où M. F. Rousseau, racontant l'administration de Suchet en Catalogne, en Aragon et à Valence, a été servi par la nature même de ses qualités. Là on n'a plus lieu de regretter le manque de couleur et de vivacité qui alourdit parfois son récit. Il a donc très bien montré que l'entente aurait pu être facile entre Français et Espagnols, et l'impression qu'on rapporte de cette lecture, c'est qu'on ne serait que juste des deux côtés en ne gardant des événements de cette époque que le souvenir d'une bravoure réciproque et d'une mutuelle fidélité à son drapeau.

Dans le volume qu'il a consacré à *l'Unité italienne*<sup>1</sup>, M. J. DE CROZALS s'est surtout appliqué à mettre en lumière les causes lointaines, la préparation obstinée et silencieuse du « Risorgimento. » Pour lui, le romantisme, qui a pris en Italie la forme particulière d'un mouvement national, a été un des facteurs de l'Unité. Les sociétés secrètes et les sectes ont agi dans le même sens avec une énergie plus puissante encore. De là un plus grand développement donné à l'histoire des Idées qu'à celle des faits. Il est permis de penser que M. de Crozals aurait pu, avec avantage pour des lecteurs, développer un peu plus l'histoire de l'Italie depuis 1815 jusqu'au mouvement de 1846. Les événements de Naples en 1821, ceux de l'État romain dix ans plus tard, auraient mérité quelques détails. On en aurait désiré aussi sur la préparation par des réformes intérieures des événements de 1859. Ces réserves faites, je suis tout à fait à l'aise pour louer le livre de M. de Crozals de sa belle allure, de l'intérêt de ses récits et de l'impartiale sûreté de ses jugements. On le lira avec plaisir et profit; j'aurais aimé qu'en même temps qu'un très agréable volume, il fût un répertoire un peu plus complet de faits précis.

L. FARGES.

#### HISTOIRE CONTEMPORAINE.

M. E. GUILLON entreprend sur *Nos écrivains militaires* une série d'études dont vient de paraître le premier tome, consacré à la période antérieure à 1789<sup>2</sup>. Le vrai titre de l'ouvrage serait « Nos militaires

1. Paris, H. May, 1 vol. in-8°, 1898.

2. E. Guillon, *Nos écrivains militaires. Études de littérature et d'histoire militaires*. Première série : *Des origines à la Révolution*. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de 339 p.



écrivains militaires, » car l'auteur ne s'occupe point des ouvrages non militaires de nos soldats, pas plus que des œuvres des « pékins » sur l'armée. Le sujet est intéressant ; depuis le xvi<sup>e</sup> siècle la France a compté un très grand nombre d'hommes d'épée qui ont été en même temps des hommes de plume remarquables, et la fréquence des guerres leur a fourni ample matière à exercer l'une et l'autre. Ils tiennent une grande place dans notre littérature historique, et il eût été fort curieux de caractériser avec précision leur esprit, leur caractère, leur talent et l'évolution de la science militaire, et de déterminer les traits généraux des principales périodes que l'on peut distinguer dans notre histoire militaire. Un tel livre eût été une contribution précieuse à notre histoire générale. Il faut louer M. Guillon d'en avoir conçu l'idée, d'avoir ramené l'attention sur des physionomies souvent oubliées ou peu connues, de s'être exprimé avec impartialité sur leur compte, d'avoir donné des notices biographiques et des résumés généralement exacts. Malheureusement, là s'est borné son travail. Pour l'auteur, « l'étude de notre littérature militaire est également celle des guerres et des campagnes qu'elle nous raconte, » et, de plus, il ne se fait pas faute, malgré son plan primitif, de faire allusion à des ouvrages qui n'y rentrent pas ; de là une impression de confusion dans ce petit volume qui déborde de toutes les manières et qui prend tantôt l'allure d'un récit d'histoire militaire et tantôt ressemble à une série de notices mises bout à bout sans grand lien. Il faut regretter que l'auteur n'ait pas plus délibérément dominé son sujet, n'en ait pas éliminé plus soigneusement l'inutile, de manière à lui donner plus de clarté et d'agrément pour le grand public, en même temps que plus d'utilité pour les historiens. Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, qu'il soit ennuyeux ni inutile, et l'on accueillera la suite avec plaisir.

*Le général Lafayette*, qui sera sans doute une des premières figures retracées dans le deuxième volume de M. Guillon, vient d'être l'objet d'une étude de grand mérite<sup>1</sup>. Sous le titre modeste de : Notice biographique, M. E. CHARAVAY lui a consacré un volume de plus de 600 pages, qui répond complètement à ce qu'il veut être : un sommaire exact et complet de la vie de Lafayette, avec le strict nécessaire d'explications générales pour éclairer les événements auxquels il fut mêlé. Je sais peu d'ouvrages aussi objectifs. Ce n'est que dans un épilogue de sept pages que M. Charavay s'est permis de juger son héros : il l'a fait avec fermeté, précision et justesse. L'ouvrage est

1. Étienne Charavay, *Le Général Lafayette, 1757-1834. Notice biographique*. Paris, Société de l'histoire de la Révolution française, 1898, in-8° de viii-653 p.



rédigé d'après des sources manuscrites et imprimées très nombreuses, et, quoi qu'en pense la modestie de l'auteur, il est à croire qu'on ne trouvera pas grand'chose à ajouter à son récit méthodique et précis. Un appendice le complète, composé de pièces généralement inédites. Il faut louer sans réserve un livre comme celui de M. Charavay, dont le héros a été mêlé aux deux grands événements de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'indépendance des États-Unis et la Révolution française, et qui a été un personnage historique de premier plan. Tous les faits d'une biographie nous importent, quand il arrive que l'histoire de France elle-même est, pour ainsi dire, par moments un fragment de cette biographie. Il ne faudrait pas conclure de là que l'exemple de M. Charavay soit à suivre sans discernement. Il est à désirer que l'effort des historiens et des érudits ne se porte pas, comme il arrive trop fréquemment, vers des monographies détaillées d'individus. Celles-ci n'ont véritablement d'utilité que s'il s'agit de personnages dont l'action historique a réellement été grande. Pour les autres, des notices brèves et précises nous suffisent amplement, car les biographies étendues d'hommes obscurs ont toutes l'inconvénient ou bien de nous entasser des faits menus et oiseux, ou bien d'intercaler dans l'histoire d'un quasi-inconnu des fragments d'histoire générale qui sont alors présentés sous un jour très faux. Mieux valent infiniment les monographies d'institutions ou d'idées, qui nous manquent encore trop souvent.

Je ne sais trop si une nouvelle édition des *Mémoires du comte Mollien*<sup>1</sup> répond à un besoin très réel. Celle de 1846, pour n'être plus dans le commerce, suffisait à peu près, il me semble, aux lecteurs qui peuvent être tentés de les consulter. Le comte Mollien, qui naquit en 1758 et mourut en 1850, fut, entre autres emplois, attaché aux fermes générales sous l'ancien régime, ministre du Trésor sous l'empire et pair de France sous la Restauration. Ce fut un honnête homme et un bon financier ; il eut une existence honorable et utile. Mais son talent d'écrivain fut borné et je ne crois pas que la lecture de ses Mémoires puisse être utile à d'autres qu'à des financiers ; encore ne leur sera-t-elle, certes, point agréable. On trouvera pourtant en parcourant ce long ouvrage quelques traits intéressants relatifs à la personne de Napoléon ; on sera édifié une fois de plus sur « son insatiable besoin d'être le centre de tout, le principe unique d'action et d'impulsion sur toute personne et sur toute chose, » et sur sa prodigieuse puissance cérébrale. Ces renseignements sont assez abon-

1. Comte Mollien, *Mémoires d'un ministre du Trésor public, 1780-1815*. Paris, Guillaumin, 1898, 3 vol. in-8° de XIX-561, 611, 485 p.



dants et de quelque valeur. Mais il faut regretter que l'éditeur en ait rendu la recherche vraiment laborieuse. On ne saurait trop protester contre des éditions d'un maniement aussi incommode. Elles découragent le lecteur et exaspèrent l'érudit. Ces trois énormes volumes non seulement sont dépourvus de tout index, mais il n'y a pas même de table des matières convenable à la fin de chacun d'eux : on se contente de nous donner une longue énumération des sujets traités, sans qu'un seul chiffre de page permette de s'orienter dans ce fatras. En outre, par un raffinement de cruauté, l'éditeur s'est même abstenu d'indiquer sommairement au haut de chaque page les questions abordées, comme l'usage commence à s'en répandre et comme il était indispensable pour une publication aussi dépourvue de points de repère. Il était peut-être utile de rééditer les Mémoires du comte Mollien ; encore fallait-il le faire avec quelque soin, au moins élémentaire. Je ne sais pas de publication qui réponde moins aux plus modestes exigences des travailleurs.

Sans être de premier ordre, les documents publiés par M. Georges FIRMIN-DIDOT seront, cependant, préférables à consulter<sup>1</sup>. Il a retrouvé aux archives du ministère des Affaires étrangères les *Rapports politiques du comte Anglès*, qui fut chargé par Louis XVIII de la police du royaume au début de la première Restauration, et il en a donné un résumé complet. C'est, en somme, le registre des informations reçues par la police sur les événements qui se produisirent depuis le rétablissement de la monarchie jusqu'au retour de l'île d'Elbe. Sans nous apporter des révélations importantes, ces papiers du comte Anglès confirment et complètent ce que nous savions de cette période troublée. La personnalité de l'auteur n'est pas faite, d'ailleurs, pour en augmenter la valeur. Le comte Anglès, dont l'empire avait fait la fortune et qui le trahit sans vergogne pour Louis XVIII, semble avoir été un personnage fort médiocre, dont le souci dominant fut l'envie de plaire et de faire oublier son passé. Il tient à faire parade de ses sentiments religieux et de son aversion pour l'usurpateur ; certaines de ses réflexions sont typiques : un curé venait de prêcher contre Bonaparte, le traitant de scélérat et de damné et lui reprochant d'avoir trainé le pape par les cheveux ; sur quoi un paroissien se leva insolemment et cria : « Cela n'est pas vrai. Je connais le pape, il n'a pas de cheveux. » « De pareils incidents, ajoute Anglès, dispensent de rien dire de plus sur l'irrégion qui règne dans les campagnes » (p. 99). Il signale avec satisfaction

1. Georges Firmin-Didot, *Royalauté ou empire. La France en 1814, d'après les rapports inédits du comte Anglès*. Firmin-Didot, in-8° de VIII-295 p.



un article du *Times* sur le roi de Rome, opinant « que ce bambin devrait être envoyé à l'hospice des enfants trouvés ou bien à cette société philanthropique qui s'est chargée d'élever les enfants des criminels fameux » (p. 463). Le comte Anglès était plus modéré en action qu'en parole. Ses rapports montrent bien les terribles difficultés où se débattait la première Restauration dans un pays où persistait vivace le souvenir de Napoléon et où toute l'armée lui demeurait attachée. Il y a des quantités d'anecdotes curieuses dont, malheureusement, l'exactitude est parfois sujette à caution. Si nous prenons, en effet, comme type des informations d'Anglès ce qui lui était rapporté de l'île d'Elbe, il faut reconnaître que sa police était singulièrement faite. On lui transmettait les récits les plus fantastiques, qu'il semble parfois accepter bénévolement. Reconnaissons, d'ailleurs, que la police toscane, mieux située pour se renseigner, et dont on vient de publier les papiers, n'était pas mieux informée. Toujours est-il que le débarquement de Napoléon surprit Anglès comme un coup de foudre; il lui fallut du temps pour en concevoir la portée. Le 8 mars 1815 encore, il n'y voit qu'un coup de tête désespéré et déclare que la France « ne voit déjà plus en celui-ci qu'une folie et la preuve que Bonaparte n'est plus le même homme. » Il allait suffire de peu de jours pour démontrer que Louis XVIII n'avait pas mis à la tête de sa police un homme très clairvoyant.

Il faut savoir gré au comte VIGIER, arrière-petit-fils par les femmes du *Maréchal Davout*, des deux volumes qu'il vient de nous donner sur son bis-aïeul et que M. Frédéric Masson a fait précéder d'une bonne introduction<sup>1</sup>. Il y avait déjà une littérature assez abondante sur le maréchal Davout. Sans parler de sa correspondance, nous possédions les travaux de MM. de Chénier, Joly, de Mazade et de M<sup>me</sup> de Blocqueville. L'ouvrage de M. Vigier n'est, cependant, pas inutile. A la mort de la maréchale Davout, les papiers militaires et politiques du maréchal furent versés aux archives de la guerre, et ses papiers privés partagés en trois lots qui furent tirés au sort entre M. Vigier, M<sup>me</sup> de Cambacérès et M<sup>me</sup> de Blocqueville. Celle-ci trouva dans son lot de quoi faire son ouvrage. Le comte Vigier a extrait du sien une grande partie des documents qu'il publie actuellement et qu'il a, d'ailleurs, complétés par de nombreuses recherches. Ce n'est pas, à proprement parler, une biographie nouvelle du maréchal qui nous est apportée, mais un récit fragmenté de sa vie, bref là où M. Vigier n'a rien de nouveau à produire, nourri de longs documents là où ses

1. Le comte Vigier, *Davout, maréchal d'empire, duc d'Auerstadt, prince d'Eckmühl*, 1770-1823. Paris, Ollendorf, 2 vol. in-8° de xix-291 et 409 p.



archives sont abondantes. C'est moins une véritable histoire qu'un recueil de documents utiles à consulter. Malgré une partialité visible et naturelle pour son héros et pour Napoléon, M. Vigier est généralement bon critique dans les endroits assez rares où il exprime un jugement personnel. Quant aux documents publiés, ils sont, pour la plupart, intéressants; l'auteur a eu la bonne pensée d'abrégé de moitié le recueil qu'il nous a donné; peut-être aurait-il pu encore supprimer quelques pages oiseuses. Mais un certain nombre de pièces sont de première importance, entre autres les souvenirs dictés par Davout lui-même sur les Cent jours. Le livre de M. Vigier n'apporte pas grand'chose de nouveau sur le caractère même du maréchal; il donne de nombreux détails sur des points mal connus de son histoire militaire et nous affermit dans l'opinion que nous avions de lui. Napoléon déclarait que les qualités essentielles de l'homme de guerre étaient « une tête froide qui reçoive des impressions justes » et la fermeté de caractère. Davout les posséda au plus haut point. D'autres officiers de l'empire furent peut-être plus brillants ou plus sympathiques. Aucun ne peut lui disputer la première place après Napoléon. Auerstedt, Eckmühl et la défense d'Hambourg le mettent hors de pair<sup>1</sup>.

Quoique, par sa forme, le volume semble adressé surtout au gros public, les historiens ne parcourront pas sans curiosité ni surtout sans étonnement le *Napoléon I<sup>er</sup>* que M. Clément Rochel vient d'extraire des papiers inédits de Прудон<sup>2</sup>. Bien que nous n'ayons affaire qu'à des fragments insuffisamment coordonnés, le langage de l'auteur est assez virulent pour que nous ne craignons pas de défigurer sa pensée en la jugeant d'après une œuvre incomplète. Le *Napoléon* de Proudhon est, somme toute, d'une importance historique fort mince, et sa valeur consiste beaucoup plutôt dans les renseignements nouveaux qu'il nous apporte sur le caractère de Proudhon que sur les appréciations qu'il contient sur celui de Napoléon. Bien qu'on les connût déjà, nous sommes édifiés à nouveau sur les idées de Proudhon relatives à la Révolution, à M. Thiers, aux héros, etc. Il faut signaler en particulier des pages très remarquables et presque justes sur les rapports de l'âme française et de Napoléon : comment le peuple français a adoré lui-même ses défauts dans le conquérant. Nous augmentons aussi notre collection d'aphorismes proudhoniens;

1. Il faut déplorer une incorrection beaucoup trop fréquente des noms propres dans le livre de M. Vigier.

2. P.-J. Proudhon, *Napoléon I<sup>er</sup>. Manuscrits inédits et lettre du général Brialmont*, publiés par Clément Rochel. Paris, Librairie illustrée, in-18 de LXXVI-271 p.



on les comparerait volontiers à certains vers de Victor Hugo ; ils ne consistent trop souvent qu'en paradoxes ou en truismes tonitruants. Quant aux jugements de Proudhon sur Napoléon, je ne pense pas qu'il y ait à en tenir grand compte. Son œuvre historique s'est bornée à un examen critique des volumes de Thiers, fait dans le but de réfuter les opinions favorables à Napoléon et d'en extraire matière à des torrents d'injures. Loin de moi l'idée de prendre la défense du rôle politique ou même de la personne de Napoléon. Il est pourtant difficile de le tenir pour une simple brute qui eut la chance de commander à une masse de brutes disposées à lui obéir. Ce n'est, cependant, pas beaucoup exagérer le jugement de Proudhon sur lui que de le caractériser ainsi. Napoléon, dit-il, est « incestueux, lascif, d'une absurdité colossale... d'une perfidie inouïe... un détestable homme... un pauvre caractère... » (p. 235) ; c'est « un grand joueur, un virtuose, un charlatan, beaucoup trop surfait par la vanité française qui s'adorait en lui » (p. 236) ; ce n'est pas même un bon général, son art militaire est factice (p. 206 ; cf. p. 237 et suiv.) ; il n'a pas de génie politique (p. 278) ; « intelligence tantôt très nette, tantôt fumeuse et boursoufflée... tous les caractères d'une petite âme... Au total, homme prodigieusement surfait, qui n'a représenté aucun principe, n'en a servi aucun, n'a rien fondé par lui-même, rien su comprendre et qui a poussé la France vers une décadence irréparable au physique et au moral » (p. 46-47). On ne saurait dire que tout est radicalement dénué de bon sens dans ce fatras ; mais il est difficile de ne pas éprouver quelque impatience devant des élucubrations aussi systématiquement faussées par un parti pris.

On lira avec plus d'agrément l'intéressant ouvrage, malheureusement inachevé, que M. BARDOUX a consacré à la *Duchesse de Duras*<sup>1</sup>. La duchesse de Duras, fille du Girondin Kersaint, a été l'un des grands personnages de la Restauration et l'un des plus attrayants. Son amitié avec Chateaubriand en rehausse encore la physionomie. Une quantité de lettres et de pièces inédites ont permis à M. Bardoux de renouveler complètement sa biographie. On ne peut se défendre de subir le charme de cette grande dame et de remarquer la supériorité de son jugement politique sur celui de son illustre ami. Il faut reconnaître que cette publication n'accroîtra pas le prestige de Chateaubriand. Sans doute, l'écrivain est toujours admirable, même dans ses lettres intimes. Mais l'homme s'y montre d'une vanité, d'un égoïsme et d'une mesquinerie qui rebutent, et le politique apparaît

1. Bardoux, *la Duchesse de Duras*. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-8° de iv-436 p.



tellement aveuglé par la passion et par l'esprit systématique qu'il est difficile de le juger sans acrimonie. De grands génies peuvent descendre à être parfois de piètres esprits et même de petites âmes.

Le duc de Richelieu est précisément un de ceux que le ferme jugement de M<sup>me</sup> de Duras défend contre la malveillance obstinée de Chateaubriand. Le volume que vient de lui consacrer M. R. DE CISTERNES<sup>1</sup> complète utilement celui de M. de Crouzas-Crétet, que je signalais l'an dernier. Il consiste en deux publications de textes considérables, déjà connus en partie; elles sont précédées de préfaces explicatives et suivies d'une conclusion et d'un appendice. La première série consiste dans la correspondance de Richelieu avec Louis XVIII au moment des conférences d'Aix-la-Chapelle; la deuxième dans le testament politique de Richelieu intitulé *Ma retraite du pouvoir*<sup>2</sup>. L'appendice est composé de pièces généralement bien choisies et qui constituent un commentaire précieux pour l'intelligence des questions abordées. Le volume est plein d'intérêt. Les conclusions de M. de Cisternes sont très favorables au duc de Richelieu. Elles semblent justifiées par les faits. La série des lettres d'Aix-la-Chapelle, notamment, montre avec quelle ardeur le duc de Richelieu servit son pays. On voudrait lui accorder une juste vision, non seulement des choses de son temps, mais de l'avenir, en lisant certaines pages de son testament politique et notamment ces lignes sur l'alliance russe : « La France et la Russie n'auront jamais de motifs de se nuire; leurs intérêts ne sont jamais en opposition; aucune rivalité ne peut exister entre elles; la prospérité de l'une ne peut faire de tort à l'autre et la réunion de leurs forces suffit pour maintenir la paix du monde... [l'union] avec la Russie... peut être également utile aux deux nations » (p. 289).

Sous le titre trop ambigu de *Mémoires et souvenirs*<sup>3</sup>, M. E. Biré a réuni dix-huit articles de revue concernant les mémoires les plus importants qui aient paru au cours de ces dernières années. Il va sans dire que ce volume est intéressant. Il serait difficile d'être ennuyeux en donnant des extraits et des analyses de documents qui nous touchent de si près et qui, si souvent, furent rédigés par les plumes les plus distinguées du temps. Les études de M. Biré sont

1. Raoul de Cisternes, *le Duc de Richelieu, 1818-1821*. Paris, Calmann Lévy, in-8° de 411 p.

2. Cet important document a paru pour la première fois dans la *Revue historique* en 1888. M. de Cisternes, qui le croyait inédit, l'a réédité comme tel dans la *Revue de Paris* en 1897.

3. Edmond Biré, *Mémoires et souvenirs, 1789-1830*. Paris, Victor Retaux, in-8° de 337 p.



gracieuses et exactes, et il choisit bien les morceaux qu'il reproduit. Il est tout à fait agréable de parcourir son livre. Ajoutons que cela est aussi utile. Presque chacun de ses articles se termine par un *erratum* fort érudit de l'ouvrage auquel il est consacré. Les éditeurs comme les lecteurs des mémoires trouveront profit à ses observations. Il faut regretter que, dans cet ouvrage comme dans tous ceux de M. Biré, perce un esprit de parti, très légitime en dehors de l'histoire, mais que l'historien a le devoir de réprimer. M. Biré est un apôtre de l'esprit conservateur, non seulement en matière religieuse et politique, mais même en littérature. Pour lui Autran, l'auteur de *Laboureurs et soldats*, est « bien au-dessus de tous nos Parnassiens » (p. 277), mais le général du Barail lui est pourtant supérieur. Sans nier le très grand mérite des mémoires de ce dernier, il est permis d'être étonné d'appréciations de ce genre. Aussi accueillera-t-on sans surprise, sinon aveuglement, des jugements d'hommes politiques marqués au même coin.

On ne saurait trop remercier M. E. FORGUES, le distingué éditeur de la *Correspondance* de Lamennais, du nouveau volume de lettres inédites qu'il vient de publier<sup>1</sup>. A la différence de trop d'autres publications posthumes de correspondances, celle-ci est d'un intérêt poignant : pas une lettre, on pourrait presque dire pas une phrase, n'est à supprimer. La plupart de ces lettres furent écrites par Lamennais, de sa retraite de la Chênaie, entre le 8 novembre 1830 et le 44 juillet 1836. Lamennais, Montalembert et Lacordaire revenaient condamnés de Rome en 1830 ; mais, tandis que les deux derniers, avertis, se réfugiaient en catholiques rigides, avec une ardeur nouvelle, dans le giron de l'Église, Lamennais, malgré sa première soumission, s'éloignait de Rome toujours davantage, emporté par l'ardeur de sa pensée chrétienne et démocratique ; la condamnation des *Paroles d'un croyant* amena sa rupture définitive avec l'Église. C'est à ce drame moral que nous fait assister cette correspondance. Elle est adressée à celui qui, en 1831, était le plus tendre disciple de Lamennais et que nous voyons se détacher de plus en plus de son maître qui l'effraye par la largeur et l'intrépidité indépendante de sa pensée. Rien de plus touchant que l'affection de Lamennais pour son « Charles bien-aimé, » s'efforçant de maintenir l'union des cœurs quand bien même les pensées divergent davantage. En Montalembert aussi, assurément, on devine une hauteur d'âme peu commune : que Lamennais ait fait de lui son ami et reçu de lui des services d'ar-

1. *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert*, avec un avant-propos et des notes, par Eugène Forgues. Paris, Perrin, 1898, in-8° de xi-402 p.



gent en témoigne suffisamment. Mais ce n'est pas sans un serrement de cœur que l'on sent la rigidité, l'étroitesse et le ton despotique qui devaient régner dans les lettres que ce jeune homme répondait à son maître. On est pris d'une profonde pitié pour l'homme qui fut, en somme, le premier socialiste chrétien, dont le grand malheur fut d'être né trop tôt et pour qui de nouvelles affections, chaleureuses sans doute, ne pouvaient remplacer la vieille affection perdue de ceux qui, jusque-là, avaient vécu à son côté; et l'on ne peut se défendre d'une sorte de répulsion quand, sous la plume de celui qui avait été le disciple bien-aimé et qui avait reçu tant de « profonde et inaltérable tendresse, » on lit, à la date du 27 février 1854, cette phrase sèche et dure et significative : « J'apprends l'horrible mort de l'abbé de Lamennais, mort avant-hier dans l'impénitence finale, après avoir été pendant vingt ans infidèle à la foi qu'il avait si éloquemment glorifiée. » On est atterré d'un tel détachement et l'on se reporte avec plus de sympathie vers ces lettres de Lamennais où, assurément, fourmillent les idées contestables et les jugements faux et passionnés, mais où vibre un si large amour de l'humanité et de la liberté.

M<sup>me</sup> DE BEAULAINCOURT, fille du maréchal de Castellane et éditeur de ses mémoires, vient de publier un premier volume de lettres à lui adressées par un grand nombre d'officiers, pour la plupart ses obligés, au cours des guerres d'Afrique<sup>1</sup>. Elles attestent l'ascendant que le maréchal avait sur ses hommes et aussi sa situation de chef de coterie. Plusieurs de ses correspondants arrivèrent aux plus hautes dignités : parmi eux figurent, pour ne citer que quelques noms, Canrobert, Forey, Changarnier, Cler, etc. Ces lettres peuvent donc servir de complément à plusieurs notices biographiques. Quelques-unes ne les embelliront pas. Les plus remarquables sont assurément celles de Canrobert et du général Cler. D'une manière générale, il faut bien reconnaître que, si elles célèbrent les exploits de notre armée d'Afrique, elles ne témoignent pas en faveur de l'esprit qui y régnait : « De la tête à la queue, l'on court après le bâton de maréchal, après les étoiles ou après les épaulettes, et l'on cache son ambition sous un semblant de sentiment du devoir » (p. 304). Le maréchal Forey, à qui j'emprunte ces lignes, mérite créance mieux que tout autre; à part Changarnier, nul ne nous apparaît comme plus préoccupé de se faire valoir. On est aussi frappé de la manie critiqueuse des officiers vis-à-vis de leurs chefs; remarquons, d'ailleurs, que beaucoup songeaient à flatter Castellane en critiquant Bugeaud. Il n'empêche que,

1. *Campagnes d'Afrique, 1835-1848. Lettres adressées au maréchal de Castellane.* Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8° de II-563 p.



dans une certaine mesure, la guerre d'Afrique fut un agent de démocratisation pour les troupes et qu'elle habitua les officiers à une stratégie de guérillas inapplicable ailleurs.

Elle eut, certes, ses bons côtés et servit d'école d'endurcissement et de champ d'expérience pour les meilleurs. C'est ce qu'expliquent les *Souvenirs militaires* du général MONTAUDON, dont vient de paraître le premier volume<sup>1</sup>. L'auteur est dénué de talent d'écrivain et son récit est froid et monotone. En revanche, il est généralement impartial et modéré, sauf en ce qui touche le parti républicain qui excite toute son animadversion; il est plein d'un très bon esprit militaire, du sentiment du devoir et de l'obéissance; ses jugements sont fermes et sérieusement motivés. Il y a donc à tenir compte de son œuvre, surtout en ce qui concerne la guerre de Crimée; malheureusement, malade, le colonel Montaudon fut absent au moment de la prise de Sébastopol. Le récit des guerres d'Afrique est singulièrement fatigant. Celui de la campagne d'Italie est fort écourté.

C'est, au contraire, lui qui forme l'intérêt principal du tome II des *Souvenirs du général Fleury*<sup>2</sup>. Il contient un grand nombre de lettres écrites au courant même de la campagne d'Italie par le général Fleury, qui y accompagnait l'empereur : elles constituent le témoignage direct et immédiat d'un homme qui voyait de très près les dirigeants du jour, et leur valeur est réelle. Fleury juge assez sévèrement cette campagne qui fut si brillante en apparence et qui révéla pourtant aux observateurs attentifs les vices secrets de notre armée. Il y a aussi des détails intéressants sur l'expédition de Chine, sur les missions de Fleury en Danemark et en Italie et sur un très grand nombre de faits mal ou peu connus relatifs à la vie de la cour impériale. Comme dans le précédent volume, l'auteur a le tort de mettre démesurément en avant sa personne et son rôle propre, ce qui lui donne une attitude quelque peu déplaisante; il serait également à désirer qu'il eût une plume un peu plus difficile. Tels quels, ses souvenirs ne sont pas à dédaigner. Le volume qui vient de paraître est le dernier qu'il ait rédigé. Un index y facilite les recherches. Un prochain volume demeure à paraître, qui consistera en notes et en lettres relatives aux événements de la fin de l'empire et principalement à la fameuse ambassade de Fleury en Russie, de 1869 à 1870. Il est à croire qu'il sera le plus utile à consulter.

1. Général Montaudon, *Souvenirs militaires. Afrique, Crimée, Italie*, t. I. Paris, Delagrave, in-8° de 498 p.

2. *Souvenirs du général Fleury*; t. II : 1859-1867. Paris, Plon, 1898, in-8° de 393 p.



Il n'y a pas grand profit à tirer du récent volume de M. THIRRIA<sup>1</sup>. A vrai dire, tout ce qui s'y trouve d'appréciable donnerait à peine matière à quelques notes pour une biographie de la reine Hortense et de la duchesse de Berry ou pour une nouvelle édition du *Napoléon III avant l'empire* de l'auteur. Ce volume, laborieusement grossi jusqu'à 230 pages, se compose de lettres adressées à M<sup>me</sup> de Crenay par la reine Hortense, par Napoléon III avant son règne et par la duchesse de Berry. La marquise de Crenay, quoique légitimiste et correspondante de la duchesse de Berry, fut en longues relations d'amitié et de voisinage avec la reine Hortense et avec son fils. De là un certain nombre de lettres qui, à part quelques détails curieux, servent surtout à nous confirmer l'absence d'orthographe, qui était encore autorisée chez quelques grands personnages. Napoléon III est de la force d'un médiocre élève de sixième. La reine Hortense et surtout la duchesse de Berry lui sont très inférieures; cette dernière a de plus, véritablement, un style de cuisinière. Notons avec quelle ingratitude Napoléon III, qui passe pourtant généralement pour avoir eu bon cœur, traite la pauvre M<sup>me</sup> de Crenay, qui, pendant sa captivité de Ham, avait été sa correspondante assidue et même son homme d'affaires. Elle ne reçut plus de lui une seule lettre autographe du moment où il fut monté sur le trône, et ses démarches auprès du souverain trouvèrent peu d'accueil. Sans doute, il fut froissé de ce que les sentiments légitimistes de la marquise lui eussent interdit de paraître à la cour. Mais une aussi vieille amitié aurait mérité quelque indulgence.

On lira avec estime l'histoire que vient de publier M. Sylvain Blot du règne de Napoléon III<sup>2</sup>. Il n'y a dans son ouvrage aucune espèce d'appareil d'érudition, presque aucune note au bas des pages, mais le récit est clair, sobre, un peu gris parfois et vraiment dans un ton historique. La sévérité de l'auteur pour l'empire est largement motivée. Il faut reprocher à son œuvre un défaut de proportions choquant. La politique extérieure et les guerres de l'empire y tiennent une place par trop démesurément plus grande que les affaires intérieures, qui ont pourtant leur importance. De plus, le personnage de l'empereur est beaucoup trop faiblement caractérisé, surtout pour un livre qui s'appelle *Napoléon III* et non *la France sous Napoléon III* ou *la Politique de Napoléon III* ou *le Second empire*. Il y a exacte-

1. H. Thirria, *la Marquise de Crenay. Une amie de la reine Hortense, de Napoléon III et de la duchesse de Berry. Lettres inédites*. Paris, Plange, 1898, in-12 de vii-230 p.

2. Sylvain Blot, *Napoléon III, 1808-1873*. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1898, in-12 de 370 p.



ment trois pages sur la vie et la personne de Napoléon avant le 24 février 1848. Il était indispensable de mieux nous présenter l'homme et l'aventurier pour faire comprendre mieux l'empereur et son règne.

Les historiens ne seront pas seuls à accueillir avec reconnaissance l'important ouvrage que M. DEBIDOUR vient de consacrer à l'étude des rapports de l'État et de l'Église catholique en France depuis la Révolution jusqu'à la chute du second empire<sup>1</sup>. Cette question est une des plus considérables de notre politique intérieure, et une quantité d'autres s'y trouvent rattachées. Elle est si brûlante que M. Debidour a fort bien fait de ne pas prolonger son étude au delà de 1870 ; le recul nous manque pour juger des faits si proches de nous. M. Debidour a fort bien fait ce qu'il a voulu faire. Il serait puéril de relever quelques inexactitudes ou quelques lacunes inévitables dans une œuvre aussi vaste. Il faut le louer sans restriction de n'avoir écrit, comme il le dit, « ni une thèse, ni un plaidoyer, ni un pamphlet, » mais de nous offrir « une narration explicative d'où se dégageant, par la force des choses, des jugements » dictés par les deux principes de la liberté des cultes et de la souveraineté de l'État. Il n'y a donc, en somme, que les adversaires irréconciliables de ces deux principes qui pourront réellement être choqués par le volume de M. Debidour. Il y règne un esprit franchement démocratique et laïque qui, évidemment, incline la plume de l'auteur à quelque sévérité pour le catholicisme. Mais les catholiques impartiaux seront frappés, comme ceux qui ne le sont pas, des solides qualités de l'ouvrage ; il est impossible de ne pas reconnaître la loyauté, la clarté et l'exactitude avec laquelle les faits sont exposés et discutés. Je recommande la conclusion éminemment historique de l'ouvrage. Il y a d'excellentes pages sur les questions les plus délicates : pourquoi les rapports de l'Église et de l'État sont devenus plus difficiles qu'ils ne l'étaient avant la Révolution ; pourquoi l'opposition de l'Église est actuellement plus dangereuse pour l'État ; pourquoi l'Église a regagné sur l'État tant de terrain sans en regagner davantage. On lira avec un profit tout particulier les quelques pages où M. Debidour montre la différence qu'il y a dans la manière dont l'Église catholique est considérée actuellement par le gouvernement et les classes dirigeantes et la manière dont elle l'était il y a cent ans. L'auteur n'explique pas moins bien comment sa situation a changé vis-à-vis de la papauté.

Nous demeurons dans les questions de politique religieuse en

1. A. Debidour, *Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France, de 1789 à 1870*. Paris, Alcan, 1898, in-8° de 11-740 p.



signalant les fragments d'histoire diplomatique du comte DE BÉHAINE <sup>1</sup>. Le récent volume qui vient de paraître sous son nom se compose de trois parties. Une intéressante introduction de M. Georges Goyau retrace la carrière de M. de Béhaine, qui se passa presque tout entière à servir la France et le catholicisme en Allemagne et à Rome. On peut différer d'appréciation avec M. Goyau sur un grand nombre de points sans méconnaître tout l'intérêt de son exposition. La seconde partie du volume comprend, augmentés de quelques pages, plusieurs articles que M. de Béhaine a fait paraître l'an dernier dans la *Revue des Deux-Mondes*. Ils concernent les relations entre la papauté et l'empire allemand de 1870 à 1887. Il y a des pages fort intéressantes sur la lutte contre le Culturkampf, que M. de Béhaine put amplement étudier à Munich, en particulier sur la mission de M. de Schlœzer à Rome de 1883 à 1885 et sur les heureux résultats qu'obtint finalement l'adroite politique de Léon XIII. Une troisième partie se compose des principaux documents législatifs, diplomatiques et pontificaux auxquels il est fait allusion. Elle constitue pour le lecteur un recueil très commode. L'ouvrage est, somme toute, d'une réelle importance pour la si curieuse histoire du catholicisme sous le pontificat de Léon XIII.

Le petit volume de M. André LEBON intitulé *Cent ans d'histoire intérieure, 1789-1895* <sup>2</sup> n'apporte rien de très original à l'histoire. C'est un résumé très convenablement fait de notre évolution politique depuis cent ans. Malgré le terme « histoire intérieure, » c'est avant tout de l'histoire gouvernementale et parlementaire qu'on nous parle. A ce titre, les pages consacrées au même sujet par M. Seignobos dans son *Histoire politique de l'Europe contemporaine* sont très supérieures. Il aurait fallu en plus nous parler de l'évolution sociale du pays; mais là-dessus M. Lebon ne nous apprend pas grand'chose. Il faut louer surtout dans cet ouvrage beaucoup de clarté et un ton très impartial. S'il n'est pas d'une grande utilité pour les historiens, il pourra être plus utile aux hommes politiques en leur présentant des considérations sensées et moyennes sur des événements et des idées qu'ils sont trop habitués à envisager à un point de vue électoral <sup>3</sup>.

1. Comte Édouard Lefebvre de Béhaine, *Léon XIII et le prince de Bismarck. Fragments d'histoire diplomatique avec pièces justificatives...* Paris, Lethielloux, in-12 de LXXXVIII-480 p.

2. André Lebon, *Cent ans d'histoire intérieure, 1789-1895*. Armand Colin, in-18 de ix-339 p.

3. On est assez intrigué du sens de la conclusion finale de l'ouvrage : « La France paraît s'accoutumer peu à peu à ne chercher dans la vie publique que



Il semble que, depuis quelque temps, la curiosité, non plus des politiques seulement, mais des philosophes, des historiens et des sociologues, se tourne avec une ardeur toute nouvelle vers notre situation sociale et morale de Français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas le lieu d'examiner ici les causes de ce mouvement tout à fait salulaire. Je ne veux que signaler deux des ouvrages les plus propres à attirer l'attention des historiens.

M. E. DEMOLINS<sup>1</sup> entreprend d'étudier les « types sociaux » de la France. Il veut faire comprendre comment la nature diverse du sol et du travail exigé de l'homme aboutit à des créations d'individus aussi différents que nos Lorrains et nos Gascons, nos Bretons et nos Marseillais. La thèse est juste et intéressante, à condition de ne pas être exagérée. M. Demolins a étudié les types du Midi et du Centre, en y comprenant la Bretagne, pour la commodité de ses théories sur la formation particulariste et la formation communautaire. Il a formulé un grand nombre d'observations intéressantes; beaucoup paraissent justes et beaucoup infiniment suspectes; en effet, les éléments sur lesquels il s'appuie pour établir ses considérations sont de valeur très diverse et généralement empruntés à des recherches déjà anciennes et très médiocres. M. Demolins est un Français du Midi généralisateur et prompt à conclure; aussi nous décrit-il les effets de la culture de la vigne et de l'olivier avec une grande imagination créatrice. Malgré soi, l'on se défie en lisant ses conclusions. On se défie encore beaucoup plus quand on lit le deuxième des appendices qui terminent le volume (p. 434). M. Demolins nous y explique sa méthode de travail. Elle est alarmante. Il y a trois méthodes: celle des théoriciens, qui raisonnent *a priori* en dehors des faits; celle des érudits, qui procèdent par accumulation de faits; celle des savants et de M. Demolins, qui se résume dans la formule suivante: « Raisonner à fond sur un petit nombre de faits jusqu'à ce qu'on en ait saisi l'enchaînement et déterminé la classification. » M. Demolins avait jadis réuni dans un carton dix mille fiches sur un seul sujet; il n'a jamais pu s'y débrouiller et ne rouvrira ce carton que pour en jeter le contenu au feu. Nous sommes donc en droit de penser que M. Demolins en a réuni beaucoup moins pour étudier les Anglo-Saxons et les Français d'aujourd'hui, et, à vrai dire, il y paraît. Pour parler sérieusement, n'est-il pas prodigieux et regrettable de voir l'auteur

l'art de gérer ses intérêts sous le couvert de la liberté. » Est-ce une ironie ou un regret, un éloge ou le *mea culpa* d'un parlementaire?

1. Edmond Demolins, *les Français d'aujourd'hui. Les types sociaux du Midi et du Centre*. Paris, Firmin-Didot, in-12 de XII-461 p.



intelligent d'un livre à succès s'imaginer que la besogne de l'érudit consiste à entasser des fiches et celle de l'historien social à raisonner à fond sur un petit nombre de faits ? Et faut-il encore répéter que, si, en effet, tout érudit n'est pas un savant, il n'est pas un seul savant digne de ce nom qui ne doive être, pour commencer, un excellent érudit, c'est-à-dire un homme capable, non pas d'empiler des fiches, mais de faire la critique et la comparaison de tous les documents relatifs au sujet qu'il étudie ? M. Demolins n'est pas un érudit, il le dit lui-même, et nous n'avons pas de peine à l'en croire ; ne poussons pas davantage nos conclusions.

Il n'y a, certes, pas uniquement des choses flatteuses pour nous dans les articles que M. Henry BÉRENGER vient de réunir sous le titre de *la Conscience nationale*<sup>1</sup>. Leur lecture, pourtant, est aussi réconfortante qu'instructive, car il étudie nos maladies avec l'œil d'un médecin consciencieux, et non avec celui d'un héritier avide. Encore que son livre s'adresse plutôt aux moralistes, il met dans une lumière juste un certain nombre de faits importants. Je signalerai tout particulièrement l'étude qu'il a consacrée au prolétariat intellectuel de nos jours. Il est absolument certain qu'en ce moment, par un enthousiasme édifiant, mais dangereux, pour la science et l'instruction en soi, l'Université s'efforce et réussit à créer chaque année un grand nombre de jeunes gens à qui le pays ne fournira pas les moyens de vivre de ce qu'il leur a enseigné. Ce seront des « prolétaires intellectuels, » quelque chose d'analogue aux déclassés, mais de pire. On dit que cette catégorie d'individus constitue un élément de progrès ; un élément d'agitation serait plus exact ; j'ajouterai que, sauf quelques-uns, les agitateurs ainsi produits sont principalement des aigris et des utopistes, c'est-à-dire des agents de division sociale plutôt que des instruments de progrès. Il y aurait beaucoup à dire sur le résultat social de la diffusion croissante de l'instruction supérieure, sur celui de la multiplication des bourses, des missions, etc. M. Bérenger a fort bien attiré l'attention sur le danger qui peut résulter de mesures dictées par les meilleures intentions.

Le souci de ne pas nous dénigrer nous-mêmes ne doit, d'ailleurs, en aucune manière, nous détourner d'étudier et d'admirer ce qu'il y a de bon chez d'autres peuples et d'en faire notre profit. Aussi lira-t-on avec grand intérêt le second volume que M. G. CAVAGNAC vient de consacrer à l'étude de la formation de la Prusse contemporaine<sup>2</sup>.

1. Henry Bérenger, *la Conscience nationale*. Paris, Armand Colin, in-18 de VIII-335 p.

2. Godefroy Cavaignac, *la Formation de la Prusse contemporaine* ; t. II : le



Ayant précédemment retracé le ministère de Stein, M. Cavaignac commence aujourd'hui l'examen du ministère de Hardenberg, qui fut au pouvoir de 1810 à 1822, c'est-à-dire pendant des années décisives pour la formation de la Prusse. La réforme de la législation fiscale, la constitution de la petite propriété indépendante, la substitution d'un organisme centralisé à la décentralisation existante, tels étaient les buts principaux poursuivis par Hardenberg et dont le détournement à peine la guerre européenne qui suivit l'échec de la campagne de Russie. L'exposition de M. Godefroy Cavaignac est lucide et d'une lecture très facile. Son ouvrage, rédigé d'après des pièces d'archives françaises et d'après les meilleures publications de l'étranger, mérite une sérieuse estime.

Il n'y a pas moins d'utilité à tirer du petit livre écrit par M. Blondel sur l'*Essor industriel et commercial du peuple allemand*<sup>1</sup>. M. Demolins écrivait l'an dernier que, dans la concurrence économique, les Allemands sont destinés à être éliminés par les Anglo-Saxons comme les Peaux-Rouges par les Américains. M. Blondel nous montre comment les Peaux-Rouges se défendent ou plutôt attaquent. Son travail, rédigé d'après les statistiques et les rapports consulaires les plus récents, suffit, quoique sommaire, à nous faire reconnaître dans le progrès économique de l'Allemagne contemporaine un des faits européens les plus remarquables de notre dernier quart de siècle. M. Blondel nous apprend quels phénomènes et quels efforts intelligents ont produit et développé cet épanouissement économique. Il aurait pu rappeler, comme un témoignage frappant de la difficulté qu'ont les Anglais à lutter contre les marchandises allemandes, l'établissement récent par plusieurs maisons anglaises de succursales en Allemagne, afin de pouvoir rivaliser de bon marché avec leurs antagonistes. Il faut souhaiter que l'enquête industrielle que va entreprendre M. Blondel sur l'Allemagne moderne lui permette de nous donner bientôt l'ouvrage détaillé dont il vient de nous tracer les lignes générales.

Ce ne sont pas, en revanche, les Allemands qui ont à se féliciter de l'étude consacrée par M. AUERBACH aux races et aux nationalités en Autriche-Hongrie<sup>2</sup>. M. Auerbach nous donne là un livre de statistique consciencieux et utile. Après une introduction relative au sens

*Ministère de Hardenberg. Le Soulèvement, 1808-1813.* Paris, Hachette, 1898, in-8° de VII-517 p.

1. Georges Blondel, *l'Essor industriel et commercial du peuple allemand.* Paris, Larose, 1898, in-12 de VIII-220 p.

2. Auerbach, *les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie.* Paris, Alcan, 1898, in-8° de 336 p.



des mots de race et de nationalité et deux chapitres généraux sur la question des nationalités et les méthodes et les résultats des recensements ethniques en Autriche-Hongrie, M. Auerbach étudie une à une les provinces de l'empire-royaume et y examine tour à tour le développement de toutes les nationalités qui s'y confondent, s'y combattent et s'y éliminent. L'enquête de M. Auerbach confirme amplement les observations des derniers géographes et des derniers statisticiens. L'un des faits les plus frappants est l'affaiblissement progressif de la nationalité allemande en Autriche-Hongrie : sa natalité inférieure, ses mariages plus tardifs, l'excédent plus faible de ses naissances légitimes, etc. Par contre, les éléments slaves progressent puissamment ; mais c'est surtout l'élément magyar qui, non content d'avoir conquis sa propre autonomie, devient de plus en plus envahissant et, passé du rang d'opprimé à celui d'oppresseur, s'efforce d'étouffer les nationalités qui vivent à côté de lui. Politiques, historiens et géographes consulteront avec fruit l'ouvrage de M. Auerbach. Je regrette que sa conclusion se borne uniquement à la constatation des tendances nouvelles de la race magyare. Son livre pouvait se passer de conclusion, mais, du moment qu'il y en avait une, on attendait sur l'ensemble de la monarchie austro-hongroise et sur le conflit des nationalités quelques considérations générales, qui, pour être plutôt politiques que géographiques, n'en étaient pas moins le terme naturel d'une étude intitulée *les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie*.

M. DE MARTENS publie le tome VII de son grand *Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères*<sup>1</sup>. Il est inutile d'insister sur l'intérêt de cette collection. Les volumes précédents étaient consacrés aux rapports avec l'Autriche, l'Allemagne et avec l'Angleterre jusqu'en 1832 ; les suivants le seront aux rapports avec la France. Celui que nous donne aujourd'hui M. de Martens traite des relations avec l'Angleterre de 1832 à 1895. Plusieurs des plus grands personnages des deux pays y furent mêlés et quelques-unes des questions abordées sont de première importance. Signalons en particulier les négociations relatives à l'Asie centrale et à la question d'Orient. Un grand nombre des documents publiés par M. de Martens étaient demeurés inédits jusqu'ici. On sait que sa collection donne parallèlement tous les textes en russe et en français.

1. *Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères*, publié d'ordre du ministère des Affaires étrangères par F. de Martens ; t. XII : *Traité avec l'Angleterre*, 1832-1895. Saint-Petersbourg, A. Böhnke, 1898, gr. in-8° de XIII-504 p.



« La publication d'une étude géographique, historique et politique de la Corée vient à son heure, » dit l'auteur de *la Corée indépendante, russe ou japonaise*<sup>1</sup>. Cela est tout à fait exact, mais il faut regretter que celle de M. DE LAGUÉRIE ne soit pas mieux ce qu'elle s'efforce d'être. Je me hâte de dire que je suis d'une ignorance à peu près complète sur la Corée et je m'interdis toute critique sur le fond de l'ouvrage. En revanche, tout le monde pourra se rendre compte du défaut de plan qui le caractérise. Il se divise en quatre parties : la conquête de la Corée par le Japon, — la politique des Japonais en Corée, — le tableau de la Corée avant l'occupation japonaise, — la description de la Corée. L'ordre de ces parties est assez singulier, mais la disposition des matières dans chacune d'elles l'est encore davantage ; par exemple, la section intitulée : la politique des Japonais en Corée, est à peu près uniquement remplie par des descriptions géographiques et des observations de mœurs. A vrai dire, ce n'est pas « une étude géographique, historique et politique » qui nous est offerte. C'est une série de notes de reportage recueillies par quelqu'un qui a vu le pays, qui semble au courant des événements de ces dernières années et dont la plume est agréable, quoique un peu trop facile ; elles sont assurément intéressantes et utiles. Ce qui s'en dégage nettement, c'est le jugement sévère formulé par M. de Laguerie sur la politique intéressée, sournoise et dangereuse pour l'Occident que le Japon tient en Corée. L'avertissement n'est pas à dédaigner. Mais quel dommage que ce soit à peu près la seule impression claire que nous laisse ce volume ; quel dommage que le désarroi où nous jettent tant de personnages aux noms baroques, agissant dans des lieux inconnus et d'aspect non moins rébarbatif, soit accru par une telle fantaisie ou plutôt par une telle absence de méthode !

Plusieurs livres généraux, sans être véritablement des livres d'histoire, intéresseront les historiens. Il y a beaucoup de profit à tirer de l'ouvrage de M. MEURIOT sur les *Agglomérations urbaines dans l'Europe contemporaine*<sup>2</sup>. C'est, avant tout, un travail de statistique comparée. M. Meuriot a étudié le développement des grandes villes dans l'Europe moderne et l'a abondamment décrit avec de nombreuses statistiques ; une deuxième partie, très courte, examine les causes du mouvement de la population rurale vers les villes ; une troisième,

1. Villetard de Laguerie, *la Corée indépendante, russe ou japonaise*. Paris, Hachette, 1898, in-16 de VIII-304 p.

2. Paul Meuriot, *Des agglomérations urbaines dans l'Europe contemporaine. Essai sur les causes, les conditions, les conséquences de leur développement*. Paris, Belin, 1897, in-8° de 475 p.



plus longue, mais encore beaucoup trop brève, dégage quelques-unes des conséquences du développement des agglomérations urbaines. C'est de beaucoup la partie statistique de l'ouvrage qui est la plus utile. La partie historique a un caractère excessif de généralité, qui expose à plus d'une erreur de détail; sans formuler volontiers des lois générales, M. Meuriot en indique pourtant quelques-unes, dont il faudrait faire une vérification approfondie. Il serait de même nécessaire de passer au crible bon nombre de ses statistiques, afin d'en analyser les éléments constitutifs. Ces réserves faites (reconnaissons, d'ailleurs, qu'il ne faut pas être trop exigeant pour un ouvrage qui, bien qu'étant une thèse de doctorat, a un caractère très général), on saura gré à M. Meuriot d'avoir groupé beaucoup de renseignements souvent difficiles à se procurer. Il faut regretter que quelques-unes des statistiques qu'il nous livre remontent à des dates déjà assez anciennes; n'oublions pas, toutefois, qu'elles sont souvent dressées très lentement et aussi qu'une thèse de doctorat a parfois à subir un stage assez long avant d'être livrée au public. Il y a une autre critique plus grave à faire à M. Meuriot: c'est d'avoir parfois donné des échelles différentes aux graphiques et aux cartes qu'il consacre aux mêmes sujets dans des pays différents<sup>1</sup>. Encore que le lecteur soit prévenu par des notes explicatives, il garde de ces documents une impression comparative entièrement fautive. Je me rends compte qu'il y avait des difficultés à unifier toutes ces échelles. Cela était cependant nécessaire, ou tout au moins, si cela était vraiment trop compliqué, il fallait dresser des tableaux comparatifs d'ensemble, de manière à ne pas égarer les lecteurs. Pour que des graphiques ou des cartes soient utiles, il faut qu'ils parlent aux yeux; or, trop souvent ceux de M. Meuriot leur mentent en désignant par les mêmes signes des choses différentes.

Les conjonctures politiques présentes donnent un intérêt d'actualité à l'ouvrage de M. Richard KLEEN sur les *Lois et les usages de la neutralité*<sup>2</sup>. C'est une traduction améliorée de son ouvrage paru en suédois, à Stockholm, de 1889 à 1894. C'est un travail plutôt de droit international que d'histoire. « Il n'existe guère jusqu'ici de droits moins reconnus que ceux des neutres, » dit M. Kleen. Ces dernières semaines nous en ont fourni plus d'une preuve. Il importerait fort

1. Cf. par exemple p. 109, 189, 205, ou p. 92 et 131.

2. Richard Kleen, *Lois et usages de la neutralité, d'après le droit international conventionnel et coutumier des États civilisés*; t. I : *Principes fondamentaux. Devoirs des neutres*. Paris, Chevalier-Marescq, 1898, in-8° de xix-660 p.



de les déterminer strictement, et un bon ouvrage sur cette matière n'est pas à dédaigner. La seule partie du livre qui intéresse directement les historiens est une introduction de 70 pages où M. Kleen retrace l'histoire du principe de neutralité. Il montre avec raison que ce droit est, en somme, d'origine infiniment récente et qu'il n'a guère commencé à être reconnu qu'à partir du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, tout en demeurant singulièrement imparfait. Il aurait été utile de rappeler les théories énoncées dans quelques traités fameux, comme le *Mare clausum*, de Selden, pour montrer les obstacles que rencontrèrent Grotius et les premiers théoriciens libéraux du droit des neutres.

Le régime dont M. Georges RENARD nous décrit le fonctionnement n'a pas encore été appliqué; c'est donc une « utopie » qu'il nous décrit. Mais, comme elle fournira peut-être la base du régime social de demain (qui, d'ailleurs, s'écroulera vraisemblablement après-demain), elle s'impose vivement à l'attention du public cultivé en général et des historiens en particulier. A ma connaissance, sans aucune comparaison, le volume de M. Renard contient l'exposé le plus clair et le plus complet du collectivisme le plus libéral et le plus intelligent. Traitant successivement des principes généraux du socialisme, de l'organisation politique et de l'organisation économique du régime, M. Georges Renard a abordé, sans les esquisser, toutes les questions principales de son sujet, même les plus délicates et les plus épineuses. Je n'ai pas à discuter ici les solutions qu'il indique. Il me suffit de dire qu'elles sont exposées avec une bonne foi irréprochable et avec beaucoup de talent.

André LICHTENBERGER.

PUBLICATIONS DIVERSES. — M. RICHARD a consacré un mémoire étendu et approfondi<sup>2</sup> à l'examen et à la critique de l'article sur le lieu de la bataille dite de Vouillé, publié par M. Lièvre dans la *Revue historique* de mars 1898. Il combat énergiquement la thèse de M. Lièvre d'après laquelle la bataille entre Clovis et Alaric aurait été livrée, non à Vouillé sur l'Auzance, mais en un lieu nommé *Vocladum* sur le Clain, qu'on peut identifier avec la localité dite aujourd'hui Saint-Cyr. Tous les raisonnements que M. Lièvre et M. Richard tirent des détails plus ou moins légendaires de l'expédition : le gué de la Vienne révélé par une biche, le

1. Georges Renard, *le Régime socialiste. Principes de son organisation politique et économique*. Paris, Alcan, in-12 de 188 p.

2. *La Bataille de Vouillé en 507*, réponse au mémoire de M. Lièvre, par M. A. Richard, archiviste de la Vienne. Poitiers, impr. Blais et Roy, 1898, 49 p. in-8°.



feu miraculeux sur la tour de Saint-Hilaire, la protection miraculeuse de saint Maixent, peuvent être laissés de côté, car nous ignorons dans quelle mesure ces faits sont historiques; nous devons aussi laisser de côté les témoignages de Procope, trop éloigné des Gaules pour avoir grande autorité, et de Hincmar, qui n'en a aucune. Le problème se réduit à ceci : Grégoire de Tours, qui reproduit certainement ici un fragment d'annales contemporaines, dit que Clovis a battu Alaric dans le *Vocladensis campus*. La vie de saint Maixent appelle *Vocladum* le lieu où était campée l'armée de Clovis. Les *Gesta regum Francorum*, qui résument et interpolent Grégoire de Tours au VIII<sup>e</sup> siècle, ajoutent que la bataille fut livrée *super fluvium Clinnum*. M. Lièvre conclut de ces mots et du fait qu'au XI<sup>e</sup> siècle Vouillé est appelé *Volliacus* et non *Vocladum*, que la bataille a eu lieu non à Vouillé, mais à Saint-Cyr sur le Clain. — M. Richard lui répond, avec beaucoup de raison, à notre sens, que l'addition des *Gesta* n'a aucune valeur et n'est pas empruntée à une source ancienne, mais a été ajoutée de chic par le chroniqueur qui savait Poitiers sur le Clain (s'il était venu d'Espagne à Paris, comme je le crois, il avait dû suivre la voie romaine qui longe le Clain de Poitiers à Cenon). Quant à *Volliacus*, rien ne prouve que ce ne soit pas là une des nombreuses formes latines calquées sur la forme populaire romane. Nous avons un exemple analogue dans Chatain qui, en 963, nous est présenté sous la forme *Castaniaco*, tandis qu'en 937 un texte donne *Castanedum*. *Vocladum* donne très régulièrement *Vouillé*. Donc, dans l'état où se présente à nous la question au point de vue des textes, nous n'avons aucune bonne raison à ne pas admettre que Clovis a bien rencontré, battu et tué Alaric à Vouillé, comme l'ont pensé Scaliger, Pourtault et Longnon. M. Richard fait remarquer aussi que Clovis, pour se rendre à Poitiers, avait eu tout avantage à longer la Loire sur sa rive droite jusqu'à Port-Boulet, et à prendre la voie romaine qui allait d'Angers à Poitiers par Vouillé, route par laquelle il n'avait à franchir que la Loire et la Vienne; tandis que s'il avait pris une route quelconque en amont de Tours, il avait à franchir le Cher, l'Indre et la Vienne. Nous croyons donc pouvoir rassurer les professeurs d'histoire. Malgré la très ingénieuse et très intéressante dissertation de M. Lièvre, ils peuvent continuer à parler sans scrupule de la bataille de Vouillé. Ils liront avec plaisir toute la brochure de M. Richard; mais en se rappelant que tout ce qui s'y trouve, en dehors des points que j'ai relevés, est du domaine de la tradition et de l'hypothèse, non de l'histoire.

M. Paul SABATIER, l'auteur du premier essai vraiment critique



sur la *Vie de saint François d'Assise*, ne s'est pas laissé aveugler par le succès si remarquable et si mérité de son œuvre (20 éditions en quatre ans), sur les imperfections qu'elle contenait, ni sur ce qui lui restait à faire au point de vue de la critique des sources. Il s'est mis immédiatement à préparer une refonte complète de son livre qui sera suivie d'une histoire du mouvement franciscain, et il a entrepris une édition critique des sources inédites ou mal éditées de la vie de saint François. Il a été immédiatement récompensé de sa conscience et de son labeur. Nos lecteurs ont eu la primeur de la découverte de l'Indulgence de la Portioncule (LVII, p. 282 et suiv.). A cette première découverte s'en est jointe une autre plus importante, et la mieux faite pour réjouir le cœur d'un érudit. Il a retrouvé une source originale dont il avait prétendu reconnaître des fragments dans des écrits de date postérieure, de même que M. W. Giesebrecht avait, en 1867, retrouvé le texte complet des *Annales Altahenses* que, dès 1844, il avait reconstituées d'après des chroniques bavaroises. Quelques critiques avaient reproché à M. Sabatier deux des conclusions auxquelles il était arrivé dans son étude des sources de la vie de saint François. On lui avait reproché d'avoir considéré la légende des trois compagnons comme un fragment d'une œuvre plus complète, et surtout d'avoir attribué la valeur d'une source contemporaine à une grande partie du *Speculum Vitae* de 1509<sup>1</sup>. Or, M. Sabatier, grâce au ms. de la bibliothèque Mazarine 1743, est arrivé à prouver que le *Speculum perfectionis status fratris Minoris seu B. Francisci*, dont nous possédons plusieurs manuscrits latins et une traduction italienne, et que beaucoup de critiques ont cru une œuvre apocryphe du xiv<sup>e</sup> siècle, est l'œuvre du F. Léon, écrite en 1227, un an après la mort de saint François. Sur les 118 chap. du *Speculum Vitae* que M. Sabatier avait déclarés tirés d'une source contemporaine du saint, il en a retrouvé 116 dans le *Speculum perfectionis*. Il vient de publier le texte du ms. de la Mazarine<sup>2</sup> avec une préface et une introduction étendues où il étudie les manuscrits du *Speculum*, ses rapports avec les autres sources de la vie de saint François, la biographie du F. Léon, les motifs que nous avons de lui attribuer le *Speculum* et ce que son œuvre nous apporte

1. Ce *Speculum Vitae* a été composé en majeure partie au xiv<sup>e</sup> siècle; il a été publié en 1504 et réimprimé en 1509. M. Sabatier l'appelle toujours le *Speculum* de 1509. Le P. Ehrle, en étudiant le ms. Vaticanus 4354, y avait reconnu une source du *Speculum Vitae* dans la *Legenda antiqua S. Francisci*.

2. *Speculum perfectionis seu S. Francisci Assiensis legenda antiquissima*, auctore fratre Leone, nunc primum edidit P. Sabatier. Paris, Fischbacher, 1898.



de nouveau. L'appendice étudie quelques-uns des chapitres et réédite quelques textes utiles pour le commentaire du *Speculum*. De bonnes et copieuses tables complètent ce beau volume. Le travail critique de M. Sabatier apporte des résultats importants. Tout d'abord, la biographie du F. Léon nous offre (à l'exception du chap. 1<sup>er</sup> probablement interpolé) une image de la vie de saint François supérieure comme réalité à toutes les autres sources. Le nimbe légendaire ne défigure pas encore la figure du saint, et, plus humain, il n'en apparaît que plus grand. F. Léon se montre à nous strictement fidèle à l'esprit du maître, hostile à F. Élie, qui fera dévier le franciscanisme vers la Large Observance, et il est si imbu de cet esprit qu'il attache plus d'importance à la règle primitive de 1224 qu'à la règle définitive imposée par Honorius III en 1223. M. Sabatier a pu déterminer bien exactement le caractère des deux vies de Thomas de Celano : la première, de 1228, est une réponse discrète à celle du F. Léon, et est favorable à F. Élie, la seconde, postérieure à 1246, amplifie et remanie la légende en se servant du *Speculum* et surtout de la légende des trois compagnons. Celle-ci, écrite en 1246 par Léon, Ange et Rufin, et dont nous avons perdu toute la dernière partie, reproduit de nombreux passages du *Speculum*; elle porte partout la même empreinte, mais elle ajoute tout un récit de la jeunesse de saint François complètement nouveau, et fait une beaucoup plus large part à l'anecdote et au surnaturel. En vingt ans la légende a fleuri et fructifié. Quant à saint Bonaventure, il paraît ne s'être servi du *Speculum* qu'à travers les trois compagnons et Thomas de Celano, mais le *Speculum* a continué à être lu cependant par les fidèles de la Stricte Observance et il a fourni à Avignon, au xiv<sup>e</sup> siècle, la matière première du *Speculum Vitae*. L'étude du *Speculum* a permis aussi à M. Sabatier de préciser certains points de la vie de saint François relatifs à la Portioncule, à F. Égide, à Jacqueline de Settesoli, et de lui attribuer définitivement le Cantique du Soleil, dont on a voulu à tort lui dénier la paternité.

M. E. RODOCANACHI, à qui nous devons déjà des publications très intéressantes sur les mœurs romaines (*le Saint-Siège et les Juifs; les Corporations ouvrières de Rome, Courtisans et bouffons*, étude de mœurs romaines au xvi<sup>e</sup> siècle), nous donne, sous le titre : *Tolla la Courtisane* (Flammarion), un tableau de Rome pendant l'année 1700. Sous la fiction d'une correspondance adressée par un gentilhomme français en séjour à Rome à sa maîtresse restée à Paris, il n'en a pas moins fait une œuvre d'histoire très sérieuse et il a réussi à faire revivre la Rome de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle avec une réalité extraordi-



naire. Grâce aux *Diarii* assez nombreux que nous possédons pour cette époque, aux descriptions de Rome, aux récits de voyages contemporains, aux journaux, aux pasquilles, aux correspondances des ambassadeurs, il est parvenu à rendre le fourmillement de cette vie romaine où tout était amusement, spectacle, parade, sensualité raffinée ou brutale. C'est l'histoire même qui a fourni à M. Rodocanachi la trame romanesque de son livre, les amours de la Tolla Boccadileone avec le prince Constantin Sobieski, et autour de cette aventure il déroule à nos yeux toute la chronique quotidienne de Rome, fêtes populaires et fêtes religieuses, réceptions mondaines et réjouissances populaires, bals et diners, processions et représentations théâtrales, le carnaval, et le conclave qui fait succéder Clément XI à Innocent XII. Il ne se borne pas à nous peindre avec une exacte minutie le décor et les costumes, cette mêlée opulente et sordide de la plus luxueuse des aristocraties avec la plus misérable des plèbes, il a su très habilement donner une âme à son tableau en y faisant se mouvoir de très authentiques Romains, avec leurs passions violentes et frivoles, et rendre par des traits justes, dans une langue qui a généralement la couleur de l'époque, la psychologie des diverses classes de la société romaine. Il a fallu un réel talent à M. Rodocanachi pour accumuler sans désordre et sans ennui tant de menus détails, et pour nous laisser après la lecture de 369 pages en petit texte, qui sont assez variées pour ne point lasser, une image très nette de Rome, de la société romaine, de la cour pontificale et de l'état moral de l'État romain.

Quelqu'un qui aurait dit, il y a quelque trente ans, que la Bastille était un des sujets les plus amusants et les plus gais de l'histoire aurait été pris pour un fou ou un mauvais plaisant. Rien de plus vrai pourtant, et M. F. FUNCK-BRENTANO vient de le prouver en écrivant ses *Légendes et archives de la Bastille* (Hachette), précédées d'une spirituelle préface de M. V. Sardou. Je ne jurerais pas qu'ils n'aient pas tous deux un peu forcé la note et qu'il ne fût facile en parcourant les seize volumes des archives de la Bastille de M. Ravaisson, ou en lisant le livre de M. Bournon sur la Bastille, d'ajouter quelques ombres au tableau idyllique qui nous est présenté de la vie à la Bastille. Il faudrait surtout rappeler que la Bastille était comme le symbole de tout un système d'arbitraire judiciaire qui entraînait des abus, des erreurs, des souffrances sans nombre. La monarchie, qui, tout en faisant des rigueurs de la Bastille une pure dérision, en avait soigneusement conservé le mystère, parce qu'elle y voyait un instrument de règne, fut singulièrement punie des terreurs



qu'elle avait voulu inspirer. Il a fallu cent ans pour les dissiper, pour rejeter dans le domaine de la légende presque toutes les atrocités dont la Bastille était restée souillée dans l'imagination non seulement du peuple, mais de presque tous les historiens, et dont on parlera sans doute longtemps encore sur la foi de Louis Blanc et de Michelet. C'est là le châtimement de tout despotisme qui veut échapper par le huis clos au contrôle de ses actes. Il suffit d'une erreur commise dans l'ombre et découverte pour faire soupçonner dans tous ses actes, et dans sa clémence même, des abîmes d'iniquité. Il n'est pas douteux que la Bastille a été le plus souvent, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un moyen de faire échapper des coupables de bonne maison à la juste rigueur des lois ou de réprimer avec douceur des écarts de mœurs, d'opinion ou de plume. Le roi y voyait un exercice légitime et bien-faisant de son autorité paternelle, et le régime de la Bastille était pour la plupart des prisonniers d'une douceur qui touchait à l'extravagance. Nos lecteurs n'ont pas oublié les excellents articles de M. Funck-Brentano dans la *Revue historique* (année 1890) qu'ils retrouveront ici remaniés, ni sa belle étude sur le Masque de fer (année 1894), où il a définitivement prouvé que le mystérieux prisonnier n'est autre que le secrétaire du duc de Mantoue Mattioli, enlevé en Italie par Louis XIV au mépris du droit des gens, mais pour avoir trahi à la fois son maître et le roi de France. Dans un autre chapitre, Latude, ou plutôt Danry, perd son auréole de martyr pour devenir un simple aventurier, à demi fou, qui a mis une véritable obstination à se faire persécuter, et les persécutions des gens de lettres, Voltaire, La Beaumelle, Morellet, Marmontel, Linguet, Diderot et le marquis de Mirabeau, que M. Funck-Brentano nous décrit textes en main, paraissent bien anodines quand on les étudie de près. Le premier chapitre du volume raconte comment les archives de la Bastille furent dispersées en partie, puis reconstituées partiellement aussi. Ce que M. Funck-Brentano ne dit pas, c'est la reconnaissance que lui doivent tous les travailleurs pour le labeur immense et le soin intelligent avec lequel il les a classées et cataloguées. Le dernier chapitre raconte la Prise de la Bastille. Pourquoi faut-il que la vérité historique d'un événement soit si mesquine quand ses conséquences lui ont donné une signification grandiose? Faut-il donc croire, comme le dit un délicat ironiste qui parle souvent avec profondeur des hommes et de l'histoire, que « la connaissance qu'on a des faits et des hommes est rarement conforme aux hommes eux-mêmes et aux faits accomplis, que la postérité est une foule aveuglée, étonnée, misérable et violente comme toutes les foules? » Ce n'est pas tout à fait exact, et je



crois au contraire que la vérité et la justice ont presque toujours leur heure, lente souvent à venir, il est vrai. La justice rendue par M. Funck-Brentano à l'ancien régime, en ce qui concerne la Bastille, mettra du temps à pénétrer dans les esprits. Elle y pénétrera, et les mensonges impudents des libellistes et des journalistes de 1789 iront rejoindre dans le mépris de la postérité les calomnies dont ont été victimes tant de personnages grands et petits, des saints et des hérétiques, des protestants et des jésuites, et que l'impartiale histoire a réfutées et réduites à néant.

Puisque je parle d'hérétiques, qu'il me soit permis de regretter que M. Funck-Brentano ait conclu son livre par des lignes qui sont à mes yeux une énorme hérésie : « La France était une fédération de mille et mille républiques, avec, pour seul lien, le regard que tous les citoyens dirigeaient vers la couronne... Le dévouement au roi était, dans l'ancien régime, tout le gouvernement, toute l'administration, toute la vie nationale. Et c'est ainsi que devinrent nécessaires la domination de la Terreur et l'œuvre législative de Napoléon. » Les membres des conseils du roi, les intendants, les gouverneurs, les magistrats de l'ancien régime auraient été bien étonnés s'ils avaient pu lire ces lignes. L'ancien régime n'avait point, il est vrai, de constitution politique en dehors de la monarchie absolue elle-même. Mais cette monarchie absolue, qui avait étouffé peu à peu tous les foyers de vie locale, affaibli toutes les forces et toutes les libertés individuelles, avait constitué une centralisation administrative très forte que la Terreur et Napoléon ont imitée et régularisée. Si tout a été livré à l'anarchie quand la couronne a été jetée à terre, c'est que l'effroyable égoïsme de la monarchie et de toutes les classes avait concentré toutes les forces de la nation dans le pouvoir royal. Et, après cent ans, nous n'avons pas encore réussi à faire de nos corps électifs, soit politiques, soit administratifs, des organismes vivant d'une vie individuelle, puisant leur force dans les entrailles du pays tout entier, au lieu de la recevoir extérieurement du centre et d'en haut. La France manque de vie organique et la faute en est à l'absolutisme monarchique qui a tué chez elle l'individualisme, seule source d'une vie collective libre et féconde.

L'ouvrage de M. FOUILLÉE sur la *Psychologie du peuple Français* (Alcan) se présente à nous comme un premier volume qui sera suivi d'un second intitulé : *la France au point de vue moral*. Il se compose de trois parties d'un caractère très différent. Les cent cinquante premières pages de l'ouvrage sont consacrées à l'analyse des éléments qui déterminent le caractère d'un peuple et au rôle des éléments



ethniques dans le caractère français. Cent pages traitent de la psychologie proprement dite du peuple français, et les cent dernières pages examinent la question de la dépopulation et celle de l'alcoolisme dans leurs rapports avec la dégénérescence psychologique de la race. On s'aperçoit tout de suite que si ce livre est, comme tout ce qu'écrivait M. Fouillée, très instructif et suggestif, les différentes parties n'en sont pas très bien équilibrées et ne forment pas un ensemble d'une composition très serrée. Les derniers chapitres, qui sont les plus solides et les plus intéressants peut-être de l'ouvrage, pourraient être considérés comme une digression, un appendice, si l'on ne s'apercevait pas que l'idée même du livre de M. Fouillée a pris naissance dans la question anxieuse qui s'est posée à son esprit : « Sommes-nous un peuple en décadence ? » La décroissance de notre population, les progrès effrayants de l'alcoolisme, qui est un agent redoutable de dépopulation, sont-ils le signe d'une dégénérescence psychologique qu'entraîne une dégénérescence physique ? M. Fouillée a voulu très généreusement nous mettre en garde contre le découragement auquel certains symptômes de décadence pourraient nous conduire ; il a voulu mettre devant nos yeux l'idéal national de noblesse, de générosité, de loyauté, de courage militaire et de vertu civique, de charité, d'éloquence, de patriotisme qui est personnifié dans nos héros populaires, Charlemagne, Saint Louis, Du Guesclin, Jeanne d'Arc, Bayard, L'Hôpital, Vincent de Paul, Mirabeau, Napoléon, et qui nous révèle cette chose mystérieuse, indéfinissable et pourtant réelle qu'on appelle la conscience nationale (les idées-forces qui déterminent, d'après le système de M. Fouillée, la volonté d'un peuple) ; il a voulu enfin nous prémunir contre les théories stupides de ceux qui s'imaginent fortifier la France par l'exclusivisme, par la haine et la crainte de l'étranger, et qui crient : « La France aux Français ! » sans savoir ce que c'est que les Français. Car M. Fouillée insiste beaucoup et avec raison sur le caractère essentiellement composite de la nation française au point de vue ethnique : celui de tous les peuples en effet qui offre le plus d'unité au point de vue psychologique est peut-être celui qui est le plus hybride au point de vue de la race. Cette unité a été faite par le sol, par le climat, par l'histoire, par les sélections naturelles et sociales, par les intérêts communs et les passions communes, par tout ce qui à travers les âges fait l'éducation d'un peuple. Ayant si bien vu ce fait, ayant si bien démêlé les vrais facteurs des caractères nationaux, et la part considérable de fantaisie qui entre dans les théories des ethnologues et surtout dans les rapports qu'ils prétendent établir entre les caractères physiques



et les caractères psychologiques d'un peuple, il est dommage qu'il se soit autant attardé à raisonner sur « les races européennes et leur part dans le caractère français. » Il a accordé une créance très exagérée aux théories de M. de Quatrefages sur les prétendus Celto-Slaves (brachycéphales bruns) qui seraient répandus dans la France et l'Europe centrale, de la Bretagne aux Carpathes; il croit à la supériorité intellectuelle et morale des dolichocéphales blonds; il a reproduit le roman ethnographique de l'*homo europæus*, de l'*homo alpinus* et de l'*homo mediterraneus*, et paru même attacher quelque valeur aux fantaisies de M. de Lapouge. Assurément, si nous étions en mesure de connaître le rapport exact entre la conformation physique de l'homme et sa constitution cérébrale et entre sa constitution cérébrale et ses dispositions psychiques, nous pourrions être éclairés par l'anatomie sur la psychologie des peuples. Mais ces rapports sont, à l'heure actuelle, beaucoup trop obscurs pour en tirer autre chose que des romans ethnographiques et psychologiques. Heureusement, dans les cent pages des livres II et III, M. Fouillée a à peu près entièrement laissé de côté l'ethnographie et a avec sa finesse et sa pénétration philosophiques analysé les différents éléments gaulois, latin et franc qui ont, sous l'influence des causes géographiques et historiques, concouru à la formation de l'esprit français. Il a, je crois, à la fois trop déprécié et trop exalté l'importance de l'élément germanique. Il pense que c'est l'afflux des dolicho blonds germains (qu'il considère gratuitement comme d'essence supérieure) qui a constamment préservé la nation française de la décadence; d'autre part, il a trop facilement admis, avec Fustel de Coulanges, que l'invasion franque n'a exercé aucune influence sur le développement de nos institutions et de nos mœurs. — On pourra trouver que les conclusions de M. Fouillée sur les traits principaux du caractère français manquent d'originalité, mais, d'un côté, le caractère français n'est-il pas très connu dans ses aspects essentiels, et, de l'autre, ne faut-il pas attendre au second volume pour savoir si M. Fouillée n'aura pas trouvé des choses neuves à dire sur le caractère moral des Français? Dans ce volume-ci il parle, à vrai dire, beaucoup plus de l'esprit français que du caractère français, et le livre III est rempli d'observations intéressantes sur les diverses manifestations de l'esprit français, dans la langue, la religion, la philosophie, la politique, la littérature et les arts. Il trouve une contre-épreuve de ses jugements dans les appréciations portées par les étrangers sur les Français. Tel qu'il est et malgré ce qu'il y a d'inégal et d'incertain dans sa composition, ce volume tiendra dignement sa place dans l'œuvre



considérable d'un philosophe qui est toujours un moraliste et un pédagogue en même temps qu'un psychologue.

M. J. GRAND-CARTERET écrit l'histoire contemporaine en collectionnant des caricatures. Après Bismarck, Wagner et Crispi, il nous en apporte un douloureux chapitre avec *l'Affaire Dreyfus et l'Image* (Flammarion). La partie française de ce recueil sera un jour dans la majorité de ses productions une contribution curieuse à l'histoire de la bêtise et de la bassesse humaines. A l'heure actuelle on ne pourrait la parcourir sans dégoût si l'esprit d'équité et d'humanité de l'éditeur ne corrigeait un peu l'impression laissée par tant de turpitudes. Il fut un temps où la caricature, malgré la vulgarité inhérente au genre lui-même, était mise presque toujours au service d'idées généreuses. Aujourd'hui la brutalité et la basse calomnie y tiennent la plus grande place. Si les caricatures étrangères sont parfois d'un goût un peu plus relevé et suggèrent d'instructives réflexions, elles sont, le plus souvent, bien cruelles pour notre amour-propre national.

Un nouveau volume de *l'Histoire générale* (Colin) de M. LAVISSE et RAMBAUD est consacré aux monarchies constitutionnelles de 1815 à 1847. Il s'ouvre par une magistrale exposition du congrès de Vienne par M. Sorel. L'histoire intérieure de la France a été traitée par M. Malet, celle de Russie par M. Rambaud, celle d'Angleterre par M. Sayous, celle d'Allemagne par M. Denis, celle d'Italie par M. A. Pingaud, celle d'Espagne par M. Desdevises du Désert, celle de Suisse par M. De Crue, celle de Belgique par M. Waddington, celle des États scandinaves par M. Schefer, celle de l'Europe orientale et de l'Amérique latine par M. Debidour, celle des États-Unis par M. Moireau, celle des colonies anglaises par M. Métin, celle de l'Extrême-Orient par M. Cordier. M. Chénon a traité comme d'habitude les questions ecclésiastiques et les institutions de la France, M. Tannery l'histoire des sciences, MM. Michel et Lavoix les beaux-arts, M. Faguet la littérature française, M. Vialatte l'histoire économique de la France. On regrette que le chapitre d'histoire économique soit exclusivement français; on aurait voulu trouver ici un tableau de l'histoire économique de l'Europe.

Le t. IV de *l'Histoire de la langue et de la littérature françaises* (Colin), par M. PETIT DE JULLEVILLE, comprend la période de 1600 à 1680. On y trouvera l'histoire de la langue traitée par M. Brunot avec sa supériorité habituelle, deux excellents chapitres de M. de Julleville sur les poètes et sur l'Académie française, l'Hôtel de Rambouillet par M. Bourciez, un chapitre approfondi de M. Rigal sur le théâtre avant Corneille, un brillant Corneille par M. J. Lemaitre, les con-



temporains de Corneille par M. Reynier, le roman par M. Morillot, Pascal et Port-Royal par M. Gazier, le représentant le plus autorisé de la tradition janséniste, l'histoire par M. É. Bourgeois, enfin une étude remarquable de MM. Hannequin et Thamin sur Descartes et le cartésianisme. On voit avec quelle compétence sont traitées toutes les parties de cette œuvre collective qui conserve son unité malgré la multiplicité des collaborateurs.

G. MONOD.

P.-S. — Le *Bulletin de la Diana*, de Montbrison, vient de publier un *Questionnaire historique, archéologique et statistique*, dressé par M. Maurice DUMOULIN, l'excellent bibliothécaire de Roanne, que la municipalité socialiste a remercié des éminents services gratuits rendus pendant tant d'années à la bibliothèque municipale en lui enlevant son poste. M. H. GONNARD a orné la partie archéologique du texte de figures explicatives. Ce questionnaire, très détaillé, mais qui devrait encore être accompagné d'instructions sur la méthode à suivre dans les recherches (la note générale est trop succincte), porte sur les divisions territoriales, la topographie, l'histoire des communes, la vie privée et publique, la langue et les traditions, l'archéologie. Il est destiné à être envoyé aux prêtres, aux instituteurs, aux ingénieurs, aux conducteurs des ponts et chaussées, aux agents-voies du département de la Loire. On espère provoquer ainsi la composition d'utiles monographies et centraliser à la Diana, cette société savante si active, une foule de renseignements isolés dont les économistes comme les érudits pourront faire leur profit. Nous invitons toutes nos sociétés savantes de province à imiter l'exemple donné par la Diana, en modifiant l'iconographie du *Questionnaire* qui est exclusivement empruntée au Forez. Il serait très utile de provoquer dans toutes les provinces des enquêtes de cette nature.

M. A. TAPHANEL vient de faire paraître chez Plon, sur un des prisonniers de la Bastille, sur *La Beaumelle* (Laurent Angliviel) et *Saint-Cyr*, un livre qui sera à bien des égards une véritable révélation historique. Il a eu pour l'écriture communication des papiers mêmes du fameux publiciste. Celui-ci ne ressort pas sans tache de l'enquête consciencieuse de son nouvel historien, mais, comme les frères Haag l'avaient déjà indiqué dans la *France protestante*, il n'a été ni le vil aventurier, ni le vulgaire faussaire pour lequel Voltaire a voulu le faire passer, ni l'imbécile escroc que Nisard a cherché à ridiculiser. Il a commis des fautes, il n'a pas eu beaucoup de scrupules comme éditeur ni comme historien; il a eu beaucoup des défauts des publi-



cistes de son temps et des légèretés des polygraphes de tous les temps. Mais il a eu de l'esprit, du courage, de la dignité même à la fin de sa vie, alors que chez les âmes inférieures c'est avec la vieillesse que se perdent la dignité et le courage; et, s'il a traité avec beaucoup de liberté les textes de M<sup>me</sup> de Maintenon, on verra que ses complices étaient... les dames de Saint-Cyr. On jugera désormais avec plus d'indulgence l'ami de Louis Racine, de Montesquieu, de la Condamine, et on aura quelque estime pour celui à qui les dames de Saint-Cyr écrivaient des lettres si charmantes et qui défendait Calas avec plus de risques que Voltaire, car il était protestant et vivait en plein Languedoc.

G. M.

## ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

### PUBLICATIONS RELATIVES A L'HISTOIRE ROMAINE, 1894-1895.

(Suite et fin<sup>1</sup>.)

PROVINCES. — Nous devons mentionner, avant tout, deux grands recueils de cartes qui illustrent admirablement les connaissances que nous avons du monde antique. Nous devons des remerciements tout particuliers à KIEPERT<sup>2</sup>, le vétéran de la géographie antique, pour s'être décidé à publier un nouvel atlas. Les fascicules déjà parus (*Asia provincia*, *insulae maris Aegaei*, *Graecia septentrionalis*, *Illyricum et Thracia*, *Hispaniae*, *insulae Britannicae*) sont accompagnés de précieuses indications de sources et font vivement désirer la publication plus rapide de nouvelles feuilles. Le remaniement de l'atlas de Spruner, vieux mais estimé, a été confié aux mains autorisées de SIEGLIN<sup>3</sup>; il en a fait tout simplement un ouvrage nouveau. Nous mentionnerons surtout les nombreuses cartes particulières qui représentent les différentes époques du développement historique

1. Voir *Revue historique*, t. LXVII, p. 137.

2. *Forma orbis antiqui*. Berlin, Reimer, 1894.

3. *Handatlas zur Geschichte des Altertums, Mittelalters, Neuzeit*. I. Atlas antiquus. Gotha, Perthes, 1894.



d'un pays, ainsi qu'une excellente table des noms. D'après CONTZ<sup>1</sup>, la table de Peutinger était une carte routière et poursuivait, comme le prouve aussi sa forme extérieure, un but pratique; commencée entre 430 et 476, elle ne fut rédigée définitivement qu'au IV<sup>e</sup> siècle. Cuntz regrette que les auteurs des nombreuses publications auxquelles a donné lieu ce document n'y aient jamais recherché les traces de parallèles et de méridiens qui auraient pu s'y retrouver; il affirme que le dessinateur, tout en déformant les images, avait placé les grandes îles de la Méditerranée dans leur position géographique exacte par rapport à la côte voisine et avait déterminé la place du méridien de Ptolémée en trois endroits, à l'embouchure du Rhône, à la pointe méridionale de l'Italie et à la côte occidentale de l'Asie Mineure. La première partie d'un mémoire de WALLESE<sup>2</sup>, sur la mappemonde, ne donne encore que la critique des tentatives d'explications qui ont été fournies jusqu'à présent; le résultat de ses recherches suivra. SCHWEDER<sup>3</sup> est revenu sur ses travaux antérieurs (*Rev. hist.*, LIX, 366) et a commencé des études approfondies sur la mappemonde d'Auguste; d'après l'état actuel des recherches, il s'attache surtout à démontrer l'importance, considérable à son point de vue, de la carte pour toute l'époque suivante et s'efforce de prouver la justesse de l'opinion, déjà exprimée par Müllenhoff, d'après laquelle un document de caractère chorographique accompagnait la carte. Schweder croit pouvoir retrouver les traces de ce dernier document même chez Strabon, mais surtout chez Pline qui, d'ailleurs, n'a pas utilisé autant de sources qu'il veut s'en donner l'apparence; cette remarque est justifiée aussi dans un sens plus général.

Toute une série de travaux se rapporte à l'Allemagne occidentale pendant l'époque romaine. En s'appuyant sur des inscriptions, particulièrement sur des diplômes militaires, RIESE<sup>4</sup> revient à l'opinion, qu'il a exposée autrefois déjà, d'après laquelle il n'existait jusqu'en l'an 90 qu'une province dite « Germania » servant de circonscription militaire dans les pays gaulois; dans cette province, il y avait un « exercitus Germanicus, » dit « superior » et « inferior, » placé sous

1. *Die Grundlagen der Peutinger'schen Tafel.* Hermes, XXIX, 586. Des critiques ont été faites dans les *Fleckeisen's Jahrbücher*, Bd. 153, p. 141.

2. *Die Welttafel des Ravennaten.* Programme. Mannheim, 1894.

3. *Ueber die Weltkarte und Chorographie des Kaisers Augustus.* Philologus, LIX, 318.

4. *Zur Provinzialgeschichte des römischen Germaniens.* Correspondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift, 1895, p. 146.



le commandement de deux légats qui se devaient assistance mutuelle. Les deux provinces n'ont été formées que plus tard ; il n'est pas possible encore actuellement de dire si c'est après la grande guerre contre les Chattes (83-84) ou après le soulèvement de Saturninus (88). NISSEN<sup>1</sup>, dans un discours de circonstance, nous donne une esquisse courte mais nourrie des pays rhénans sous les Romains. Nous devons aux architectes SCHULTZE et STEVERNAGEL<sup>2</sup> des études tout à fait remarquables, au point de vue de la méthode comme pour le fond, sur la vieille ville romaine de Cologne ; l'emplacement des tours, des portes, des rues, des aqueducs, des égouts et beaucoup de bâtiments de la « colonia Agrippinensis » sont déterminés et nous sont montrés dans d'excellents dessins. Ces descriptions sont complétées, à la fin de l'ouvrage, par les recherches de NISSEN sur la situation juridique du pays des Ubiens dont il trace, malgré le peu de documents que nous possédons, une attachante image ; nous faisons remonter la fondation de la cité des Ubiens, ou plutôt l'essor qu'elle a pris, à un camp qui y fut établi peu de temps avant ou après le commencement de notre ère. Après M. d'Alten, KNOKE<sup>3</sup> s'occupe à son tour de rechercher les traces des chemins en planches sur les marais, et il en détermine toute une série dans les régions de l'Ems, du Weser et de l'Elbe ; ces chemins se dirigent presque tous de l'ouest à l'est, et comme ils ne se rencontrent que dans les territoires traversés par les Romains, on doit admettre qu'ils sont en rapport direct avec leurs expéditions militaires. L'auteur a déployé un zèle digne d'éloges pour faire accepter ses hypothèses ; beaucoup d'entre elles ne m'en paraissent pas moins douteuses, par exemple, quand il veut retrouver à tout prix des chemins mentionnés dans Tacite. NORDHOFF et WESTHOFF<sup>4</sup> publient une critique impartiale des travaux du général de Veith sur le « limes a Tiberio coeptus » et opposent des arguments très sensés aux nombreuses tentatives faites récemment pour retrouver des routes romaines en Allemagne et qui n'ont abouti à aucun résultat. Il a paru des publications<sup>5</sup> intéres-

1. *Rheinland in römischer Zeit*. Bonner Jahrbücher, 1895, p. 1.

2. *Colonia Agrippinensis*. Festschrift der Kölner Philologenversammlung gewidmet vom Verein von Altertumsfreunden im Rheinland. Bonn, 1895.

3. *Die römischen Moorbrücken in Deutschland*. Festschrift zur 200 jährigen Jubelfeier des Ratsgymnasiums zu Osnabrück. Berlin, Gärtner, 1895.

4. *Römische Strassen, Landwehren und Erdwerke in Westfalen*. Bonner Jahrbücher, 1895, p. 184.

5. *Mitteilungen über römische Funde in Heddernheim*. I. Herausgegeben vom Verein für Geschichte und Altertumskunde zu Frankfurt, K. Th. Völcker, 1894.



santes sur les établissements romains de Heddernheim; en particulier on a décrit les casques qu'on y a trouvés; WOLFF et CUMONT<sup>1</sup> ont publié également un rapport très précis sur le Mithraeum découvert au même endroit. RÖSLER<sup>2</sup> décrit avec l'autorité d'un spécialiste l'établissement de bains fondé par les Romains à Eining sur le Danube. NESTLE<sup>3</sup> a dressé un excellent catalogue des monnaies romaines trouvées en Wurtemberg; nous possédons ainsi pour ce pays un ouvrage semblable à celui de Bilfinger pour le pays de Bade.

En ce qui concerne les nombreuses découvertes de moindre importance remontant à l'époque romaine, qui ont été faites sur le sol germanique et que nous ne pouvons énumérer en détail ici, nous renverrons aux comptes-rendus du « *Correspondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift*. » Les recherches entreprises aux frais de l'État sur le « Limes » (*Revue historique*, LVIII, 154; LIX, 379) ont donné déjà d'importants résultats consignés dans la revue citée ci-dessus, dans le « *Limesblatt* » et dans un ouvrage spécial<sup>4</sup>. Celui-ci doit être composé de sept volumes, d'après la subdivision naturelle du « Limes, » et partagé en deux parties. Dans la première, publiée par M. DE SARWEY, chargé de la partie militaire, seront figurés le terrain, le mur qui court le long de la frontière, les « castella » élevés de place en place, les retranchements en terre et les routes; HETTNER, chargé de la partie archéologique, donne la description des « castella. » Jusqu'à présent, il n'a paru de livraisons que de cette seconde partie, et ce n'est pas ici la place d'en parler en détail. Par contre, nous devons appeler l'attention sur deux découvertes importantes, propres à mettre mieux en lumière le plan du « Limes. » JACOBI<sup>5</sup> a trouvé, dans le Taunus, une frontière délimitée par des pierres exactement d'après les instructions des « *agrimensores* » romains; à six mètres environ de la pente extérieure du talus, se trouve une fosse, à bords très escarpés, qui contenait les autres bornes frontières, très différentes de la précédente; cette fosse fut

1. *Das dritte Mithraeum in Heddernheim und seine Sculpturen*. Westdeutsche Zeitschrift, XIII, 37.

2. *Das Römerbad in Eining an der Donau*. Westdeutsche Zeitschrift, XIII, 121.

3. *Funde antiker Münzen im Königreich Württemberg*. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1893.

4. *Der obergermanisch-rätische Limes des Römerreichs*. Im Auftrage der Reichs-Limes-Commission. Heidelberg, O. Petters, Lieferung I, 1894; II, 1895; III, 1896.

5. *Limesblatt*, 1894, p. 193; Westdeutsche Zeitschrift, 1895, p. 147. Voy. aussi l'exposé de Hettner dans les Verhandlungen der Kölner Philologenversammlung. Leipzig, Teubner, 1896, p. 221.



ensuite comblée. Nous avons donc ici, comme le dit Sarwey<sup>1</sup>, la frontière juridique, non apparente, de l'empire. MOMMSEN<sup>2</sup> y rattache d'importantes explications au point de vue du droit politique. Le fait que KOHL<sup>3</sup> a réussi à retrouver un « Pfahlgraben » dans la partie du « Limes » qui traversait la Rhétie n'est pas de moindre conséquence; POPP<sup>4</sup> l'a décrit plus en détail. Il faut accorder une attention particulière au mémoire de ZANGEMEISTER<sup>5</sup>. Très utile est l'ouvrage dans lequel JUNG<sup>6</sup> expose l'histoire de la province de Dacie et compulse avec soin les données que nous possédons sur l'organisation administrative de ce pays. Des nouvelles découvertes faites à Carnuntum je ne citerai que le troisième « Mithraeum, » avec une curieuse image de divinité et un intéressant maître-autel et la voie des tombeaux décrite par BORMANN<sup>7</sup>. Je dois mentionner l'article de PICK<sup>8</sup>, ne fût-ce que pour les données nouvelles qu'il fournit au sujet des fonctionnaires éponymes de Byzance.

Il a paru un nouveau volume, composé par HUELSEN<sup>9</sup>, du *Corpus inscriptionum latinarum*, un supplément publié par Joh. SCHMIDT et DESSAU<sup>10</sup> et le commencement d'un nouveau recueil d'inscriptions grecques des Îles, confié à F. HILLER VON GERTRINGEN<sup>11</sup>. FRÉNKEL<sup>12</sup>, en travaillant sur les inscriptions de l'époque romaine à Pergame, a donné une suite à la belle publication qui concerne cette ville. HEBERDEY et KALINKA ont rapporté une riche moisson de documents de ce genre d'une expédition dans le sud-ouest de l'Asie Mineure, expédition sur laquelle BENNDORF<sup>13</sup> a publié un bref compte-rendu prélimi-

1. *Die Abgrenzung des Römerreichs*. Westdeutsche Zeitschrift, XIII, 1.

2. *Der Begriff des Limes*. Westdeutsche Zeitschrift, XIII, 134.

3. *Limesblatt*, 1894, p. 302.

4. *Der Palissadenzaun am rätischen Limes*. Westdeutsche Zeitschrift, XIII, 219.

5. *Der obergermanisch-rätische Limes*. Neue Heidelberger Jahrbücher, V, 68.

6. *Fasten der Provinz Dacien*. Innsbruck, Wagner, 1894.

7. *Funde von Carnuntum. Das dritte Mithraeum. Die älteste Gräberstrasse von Carnuntum*. Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn, XVIII, 169, 208.

8. *Die Personen- und Götternamen auf Kaisermünzen von Byzantion*. Wiener numismatische Zeitschrift, XXVII, 27.

9. *Corpus inscriptionum latinarum*. Vol. VI, t. IV. Berlin, Reimer, 1894.

10. *Corpus inscriptionum latinarum*. Vol. VIII, suppl., fasc. 2. Berlin, Reimer, 1894.

11. *Inscriptiones Graecae insularum Rhodi, Chalkes, Carpathi cum Saro Casi*. Berlin, Reimer, 1895.

12. *Allerthümer von Pergamon*. Band VIII, t. 2. Berlin, W. Spemann, 1895.

13. *Anzeiger der Wiener Academie der Wissenschaften*, 1895.



naire. Mentionnons, pour finir, les rapports annuels sur l'épigraphie latine et grecque (1888 à 1894) présentés d'une excellente façon par HAUG<sup>1</sup> et LARFELD<sup>2</sup>.

Les papyrus fournissent aux érudits un inépuisable trésor pour l'étude de l'Égypte impériale. BLUEMNER<sup>3</sup> veut montrer au grand public sur combien de points ces sources nous donnent des renseignements; il étudie brièvement l'organisation administrative, les documents si intéressants qui concernent le fonctionnement des impôts, le recensement, l'administration des temples, les obligations juridiques de tout genre. L'importance des papyrus ressort encore plus clairement d'un travail de MITTEIS<sup>4</sup> sur quelques groupes de documents parus dans la publication des papyrus de Berlin; il étudie en particulier les actes de procédure, dont une partie se rapporte à des stratèges et à d'autres hauts fonctionnaires, l'autre partie aux centurions; les contrats et leur dépôt dans les archives, enfin une série de documents qui se rapportent au droit de famille et au droit d'héritage en Égypte. De nouvelles données sur la situation agraire et le partage du sol en clérouchies nous sont fournies par deux séries de documents; d'abord par les papyrus provenant du village de Karanis, étudiés par VIERECK<sup>5</sup>, ils appartiennent à l'époque d'Antonin le Pieux et ont trait au partage des blés de semis; ensuite par les quittances adressées au collège des *σιτολόγοι*, trouvées dans le même village. MOMMSEN<sup>6</sup> définit plus nettement le rôle du greffier en chef (*προσδοκοποιός*) dans les procès et nous donne un texte exact du testament de C. Longinus Castor, qui a fait l'objet de nombreuses controverses. C'est un fragment de l'histoire de la bureaucratie que nous donne WILCKEN<sup>7</sup> en expliquant la comptabilité et la tenue des livres administratifs dans l'antiquité. Journallement les actes officiels des stratèges étaient notés par le scribe, contrôlés par le chef, plus tard mis au net sous un nouveau contrôle. L'auteur rattache à ce travail un aperçu sur les livres administratifs de l'époque hellénique et éclaire ainsi d'un jour nouveau le journal de cour d'Alexandre le Grand.

1. Bursian's Jahresberichte der classischen Altertumswissenschaft. Band 81.

2. Ibid., Band 87.

3. *Aus dem Verwaltungswesen, dem Rechts- und Familienleben Aegyptens in der Kaiserzeit*. Preussische Jahrbücher, Band 78, p. 383.

4. *Zur Berliner Papyruspublication*. Hermes, XXX, 564.

5. *Quittungen aus dem Dorfe Karanis über Lieferung von Saatkorn*. Hermes, XXX, 107.

6. *Aegyptische Papyri*. Zeitschrift der Savignystiftung für Rechtsgeschichte, XVI, 181.

7. Ὑπομνηματισμοί. Philologus, LIII, 80.



KREBS<sup>1</sup> jette un coup d'œil sur l'organisation du clergé, ses mœurs et ses coutumes, les revenus du temple. Deux fragments de papyrus de Genève fournissent à ERMAN<sup>2</sup> l'occasion d'étudier de plus près l'institution de la tutelle municipale des chefs de district. — NISSEN<sup>3</sup> a fait à Bonn, lors de la fête célébrée en l'honneur de Winckelmann, une conférence remarquable sur les rapports entre la Chine et l'empire romain. Il parle d'abord des rares trouvailles chinoises authentiques en Occident et de la découverte de monnaies romaines en Orient, puis il discute à fond la question de la sériciculture en Chine et la propagation de la soie dans l'Asie occidentale; c'est seulement peu à peu que s'est répandue à Rome la connaissance de ce lointain pays.

INSTITUTIONS. — Les érudits ont appris avec une vive satisfaction que WISSOWA<sup>4</sup>, aidé d'un certain nombre de savants spéciaux pour les différentes branches de l'histoire des institutions, a entrepris la tâche ardue de renouveler la *Realencyclopædie* de Pauly, vieillie depuis longtemps grâce aux rapides progrès de la science. Les deux volumes parus jusqu'à présent justifient les plus ambitieuses espérances, et il serait ingrat de relever par-ci par-là quelques lacunes de détail, inévitables quand plusieurs têtes et plusieurs plumes se réunissent pour collaborer à une même œuvre. L'entreprise porte en soi son mérite. Il a paru un court fragment extrait des papiers posthumes de JHERING<sup>5</sup> sur la formation du droit romain; il y décrit d'une façon extrêmement intéressante l'organisation juridique de la maison romaine. Ed. MEYER<sup>6</sup> publie une pénétrante étude sur la question tant controversée de l'origine du tribunat. Par une critique approfondie de la tradition qui fourmille, comme on sait, de contradictions et d'affirmations inadmissibles, il prépare les voies à l'exposé de son opinion d'après laquelle les tribuns avaient été les

1. *Aegyptische Priester unter römischer Herrschaft*. Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde, XXXI, 31.

2. *Eine römisch-ägyptische Vormundschaftssache aus dem Jahr 147-148 n. Chr.* Zeitschrift der Savignystiftung für Rechtsgeschichte, XV, 241.

3. *Der Verkehr zwischen China und dem römischen Reiche*. Jahrbücher des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinland, XCV, 1.

4. *Pauly's Realencyclopædie der classischen Altertumswissenschaft*. Neue Bearbeitung. Unter Mitwirkung zahlreicher Fachgenossen herausgegeben von G. Wissowa. Erster Band (Aal-Apollokrates), 1894. Zweiter Band (Apollon-Barbaroi), Stuttgart, J. B. Metzler, 1896.

5. *Entwicklungsgeschichte des römischen Rechts*. Leipzig, Breitkopf et Härtel, Duncker et Humblot, 1894.

6. *Der Ursprung des Tribunats und die Gemeinde der vier Tribus*. Hermes, XXX, 1.



fonctionnaires ou les chefs des quatre tribus urbaines, et appartiennent, par conséquent, à la cité primitive par tribus qui joue, dans le droit politique et religieux, un rôle si considérable. Les tribuns devaient personnellement à chaque plébéien la protection du droit, c'était l'obligation la plus élevée de leur charge; la création de ces magistrats marque ainsi le premier succès des masses dans leur lutte pour le droit. Plus loin, l'auteur conteste la réalité historique des sécessions de 494 et de 449; la seule certaine est celle de 287 qui eut le Janicule pour théâtre. SCHULTEN<sup>1</sup> nous donne un bon tableau d'ensemble, distribué par provinces, des communautés de sujets qui, dans l'empire romain, étaient placées en dehors du droit municipal; il y met en pleine lumière l'organisation différente de chacune d'elles. Il étudie dans le détail les limites territoriales, les institutions de ces communautés, les troupes auxiliaires qu'elles étaient tenues de fournir et les impôts qu'elles avaient à payer. Le même auteur<sup>2</sup> soumet à un examen minutieux les renseignements essentiels, fournis par les inscriptions, sur l'organisation du district (pagus, vicus, castellum), et dans un autre article<sup>3</sup>, s'appuyant sur le travail de Mommsen sur les villes-camps, il développe la théorie que le camp et la ville sont incompatibles, il détermine le territoire nécessaire à l'établissement d'un camp et définit le droit foncier des Canabenses. FERRENBACH<sup>4</sup> dresse une liste des personnes et des états unis à Rome par des traités d'amitié; le travail est fait aussi consciencieusement que le permet la terminologie si changeante des écrivains anciens. L'origine et le développement du colonat romain ne sont plus une énigme depuis la découverte de l'inscription sur les colons du « saltus Burunitanus » et les travaux de Mommsen ou de Fustel de Coulanges. Le fait que nous retrouvons au début de l'époque impériale beaucoup de petits fermiers libres est attribué par HARTMANN<sup>5</sup> à ce qu'Auguste supprima la conscription et introduisit les engagements volontaires. Des gens qui pouvaient à tout instant être requis pour le service militaire n'étaient pas aptes à faire des paysans. Les colons libres sont identiques à ce que seront plus tard les serfs attachés à

1. *Die peregrinen Gaugemeinden des römischen Reichs*. Rhein. Museum, 1895, p. 489.

2. *Die Landgemeinden im römischen Reich*. Philologus, LIII, 629.

3. *Das territorium legionis*. Hermes, XXIX, 481.

4. *Die amici populi romani republikanischer Zeit*. Dissertation. Strasbourg, 1895.

5. *Ueber den römischen Colonat und seinen Zusammenhang mit dem Militärdienste*. Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn, XVII, p. 125.



la glèbe, puisqu'ils sont soumis aux mêmes obligations. L'État était fortement intéressé au maintien du colonat afin de faciliter l'acquisition des biens-fonds, qui étaient grevés de lourdes charges. Une inscription, analogue à celle dont nous venons de parler, a été trouvée à Ain-Wassel par le médecin militaire français Carton, qui a rendu déjà bien des services à l'archéologie de l'Afrique romaine. Malheureusement, cette inscription est très abîmée et, par suite, les éclaircissements complémentaires donnés par SCHULTEN<sup>1</sup> sont très hypothétiques. Mais si l'explication du document offre par là de grandes difficultés, il en ressort cependant que les terres non cultivées étaient retirées au « conductor » et données en fermage par petits lots. Ed. MEYER<sup>2</sup> a tracé, dans un remarquable discours, un tableau intéressant du développement économique dans l'antiquité; je ne m'occuperai ici que de la partie concernant Rome. L'auteur se place directement à l'époque impériale et reconnaît que nous sommes encore éloignés d'une solution définitive du problème peut-être le plus important et le plus intéressant de l'histoire universelle, la chute du monde ancien. Bien que ses observations soient présentées sous forme d'aphorismes, elles n'en sont pas moins dignes de considération. Il estime que, plus la culture générale s'étend, plus elle perd en profondeur et qu'ainsi les classes cultivées cessaient fatalement d'être les classes dirigeantes; il pense encore qu'une des causes principales de décadence a été l'absorption de la population rurale par les villes et l'accroissement des grandes fortunes capitalistes; ces opinions mériteraient d'être examinées de plus près. Il faudrait aussi nous dire pourquoi le bien-être économique diminue si rapidement, pourquoi l'énergie de la bourgeoisie s'épuise, pourquoi l'État tout-puissant triomphe pour le malheur public. L'ouvrage de P. MEYER<sup>3</sup>, sur le concubinat romain, a été accueilli avec des éloges bien mérités. Dans ce travail extrêmement documenté, tenant grand compte des inscriptions, l'auteur étudie aux points de vue les plus divers cette forme du mariage encore inconnue à l'époque républicaine et qui fut créée par la législation d'Auguste; il expose le développement, dans les cercles bourgeois et militaires, de ce concubinat que les empereurs chrétiens même ne réussirent pas à déraciner d'un seul coup. Nous renvoyons nos lec-

1. *Die lex Hadriana de rudibus agris*. Hermes, XXIX, 204.

2. *Die wirtschaftliche Entwicklung des Allertums*. Iena, G. Fischer, 1895. (Voy. aussi les *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, Band LXIV, ix.)

3. *Der römische Concubinat nach den Rechtsquellen und den Inschriften*. Leipzig, Teubner, 1895.



teurs directement à ce consciencieux travail. DZIATZKO<sup>1</sup> montre que dans l'antiquité il n'y avait pas de législation spéciale pour protéger les droits de l'auteur ni de l'éditeur; par conséquent, les auteurs ni leurs héritiers ne pouvaient prétendre à régler seuls la reproduction de leurs œuvres littéraires; de même, les libraires n'avaient point le droit de se réserver, pendant un temps plus ou moins long, la reproduction manuscrite d'un ouvrage. Sous la direction de Studniczka, WIEGAND<sup>2</sup> a consacré à l'inscription monumentale de Pouzsoles (*lex parieti faciundo*) une étude approfondie, dans laquelle il expose brièvement mais nettement la partie juridique de cette loi; mais surtout il a refait la construction des portes, effectuée par Blossius, et il a écrit ainsi un excellent chapitre de l'histoire des constructions en bois dans l'antiquité. MASCHKE<sup>3</sup> a entrepris d'éclaircir quelques rapports entre le droit profane et le droit sacré. D'après lui, ce fut de la part d'Appius Claudius un acte purement scientifique de charger le collège des pontifes, augmenté de quatre membres plébéiens, de publier les formules d'accusation pour le public ignorant du droit. En opposition avec d'autres érudits, particulièrement Hartmann, il nie la portée politique de cette mesure, puisque, même dans ce cas, le citoyen ne pouvait pas plus se passer du concours d'un homme de loi que nous ne le pouvons de nos jours, où cependant les livres de loi sont à la portée de chacun; il faut pourtant faire remarquer que la publicité des formules judiciaires, introduite à ce moment, était un événement politique de grande portée. Les aphorismes de Mommsen<sup>4</sup> sur le droit funéraire chez les Romains donneront une impulsion nouvelle à l'étude de cette question importante. En ce qui concerne la succession, la parenté seule était considérée à l'origine; on y adjoignit plus tard le droit d'héritage. Ailleurs, l'auteur traite des associations qui se formaient pour l'acquisition d'une sépulture commune et il éclaire en passant les débuts du droit funéraire chez les chrétiens.

La croyance, si généralement répandue à l'époque impériale, qu'il est possible de connaître l'avenir a, comme on sait, influencé à bien des égards le mouvement politique. PLEW<sup>5</sup> a étudié la position prise

1. *Autor- und Verlagsrecht im Altertume*. Rhein. Museum, 1894, p. 559.

2. *Die Puteolanische Bauinschrift*. Dissertation. Freiburg, 1894. *Fleckeisen's Jahrbücher*. Leipzig, Teubner, 1894, p. 661.

3. *Profan- und Sacralrecht*. Festschrift für L. Friedländer. Leipzig, Hirzel, 1895, p. 322.

4. *Zum römischen Grabrecht*. Zeitschrift der Savignystiftung für Rechtsgeschichte, XVI, 203.

5. *Ueber die Divination in der Geschichtschreibung der römischen Kaiserzeit*. Festschrift für L. Friedländer. Leipzig, Hirzel, 1895, p. 360.



par les historiens à l'égard de cette question et a rassemblé avec soin les passages probants. Tandis que, chez Tacite, c'est le résultat qui décide de l'authenticité des présages, chez les historiens qui le suivent, il ne subsiste aucun doute sur l'infailibilité de telles prédictions. Dans Ammien Marcellin, nous voyons comment, sous l'influence de Julien, la divination reprit une nouvelle vie. ZIPPEL<sup>1</sup> étudie le culte secret de la mère des dieux en Phrygie, d'après son importance dans la lutte du paganisme contre le christianisme, et réunit une riche collection de documents. ANRICH<sup>2</sup> fait des recherches étendues sur le culte des mystères à l'époque impériale et explore, avec autant de science que de succès, un domaine très négligé. Il soumet à une critique sévère les rapports des mystères vis-à-vis de la philosophie et il prouve qu'il ne peut être question d'une influence directe de ces mystères sur le christianisme, quoiqu'ils aient contribué à augmenter et à propager l'élément mystique qui s'affirmait de plus en plus nettement dans l'Eglise. En s'appuyant sur le décret bien connu de Narbonne, qu'on a attribué à Vespasien, KRASCHENINIKOFF<sup>3</sup> explique la propagation graduelle du culte des empereurs et prouve que, plus la civilisation romaine fut développée, plus ce culte se propagea lentement dans les différentes provinces. L'étude de DOMASZEWSKI<sup>4</sup> sur la religion de l'armée romaine est fortement traitée, avec une parfaite connaissance des documents fournis par les auteurs, les inscriptions, les monnaies, les monuments. Les « dii militares » sont Jupiter, Mars, la Victoire, dont les images doivent figurer quand se produisent des événements importants. Mars, plus tard Mars ultor, devient, à partir du III<sup>e</sup> siècle, la divinité la plus importante. En commentant les « dii peregrini, » l'auteur consacre quelques pages aux cultes germaniques; Mercure et Hercule sont identiques avec Wotan et Donar; plus loin, il s'occupe des divinités celtiques (Campestres), de celles d'Illyrie et de Thrace (Silvanus, Apollon, Diane). Si répandu qu'ait été parmi les soldats le culte de Mithra, il n'était cependant pas un des dieux de l'armée au sens exact du mot. Pour finir, l'auteur disserte encore sur le génie de l'empereur, sur les sanctuaires des « principales » et sur les « scholae. » L'on revient toujours sur la question des « colonnes de Jupiter » ou

1. *Das Taurobolium*. Ibid., p. 498.

2. *Das antike Mysterieswesen in seinem Einflusse auf das Christenthum*. Göttingen, Vandenhoeck et Rupprecht, 1894.

3. *Ueber die Einführung des provincialen Kaisercultus im römischen Westen*. Philologus, LIII, 147.

4. *Die Religion des römischen Heeres*. Trèves, Lintz, 1895. (Westdeutsche Zeitschrift, XIV, 1.)



« colonnes de géants, » si nombreuses dans l'Occident. KOEHL<sup>1</sup> en donne une interprétation qui me semble bien sujette à caution. D'après lui, ce ne serait pas la représentation d'un combat entre un cavalier et un serpent à figure d'homme; il faudrait considérer ces monuments comme des pierres votives rappelant la protection accordée à une maison, à une ferme, à des champs, contre les éclairs et les orages. Jupiter à cheval serait la représentation du dieu du tonnerre et des éclairs, du maître du monde chevauchant à travers les airs; le dieu muni d'une roue serait le dieu du soleil. L'opinion de MUELLER<sup>2</sup> me paraît tout aussi sujette à caution; il faudrait, selon lui, donner une interprétation différente à chaque colonne d'après les données historiques et locales.

LIERS<sup>3</sup> ne veut pas soumettre les institutions militaires à une critique purement scientifique, il les étudie au point de vue militaire. Son ouvrage contient beaucoup de choses excellentes, notamment dans les chapitres sur les engins de guerre et la tactique militaire; la partie concernant les marches, les camps, les combats, le service des ambulances est trop écourtée et les observations sur le caractère belliqueux des peuples anciens et la tactique de certains chefs éveillent, à bien des égards, la contradiction. DAHM<sup>4</sup> traite avec compétence la question tant discutée de la construction du pilum et lui fait faire un pas appréciable; l'arme, telle qu'elle était employée à l'époque de César, est restée en usage pendant les deux siècles de l'époque impériale. DOMASZEWSKI<sup>5</sup> voit, sur un monument appartenant sans doute à l'époque de Claude, la représentation d'un cavalier auxiliaire. JUENEMANN<sup>6</sup> et GUENDEL<sup>7</sup> apportent leur contribution à l'histoire de la légion; ils montrent qu'ils connaissent à fond les documents épigraphiques. Non moins digne d'éloges est la consciencieuse étude de FIEBIGER<sup>8</sup> sur la marine impériale, son activité et son

1. *Eine neue Deutung der sog. Jupitergigantensäulen*. Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift, 1895, p. 105.

2. *Die Reitergruppe auf den römisch-germanischen Gigantensäulen*. Strasbourg und Bühl, 1894.

3. *Das Kriegswesen der Alten mit besonderer Berücksichtigung der Strategie*. Breslau, Köbner, 1895.

4. *Das pilum*. Bonner Jahrbücher, 1895, p. 226. Cf. Wochenschrift für Classische Philologie, 1895, p. 443.

5. *Das Denkmal des Centurionen Calidius*. Verhandlungen der Wiener Philologenversammlung. Leipzig, Teubner, 1894, p. 337.

6. *De legione Romanorum prima adiutrice*. Leipziger Studien für Classische Philologie, XVI.

7. *De legione II adiutrice*. Dissertation. Leipzig, 1894.

8. *De classium Italicarum historia et institutis*. Mit 3 Plänen und 4 Abbil-



organisation; il y ajoute une liste des officiers supérieurs et inférieurs.

Pour ce qui concerne la numismatique nous renverrons, avant tout, au résumé de KUBITSCHKE<sup>1</sup>, excellent guide pour orienter les recherches. Il faut attribuer une importance capitale au catalogue, établi par DRESSEL<sup>2</sup>, des monnaies de l'Italie primitive conservées à Berlin (aes rude, aes signatum, aes grave), et des monnaies qui ont été frappées en Étrurie et jusqu'en Calabre; à signaler aussi l'inventaire, dressé par POIX<sup>3</sup>, de la collection Marie-Thérèse. La liste générale, donnée par MAYR<sup>4</sup>, des monnaies de Malte, Gozzo et Pantellaria est un travail préparatoire à l'histoire de ces îles. KENNER<sup>5</sup> a dressé un excellent catalogue de l'importante collection de médailles des empereurs romains. Du même auteur<sup>6</sup>, nous avons une liste chronologique des plus anciennes monnaies frappées à Nicomédie; cette ville n'eut d'ateliers monétaires que dans les dernières années du règne de Dioclétien. Nous ne ferons que mentionner en note les plus importantes parmi les trouvailles de monnaies faites en Allemagne<sup>7</sup>.

SOLTAT<sup>8</sup> est d'avis que le moment n'est pas encore venu d'écrire un manuel raisonné de la chronologie romaine, et il entreprend d'aplanir les voies à ceux qui ne sont pas encore familiarisés avec des problèmes de ce genre. Malgré le but très louable que se propose l'auteur et la connaissance intime qu'il a de son sujet, l'ouvrage me paraît supposer, chez les lecteurs, une grande somme de notions préliminaires et ne pas être conçu d'une façon assez élémentaire pour servir d'introduction à des questions embrouillées. Le manuel de WISLICENUS<sup>9</sup> est destiné à rendre des services aux historiens, aux archéologues et aux astronomes; il expose en premier lieu les

dungen von Steindenkmälern. Leipziger Studien zur Classischen Philologie, 1894, p. 277.

1. *Rundschau über das letztverflossene Quinquennium der antiken Numismatik*. Programme. Wien, VIII Bezirk.

2. *Beschreibung der antiken Münzen in den Kgl. Museen zu Berlin*. Band III, Abteilung 1, Berlin, Spemann, 1894.

3. *Katalog der thesianischen Münzsammlung*. Programme. Wien, 1894.

4. *Die antiken Münzen der Inseln Malta, Gozzo, Pantellaria*. Programm des Wilhelmsgymnasiums München, 1894. Dissertation, 1895.

5. *Ueber römische Kaisermedaillons*. Berichte der Wiener Philologenversammlung, p. 315.

6. *Die ältesten Prägungen der Münzstätte Nicomedia*. Wiener numismatische Zeitschrift, XXVI, 5.

7. Correspondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift, 1894, p. 100 (Trèves), 1895, p. 184 (Cologne), p. 235 (Baldringen).

8. *Römische Chronologie*. Freiburg, Mohr, 1894.

9. *Astronomische Chronologie*. Leipzig, Teubner, 1895.



notions fondamentales de la géographie mathématique, puis les méthodes pour l'étude de la mécanique céleste afin d'engager les historiens à utiliser les tables astronomiques pour déterminer certaines dates historiques. Parmi les mémoires isolés, je ne citerai que les suivants : OLCK<sup>1</sup> complète un ouvrage précédent sur les années antérieures au Christ pendant lesquelles a commencé un cycle de vingt-quatre ans; UNGER<sup>2</sup> étudie la question très discutée de la durée du « trinundinum, » il veut savoir quand des assemblées du peuple pouvaient se tenir les jours de marché, fait des recherches sur les marchés hebdomadaires du nouvel an et des nones, discute les opinions émises par Matzat, Holtzapfel, Soltan, Olck sur l'égalisation des jours et défend celle qu'il a exposée lui-même autrefois sur l'égalisation des années. STERNKOPF<sup>3</sup> combat l'opinion de Mommsen d'après laquelle le jour intercalaire du calendrier Julien aurait suivi le VI<sup>e</sup> jour des calendes de mars; « bissextum » ne désignait d'abord que le jour double, plus tard le jour intercalaire lui-même.

Pour terminer, nous présenterons quelques courtes observations sur les travaux relatifs à la topographie de Rome. KIEPERT<sup>4</sup> nous donne un chef-d'œuvre de premier ordre; les plans de la Rome républicaine et impériale à l'échelle de 1/40,000, avec une carte du Capitole, du Palatin et des forums, dessinée à une échelle quatre fois plus grande, fort bien coloriée et avec le tracé de la Rome moderne; le « nomenclator » topographique qui est joint à l'ouvrage et qui a été rédigé par un connaisseur tel que HUELSEN a une valeur toute particulière; il donne non seulement tous les noms anciens ou modernes paraissant sur les cartes, mais indique aussi les documents justificatifs dans la littérature ancienne, ce qui est pour l'étude d'un secours inappréciable. La reconstitution du Forum par LEVY et LUCKENBACH<sup>5</sup> est très recommandable et commode pour s'orienter rapidement. Dans les recherches de HUELSEN<sup>6</sup> sur le Palatin, je trouve la preuve que, à la partie occidentale de la colline, là où se trouve aujourd'hui le pittoresque petit bosquet d'yeuses, s'élevait, d'après des fouilles récentes, le temple de la Magna Mater; plus loin, l'au-

1. *Zur römischen Chronologie für das 4-6 Jahrhundert der Stadt*. Fleckeisen's Jahrbücher, 1894, p. 353.

2. *Nundinalfragen*. Ibid., 1895, p. 497, 609.

3. *Das bissextum*. Ibid., 1895, p. 718.

4. *Formae urbis Romae antiquae*. Accedit nomenclator topographicus. Berlin, Reimer, 1895.

5. *Das Forum Romanum der Kaiserzeit*. München et Leipzig, Oldenbourg, 1895.

6. *Untersuchungen zur Topographie des Palatins*. Mitteilungen des archaeolog. Instituts, Röm. Abt., X, 3.



teur traite des fouilles opérées au début du siècle dernier dans les jardins Farnèse et au « Stade » en l'an 1552. D'après l'opinion très acceptable de MARX<sup>1</sup>, rien ne justifie cette désignation de « Stade » usitée depuis Rosa et Lanciani. Ce n'était d'ailleurs pas un lieu public, mais un portique étendu en forme d'arène qui faisait partie des bâtiments composant la « domus Augusti »; les espaces non pavés étaient le jardin impérial, comme il ressort clairement d'une comparaison avec la description des jardins que nous trouvons dans Pline. HUELSEN<sup>2</sup> publie des recherches approfondies sur le Quirinal, les voies les plus importantes et les maisons particulières, les thermes encore peu connus de Constantin, la passion des empereurs flaviens pour les grandes constructions dans cette région, les antiques sanctuaires de Salus, de Quirinus et de Semo Sancus, enfin les portes du mur de Servius sur la colline du Quirinal. Le même auteur<sup>3</sup> arrive, en ce qui concerne les théâtres romains, à des résultats nouveaux; d'après lui, 50,000 personnes au plus pouvaient trouver place au Colisée, environ 44,600 au théâtre de Marcellus, 40,000 au théâtre de Pompée; le Circus Maximus aussi était un peu moins étendu qu'on ne l'a longtemps admis. Dans la question bien connue du Panthéon (*Rev. hist.*, LIX, 385), DELL<sup>4</sup> renvoie les lecteurs à ses propres recherches depuis l'année 1890 et dans lesquelles il met en lumière les remaniements profonds opérés sous Hadrien.

W. LIEBENAM.

1. *Das sogenannte Stadium auf dem Palatin*. Jahrbuch des archaeolog. Instituts, X, 129.

2. *Zur Topographie des Quirinals*. Rhein. Museum, 1894, p. 379.

3. *Il posto degli Arvali nel colosseo e la capacità dei teatri di Roma antica*. Bulletino comunale, 1894, p. 312.

4. *Studien am Pantheon*. Verhandlungen der Wiener Philologenversammlung. Leipzig, Teubner, 1894, p. 343.



## COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

**Die Chronologie der altchristlichen Literatur bis auf Eusebius,**  
von Ad. HARNACK. I. Leipzig, Hinrichs, 1897. In-8°, xvi-732 pages.

**Anciennes littératures chrétiennes.** La littérature grecque, par  
P. BATIFFOL. Paris, Lecoffre, 1897. In-42, xvi-347 pages.

M. Harnack est incontestablement, de tous les savants d'aujourd'hui, celui qui connaît le mieux les origines du christianisme. L'étendue de son érudition, dans ce vaste domaine, dépasse toute attente. Il n'est pas un manuscrit dont il n'ait connaissance, pas une date qu'il n'ait discutée et pas un fait dont il n'ait cherché la place. Les *Textes et recherches* qu'il a fondés avec M. de Gebhardt ont enrichi la littérature historique d'un nombre déjà considérable de dissertations, toutes intéressantes et utiles et dont plusieurs ont une réelle valeur. Il a lui-même élucidé, avec une autorité incontestée, un grand nombre des problèmes les plus délicats de l'ancienne histoire chrétienne. Mais cet érudit est un historien, et, en étudiant le détail des faits, il n'oublie pas un instant leur valeur relative et leur signification dans le développement de la pensée chrétienne. Son *Histoire des dogmes* est le livre le plus profondément pensé et le plus fortement conçu qui ait été écrit, depuis un grand nombre d'années, sur l'histoire du christianisme, et il y a toute une philosophie dans sa manière de comprendre l'histoire de l'Eglise. Après la synthèse, il nous a donné l'analyse, et son *Histoire de l'ancienne littérature chrétienne jusqu'à Eusèbe*, dont les deux premiers volumes ont paru en 1894, est un essai très heureux de réunir et de classer tous les renseignements qui sont conservés sur les anciens documents de l'histoire ecclésiastique. Ces deux volumes contiennent avant tout l'étude de ce qu'on appelle la tradition des textes, l'énumération et le classement des manuscrits et le dépouillement des citations des Pères. C'est un inventaire extrêmement complet de la patristique de la première époque, mais ce n'était encore que le soubassement de l'édifice que M. Harnack veut élever. Dans le volume que nous annonçons, et qui forme en réalité la deuxième partie de l'*Histoire de la littérature chrétienne*, ou plutôt le premier volume de cette deuxième partie, l'auteur s'attaque aux livres eux-mêmes, et il entreprend de donner à chacun sa place et sa date dans l'histoire de l'Eglise. Un autre volume conduira cette étude chronologique d'Irénée à Eusèbe, et l'auteur a l'intention de compléter son œuvre par un tableau d'ensemble, qui sera une véritable histoire littéraire des premiers siècles de l'Eglise et qui achèvera le monument.



Appelé à rendre compte d'un livre tel que celui-là, j'éprouve un sentiment bien naturel d'inquiétude. Ce n'est pas ici que je pourrais discuter, si j'avais la science nécessaire, les mille problèmes que pose un travail de cette importance et de cette étendue, et j'avoue que je ne me risquerais pas sans crainte à entrer en discussion avec M. Harnack. Se borner à énumérer les dates que l'auteur pense avoir déterminées et en donner le tableau serait mal servir un historien dont le livre demande autre chose qu'une simple analyse. Après tout, l'importance d'un ouvrage de cette nature n'est pas dans les dates et dans les chiffres. Un historien succède à un historien, et un nouveau système chronologique prend la place du précédent. Ce qui demeure, c'est la méthode de l'historien, c'est la conception de l'histoire qui lui est personnelle et son intelligence de la valeur et de la signification des faits. C'est, je pense, de ce point de vue que le grand public doit considérer une œuvre comme celle de M. Harnack.

Il faut pourtant suivre l'auteur dans le développement de son système et, pour cela, prendre avec lui un point d'appui solide dans l'étude des documents les plus sûrs de l'ancienne chronologie chrétienne.

Les listes d'évêques forment naturellement le cadre et l'ossature de l'ancienne histoire de l'Église et, parmi elles, les listes des évêques de Rome occupent le premier rang. Nous les trouvons, soit dans Eusèbe, dont les différents ouvrages, en partie mal conservés, ont grand-peine à être mis d'accord, soit dans les documents de l'ancienne tradition ecclésiastique. M. Harnack s'établit, ainsi qu'il le devait, dans la liste des évêques de Rome comme dans une place d'armes dont il fait le point de départ de ses excursions chronologiques. Mais quelles sont les sources, soit d'Eusèbe, soit de la tradition ecclésiastique? Ici, dès l'abord, nous entrons dans l'hypothèse, et M. Harnack y manœuvre, parfois avec beaucoup de bonheur, toujours avec une distinction parfaite. Pour lui, la source principale d'Eusèbe est la Chronographie de Jules l'Africain, qui écrivait en 221, et, quant au plus ancien catalogue ecclésiastique, le Catalogue libérien, c'est à la Chronique d'Hippolyte qu'il est emprunté, pour la période des origines. Essayant de remonter au delà de ces deux anciens auteurs, M. Harnack s'applique à reconstituer la liste des évêques qu'ont eue entre les mains Julius Africanus et Hippolyte, et, chose inattendue, il la fait commencer, non par le nom de saint Pierre, mais par les deux noms conjoints de saint Pierre et de saint Paul. Il est certain que, d'après les plus anciens témoignages, saint Pierre et saint Paul sont toujours associés dans le souvenir de la fondation de l'Église de Rome, et qu'à l'époque même où Rome est déjà devenue la *cathedra Petri*, la série des évêques ne commence encore qu'avec Linus, « le premier évêque après saint Pierre » ou même « après les Apôtres. » Mais c'est aller bien loin que de corriger d'une telle manière, par une pure conjecture, la première ligne du premier document de la tradition. Pour ce qui est du séjour de saint Pierre à Rome et de son martyre, M. Harnack ne les met pas en doute; il est vrai qu'il considère les



vingt-cinq années de saint Pierre comme une combinaison postérieure de la légende.

Quant aux premiers évêques de Rome dont la tradition nous a conservé les noms, dans quel sens peuvent-ils être appelés évêques? Il est certain que dans les premiers temps la monarchie épiscopale n'existait pas à Rome, et on ne peut guère douter que l'Église n'ait été administrée assez longtemps par un collège de directeurs. Comme le dit bien notre historien, c'est à Rome que l'épiscopat monarchique a acquis sa valeur universelle, car les notions de tradition et de succession, qui lui ont donné son caractère, sont des idées romaines. Mais comment le passage a-t-il pu se faire de l'ancienne organisation collégiale à l'institution d'un pouvoir unique et personnel? M. Harnack le dit très justement : ce changement a été certainement préparé, car il faut bien qu'un conseil soit présidé. Je n'insiste pas sur l'hypothèse que l'auteur avance un peu rapidement et d'après laquelle le pouvoir de ces anciens présidents du conseil de l'Église a pu être alternatif : ceci est une supposition en dehors des textes; mais je retiens, comme ayant la plus grande autorité, la conclusion de M. Harnack : « La légende d'un épiscopat établi par les Apôtres atteste que les anciens *ἐπίσκοποι*, avant de posséder les droits monarchiques et même apostoliques, étaient déjà en réalité les chefs de la communauté. Si la légende s'est fait accepter sans contradiction, c'est qu'elle couronnait les hommes qui avaient le plus travaillé au bien de l'Église et en particulier des hommes qui avaient étendu leur sollicitude bien au delà de leur communauté, les évêques de Rome (p. 200). »

De saint Pierre, nous passons à saint Paul. Il faut dire ici que notre auteur a pour principe de ne pas séparer les écrits du Nouveau Testament du reste de la littérature chrétienne, et ceci est même ce qui a le plus vivement attiré l'attention sur son livre. Par un coup hardi, M. Harnack recule de deux ans, ou environ, toutes les dates de la vie de l'Apôtre. Pour lui, saint Paul a souffert le martyre dans l'été de 64, tandis que le livre des Actes s'arrête à l'année 59 ou 58; neuf ou dix épîtres de Paul ont été écrites avant 59, et il reste, entre l'arrivée de Paul à Rome et son martyre, cinq ou six ans dans lesquels il faut placer sa libération et ses derniers voyages, qui l'ont probablement conduit jusque sur les côtes d'Espagne.

Tout ceci nous mène bien loin de l'ancien système de l'école de Tubingue. M. Harnack est, en effet, très dur pour Baur et très sévère pour ses idées : « Il y a eu, dit-il, un temps, — et le grand public en est resté à ce moment, — où l'on croyait devoir considérer toute la plus ancienne littérature chrétienne, y compris le Nouveau Testament, comme un tissu de falsifications. Ce temps est passé. Ce fut, pour la science, une époque où elle a beaucoup appris, mais après laquelle elle a beaucoup à désapprendre. Les résultats de nos recherches dépassent, dans la réaction, l'opinion moyenne de la critique actuelle. La plus ancienne littérature ecclésiastique est, dans ses principaux éléments,



authentique et digne de foi. Il n'y a probablement dans tout le Nouveau Testament qu'un seul livre, la seconde Épître de Pierre, qui soit pseudonyme, au sens rigoureux du mot, et, en dehors des falsifications gnostiques, les écrits pseudonymes ont été peu nombreux dans l'Église jusqu'à l'époque d'Irénée. Ce sont surtout des écrits qui portent le nom de saint Pierre. Dans un cas particulier, à propos des Actes de Thècle, nous avons conservé le souvenir de la condamnation prononcée par l'Église contre le faussaire. Il y a même fort peu d'écrits qui aient été, comme les Épîtres pastorales, interpolés au <sup>II</sup> siècle, et plusieurs de ces interpolations sont tout aussi innocentes que celles de nos catéchismes ou de nos cantiques (p. viii). » Cette déclaration sonne comme un coup de clairon. Il n'en faudrait pas conclure que M. Harnack est un orthodoxe ni qu'il accepte les anciennes idées traditionnelles sur le canon du Nouveau Testament. Ce ne serait pas non plus le connaître que de croire qu'il cherche à ménager la droite et à se faire bien venir d'elle. « Il suffit, ajoute-t-il presque aussitôt, de considérer la correction qu'on a fait subir à l'adresse de l'Épître aux Éphésiens, l'attribution de plusieurs épîtres à saint Pierre (*I<sup>a</sup> Petri*), à saint Jacques, à Jude, à Barnabas, à saint Paul (épître aux Hébreux), le fait qu'on a mis les écrits johanniques sous le nom du fils de Zébédée, enfin les remaniements que les Évangiles ont subis, surtout dans leur fin, pour reconnaître qu'il s'est fait au <sup>II</sup> siècle un travail profondément troublant dans la tradition (p. ix). » Il nous suffit de ces mots pour mesurer la distance qui sépare M. Harnack des opinions reçues. Selon lui, l'auteur du quatrième évangile ne prétend nullement être le fils de Zébédée; on ne peut pourtant douter qu'il n'ait été avec l'apôtre Jean dans un rapport tout particulier. « L'apôtre et l'évêque de l'Asie a été le presbytre Jean, palestinien, juif helléniste et disciple de Jean *latiore sensu*. Il a vécu longtemps, jusque sous Trajan, il a écrit l'Apocalypse vers la fin du règne de Domitien et il a composé l'Évangile et les Épîtres entre 80 et 110. Son Évangile est probablement sorti des souvenirs qu'il avait recueillis auprès de l'apôtre Jean lui-même (p. 677). » Les traditions relatives aux deux Jean se sont bientôt confondues. Ce presbytre Jean a, pour notre nouvel historien, une importance toute particulière. C'est sous son influence qu'a été canonisé, entre 120 et 140, l'« Évangile tétramorphe. » Quant aux trois Évangiles synoptiques, ils sont très anciens, du moins dans leurs parties principales, et on ne peut nier que notre Évangile de Mathieu n'ait été composé très peu après la destruction de Jérusalem.

Les opinions d'un savant tel que M. Harnack sur les écrits du Nouveau Testament sont naturellement ce qui attire le plus l'attention du public, en raison surtout du caractère relativement conservateur de sa critique. Ce ne sont pourtant, à mon sens, que des conséquences et des corollaires. La question fondamentale est une question de principe; c'est celle-ci : faut-il croire, comme l'a affirmé l'école de Tubingue, que l'ancienne littérature chrétienne soit le produit de l'antithèse et de la



synthèse de deux tendances, presque aussi opposées au début que pourraient être deux religions, le judéo-christianisme et le paulinisme, dont la fusion progressive a produit l'Église catholique? M. Harnack nie absolument, et l'antithèse et la synthèse, et cela pour la raison que voici : en dehors de saint Paul et peut-être des cercles gnostiques, il n'y a pas eu de véritable paulinisme dans l'Église. Paul n'a jamais été compris; dans le domaine de la pensée, il n'a pas laissé de disciples, il n'a pas fondé d'école; il a laissé ses Épîtres, qui valent plus qu'une école, mais c'est une étude assez attristante que celle de la pensée des élèves de saint Paul, qui ne savent pas comprendre ce qu'il y a de nouveau dans le christianisme et pourquoi ils ne sont pas juifs. L'« ethno-cohristianisme vulgaire, » comme l'appelle M. Harnack, est aussi loin que possible de la doctrine de Paul, et, entre le Nouveau Testament et les Pères apostoliques, il y a un abîme à l'égard de la pensée. Ceci n'est pas écrit en toutes lettres dans la *Chronologie* de M. Harnack, mais c'est le résumé de l'*Histoire des dogmes* et c'est certainement la philosophie de l'œuvre d'érudition qui nous occupe. Il y a des choses qui ne sont pas dites dans un livre et qui en font pourtant toute la valeur.

J'en ai dit assez pour faire comprendre l'importance d'un ouvrage comme celui de M. Harnack. Quant au détail des faits et des dates, je l'abandonne aux discussions des érudits. Il est pourtant deux réserves que je ne peux pas ne pas apporter à mes éloges. La première est de pure forme : ce livre est peu clair et difficile à étudier. Ne le reprochons pas trop vivement à l'auteur, car il faut être bien sûr de sa boussole pour se diriger en ligne droite au milieu d'un pareil océan. Il me semble néanmoins qu'un homme d'une telle science aurait pu avoir un peu plus de pitié de notre ignorance. Le cadre de sa chronologie est fourni par les années d'Abraham, telles que les donne la *Chronique* d'Eusèbe. L'auteur ne nous en donne jamais le synchronisme avec les années de Jésus-Christ, sans doute parce que c'est une matière abstruse et pleine de dangers. Mais combien y a-t-il de personnes en Europe qui soient capables de réduire les années d'Abraham en années de l'ère chrétienne? L'opération est si délicate que je n'oserais pas en donner la formule, de peur de tomber en quelque erreur. Or, dans tout le livre de M. Harnack, il n'y a pas même une note pour nous diriger en cette question dont dépend toute la chronologie chrétienne. Peut-être les savants allemands ont-ils quelquefois le tort de supposer leurs lecteurs trop instruits.

Ce que l'on pourrait reprocher à plus juste titre à M. Harnack, c'est l'esprit d'hypothèse. Il se meut dans l'hypothèse, il en vit, il la respire et il semble que parfois (ainsi du reste que beaucoup d'historiens distingués, surtout en Allemagne) il cesse de se rendre compte de la distance qu'il y a entre un texte reconstitué par conjecture et un document. Je ne veux pas en donner d'exemple pour ne pas me laisser entraîner dans la discussion. Mais je me fie au jugement des savants plus autorisés; il me semble qu'ils estimeront que dans cet ouvrage,



vraiment presque sans égal par l'étendue du sujet et par la science de l'auteur, l'esprit de combinaison tient une trop grande place. M. Harnack répondra que sans conjectures on n'écrit pas l'histoire; qu'il n'est pas un de nous qui ait traité d'un sujet quelque peu général sans faire la part très large à l'hypothèse, que tout ce qu'il risque, c'est de se tromper quelquefois en des points de détail et que ceci est peu de chose en regard des questions de méthode et de principes, et il aura raison. Il n'en restera pas moins, par moments, un peu de malaise dans l'esprit des lecteurs. Mais n'insistons pas, puisqu'il s'agit d'un maître.

M. l'abbé Batiffol nous en voudrait si nous parlions longuement de son livre après avoir renoncé à discuter en détail celui de M. Harnack. Mais il est juste de dire que son manuel est fait avec compétence et avec soin et qu'il rendra certainement des services à l'étude. Cet ouvrage est le premier volume d'une *Bibliothèque de l'enseignement de l'Histoire ecclésiastique*, à laquelle il faut souhaiter bon succès. Puissent des travaux indépendants et sérieux répandre de plus en plus, non seulement l'érudition, mais la science historique dans le clergé français! Je crois pourtant qu'un manuel d'enseignement comme est celui de M. Batiffol aurait eu tout à gagner à être tenu en dehors des questions relatives au Nouveau Testament. Quand on connaît la gravité et la délicatesse des questions qui se posent à l'endroit des écrits bibliques, on comprend à peine qu'on ait eu la pensée d'en donner l'état en quelques pages, surtout lorsque cet exposé se borne à mettre en regard l'opinion du P. Cornély d'une part, de MM. Jülicher et Harnack de l'autre. Le Nouveau Testament mérite mieux que cela. De toute manière, il est bien difficile de traiter de l'ancienne littérature chrétienne sous la forme d'un manuel. Pour moi, je ne l'essaierais pas.

Samuel BERGER.

---

Paul-Emil RICHTER. *Bibliotheca Geographica Germaniae*. Literatur der Landes- und Volkskunde des Deutschen Reichs bearbeitet im Auftrage der Zentral Kommission für wissenschaftliche Landeskunde von Deutschland. Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1896. In-8°, 842 pages. — Autoren Register. Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1897. In-8°, 54 pages.

Cet ouvrage paraît sous les auspices de la Commission centrale pour la connaissance scientifique de l'Allemagne, commission qui s'est constituée en 1883 et qui patronne la publication bien connue des *Forschungen zur deutschen Landes- und Volkskunde*. C'est en 1889 que la tâche en fut confiée à M. Richter, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque royale de Dresde; elle était terminée en 1895. Seul, parmi les



États allemands, le gouvernement prussien a contribué, mais pour une large part, à la dépense.

Le programme était celui-ci : dresser un catalogue de toutes les cartes, ouvrages, recueils périodiques relatifs à la connaissance de l'Allemagne, les articles de journaux et de revues étant exclus, sauf les tirages à part. Le sous-titre dit avec précision : *Landes- und Volkskunde*, connaissance du pays et de ses habitants, c'est-à-dire géographie physique et humaine. Le terme Allemagne devait être entendu au sens large ; toutefois, comme un catalogue du même genre était en préparation (il doit être aujourd'hui terminé) pour l'Autriche, il parut inutile d'insérer les titres des ouvrages relatifs à ce pays.

M. Richter explique dans une courte préface comment ses collaborateurs et lui ont opéré : ils ont dépouillé les recueils bibliographiques généraux et spéciaux, puis les catalogues de quelques grandes collections, par exemple ceux des Bibliothèques royale et municipale de Dresde, du British Museum pour les cartes, de la Bibliothèque de la Société de géologie allemande, de la Bibliothèque commerciale de Hambourg, de la Chambre de commerce de Leipzig, de l'Académie forestière de Freiberg, etc. Trente-trois catalogues en somme ont été dépouillés et un plus grand nombre consultés. Il est difficile de ne pas procéder de cette façon, au moins pour préparer le travail. Mais il est évident, quel que soit le nombre des recueils consultés, qu'on reste pour ainsi dire à leur merci, lorsqu'on ne fait pas ensuite des fiches ainsi rassemblées un sérieux examen critique. Dans le cas présent, il ne semble pas qu'on ait apporté à cette seconde partie du travail toute l'attention nécessaire. Et d'abord se baser pour faire un choix sur la présence du nom d'Allemagne ou d'une des parties de l'Allemagne dans le titre d'un ouvrage n'est pas un critérium suffisant. Qu'est-ce par exemple qu'a de géographique l'ouvrage suivant : Hille (Karl Aug.), *Skizzen, gesammelt auf einer wissenschaftlichen Reise durch Deutschland, Frankreich und England, mit besonderer Berücksichtigung der operativen Chirurgie, der Lehre von der Syphilis, den Augen- und Haut-Krankheiten in d. J. 1845-47*. Leipzig, 1849 ? ou encore celui-ci : Cruel (R.), *Geschichte der deutschen Predigt im Mittelalter*, Detmold 1879 ? En réalité, il y a ici une équivoque ; malgré le sous-titre *Landes- und Volkskunde*, l'auteur a pris trop souvent le mot géographique avec le sens que nous lui donnons dans l'expression : *Index géographique*, c'est-à-dire *Index des noms de lieux*. C'est une tout autre conception, mais qui n'a plus rien de vraiment géographique. L'inconvénient du système de dépouillement éclate surtout lorsqu'il s'agit d'ouvrages anciens, ne figurant dans les catalogues consultés que par une ou plusieurs éditions qui ne sont pas les premières. Ainsi, par exemple, la plus ancienne édition citée de la *Germaniae ex variis scriptoribus perbrevis explicatio* de Pirckheymer est celle de Wittenberg, 1571, alors que l'édition princeps est de 1532. La série des anciennes cartes allemandes est particulièrement défectueuse ; je n'y vois figurer ni la carte de Bavière en deux feuilles



d'Aventinus, de 1523, ni, ce qui est plus grave, la grande carte de Bavière de Philippe Apian, en 24 feuilles (1566), qui est une merveille<sup>1</sup>.

Dans une œuvre de ce genre, l'arrangement est pour beaucoup; il s'agit avant tout de faciliter les recherches. Cinq grandes divisions ont été adoptées : bibliographies relatives à l'Allemagne, histoires de la connaissance du pays...; cartes et plans; ouvrages descriptifs et voyages; géographie physique; les habitants. Chacune de ces parties se subdivise naturellement en plusieurs autres, et ainsi de suite, quelquefois jusqu'à l'extrême. La cinquième partie, qui à elle seule occupe plus de la moitié du volume, se décompose ainsi en neuf chapitres. Parmi eux, le huitième, pour prendre un exemple, intitulé : *Wirthschaftliche Kultur*, admet encore douze subdivisions. La sixième : commerce et échanges, comprenant : a) Généralités; 1. Journaux; 2. Répertoires d'adresses; 3. Livres; 4. Hanse; 5. Commerce en général; 6. Commerce spécial; 7. Loteries; 8. Poids et mesures; 9. Monnaies; 10. Postes et télégraphes; 11. Douanes et impôts; b) Commerce intérieur; c) Commerce maritime. Les recherches, au milieu de toutes ces subdivisions, ne laissent pas que d'être assez compliquées; une table générale des matières, à la fin, permet heureusement d'arriver plus vite à l'objet des recherches, mais il manquait une table alphabétique par noms d'auteurs, et l'inconvénient s'est immédiatement fait sentir puisque l'auteur s'est empressé d'en faire paraître une à part.

Ce répertoire n'est donc pas parfait, c'est trop une simple compilation, la préoccupation scientifique en est absente. Mais il faut reconnaître qu'une œuvre de ce genre, scientifiquement conduite, entraînerait à des recherches très étendues, souvent très difficiles, qui retarderaient d'autant l'heure de la publication. Tel qu'il est, il n'en rendra pas moins des services, et l'on serait heureux d'en posséder un semblable pour la France.

L. GALLOIS.

1. La carte routière anonyme de l'Allemagne intitulée : *Dast ist der Rom Weg...* ne figure dans le corps de l'ouvrage qu'avec la date approximative de 1550, d'après le catalogue du British Museum. A l'appendice est indiquée l'édition de la même carte avec le nom de l'éditeur de Nuremberg, G. Glogkendon, mais c'est par erreur sans doute qu'on a imprimé la date de 1561. Cette carte doit être celle qui est au Musée germanique et porte la date de 1501. — Il y aurait bien d'autres lacunes à signaler; c'est ainsi par exemple qu'on est étonné de ne pas voir figurer dans la subdivision relative aux fleuves allemands l'opuscule bien connu de A. Penck, *die Donau*. C'est, il est vrai, un tirage à part d'une revue qui se publie à Vienne (*Vorträge der Vereines zur Verbreitung naturwissenschaftlicher Kenntnisse in Wien*, Jahrg. XXX, Heft 1, 1891), mais le fleuve y est étudié au point de vue physique, sans préoccupation des territoires politiques qu'il traverse.



**P.-J. Blok. *Geschiedenis van het nederlandsche volk. III. Groningue, Wolters, 1896. In-8°.***

L'excellente histoire du peuple néerlandais de M. P.-J. Blok, dont nous avons analysé ici même les deux premiers volumes<sup>1</sup>, se continue rapidement. Dans la troisième partie de son grand ouvrage, qui va du départ de Philippe II pour l'Espagne (1559) jusqu'à la trêve de douze ans (1609), l'auteur aborde le récit des événements glorieux auxquels les Hollandais ont donné le nom de guerre de quatre-vingts ans (*tachtig-jaarige oorlog*). Cette époque ne constitue pas seulement la période la plus brillante et la plus importante de l'histoire des Pays-Bas, elle en est encore sinon la mieux connue, du moins la plus étudiée. Depuis Bor et van Meteren jusqu'à M. Fruin, le maître le plus éminent de l'école historique hollandaise contemporaine, elle n'a cessé d'attirer invinciblement les travailleurs, et le nombre des ouvrages d'ensemble, des dissertations spéciales et des publications de mémoires, de correspondances et d'actes diplomatiques auxquels elle a donné lieu égale sans doute, s'il ne le surpasse, celui des travaux consacrés au reste de l'histoire de Hollande. Dominer cette énorme littérature n'est pas chose aisée, et il est plus difficile encore de reconnaître, sous des documents altérés presque tous par les passions politiques ou religieuses de leurs auteurs, la réalité historique. Disons tout de suite que M. Blok y a réussi. Son récit des cinquante années comprises entre 1559 et 1609 est aussi exact qu'il est possible de l'être dans l'état actuel de la science, et il témoigne de l'impartialité la plus complète. Il ne vise ni au dramatique ni au pittoresque, mais à la simple et nue vérité. Il est également éloigné de l'enthousiasme protestant d'un Motley ou de la véhémence catholique d'un Kervyn de Lettenhove : il se distingue avant tout par le calme et par le sang-froid.

M. Blok s'est attaché beaucoup plus dans son troisième volume que dans les deux précédents à l'histoire purement politique. Il est impossible en effet de comprendre la formation de la république des Provinces-Unies sans connaître, au moins dans leurs traits essentiels, les diverses péripéties de leurs rapports non seulement avec l'Espagne, mais encore avec la France, l'Angleterre et l'Empire. Au xvi<sup>e</sup> siècle, plus encore qu'au xv<sup>e</sup>, l'histoire des Pays-Bas se rattache intimement à l'histoire générale de l'Europe, et c'est un des grands mérites de l'auteur que d'avoir accordé à l'intervention des grandes puissances l'importance qui lui revient. M. Blok a su d'ailleurs très habilement garder la juste mesure. Il ne s'égare pas dans l'exposé des négociations et des intrigues diplomatiques. Le lecteur ne perd jamais de vue les Pays-Bas, même lorsqu'il lui arrive d'être momentanément transporté hors de leurs frontières. L'histoire étrangère n'étouffe pas l'histoire

1. *Rev. hist.*, t. LI, p. 380, t. LIX, p. 175.



nationale. Les provinces révoltées restent continuellement au premier plan. J'avouerai pourtant que j'ai moins trouvé dans ce troisième volume que dans les deux précédents l'action même du peuple néerlandais. Débordé par la masse des faits politiques et militaires qu'il avait à raconter, M. Blok a craint, dirait-on, de donner aux causes sociales et économiques, qui, à côté de la question religieuse, ont tant contribué à déterminer la marche des événements, toute l'importance qu'elles méritent. Bien des questions se présentent à l'esprit dont, plus que personne, M. Blok eût pu donner la solution. Dans quelle mesure l'attitude religieuse de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple a-t-elle été influencée par la situation économique de ces divers groupes? Quelles sont les causes qui ont favorisé en même temps l'extension de la démagogie en Flandre et celle du calvinisme? Comment expliquer le triomphe de ce dernier dans le nord, alors qu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle les protestants y étaient encore en minorité? Sans doute, dans l'état actuel de nos connaissances, la réponse à ces problèmes n'est pas aisée, et il faut se garder de se laisser entraîner à la légère à invoquer des facteurs économiques et sociaux là où l'on n'en peut pas clairement démontrer l'existence. Plus la mode est aujourd'hui à l'histoire sociale, plus il importe à l'historien consciencieux de se garder de tout excès en cette matière. M. Blok a préféré en bien des cas l'abstention à une solution hasardée. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'il a souvent (par exemple dans son excellent chapitre sur la séparation des provinces du nord d'avec celles du midi) indiqué la voie dans laquelle il convient, semble-t-il, de se diriger. Le succès de son livre et l'autorité de son nom ne peuvent manquer d'attirer les historiens hollandais vers plus d'un domaine encore inexploré. Toute œuvre de synthèse n'est-elle pas, en même temps qu'un tableau de ce que nous savons, une excitation à de nouvelles recherches?

H. PIRENNE.

---

**Bullarium Trajectense. Romanorum Pontificum Diplomata quotquot olim usque ad Urbanum Papam VI (an. 1378) in veterem Episcopatum Trajectensem destinata reperiuntur, collegit et edidit Gisbertus BROM. II Tomi. Haga-Comitis, Mart. Nijhoff, 1894-1896. In-4°, LXXX-426 pages. 24 florins.**

En un temps assez court, l'éditeur de ce livre a pu accomplir une tâche qui n'était rien moins qu'aisée. En compulsant les archives du Vatican, où il consulta en premier lieu les *Regesta Vaticana* et les *Regesta Avenionensia*, puis les *Regesta de Curia et Secreta*, qui lui fournirent aussi quelques documents, en fouillant dans les archives et les cartulaires de la Hollande et des pays qui l'environnent, il a réuni dans son Bullaire environ 2,300 documents, dont une très grande par-



tie était tout à fait inconnue. Dans ce nombre, à peine y en a-t-il deux cents qui soient originaux. De ces 2,300 documents, 1,800 se rapportent au xiv<sup>e</sup> siècle, 44 seulement sont antérieurs au xiii<sup>e</sup> (voy. les listes dans l'Introduction, p. vi), ce qui concorde assez bien avec le nombre des bulles papales dans les évêchés environnants. Quant à la méthode suivie par l'éditeur, on ne saurait trop louer le soin qu'il s'est donné pour rendre facile l'usage de son livre en multipliant les indications de provenance, les notes sur les documents imprimés dans d'autres collections, les identifications des noms de lieux et de personnes.

Il y a joint, à la fin des tables, « rerum, locorum, personarum, » une table des « Initia bullarum, » un « librorum adhibitorum elenchus; » une introduction détaillée et une liste d'« addenda et corrigenda. » En général, l'auteur a suivi pour l'édition des chartes les règles qui ont été proposées par la Société historique d'Utrecht.

On pourrait se demander pourquoi l'auteur n'a pas inséré dans ses volumes le texte complet des bulles qui sont imprimées dans des cartulaires peu connus, et s'est borné à en donner des extraits, comme il a fait pour celles qui se trouvent dans des cartulaires hollandais; pourquoi il n'a pas donné le texte complet de ces derniers documents aussi, sachant qu'ils sont souvent imprimés d'une manière peu satisfaisante. Peut-être des obstacles matériels se sont-ils opposés à ces arrangements, une édition de cette nature, même si, comme dans le cas présent, elle se fait « auspiciis societatis historicae Rheno-Trajectanae, » ne pouvant compter sur un assez grand débit. Nous convenons en outre, avec l'éditeur, qu'il est presque impossible dans un cartulaire, où il faut presque toujours sacrifier quelque chose de la théorie à des considérations pratiques, de contenter tout le monde et de se tenir à « una eademque norma. » Après un examen attentif, surtout des premières livraisons, nous osons affirmer qu'il a fait ce qu'un éditeur consciencieux doit faire et plus encore. Une seule remarque, du reste, à ce qu'il nous semble de quelque importance, nous sera permise : nous ne sommes pas tout à fait sûr que l'auteur nous ait donné tous les documents qui se rapportent à l'évêché d'Utrecht avant 1378 : sa description des frontières de l'évêché (Praef., p. ii) est assez vague et insuffisante. Je conviens que le reste ne sera pas grand'chose, mais « parte Gelriae necnon majore parte Groningae exceptis, » les frontières de la Hollande actuelle « provinciis Brabantia et Limburgia exceptis » ne sont pas tout à fait identiques avec celles de l'évêché d'Utrecht au moyen âge. Il se peut aussi, — mais la faute est moindre, — que l'auteur ait placé dans son cadre quelques documents de la Betuwe qui se rapportent plutôt à l'archevêché de Cologne. La faute, dans le premier cas, n'est plus à réparer; car qui est-ce qui compulserait les registres du Vatican une seconde fois pour faire peut-être une maigre récolte de quelques documents de peu d'intérêt? Pourtant il y aurait lieu de regretter l'omission de ces quelques documents.

Et maintenant ces 2,300 documents du moyen âge, dont les trois



quarts au moins étaient inconnus et parmi lesquels seulement 6 se trouvent être « spurii, » que nous apprennent-ils sur l'histoire politique et ecclésiastique de la période qui s'étend entre 696 et 1378? Pour l'histoire politique, ce n'est pas grand'chose, comme l'auteur l'indique lui-même dans la première partie de son étude sur les « argumenta varia » qui occupe la plus grande partie de son Introduction : il n'y a que des « adminicula huic materiae illustrandae » se rapportant principalement à la question de l'investiture, dans laquelle les évêques d'Utrecht, comme les princes temporels des Pays-Bas du Nord, se sont ordinairement tenus au parti de l'empereur; ce qui explique aussi pourquoi on trouve si peu de bulles papales pour l'évêché d'Utrecht du *xi*<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du *xiii*<sup>e</sup>. Plusieurs documents se rapportent aux petites guerres des princes des Pays-Bas; les généalogistes en tireront sans doute plus de faits que les historiens proprement dits, bien qu'on y rencontre çà et là quelques notices sur l'histoire locale. L'histoire ecclésiastique en profitera beaucoup plus : la condition financière et canonique des évêques et de leur clergé, l'administration des biens ecclésiastiques, le culte lui-même, l'influence des papes sur les affaires de l'évêché, les mœurs du clergé au *xiv*<sup>e</sup> siècle sont illustrés par plusieurs documents intéressants comme on le démontre abondamment dans plus de 50 pages de l'Introduction, dont les derniers mots « *dei beste Vertheidigung der Päpste ist die Enthüllung ihres Seins* » indiquent l'esprit ouvert et vraiment scientifique de l'auteur.

P.-J. BLOK.

---

**Diario di Annibale Caccavello, scultore napoletano del secolo XVI,** con introduzione e note di Antonio FILANGIERI DI CANDIDA. Napoli, L. Pierro, 1896. In-8°, clxxiv-460 pages.

L'histoire de l'art, et en particulier de la sculpture, dans le royaume de Naples pendant la Renaissance, reste encore à écrire. Depuis une dizaine d'années, quelques études spéciales et de patientes recherches d'archives sont venues apporter un premier fonds de matériaux à cette histoire. Le nouveau livre de M. A. Filangieri di Candida fait un peu de lumière dans la période mal connue de l'art napolitain sous la domination espagnole au *xvi*<sup>e</sup> siècle.

Annibale Caccavello, dont le journal vient d'être publié, est un des principaux sculpteurs de cette école non sans éclat, dont le chef, ou le représentant le plus marquant, est Giovanni da Nola, dit le Merliano. Cet artiste, sous le nom duquel on a, suivant l'habitude, réuni presque toutes les œuvres de l'époque, était entouré d'un assez grand nombre d'hommes de talent, tels que Girolamo Santacroce, Gio. Domenico d'Auria, Annibale Caccavello, etc., qui, soit qu'ils aient subi directement ou indirectement son ascendant, soit qu'ils aient été emportés par les mêmes influences, ont avec lui d'étroites ressemblances de style. Il faut ajouter que très souvent ils ont travaillé côte à côte, en sorte qu'il est difficile



de faire la part des uns et des autres. Le *Diario di Annibale Caccavello* nous permet de dégager un peu leurs individualités. Il fait aussi mention d'autres artistes, inconnus jusqu'à présent. Enfin, — et c'est là son principal intérêt, — il nous donne des détails sur les œuvres de Caccavello, au moins du 1<sup>er</sup> juin 1546 à la fin de 1567, dates extrêmes du journal.

Annibale Caccavello, né vers 1515 à Naples, mort vers 1570, était originaire de Massa Lubrense; mais il passa toute sa vie à Naples. Sa famille comptait plusieurs autres sculpteurs, entre autres son frère Disiato. Il était fort estimé de son temps. Jusqu'à présent, les historiens n'avaient réussi à signaler qu'une dizaine de ses sculptures. Le *Diario* en mentionne près de cinquante, dont un certain nombre faites en collaboration avec D. d'Auria. Ces œuvres sont presque toutes religieuses ou funéraires. (Sous la domination espagnole, comme le fait remarquer M. Filangieri, l'art napolitain se réfugie tout entier dans les églises.) Elles se ramènent à deux types : les tombeaux et les autels, ceux-ci moins nombreux que ceux-là. Au xvi<sup>e</sup> siècle, les tombeaux étaient devenus à Naples de véritables édifices, où le portrait vivant et animé avait succédé aux gisants de l'époque précédente. Les historiens ont déjà signalé « le peuple de marbre de guerriers et d'hommes d'État » qui remplit les églises de Naples. Les autels prirent aussi, à cette époque, des proportions monumentales; ils se couvrirent de statues dans des niches, et eurent recours aux effets de la polychromie. En général, ces œuvres, comme presque toutes celles de l'école de Giovanni da Nola, sont plus remarquables par le développement de l'élément décoratif que par l'intensité de la vie ou la beauté plastique. Un des plus élégants spécimens de l'art de Caccavello est la chapelle Somma à S. Giovanni a Carbonara, où Caccavello travailla avec ses disciples, maestro Vincenzo, Rocco Romano, etc., de 1557 à 1566. Malheureusement un grand nombre des œuvres de Caccavello ont disparu dans l'incendie de l'Annunziata en 1757, et dans les ravages ininterrompus des curés des paroisses et des restaurateurs officiels.

M. Filangieri étudie en détail chacune des œuvres mentionnées dans le *Diario*. Il s'efforce aussi de remettre en lumière les disciples de Caccavello et les autres artistes de l'époque. Il y aurait peut-être avantage à supprimer quelques développements un peu inutiles et purement oratoires sur la Renaissance, sur Michel-Ange, etc., qu'on est étonné de trouver dans un livre de ce sérieux et de cette érudition. Je me permettrai d'exprimer un autre regret : c'est que des monographies, faites et éditées avec un soin aussi scrupuleux, ne soient pas accompagnées de quelques croquis ou reproductions photographiques, qui donnent plus de vie à ces énumérations d'œuvres inconnues ou peu connues. Après tout, la partie la plus intéressante de l'histoire de l'art, c'est l'art dont on fait l'histoire. Il ne serait donc pas mauvais de faire toujours une place, si modeste qu'elle fût, aux œuvres à côté des documents.

---

Romain ROLLAND.



**Gustavo Uzielli. Ricerche intorno a Leonardo da Vinci. — Serie prima. Volume primo con una fotolitografia e due acqueforti. — Edizione seconda corretta e molto ampliata.** Torino, Ermanno Loescher, 1896. In-8°, LXXIV-670 pages.

Les recherches de M. Uzielli sur Léonard ne sont pas absolument nouvelles. Elles ont paru en partie de 1872 à 1884 en deux volumes<sup>1</sup>. L'auteur les reprend et les complète aujourd'hui, et cette seconde édition doit avoir trois volumes, dont le dernier sera un recueil de tous les documents relatifs à Léonard de Vinci. Le tome I, qui vient de paraître, s'arrête au 15 décembre 1499, date probable à laquelle Léonard quitte Milan après la chute du More, et se rend à Florence après un court séjour à Venise.

Si M. U., à peine au terme de son travail, a cru devoir le reprendre sur un nouveau plan, c'est que ces dernières années ont été particulièrement fructueuses pour la connaissance de Léonard. Ce sont d'abord les superbes publications des manuscrits, dont M. U. fut un des premiers et plus ardents promoteurs, et qui furent dirigées par Ch. Ravaisson-Mollien, Luca Beltrami, Giovanni Piumati, Th. Sabachnikoff, et encore aujourd'hui par l'Académie des Lincei de Rome. Je ne parle pas de tous les travaux entrepris sur la pensée de Léonard, et dont le plus remarquable est sans doute l'essai psychologique de M. Séailles. — D'autre part, les recherches nouvelles de M. U. lui-même sur Toscanelli<sup>2</sup> le conduisaient à une vue plus claire de la science italienne à l'époque de la Renaissance, et de la véritable importance de Léonard dans l'histoire de la pensée humaine. — Enfin de nouvelles peintures de Léonard ont été découvertes, et, il y a trois ans à peine, en 1893 et 1894, le docteur Müller Walde retrouvait au château de Milan des fresques importantes, dont M. Beltrami a rendu compte dans deux livres<sup>3</sup>.

Cependant l'importance de ces travaux ne semble pas clore l'époque des recherches ni des découvertes. Aussi est-on un peu surpris de voir M. U. édifier ce sérieux ouvrage, en répétant à tout moment à ceux qui travaillent sur le même sujet que lui : « Attendez que l'on ait publié tous les écrits de Léonard; vous vous pressez trop; tout sera à recommencer. » — Mais M. U. ne se méprend pas sur le caractère provisoire de son œuvre; il ne veut que fournir des matériaux aux études définitives. « L'objet de mon travail, dit-il, n'est pas d'être une biographie de Léonard, mais de balayer les erreurs de la route, établissant plutôt un doute que des hypothèses arbitraires<sup>4</sup>. »

1. Firenze, G. Pellas, p. 1-238, in-8°, 1872. Roma, Salviucci, p. 1-xvii; 1-486, in-8°, 1884.

2. *La vita e i tempi di Paolo dal Pozzo Toscanelli*, ricerche e studi di Gustavo Uzielli, etc. Roma, 1894.

3. L. Beltrami, *Il Castello di Milano*, 1894. — *Guida storica*, 1894.

4. P. 89.



« Sgombrare la via da errori. » Et l'on voit en effet au cours de cette étude les singulières erreurs auxquelles a été livrée jusqu'à présent la biographie de Léonard. Il y a d'abord le procédé d'amplification, qui consiste, pour prendre un exemple d'Amoretti, à supposer que Léonard a bien pu être chargé des fêtes de la cour du More, pour affirmer sept pages après qu'il l'a été effectivement; ce que ne manquent pas de confirmer les historiens suivants, en copiant Amoretti et ajoutant à ses déclarations générales des dates précises et des faits arbitraires<sup>1</sup>. — Il y a aussi l'aveuglement des croyances de parti, qui se disputent Léonard, comme dans un vieux tableau, les âmes tiraillées entre l'ange et le démon. Ainsi les écrivains catholiques rejettent tous, presque sans examen, l'anecdote de Giralaldi attribuant à Léonard l'intention de donner au Judas de la Cène les traits du prieur de Sainte-Marie-des-Grâces, et les écrivains libres penseurs l'acceptent au contraire sans plus de raisons<sup>2</sup>. — Je me contente de mentionner aussi la lecture fautive, beaucoup plus fréquente qu'on ne croit, et les contresens parfois extraordinaires des historiens quand ils ont dans les mains des livres écrits dans une langue étrangère.

Mais, malgré sa ferme intention de ne jamais rien conclure, le livre de M. U. n'échappe pas au besoin invincible de l'esprit d'affirmer une croyance, même en la sachant provisoire. Une idée essentielle ressort de ces *Ricerche*, et elle revient à tout moment sous la plume de l'auteur : c'est que « Léonard est l'incarnation de la libre pensée italienne, la protestation de la science contre l'alliance oppressive pour l'esprit, au xvi<sup>e</sup> siècle, de la religion catholique et de l'archéologie classique<sup>3</sup>. » — A la vérité, certains passages des manuscrits de Léonard, surtout celui du Traité de la peinture (supprimé dans l'édition de Rome de 1817<sup>4</sup>, et seulement rétabli dans l'édition Ludwig de 1882), font preuve d'un scepticisme qui n'est du reste plus en conteste. Mais il est bien difficile de savoir dans quelle exacte mesure se combinaient le doute et la croyance en des âmes du xvi<sup>e</sup> siècle. De plus, il y a peut-être exagération dans l'importance excessive que le savant a prise aujourd'hui dans Léonard, au détriment de l'artiste. Je ne fais qu'indiquer ce point en passant. Ce ne sont pas ses recherches scientifiques qui peuvent être mises en question, mais un peu cette philosophie scientifique, qu'on veut lire au travers de quelques-unes de ses lignes. On sait ce que sont les intuitions des grands artistes; elles donnent souvent l'illusion des plus profondes pensées, et parfois il se pourrait qu'ils n'en aient eu que la sensation, non la conscience raisonnée. — Quoi qu'il en soit, cette conception du caractère de Léonard entraîne M. U., à son

1. P. 111 et suiv.

2. P. 226, 234 et suiv.

3. Voy. p. viii, xxviii, etc.

4. La même suppression se retrouve dans l'éd. Tabarrini de 1890 et l'éd. des vies de Vasari, par M. Milanese, 1878-85. — Le passage en question est cité dans les *Ricerche* de M. Uzielli, t. I, p. xxviii.



insu peut-être, à quelques explications des faits, légèrement arbitraires. Voici par exemple les raisons du choix que fait Léonard du séjour de Milan, près d'un prince moins artiste, ou moins intelligent, que les hommes de Florence. « C'est, dit M. U., que le More, n'étant très connaisseur, ni dans le domaine de l'art, ni dans celui de la pensée, était bien moins gênant pour la liberté de l'esprit que le despotisme éclairé, cruel et sceptique de Laurent de Médicis. » (M. U., pour le dire en passant, a la plus vive antipathie contre les Mécènes italiens du x<sup>v</sup> siècle, dont il rapproche audacieusement « la politique intéressée, et sans idéal, de celle qui corrompt et ruine aujourd'hui l'Italie<sup>1</sup>. ») — Ainsi Léonard, pour M. U., se serait éloigné de Florence parce qu'il n'y trouvait pas assez de liberté d'esprit. — On pourrait soutenir aussi justement le contraire. Léonard ne se sentit jamais à l'aise à Florence, précisément à cause de l'extrême liberté de parole et de pensée qui ne cessa d'y régner. A cette démocratie bruyante, curieuse, indisciplinée, dont l'esprit critique était toujours en éveil, le plus souvent malveillant, et parfois dangereux, il préféra toujours l'abri tranquille des despotismes intelligents. Oserai-je dire qu'il y avait en lui quelque chose d'un peu mondain et de trop dilettante? Il a fait un assez amusant portrait de lui-même dans son *Traité de la peinture*. C'est après sa critique de la sculpture, critique assez inattendue chez lui, et rappelant par ses singulières appréciations et ses arguments d'un goût douteux, certaine plaisanterie d'humoriste qui a fait, il y a deux ans, le tour de la presse. — Léonard vient de condamner la sculpture, parce que c'est un métier sale et fatigant, qui couvre la figure de poussière et remplit l'atelier d'éclats de pierre. « C'est tout le contraire, dit-il, pour le peintre. Il est assis tout à son aise devant son œuvre, bien vêtu, paré à sa fantaisie. Sa maison est propre et remplie de peintures agréables; il manie son très léger pinceau dans les gracieuses couleurs, accompagné souvent de musiques, ou de belles lectures, voluptueuses à entendre, sans que fracas de marteau ou bruit d'aucune sorte vienne les troubler<sup>2</sup>. » — Je sais bien que M. U., gêné par ces passages, et quelques autres, qui s'accordent peu avec l'idée qu'il se fait du caractère de Léonard, s'en tire en disant que c'est une « anomalie<sup>3</sup>; » mais le Léonard qui vient de se peindre lui-même dans ce petit morceau me paraît au contraire assez ressemblant avec celui dont M. U. nous montre à d'autres moments la vie douce et recherchée, sans tumulte, sans passions, semble-t-il<sup>4</sup>, sans énergie de combat, ne répondant pas aux sarcasmes des poètes lombards, pas plus qu'aux insultes de Michel-Ange, peut-être parce qu'il ne peut pas répondre, un Léonard rougissant<sup>5</sup>, souriant, doux, propre, distingué,

1. P. 93, note. — Voy. aussi p. 62, 69, 70, 504, 506, 578, 582.

2. *Tratt. della Pittura*, vol. I, p. 74, § 36, 1882.

3. P. 552-553.

4. P. 275, note.

5. « El detto questo (Michelange)..., rimase Lionardo, che per le dette parole diventò rosso » (Uzielli, p. 554).



ayant horreur de la lutte, des discussions violentes, de ceux qui parlent haut. Ce Léonard n'est pas en contradiction avec le hardi libre penseur de M. U.; mais au moins est-il utile de ne pas l'en séparer, pour lui garder ses traits vivants : — un esprit audacieux, peut-être révolutionnaire, — un cœur timide et raffiné, qui se désintéresse de la vie de son temps, le plus génial poète de cour qui ait sans doute existé.

Je me permettrais d'adresser au livre de M. U. deux critiques générales : l'une, à l'emphase de certaines pages en l'honneur de son héros, emphase bien excusable, mais un peu inattendue dans un livre de science; par exemple, quand il célèbre une Trinité de son invention, qui a nom Aristote, Christ et Léonard<sup>1</sup>; ou encore quand il fait de Léonard une incarnation de l'Amour, « una nuova geniale incarnazione dell' Amore<sup>2</sup> » (suit une distinction de l'Amour païen, de l'Amour chrétien et de l'Amour scientifique). — Mais ce sont des détails.

La seconde critique, un peu plus grave, tient à la forme de l'ouvrage. C'est une composition compacte, d'un seul morceau, sans chapitres, sans haltes. Elle gagnerait d'autant plus à être divisée, qu'en réalité il n'y a point là le récit d'une vie qui se suit, mais un certain nombre de questions historiques distinctes, quatre ou cinq vrais problèmes dont il faudrait dégager les lignes nettement. Au contraire, des digressions continuelles viennent jeter le désordre dans la discussion des faits. A tout moment, la marche est retardée par des recherches minutieuses, de longues biographies au sujet de chaque nom qui intervient dans l'histoire : que ce soit Pacioli, Pier dei Franceschi, ou G. Tory, ou Kepler. Le livre devrait aussi être élagué d'un grand nombre de répétitions, presque absolument littérales, qui recommencent les mêmes choses presque dans les mêmes termes, à quelques pages de distance<sup>3</sup>, parfois dans la même page<sup>4</sup>.

Ces réserves une fois faites, on doit admirer la parfaite conscience, les scrupules laborieux que M. U. apporte à la discussion de tous les points obscurs dans la vie de Léonard. Trois questions sont surtout intéressantes dans ce premier volume : le prétendu séjour en Orient<sup>5</sup>; la statue du Cheval<sup>6</sup> et surtout la très longue et très sérieuse discussion sur l'Académie de Léonard<sup>7</sup>.

Il est curieux de voir comme le désir de prêter à un grand homme une importance plus grande encore que celle qu'il eut réellement a entraîné les historiens à accepter, presque sans examen, l'idée d'un Léonard président des artistes de Milan. M. U. lui-même se confesse avec bonhomie « d'avoir été hypnotisé comme les autres par ce nom

1. P. xxxiv.

2. P. xxxiii.

3. P. liii, note, et 87, note; xxviii et 498; 264, 265 et 548.

4. P. 546.

5. P. 71-84.

6. P. 160-184.

7. P. 341-502 et suiv.



d'Académie. » « Il me plaisait, dit-il, de placer Léonard en un solennel siège présidentiel, d'où sa parole inspirée eût rayonné sur les savants assis autour de lui, à de plus modestes bancs. J'étais alors atteint du mal académique, « infetto d'italica accademica tabe<sup>1</sup>. » Guéri par ses recherches, il arrive aujourd'hui à cette conclusion que l'Académie de Léonard a été purement imaginaire. Léonard a souhaité sans doute de voir « un corps scientifique s'unir à lui pour divulguer et soutenir ses observations de la nature et ses travaux, contre l'astrologie et le chaos informe des connaissances de son temps. Mais il ne pouvait lui venir à l'esprit de donner une vie réelle à une Académie qui aurait pris pour bannière la science expérimentale et qui aurait été l'initiatrice d'un nouveau mouvement scientifique, précédant la fameuse Académie del Cimento, et la Royal Academy de Londres<sup>2</sup>. » — Sur les intentions de cette Académie de Vinci, je me permettrais d'émettre quelques doutes. Au moins, il me paraît que M. U. formule ses projets avec une précision surprenante<sup>3</sup>. Mais il ne semble plus guère possible, après avoir lu ses savantes discussions, de croire maintenant que l'Académie, dont Léonard dessina les élégants jetons de présence, ait été autre chose qu'un de ces rêves, dont sa tête était constamment pleine. Cela est d'ailleurs conforme à son genre d'esprit, à ce besoin continu de rêver et de noter ses rêves avec ce doux sourire ironique qu'on croit voir en lisant ses prophéties railleuses, ses apologues, ses traits de satire, ses voyages imaginaires, ces sortes de Mille et une nuits, qu'il écrit sur son carnet (la cime du Taurus si haute dans les cieux, que le reflet du soleil sur ses pierres fait un clair de lune pendant la nuit; des inventions de tempêtes, d'étonnants cataclysmes; l'agonie d'un géant, sa lutte contre les pygmées, etc.). Étrange besoin de rêver, qui est un des traits les plus attirants de cette figure, mais un peu maladif, comme aussi cette rage de tout noter, et un peu au hasard, que M. U. lui-même va jusqu'à traiter d'un peu de « monomanie<sup>4</sup>, » comme enfin l'inquiétude volage de sa pensée, qui ne peut se fixer nulle part, qui se dégoûte de tout et ne veut rien achever, ce trait le plus frappant et le mieux aperçu de tous ses contemporains, qui ne lui donnent jamais une tâche sans tenter de l'enchaîner par des contrats inéluctables. Somme toute, une profonde énigme que cette âme, énigme physique et énigme morale. Le livre de M. U. ne la débrouille pas encore. Mais si les contours de la physionomie qu'entrevoit l'auteur de ces « Recherches » sont un peu appuyés et grossis, il a rendu la tâche singulièrement plus aisée à ceux qui viendront après lui. Son livre est un vrai monument, ou plutôt une sorte de carrière,

1. P. 502.

2. P. 504-5.

3. « ... L'esposizione dei fatti dedotti dall' osservazione...; indurre li menti ad applicare alla psicologia gli stessi metodi che alla cosmologia... » etc.

4. P. 238.



où toutes les pierres sont prêtes pour élever un jour le monument, depuis si longtemps attendu, à Léonard de Vinci. Il ne manque plus que l'architecte.

Romain ROLLAND.

---

**Le chef d'escadre marquis de la Jonquière, gouverneur général de la Nouvelle-France, et le Canada de 1749 à 1752, par le marquis de LA JONQUIÈRE.** Paris, Garnier frères (s. d.). 4 vol. in-42, II-284 pages.

**Philéas GAGNON. Essai de bibliographie canadienne. Inventaire d'une bibliothèque comprenant imprimés, manuscrits, estampes, etc., relatifs à l'histoire du Canada et des pays adjacents, avec des notes bibliographiques.** Québec, imprimé pour l'auteur, 1895. 4 vol. gr. in-8°, I-744 pages.

Le marquis de la Jonquière a sagement fait de nous donner le portrait de son aïeul, aussi complet que le permettaient ses archives de famille et celles de l'État. La Jonquière forme, avec la Galissonnière et l'Étendûre, la génération qui relie les grands marins de Louis XIV à ceux du règne de Louis XVI. Sous les ordres de Duguay-Trouin, il assiste à la fameuse expédition de 1711, à Rio-Janeiro, sans parler de ses campagnes nombreuses dans la mer du Nord, la Méditerranée, l'Atlantique et le Pacifique sud. Durant la guerre de la succession d'Autriche, commandant en chef d'une escadre et d'un convoi, il est battu par l'amiral Anson au cap Finistère (14 mai 1747) et fait prisonnier pour la seconde fois de sa vie, mais dans des conditions qui laissent son honneur intact. Enfin, gouverneur général du Canada, il prend part aux démêlés préliminaires de la guerre de Sept ans et contribue fort, pour son compte, à augmenter la tension furieuse des esprits, d'où devaient sortir le choc final et la perte de la colonie. C'est une figure d'ordre inférieur, sans doute, mais qui n'est point à négliger. S'il n'a pas eu toujours la main heureuse, on avouera que les circonstances ne pretaient guère à mieux agir. Aussi bien n'est-ce point par son rôle immédiat dans la grande histoire qu'il nous intéresse, mais parce qu'il incarne plutôt le type moyen de ces honnêtes officiers, comme on en rencontrait heureusement en bon nombre sous l'ancien régime, qui se dévouaient sans réserves, — corps, âme ou fortune, — au service de la France et du roi. Celui-ci était bien de la lignée. On l'accuse encore parfois, il est vrai, de lésinerie tenace et d'avidité. Même, on raconte malicieusement qu'il s'était empressé de faire remplacer, *in extremis*, par d'humbles chandelles, les bougies de cire allumées près de son lit d'agonie. Mais le marquis de la Jonquière n'a pas de peine à montrer, chiffres en main, que son aïeul ne s'était rien moins qu'enrichi dans le cours de sa carrière. On peut donc mettre, une fois de plus, ces insi-



nuations désobligeantes à la charge de la méchante plume anonyme qui nous a transmis tant de récits caustiques, mais douteux, dans les fameux *Mémoires sur le Canada (1749-1760)*. Ce prétendu millionnaire est mort pauvre; et, comme il est arrivé pour beaucoup d'autres, la Révolution n'a pas manqué d'achever la ruine des siens<sup>1</sup>.

En étudiant le gouvernement de la Jonquière et en indiquant au passage les motifs de la querelle entre les colons de France et d'Angleterre, cause prochaine de la guerre de Sept ans, M. de la Jonquière donne naturellement tous les torts aux Anglais. C'est de l'histoire patriotique, mais unilatérale. La question des limites était insoluble. Elle le serait encore aujourd'hui si on lui appliquait les principes du traité de Berlin que nous subissons maintenant en Afrique, — par exemple, dans la vallée du Niger. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous en avons dit ici même<sup>2</sup>. M. Richard Waddington est, à notre connaissance, le seul auteur qui, dans son résumé du litige, ait impartialement tenu compte de tous les éléments du dossier<sup>3</sup>. Au lieu de disputer indéfiniment sur la fourberie des uns ou des autres, — il y en eut des deux côtés, au point d'éveiller parfois les représentations des sauvages<sup>4</sup>, — il serait plus utile de recueillir la leçon des événements. Louis XIV, lors du traité d'Utrecht, pressé d'en finir, avait donné l'ordre de conclure au plus vite, laissant aux générations suivantes le soin de débrouiller les points qui n'exigeaient pas une solution immédiate. C'est une tactique dilatoire dont les gouvernements d'aujourd'hui continuent volontiers l'emploi. Rien de plus désastreux. Les générations suivantes, dont on escompte en vain l'habileté, loin de se débrouiller s'embrouillent, à parler net, et se lancent dans la querelle héréditaire avec une ardeur d'autant plus dangereuse qu'elle est plus vive et plus neuve quand on sort d'une longue paix. Il est difficile de prononcer à distance sur le cas

1. Dans le nombre est précisément un de ses neveux du même nom, Taffanel de la Jonquière, aussi chef d'escadre, que *l'Espion anglais* traite de « grand pacotilleur » sans raison sérieuse (t. III, p. 401). — Un autre neveu qui joue un certain rôle dans cette histoire est le capitaine de Bonne, auquel La Jonquière accorda des concessions dont on lui reprocha l'importance (182-84). Mais il devait exister plusieurs membres de cette famille au Canada; et M. de la Jonquière aurait pu les différencier par une note. Montcalm, dans ses lettres à Bourlamaque, parle d'un chirurgien de Bonne (10 et 14 mars 1758). — Une lettre d'un chevalier de Bonne au marquis de Langeron, dont nous avons eu communication, donne quelques détails sur Louisbourg et le Canada en septembre 1755 (*Cat. Charavay*, janvier 1894).

2. *Rev. hist.*, juill. 1895, p. 315-318. Qu'on nous permette de corriger, à ce propos, deux petites fautes d'impression. P. 325, au lieu de *marquis d'Argenson*, lire *comte d'Argenson*; et dans la *Rev.* de janv. 1896, p. 58, l. 2, au lieu de *nous*, lire *vous*.

3. *Louis XV et le renversement des alliances*, p. 34-44.

4. Voir, notamment, un mémoire de 1721, cité par le P. de Rochemonteix, *les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Letouzey et Ané, t. III, p. 460.



spécial du traité d'Utrecht. Mais, si Louis XIV avait pu profiter de la lassitude générale, après tant de luttes épuisantes, pour trancher résolument toutes les affaires délicates, à commencer par celle des limites coloniales, nous aurions probablement évité la guerre de Sept ans, d'où sortirent la guerre d'indépendance d'Amérique et tant d'autres aventures qui n'ont pas tourné toutes à l'avantage de la France.

Dans ses rapports avec les Anglais, La Jonquière fit preuve d'une raideur que son descendant n'hésite pas à reconnaître excessive. Ce fut un tort et le ministre le lui fit sentir. « Dans les correspondances de cette espèce, on ne peut être trop attentif à éviter tout ce qui peut faire naître de l'aigreur. Des officiers de votre rang se doivent encore réciproquement plus d'égards que d'autres; et la fermeté que, dans certains cas, ils se trouvent obligés d'observer pour le soutien des droits des rois leurs maîtres n'est point incompatible avec la sagesse, la modération et la politesse qu'exige le caractère dont ils sont revêtus<sup>1</sup>. » Ce sont là des recommandations qui n'ont rien perdu de leur valeur.

Il se pourrait bien aussi que, dans l'affaire du P. Tournois, qui lui valut de sensibles déboires et lui fit solliciter son rappel, La Jonquière ait apporté quelque parti pris. Malgré les démarches et réclamations, dit M. de la Jonquière, « le ministre maintint la décision du gouverneur; et, même après la mort de M. de la Jonquière, de nouvelles instances ayant été faites en faveur des demoiselles Desautiers, elles furent repoussées » (p. 216). Parmi ces réclamations, il n'est pas inutile de le rappeler, figurent les instances du successeur de La Jonquière, le gouverneur Duquesne : « J'étais trop attaché à feu M. le marquis de la Jonquière pour me séparer de la vénération que je dois à sa mémoire. Mais je dois vous dire avec vérité qu'il a été surpris par des mauvais caractères connus qui l'ont porté à la violence commise à cette occasion. » Et, quinze jours plus tard, il continue : « Jamais il ne fut plus besoin de renvoyer le P. Tournois dans cette colonie<sup>2</sup>. » Peut-être les historiens des jésuites au Canada, comme le P. de Rochemonteix, possèdent-ils des pièces nouvelles pour éclairer ce petit incident.

Si nous en jugeons par ses efforts directs pour la prospérité de la colonie, La Jonquière avait entrevu les vrais principes, les seuls, du moins,

1. 11 septembre 1750, *Arch. des Colonies*. — M. de la Jonquière ne cite qu'un autre passage de cette dépêche, p. 196.

2. 12 et 31 oct. 1754, *Arch. des Colonies*. — Les demoiselles Desautiers se défendaient de vendre leur castor à Orange et prétendaient ne s'occuper que de la préparation du gensing, pour lequel elles avaient un secret. Le P. Tournois n'était pas Hollandais, comme nous l'avons dit ici, mais natif de la Flandre française (P. Sommervogel, *Études religieuses*, 31 mars 96, p. 203). Enfin, puisque nous parlons des jésuites au Canada, le « sieur Bonnacamp » (p. 186) est évidemment le P. de Bonnacamps, dernier professeur d'hydrographie au collège de Québec, dont M. Bigourdan vient de retrouver des lettres à l'Observatoire de Paris, et dont M. l'abbé Gosselin a retracé le portrait dans les *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1895, 1897.



que l'on pût croire susceptibles d'un résultat sérieux, en l'absence de colons volontaires. Il essaya d'attacher au sol, par des concessions de terre, les officiers et les soldats. « C'était, » observe M. de la Jonquière, « un bon moyen de fixer une population honnête dans une contrée qui en manquait, et bien préférable à celui qu'employaient trop souvent les puissances européennes vis-à-vis de leurs colonies, à savoir, d'y envoyer les malfaiteurs, les vagabonds, les condamnés et les femmes de mauvaise vie... » Puis il ajoute aussitôt : « Bougainville, qui était au Canada en 1757, adresse un mémoire au roi où on lit : « Il serait bien nécessaire que le roi prit dans les différentes grandes villes les gens sans aveu pour les envoyer ici. » Du reste, ce mémoire contient bien des idées fausses et des inexactitudes » (p. 183-84). — La critique est singulière. Si M. de la Jonquière avait lu entièrement le mémoire de Bougainville, il y eût retrouvé précisément les idées de son aïeul : « Le véritable [moyen pour que le Canada se soutienne de lui-même] est de permettre à tous les soldats de se marier et de donner à chacun une terre..., etc.<sup>1</sup>. » S'il conseille d'envoyer aussi des vagabonds, c'est par manière d'appoint ; et c'est encore exactement ce que pensait La Jonquière quand ce dernier proposait, par exemple, quelques années auparavant, d'expédier à Sainte-Lucie les mulâtres, les nègres libres « et autres gens inutiles dont la quantité est très considérable » à la Martinique (p. 44). Maintenant encore, nous ne souhaitons rien tant que des colons volontaires, libres et riches, dans nos colonies ; mais nous n'avons point pour cela renoncé aux avantages provisoires de la relégation ou de la déportation. On pourrait même sacrifier davantage du rebut de nos villes pour assainir les terres sauvages, exécuter les travaux meurtriers, en épargnant l'existence de nos soldats et des bons éléments aventureux de notre civilisation.

Pendant son gouvernement, La Jonquière avait demandé « au ministre les ressources nécessaires à l'établissement d'une imprimerie » (p. 186). Ce détail nous sert de transition naturelle pour signaler au lecteur la *Bibliographie canadienne* de M. P. Gagnon, où l'auteur nous offre des renseignements, très neufs et très utiles, sur les incunables canadiens, c'est-à-dire sur les volumes imprimés dans notre ancienne colonie de 1764 à 1800. M. Gagnon a retrouvé deux mandements de l'évêque de Québec, Mgr de Pontbriand, imprimés à bras en 1759 et qui trahiraient l'existence d'une petite presse, ignorée jusqu'ici, au service personnel de l'évêque<sup>2</sup>. Le pays ne connut point d'autre impression jusqu'à la

1. Le Mémoire de Bougainville n'est pas inconnu, comme semble le croire M. de la Jonquière ; M. Margry l'a publié dans son volume de *Rel. et Mém. inédits* (1867), après l'avoir « lu avec intérêt » comme tableau général de la colonie. Montcalm l'avait approuvé (*Ibid.*, p. 38-39). Et l'abbé Casgrain, d'ailleurs peu suspect, reconnaît que Bougainville était « un esprit clairvoyant..., plein d'idées fécondes » sur l'avenir du Canada (*Montcalm et Lévis*, II, 426-27).

2. Mgr Testu et Mgr O. Gagnon ont publié en 6 vol. la collection des mande-



chute du régime français; et, lorsque en 1776 le congrès des futurs États-Unis voulut inonder le Canada de publications destinées à enflammer le peuple contre l'Angleterre, Franklin, chargé de cette mission, revint tout déconfit, avouant qu'il eût fallu commencer par envoyer des maîtres d'école pour préparer des lecteurs aux pamphlets incendiaires.

La *Bibliographie* de M. Gagnon n'est pas complète, il s'en faut. Ce n'est que le catalogue de sa propre bibliothèque réunie en vingt ans avec une passion touchante, un dévouement admirable de l'auteur à son objet, malgré la modicité de ses ressources. Ce volume, imprimé à ses frais et non mis dans le commerce, rendra de précieux services. On n'y trouvera pas seulement l'indication des livres rares; les gravures, les cartes, les autographes y figurent en bon ordre avec des *fac-similés* et des reproductions qui réjouiront le cœur des bibliophiles. Le total monte à 5,018 numéros, dont 3,747 pour les journaux et les livres. Nous ne saurions trop souhaiter que M. Gagnon complète son œuvre dans les mêmes proportions et transforme son *Essai* en bibliographie définitive. Il a déjà sa place marquée parmi les auteurs indispensables de l'histoire canadienne.

R. K.

ments épiscopaux du diocèse de Québec depuis deux cents ans (1887-1890). L'un des plus curieux sur la guerre de Sept ans avait même été reproduit en entier, texte et traduction, dans le *Journal* de Knox (t. II, p. 104-111); c'est celui où Mgr de Pontbriand dénonce l'esprit général de pillage et de concussion, même chez le peuple, comme une des causes de la colère céleste. M. Kerviler, dans sa *Bio-bibliographie bretonne*, se plaint donc à tort de ne pouvoir rencontrer les œuvres de ce prélat (au mot du *Breuil de P.*, p. 224).

---



## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

1. — **Bibliothèque de l'École des chartes.** 1898, livr. 1-2. — G. DESJARDINS. Le fonds du Conseil d'État de l'ancien régime aux Archives nationales (expose avec une précision qu'on n'avait pas atteinte l'organisation des divers conseils de la royauté, d'abord en 1762, année pour laquelle nous possédons un ensemble de documents plus complet que pour toute autre, puis pendant le siècle précédent. Montre en particulier que ce qu'on appelait le Conseil privé, le Conseil de direction et le Conseil des finances n'ont jamais été qu'un seul et même corps se réunissant à des jours différents pour des affaires distinctes et différant uniquement par le nom. Puis expose la constitution du fonds du Conseil d'État tel qu'il existe aujourd'hui aux Archives nationales. Ce fonds commence en 1673. Pour la période antérieure, les papiers des conseils existent soit aux Archives, soit à la Bibliothèque nationale; ils remontent au début du règne de Henri II. Publie le procès-verbal du Conseil d'État privé tenu par le roi à Versailles le 3 mai 1772 et un plan de la salle où siégeait ce conseil). — V. MORTET. La mesure et les proportions des colonnes antiques d'après quelques compilations et commentaires antérieurs au xii<sup>e</sup> s. — P. MOREL. La mention « per regem ad relacionem... » inscrite sur le repli des actes royaux au xiv<sup>e</sup> s. (cette mention veut dire que le notaire, obligé d'indiquer au chancelier l'officier ou le service qui lui a commandé la lettre, exprime que l'ordre lui en a été donné soit par le Conseil, soit par tel officier, et que ceux-ci ont prétendu agir directement au nom du roi. Les lettres munies de cette formule ont donc été commandées au notaire en dehors de la présence du roi). — H. OMONT. Nouvelles acquisitions du département des mss. de la Bibliothèque nationale pendant les années 1896-1897 (la plus importante de ces acquisitions, au point de vue historique et archéologique, est constituée par le legs d'Auguste Prost que nous avons déjà mentionné). — L. DELISLE. Note sur un ms. de saint Jérôme acquis à Lyon pour la Bibliothèque nationale (fragment d'un ms. du x<sup>e</sup> s.). = Bibliographie : *Battaglia*. Studi sulle origini della feudalità (consciencieux; aucun plan). — J. Chavanon. Adémar de Chabannes (L. Delisle relève d'assez fortes négligences dans cette édition qui d'ailleurs rendra des services). — A.-D. Pierrugues. Giornali del principe d'Orange nelle guerre d'Italia, 1526-1530 (publie seulement les extraits qu'en a donnés autrefois le président Clerc. C'est un simple plagiat). — *Baron de Bonnault d'Hoüet*. Le camp de Compiègne de 1739, suivi d'un Menu royal (curieux chapitre de l'histoire anecdotique de la cour). — J. Vernier. Dictionnaire topographique du département de la



Savoie. = Chronique : Notices nécrologiques sur Auguste DE LOYE, mort le 6 mars à soixante-deux ans, et sur Alphonse VÉTAULT, auteur d'un ouvrage trop vanté sur *Charlemagne*.

2. — **La Révolution française.** 1898, 14 avril. — C. VALLAUX. Mirabeau financier (analyse les écrits de Mirabeau sur les questions de crédit, de 1783 à 1789). — J. MORÈRE. Le manuscrit des Mémoires de Louis XVI du 20 juin 1791 (ce ms., dû certainement à la plume de Louis XVI, est intéressant à consulter; les ratures prouvent l'indécision de son esprit). — E. HAMEL. Euloge Schneider. — Documents inédits : la situation politique du département de la Seine en l'an VI. Compte-rendu au ministre général de la police par le commissaire du directoire exécutif près le département de la Seine. = 14 mai. Maurice PELLISSON. Toussaint et le livre des *Mœurs*, 1748 (analyse cet ouvrage qui fut brûlé par la main du bourreau en 1748, pour crime d'incrédulité). — Cl. PERROUD. Brissot et les Roland; collaboration des Roland au *Patriote français* (inventaire analytique des lettres et articles publiés par les Roland dans le *Patriote français*, depuis le 12 août 1789 jusqu'au 15 janvier 1792. Il n'y a que cinq lettres dont M<sup>me</sup> Roland soit l'auteur avoué; mais elle a collaboré à toutes les autres. Brissot, directeur du journal, porta Roland au ministère de l'intérieur en mars 1792 et lui prêta un invariable appui). — Ernest HAMEL. Euloge Schneider; suite et fin. — Le patriotisme clérical en 1794 : une lettre de l'évêque Royère.

3. — **Revue de la Société des Études historiques.** 1898, n° 2. — P. COQUELLE. Un épisode de l'histoire de Meulan, 1110 (critique un passage de la chronique rimée de Philippe Mousket. Prouve sans peine que le récit de la prise de Paris par le comte de Meulan en 1110 est légendaire; mais témoigne à son tour d'une singulière inexpérience dans le choix de ses notes et d'une médiocre érudition bibliographique. On regrette de rencontrer un article d'une érudition aussi vieillotte dans une Revue qui se respecte). — G. D. Relation inédite sur les journées de Juin (*sic*) 1830 (publie une lettre datée du samedi 31 juillet 1830, ce qui fait soupçonner que la personne qui publie cette lettre a voulu parler des journées de *Juillet*). = Bibliographie : J. Roucaute et M. Saché. Lettres de Philippe le Bel relatives au pays de Gévaudan (94 lettres inédites, dont le texte d'un paréage conclu en 1307 entre le roi et l'évêque de Mende).

4. — **Bulletin critique.** 1898, n° 9. — Alf. Baudrillart. Lamennais intime (d'après sa correspondance avec Eugène Boré). = N° 11. A. de Paniagua. Sanctuaires de Karnak et de Locmariaker (beaucoup d'assurance et de fantaisie). — Fabié. Estudio sobre la organizacion y costumbres del pais vascongado (détermine l'époque à laquelle le pays basque a reçu ses privilèges; ces privilèges remontent à une source relativement récente; on ne saurait revendiquer pour eux une antiquité tellement haute que ces provinces auraient des droits supérieurs à ceux



des autres provinces de la péninsule). = N° 12. *Mahaffy*. The empire of the Ptolemies (bon résumé des travaux antérieurs). = N° 14. *Ch. Schmidt*. Les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen âge (excellent). = N° 15. *Abbé Marin*. Les moines de Constantinople, depuis la fondation de la ville jusqu'à la mort de Photius, 330-898 (savant et intéressant). — *H. van Houtte*. Essai sur la civilisation flamande au commencement du XII<sup>e</sup> s. (bonne étude de Galbert de Bruges; pour justifier complètement le titre de son ouvrage, l'auteur n'aurait pas dû s'en tenir à un seul témoignage). — Chronique d'Espagne. Quelques notes d'archéologie (notes sur des objets de l'antiquité romaine et pré-romaine).

**5. — Journal des Savants.** 1898, avril. — G. PERROT. Le théâtre grec: 2<sup>e</sup> article (expose la théorie de Dörpfeld sur l'origine du théâtre grec, ainsi que sur l'emplacement de la scène et de l'orchestre à l'époque classique). — M. BERTHELOT. Alchimie indienne. — R. P. DABESTE. Le système de la tribu en Galles (à propos de l'ouvrage de M. Fred. Seebohm). = Mai. G. MASPERO. La correspondance d'El Amarna (correspondance transcrite sur des tablettes d'argile, toutes couvertes de caractères cunéiformes; elle se rapporte à la fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, aux guerres qui, sous Aménophès III, eurent pour théâtre la Syrie du Nord, et à celles qui désolèrent la Palestine. Analyse ce fonds d'archives trouvé il y a douze ans dans les ruines de la cité de Khoutniaton). — G. PARIS. La légende des infants de Lara (d'après le beau livre de M. Menendez Pidal). — L. DELISLE. Hierarchia catholica medii aevi, 1198-1431 (annonce le bel ouvrage où le P. Eubel a fait entrer, sous forme de tableaux, tous les renseignements que les registres du Vatican renferment sur la succession des archevêques et des évêques de la chrétienté latine, avec la liste chronologique des cardinaux et des évêques *in partibus infidelium*. Biographie d'un de ces derniers, « Hugo, episcopus Aprensis, » contemporain de saint Louis; on a fait de lui un évêque d'Apt ou d'Avranches. En réalité, il était évêque d'Apros en Macédoine; chassé en 1235 de son diocèse par les Grecs et les Valaques, il se réfugia en France, prit part à la dédicace de la Sainte Chapelle en 1248 et figura au traité conclu le 11 mai 1258 entre les rois de France et d'Aragon. Il peut être considéré comme un des fondateurs de la Sorbonne, puisqu'avant l'année 1263 il avait donné à Robert de Sorbon, pour le collège des pauvres théologiens de Paris, deux maisons situées dans la rue de l'Hirondelle).

**6. — Revue critique d'histoire et de littérature.** 1898, n° 14. — *Herriot*. Philon le Juif; essai sur l'école juive d'Alexandrie (résumé suffisant des conceptions philoniennes; le chapitre sur Philon et la Bible et les réflexions sur l'influence de Philon trahissent une fâcheuse inexpérience en matière de critique biblique). — *Jaszai*. Les historiens de la Révolution française en Hongrie. Examen critique des articles de journaux hongrois parus pendant les dix-huit premiers mois de la



Révolution française (contribution très intéressante, écrite en langue hongroise, sur l'histoire du journalisme hongrois pendant la Révolution). — *G. Cavaignac*. La formation de la Prusse contemporaine; t. II (ouvrage très instructif, plein de détails et de remarques suggestives). = N° 16. *Lockhart*. A description of the Glover collection of chinese, annamese coins (bon). — *Eug. Müntz*. Les arts à la cour des papes Innocent VIII, Alexandre VI et Pie III (très intéressant). — *B. von Bilbassof*. Katharina II, Kaiserin von Russland, im Urtheile der Weltliteratur (bibliographie raisonnée des ouvrages relatifs à Catherine II, écrits dans toutes les langues, le russe excepté; 1,281 notices). = N° 17. *Tolra*. Saint Pierre Orseolo, sa vie et son temps (ouvrage d'hagiographie, non d'érudition). — *Boos*. Geschichte der rheinischen Städtekultur (intéressant pour l'histoire de la civilisation dans les villes du Rhin moyen). = N° 18. *A. Gaudry*. Essai de paléontologie philosophique (remarquable, bien que l'auteur s'abandonne un peu trop à son imagination en parlant du « plan de la création »). = N° 19. *E. Demolins*. A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons (Seignobos critique sévèrement cet ouvrage trop vanté). = N° 20. *Kraus*. Geschichte der christlichen Kunst; t. I (excellent; l'illustration est très inégale). — *Druon*. Histoire de l'éducation des princes dans la maison des Bourbons de France (très intéressant). = N° 21. *F. Ramorino*. Cornelio Tacito nella storia della cultura (résumé clair, intéressant et complet). = N° 22. *Bruns*. Das literarische Porträt der Griechen im v u. iv Jahrhundert (beaucoup d'observations ingénieuses et nouvelles; l'ensemble manque un peu de cohésion et il n'y a pas de conclusion). — *J. de Crozals*. L'unité italienne, 1815-1870 (excellent).

**7. — Bulletin de correspondance hellénique.** 1897, novembre. — *Émile Bourguet*. Inscriptions de Delphes; les versements de l'amende des Phocidiens (publie trois fragments d'une longue inscription gravée dans les années 342-338). — *BENNDORF*. L'inscription philosophique d'Oënoanda (nouvelle édition de cet important document, augmentée de fragments considérables, avec une brève introduction et des remarques grammaticales).

**8. — Mélanges d'archéologie et d'histoire.** 1898, janvier-mars. — *Abbé L. DUCHESNE*. La vie des Pères du Jura (la vie des saints Romain, Lupicin et Eugende, dont l'authenticité a été souvent attaquée, depuis le Père Quesnel jusqu'à Br. Krusch, est authentique; elle a été écrite avant Grégoire de Tours, qui a reproduit la vie des saints Romain et Lupicin en altérant certains passages). — *G. DE MANTEYER*. Six mandements de Calixte II renouvelant la légation de Girard, évêque d'Angoulême, 21 nov. 1123 (redresse plusieurs dates de l'itinéraire de ce pape). — *P. LEGACHEUX*. Un formulaire de la Pénitencerie apostolique au temps du cardinal Albornoz, 1357-1358. — *S. GSELL*. Chronique archéologique africaine (important).

**9. — Revue archéologique.** 1898, mars-avril. — *E. DROUIN*. Les



légendes des monnaies sassanides; fin. — L. DIMIER. Benvenuto Cellini à la cour de France (critique minutieuse et malicieuse des Mémoires de Benvenuto qu'il trouve plus d'une fois en contradiction avec lui-même, contradiction d'ailleurs consciente et instructive, et auquel il oppose les témoignages de certains documents, en particulier du Catalogue des Actes de François I<sup>er</sup>). — Abbé J. ALBANÈS. Inscriptions de Provence. — Léon LE BAS. Voyage archéologique de Ph. Le Bas en Grèce et en Asie Mineure, du 1<sup>er</sup> janv. 1843 au 1<sup>er</sup> déc. 1844. Extraits de sa correspondance; fin.

10. — **Revue des Études juives.** 1898, janvier-mars. — Ad. BUECHLER. La relation de Josèphe concernant Alexandre le Grand (cette relation est composée de trois parties différentes et juxtaposées. La première est d'origine juive; elle a pour but de réfuter les Samaritains prétendant que le temple de Garisim avait été fondé par Alexandre. La seconde, de même provenance, a été composée aussitôt après l'expédition de César en Égypte; elle est sans valeur pour une époque plus reculée. La troisième est samaritaine, de la même époque que la seconde et tendancieuse comme la première. Josèphe a fondu ces trois récits en ajoutant sans doute de sa seule autorité beaucoup de détails concernant les expéditions d'Alexandre et les Samaritains. On ne saurait le lire avec trop de défiance). — J. BAUER. Le chapeau jaune chez les Juifs comtadins (le chapeau jaune remplaça la roue du moyen âge en vertu d'une bulle de Clément VII du 13 juin 1525. En 1776, les Juifs du comtat demandèrent vainement l'autorisation de porter un chapeau noir avec bordure jaune; ils furent condamnés à garder le signe de l'infamie. Ils le gardèrent même après 1789, si bien qu'il fallut un arrêté du maire de Carpentras leur interdisant, au nom des principes d'égalité, de porter le chapeau jaune, sous peine d'amende). — N. ROUBIN. La vie commerciale des Juifs comtadins en Languedoc au XVIII<sup>e</sup> s.; fin.

11. — **Revue de l'histoire des religions.** Tome XXXVII, 1898, n<sup>o</sup> 1. — SNOOK-HURGRONJE. Le droit musulman; 1<sup>er</sup> article (les sources du droit). — AUDOLLENT. Bulletin archéologique de la religion romaine, année 1896. = N<sup>o</sup> 2. L. LEGER. Études sur la mythologie slave. — SNOOK-HURGRONJE. Le droit musulman; fin (critique sévèrement l'*Étude sur la théorie du droit musulman*, publiée en 1892 par Sawas Pacha; l'ancien ministre des affaires étrangères de la Turquie n'est pas au courant de la science européenne). — L. MARILLIER. La place du totémisme dans l'évolution religieuse; 3<sup>e</sup> article (continue la critique approfondie de l'ouvrage de Jevons sur l'Histoire de la religion). = Comptes-rendus : Rhys Davids. Buddhism, its history and literature (livre remarquable, mais où l'auteur, se plaçant au point de vue du confrencier plutôt que de l'érudit, exprime des affirmations parfois trop absolues). — Fr. Sander. Das Nibelungenlied. Siegfried der Schlangentöter und Hagen von Tronje (l'auteur veut prouver que Sigdr-Sifrit est la même personne qu'Alaric, roi des Visigoths, et que Hagen est le



général romain Aétius, que toute la légende des Nibelungen repose sur des faits historiques dont la lutte entre le christianisme et le paganisme et la chute de l'Empire romain forment le fond. Mais cette théorie ne s'appuie sur aucune preuve certaine). — A. LANG. The miracle of madame sainte Katherine of Fierbois (traduction en anglais de la chronique publiée en 1858 par l'abbé Bourassé, avec des documents fort intéressants sur la psychologie des « miraculés » et sur les mœurs religieuses du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle).

**12. — Revue de l'Orient chrétien.** 3<sup>e</sup> année, 1898, n<sup>o</sup> 1. — Baron A. D'AVRIL. Les Grecs melkites; étude historique (on appelle Grecs melkites les chrétiens de Syrie et d'Égypte qui se sont séparés du patriarche d'Antioche depuis l'hérésie des Monophysites en 451; les patriarches melkites d'Antioche, qui ont été supplantés de 1098 à 1267 par des latins, ont dû émigrer à Damas au milieu du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> s.). — F. NAU. La version syriaque inédite des martyres de saint Pierre, saint Paul et saint Luc, d'après un ms. du <sup>x</sup><sup>e</sup> s.; traduction en français. — R. P. SIMÉON VAILHÉ. Le monastère de Saint-Théoctiste, 411, et l'évêché de Parembolés, 425. — CHABOT. Vie du moine Rabban Youssef Bousnaya, traduite et annotée; suite.

**13. — Revue de l'Orient latin.** T. III, 1895, n<sup>o</sup> 4. — E. BLOCHET. L'histoire d'Alep de Kamal-ad-Din, version française d'après le texte arabe; suite au t. IV, n<sup>o</sup> 1, et au t. V, n<sup>os</sup> 1-2. — L. LEGRAND. Relation du pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni, notaire italien, 1394-1395 (publie cette relation d'après le ms. unique de la Bibliothèque nationale, n<sup>o</sup> 6521 du fonds latin; le pèlerin visita l'Égypte jusqu'au Caire, le Sinaï, les principaux sanctuaires de Palestine, une partie de l'île de Chypre, Rhodes, quelques-unes des îles de l'Archipel, Athènes et le nord de la Morée; la description qu'il donne d'Athènes et de ses antiquités est des plus précieuses). — T. IV, 1896, n<sup>o</sup> 1. L. DE MAS LATRIE. Les patriarches latins d'Alexandrie, de 1219 à 1866 (courtes notices sur chacun de ces personnages, dont la série n'avait jamais été complètement établie; à propos de Guillaume de Chanac [1342-1351], l'auteur mentionne la donation faite au collège Saint-Michel à Paris, par un membre de la même famille, Bertrand de Chanac, patriarche de Jérusalem, d'une maison dite *maison du Patriarche*, laquelle fut acquise plus tard par Simon de Cramaud, patriarche d'Alexandrie [1391-1401], et devint ensuite un marché public, appelé la *Cour* ou le *Marché des Patriarches*, dont le nom s'est conservé jusqu'à nos jours). — E. REV. Les seigneurs de Barut. — Id. Les seigneurs de Mont-Réal et de la Terre-d'outre-le-Jourdain. — N. JONGA. Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au <sup>xv</sup><sup>e</sup> s. I-III: comptes des colonies génoises de Caffa, de Péra et de Famagouste. — Comptes-rendus critiques: Description des œuvres d'art et de l'église des Saints-Apôtres de Constantinople, poème de Constantin le Rhodien, publ. par Émile Legrand et Th. Reinach. — H. de CASTROS. L'Islam. Impressions et études. —



N<sup>os</sup> 2-3. N. JORGA. Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades. IV : documents politiques ; suite au n<sup>o</sup> 4 et au t. V, n<sup>os</sup> 1-2. — E. REY. Résumé chronologique de l'histoire des princes d'Antioche. = Comptes-rendus critiques : *Galterii Cancellarii Bella Antiochena*, herausg. von H. Hagenmeyer. — Histoire de Mar Jab-Alaha, patriarche, et de Rabban Çauma, éditée par P. Bedjan, 2<sup>e</sup> éd. — *Jabalaha III, catholici nestoriani, vita ex Slivae libro qui inscribitur Turris desumpta*, éd. Dr R. Hilgenfeld. — N. Jorga. Philippe de Mézières et la croisade au xiv<sup>e</sup> s. — R. Sternfeld. Ludwigs des heiligen Kreuzzug nach Tunis, 1270, und die Politik Karls I von Sizilien. = La Chronique de ce numéro contient entre autres choses une notice nécrologique très développée sur M. de Mas Latrie, par Ch. KOHLER. = N<sup>o</sup> 4. Ch. KOHLER. Un nouveau récit de l'invention des patriarches Abraham, Isaac et Jacob à Hébron (reproduction d'un article paru dans les *Mélanges d'histoire du moyen âge*, dédiés à M. Gabriel Monod). — C. ENLART. Notes sur le voyage de Nicolas de Martoni en Chypre (à propos de la publication de M. L. Legrand ; cf. ci-dessus). = Compte-rendu critique : *Comte Couret*. La prise de Jérusalem par les Perses, en 614. = T. V, 1897, n<sup>os</sup> 1-2. Ch. KOHLER. Translation de reliques de Jérusalem à Oviedo, VII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> s. (récit purement légendaire d'un événement qui, quoique attesté par d'autres témoignages, ne repose sur aucun fondement sérieux ; le texte en est publié d'après deux manuscrits, l'un de Cambrai, l'autre de Cheltenham). — Id. Notices et extraits de manuscrits (l'auteur signale et décrit : 1<sup>o</sup> un ms. de Cheltenham, récemment acquis par la Bibliothèque nationale et contenant entre autres choses une sorte de notice nécrologique sur Richard Cœur-de-Lion ; 2<sup>o</sup> un ms. du Musée britannique, Harleian n<sup>o</sup> 3983, contenant une copie non encore signalée des *Récits du ménestrel de Reims* ; 3<sup>o</sup> un ms. de la Bodléienne, Tanner n<sup>o</sup> 190, qui fournit un texte spécial des *Secreta fidelium Crucis* de Marino Sanuto ; 4<sup>o</sup> un ms. de la Bodléienne, n<sup>o</sup> 1376, du début du xvi<sup>e</sup> s., contenant les trois livres des *Histoires* de Jacques de Vitry, sous le nom même de ce personnage, ce qui prouve, contrairement à l'opinion soutenue par MM. Zarncke et Hoogeweg, que l'attribution du troisième livre à Jacques de Vitry est antérieure à l'époque des premières éditions). — Id. Histoire anonyme des rois de Jérusalem (1099-1187), composée peut-être à la fin du xn<sup>e</sup> s. (cette histoire, dont on ne possède que des mss. relativement modernes, a été répandue surtout en Allemagne, où l'on en fit plusieurs remaniements ; un de ces remaniements avait été publié déjà par Canisius en 1601 ; ici, le document est édité d'après deux mss., l'un d'Oxford, l'autre du Musée britannique, qui paraissent en fournir un texte plus voisin de l'original ; il est difficile de dire si ce texte, qui offre de grandes analogies avec un des chapitres de l'*Historia Hierosolymitana* de Jacques de Vitry, a servi de source à cette *Historia* ou en est au contraire dérivé). = Compte-rendu critique : H. Hagenmeyer. Der Brief des Kaisers Alexios I Komnenos an den Grafen Robert I von Flandern (selon M. Hagenmeyer, le texte



latin qui nous est parvenu serait la traduction presque littérale d'une lettre grecque authentique d'Alexis à Robert; M. G. Paris, dans le présent compte-rendu, examine à nouveau la question et, tout en admettant que la lettre grecque d'Alexis a pu exister et être connue de l'auteur de la lettre latine, il conteste que cette dernière puisse, à aucun titre, en être la reproduction fidèle). = La Chronique de ce numéro contient, sous le titre de : *Un voyage au pays des croisés*, un récit dû à M. Abel Lefranc de l'excursion collective en Chypre, Palestine et Syrie, organisée, en septembre-octobre 1897, par la *Revue générale des sciences*.

**14. — Nouvelle Revue historique de droit français et étranger.** 1898, n° 1. — Th. REINACH. Une crise monétaire à Mylasa (transcription et commentaire d'une inscription publiée en 1895 dans le *Bull. de corresp. hellén.*). — Ed. BEAUDOUIN. Les grands domaines dans l'empire romain; 3<sup>e</sup> art. : note additionnelle sur les quatre premiers paragraphes de l'inscription d'Henchir Mettich (expose et discute l'opinion de Schulten et s'en tient à celle de Toutain; expose en quoi consiste l'autonomie territoriale du grand domaine, telle que cette inscription nous la fait connaître. Insiste sur l'importance des données qu'elle contient pour les origines du régime seigneurial et des justices privées). — Henri SÉE. Les « hôtes » et les progrès des classes rurales en France au moyen âge (l'institution de l'hostise a contribué à l'affranchissement des serfs : directement, car le colon, qui arrive sur une terre étrangère pour la cultiver, ne peut jamais être traité comme serf; indirectement, car, pour éviter la dépopulation de leurs domaines, les seigneurs affranchissent leurs serfs).

**15. — Revue générale du droit.** 1898, janv.-févr. — J. BRISSAUD. Les coutumes des Aryens de l'Hindou-Kouch. = Mars-avril. Andrew MURE. Walter Scott et l'expulsion des locataires (l'expulsion des locataires *brevi manu* est un reste de l'ancienne justice privée; Troplong et Dalloz, qui la tiennent pour légitime, invoquent un exemple fourni par le *Gui Mannering* de W. Scott; mais le romancier a commis une erreur en alléguant comme étant encore en vigueur une coutume qui avait été abolie en 1555 et en 1756; en outre, dans le passage cité, le propriétaire est assisté d'un juge, ce qui modifie entièrement le caractère de son acte). = Comptes-rendus : G. Vacher de la Poughe. Les sélections sociales (intéressant art. de R. de Kerallain). — F. Morel. Les juridictions commerciales au moyen âge (bon).

**16. — Revue de géographie.** 1898, mars. — P. GAFFAREL. Vasco de Gama (résumé biographique). = Mai. G. PARISSET. Le contesté anglo-vénézuélien en Guyane. = Juin. A. FAURE. Les origines de l'empire français dans l'Indo-Chine; suite (lettres écrites de Hué en nov. 1749). — CORCELLE. Michelet géographe, à propos de son centenaire. — P. GAFFAREL. Le *De orbe novo*, de Pierre Martyr d'Anghiera; 4<sup>e</sup> décade; trad. avec notes et commentaires.

**17. — Le Bibliographe moderne.** 1897, nov.-déc. — M. TOUR-



NEUX. Les sources bibliographiques de l'histoire de la Révolution française; fin. — CH. SCHMIDT. Le fonds « France » aux archives de Bâle (indications très sommaires, mais précieuses). — Abbé INGOLD. Les mss. des anciennes maisons religieuses d'Alsace. = 1898, janv.-févr. H. STEIN. Introduction au « Manuel de bibliographie générale. » — C.-M. BRIQUET. Anciennes papeteries et filigranes du pays barrois. — L.-G. PÉLISSIER. Autographes français à Turin. — G. MARCEL. Les acquisitions de la Bibliothèque nationale (cartes et collections géographiques). — H. STEIN. Les archives de la Préfecture de police à Paris.

18. — **Le Correspondant.** 10 avril 1898. — LECANUET. Montalembert. Les catholiques et les élections sous la monarchie de Juillet (récit très curieux de l'organisation par Montalembert des catholiques en parti politique de 1844 à 1846). — DE BARANTE. Le coup d'État du 2 Décembre. La proclamation de l'empire (ces lettres, du 12 décembre 1851 au 22 janvier 1853, montrent assez bien l'état d'âme des orléanistes, moins indignés encore du coup d'État que satisfaits d'être débarrassés de la République). — LANZAC DE LABORIE. Le maréchal Davout (d'après le livre de son petit-fils). = 25 avril. Comte GRABINSKI. La triple-alliance (fin. La partie la plus intéressante de cet article est celle qui concerne la Russie, son accord avec l'Allemagne et l'Autriche en 1884, son accord secret avec l'Allemagne en 1887. L'alliance franco-russe a été visiblement pour Alexandre III un moyen d'assurer le *statu quo* en Occident et d'avoir les mains libres en Orient. Le comte Grabinski me paraît avoir méconnu la cause réelle et profonde de la triple-alliance : elle a été avant tout une garantie contre le risque que fait courir à l'Italie nouvelle l'alliance du Vatican avec les éléments avancés. Le Vatican, depuis l'avènement de Léon XIII, n'a eu qu'une politique : travailler à l'établissement d'une République cléricale en France pour amener un mouvement républicain cléricale en Italie). — LANZAC DE LABORIE. La famille du premier consul (d'après F. Masson). — A. VIALLETTE. Tammany et la mairie de New-York. = 10 mai. LACOMBE. Un précédent pour Cuba (tentative de Chateaubriand en 1823 pour faire donner par Ferdinand VII l'autonomie aux colonies d'Amérique sous des rois bourbons constitutionnels. Chateaubriand tombé du pouvoir en 1824, l'Angleterre reconnut l'indépendance des colonies espagnoles sous la forme républicaine qui les voua à une longue anarchie). — JOLY. L'instruction primaire dans les pays civilisés (à propos du beau livre de M. Levasseur). — FAUVEL. Les Allemands en Chine. Leurs missions. La prise de Kiao-Tchéou; fin le 25 mai. = 25 mai. DRONSART. Gladstone. — Camille Jordan et M<sup>me</sup> de Krudener (lettres curieuses écrites en 1804 par cette femme remarquable et ridicule). — VILLEBOIST-MAREUIL. Gallièni et Madagascar (art. optimiste, mais assez équitable, sur les premiers résultats de l'occupation française). — L. DE VALROGER. A. Geffroy. Études italiennes. — On est étonné de voir une Revue sérieuse et honnête comme le Correspondant, dans son article sur les œuvres et hommes, parler du *syndicat Dreyfus* et du *parti de la*



*trahison* pour désigner les hommes de cœur qui poursuivent la réparation d'une erreur judiciaire. Il faudrait laisser à une certaine presse quotidienne ces procédés odieux de polémique calomnieuse qui défigurent l'histoire devant la postérité.

**19. — Études publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus.** 1898, 20 avril. — V. DELAPORTE. L'idée de trahison en France au XI<sup>e</sup> s. (d'après la Chanson de Roland). = 5 mai. M. DE LA BROISE. Comment écrire la vie de la sainte vierge; suite le 20 mai. — CHERVOILLOT. Goethe, sa vie, son œuvre. — E. GRISELLE. Manuscrits de Bossuet aux archives communales de Lille; 1<sup>er</sup> art. : le panégyrique de saint André; quatorze lettres; suite le 5 juin (ces lettres ont toutes été déjà publiées).

**20. — La Revue de Paris.** 1898, 15 avril. — P. FONCIN. Les pays de France (plan de réorganisation administrative et de décentralisation basé sur l'existence encore vivante des anciens pays). = 1<sup>er</sup> mai. A. AULARD. Les origines du parti républicain (il n'y avait pas de républicains en France en 1789; il y en eut après que le roi eut sanctionné la constitution civile du clergé. Effrayé par les menaces du clergé, qui lui reprochait cette sanction comme un péché mortel, il haït la Révolution et résolut de la combattre par tous les moyens, même au moyen de l'étranger. C'est du soupçon de cette sourde hostilité que sortit le premier groupe de républicains. Il se forma dans le salon d'une fille du chevalier Guénement de Keralio, femme d'un Liégeois devenu Français, François Robert. La fuite du roi et la suspension des pouvoirs de la royauté après le retour de Varennes fortifièrent ce parti; mais l'idée de la république était encore, même alors, impopulaire; après le 10 août, la royauté fut abolie et la République devint la seule solution possible en face des monarchies européennes coalisées contre la France. C'est donc d'une façon indirecte et furtive qu'elle s'établit). — Commandant ROUSSET. L'art du maréchal de Moltke. = 15 mai. Henri CARRÉ. Les émigrés français en Amérique, 1789-1793 (d'après les papiers de Du Val d'Eprémèsnil, conseiller au Parlement de Paris et député à la Constituante, qui avait rêvé de fonder une grande colonie française dans l'Amérique du Nord, et qui espérait trouver des colons parmi les gens, si nombreux, que la Révolution dépouillait. L'entreprise échoua; d'Eprémèsnil y perdit une bonne partie de sa fortune, et, comme il ne partit pas lui-même pour essayer de rétablir ses affaires, il fut arrêté sous la Terreur et décapité). = 1<sup>er</sup> juin. Général BEDEAU. 24 février 1848. — Émile VEDEL. Le quatrième centenaire de Vasco de Gama. — Colonel WONLARLANSKI. Prise de Plevna (souvenirs presque entièrement inédits).

**21. — Revue des Deux-Mondes.** 1898, 15 avril. — Étienne LAMY. Les luttes entre l'Église et l'État au XIX<sup>e</sup> s.; 3<sup>e</sup> art. : la Restauration (montre combien la loi, telle que l'avaient faite l'Ancien Régime et le premier Empire, fut, même sous les Bourbons, au plus beau temps



de l'alliance entre « le trône et l'autel, » un obstacle au développement des forces vives et indépendantes du catholicisme, et pourquoi l'action religieuse, dans les circonstances les plus favorables en apparence, fut stérile). — G. LENÔTRE. Le marquis de la Rouerie et la conjuration bretonne; suite le 1<sup>er</sup> et le 15 mai, fin le 1<sup>er</sup> juin (biographie bien documentée et très attachante). = 1<sup>er</sup> mai. Alfred FOUILLÉE. Le peuple grec. Esquisse psychologique. = 15 mai. G. BAPST. Souvenirs et conversations du maréchal Canrobert. Le lieutenant Canrobert en 1830 (la Révolution de Juillet à Lyon; changement qu'elle apporta dans les cadres et dans les habitudes de la troupe de ligne. Intéressant portrait du colonel Combes). = 1<sup>er</sup> juin. Aug. FILON. Le théoricien de l'impérialisme anglais : sir J. B. Seeley.

**22. — Académie des inscriptions et belles-lettres.** Comptes-rendus des séances de l'année 1898. Bulletin de janv.-févr. — M. DE ROQUEFEUIL. Recherches sur les ports de Carthage; avec deux planches. — Ph. BERGER. Deux inscriptions funéraires de Naplouse. — BRUTAILS. Note sur la date de la chapelle Sainte-Croix de Montmajour (elle est du XII<sup>e</sup> s. et non de 1019). — L. HERVIEUX. Notice sur Raymond de Béziers et sur sa version latine du *Livre de Kalila et Dimna*.

**23. — Académie des sciences morales et politiques.** Séances et travaux. Compte-rendu. 1898, mai. — Duc DE BROGLIE. Notice sur la vie et les œuvres de Victor Duruy. — E. LEVASSEUR. Des progrès de l'agriculture française dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> s. (la situation de l'agriculture avait été très précaire de 1680 à 1750 : l'impôt inégal et arbitraire, les règlements prohibitifs avaient produit un avilissement général des prix et la misère dans les campagnes. Cette situation s'améliora beaucoup dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> s.). — M. BLOCK. Une crise de la propriété rurale en Allemagne et dans d'autres contrées; première partie : la propriété rurale en Allemagne; ch. II : le servage et la grande propriété (montre comment au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> s. la grande propriété s'est formée aux mains de la noblesse. La crise actuelle de l'Allemagne est encore une conséquence de la féodalité).

**24. — Société nationale des Antiquaires de France.** 1898. Séance du 3 mai. — M. E. DUMUYS présente le texte de la première inscription chrétienne qui ait été découverte récemment à Orléans : LANTRVDES HIC REQUIESCIT. — M. CAGNAT communique cinq fragments provenant du camp romain de Lambèse et qui appartiennent à l'inscription contenant le texte du discours d'Hadrien aujourd'hui conservé au Musée du Louvre. = 11 mai. M. le baron REY commence la lecture d'un mémoire dans lequel il étudie l'influence orientale sur l'architecture militaire des croisés en Syrie. — M. CAGNAT communique deux inscriptions découvertes par M. Drappier à Sidi-Amara (Tunisie) et qui donnent le nom antique de cette ville : *Aviocalla*. Il résume aussi un mémoire du P. Vincent sur plusieurs camps romains, milliaires et restes de monuments qu'il a étudiés au cours d'un récent voyage de



Jérusalem à Petra. — M. OMONT fait une communication sur un évangélaire grec, conservé au patriarcat orthodoxe de Jérusalem et qui est orné des portraits du voivode de Valachie Mathieu Bassaraba et de sa femme Hélène. Il en rapproche un autre évangélaire manuscrit orné des portraits des mêmes personnages, conservé parmi les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale. — M. HÉRON de Villefosse donne lecture d'un mémoire du R. P. DELATTRE sur l'emplacement du temple de Cérès à Carthage. Il ajoute qu'un fragment d'inscription latine trouvé sur cet emplacement mentionne un personnage consulaire déjà connu par une inscription de Tivoli. = 18 mai. M. M. PROU signale une inscription mérovingienne trouvée à Teuillac (Gironde) et en propose une nouvelle lecture. L'intérêt de cette inscription réside dans la formule *filio suo (pa)ter scripsi(t)*. — M. N. VALOIS fait une communication sur une visionnaire célèbre du xv<sup>e</sup> s. mêlée à la mission de Jeanne d'Arc, connue sous le nom de Marie d'Avignon et qui s'appelait réellement Marie Robine. = 1<sup>er</sup> juin. M. ADRIEN BLANCHET communique le texte d'une inscription talismanique qui se lit sur une ancienne bague aujourd'hui conservée au musée de Châteauroux et qu'il rapproche d'une inscription analogue mais moins développée qui se trouve sur l'anneau récemment signalé de l'évêque d'Angers Ulger. = 8 juin. M. le Dr CAPITAN signale la découverte de toute une série de monnaies parisiennes dans des fouilles récemment exécutées place du Panthéon. — M. MAZEROLLES communique la maquette en terre cuite d'une médaille relative à la naissance du duc de Normandie (Louis XVII). Cette maquette est l'œuvre du célèbre graveur Augustin Dupré. — M. D'ARBOIS de JUBAINVILLE signale un texte de saint Augustin rapporté par Isidore, d'après lequel des démons appelés *Dusii* passaient pour rendre grosses les femmes celtiques. Ces *Dusii* semblent être plutôt des cours d'eau restés dans le nom moderne de la Dhuy. On croyait du reste, en Grèce, que certains cours d'eau pouvaient rendre les femmes grosses.

25. — **Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France.** Bulletin 1898, 1<sup>re</sup> livr. — HÉRON DE VILLEFOSSE. Les pierres inscrites découvertes à la pointe de la Cité. — L. MIROT. Une tentative d'érection de l'évêché de Paris en archevêché sous Charles V (publie une bulle par laquelle le pape Grégoire XI mande à Charles V qu'il ne peut soustraire, ainsi que le roi l'avait demandé, l'église de Paris à la suprématie de Sens, 8 oct. 1377). — Eug. DÉPREZ. Une représentation du *Mystère de la Passion* à Paris sous Charles V (publie une lettre de rémission accordée par Charles V, avril 1380, à Guillaume Langlois, qui, chargé de tirer le canon lors d'une représentation du *Mystère de la Passion*, joué par les bourgeois de Paris aux fêtes de Pâques, avait par imprudence causé la mort de son ami Jean Hémon). — A. VIDIER. Bibliographie de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France pour l'année 1896.

26. — **Annales de Bretagne.** T. XIII, n° 3, avril 1898. — J. LOTH,



Goule-Aoust et Goel-Aoust (*Goule* d'aoust signifie le 1<sup>er</sup> jour d'aout; *Goel* aoust signifie la veille d'aout; ces deux termes, d'ailleurs, se rapportent à la même fête, celle du dieu Lug). — J. LEMOINE. La révolte dite du Papier timbré ou des Bonnets rouges en Bretagne en 1675; pièces justificatives; suite. — Arthur DE LA BORDERIE. La chronologie du cartulaire de Redon; suite. — LÉON MAITRE. Les origines des paroisses poitevines et angevines réunies au diocèse de Nantes, d'après les plus anciens textes et les fouilles archéologiques. — Ch. DE CALAN. Les Celtes dans l'épopée germanique.

**27. — Annales de l'Est.** 1898, avril. — L. JÉRÔME. Les élections et les cahiers du clergé des bailliages de Nancy, Lunéville, Blamont, Rosières, Vézelize et Nomeny; suite. — Le peintre J.-J. Walter et sa Chronique strasbourgeoise; trad. par Rod. REUSS; fin (la chronique s'arrête au 20 décembre 1676).

**28. — Annales du Midi.** 1898, avril. — R. REV. Le cardinal d'Armagnac, colégaat d'Avignon, 1566-1585, d'après sa correspondance inédite (concerne les relations d'Avignon avec la cour de France, surtout au sujet des protestants que le pape eût voulu expulser du comtat et que Charles IX et Catherine de Médicis, fidèles à leur politique de bascule, voulaient y maintenir). — G. DOUBLET. Les mandements de Godeau, évêque de Vence, 1654-1672 (analyse le registre des synodes tenus par Godeau et montre que ce bel esprit fut un évêque très zélé pour les devoirs de sa charge). — C. DOUAI. Bernard Gui, évêque de Lodève, et le curé de Nébian, à propos d'une bulle de Jean XXII, 20 avril 1327. — H. COURTEAULT. Deux épisodes de l'histoire de l'Agenais pendant la guerre de Cent ans (publie deux lettres de rémission pour Jean de Beauville, mars 1443, et pour Bérard de Sales, 7 sept. 1442, qui racontent les méfaits commis par ces aventuriers).

**29. — Le Bibliophile limousin.** 1896, n° 4. — René FAGE. Wolpmann et Rossignol; introduction de l'imprimerie à Ussel. = 1897, n° 1. DUCOURTIEUX. Les origines et les débuts de l'imprimerie à Bordeaux. = N° 4. A. CLAUDIN. Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Limoges; l'atelier de Paul Berton; suite. — DUCOURTIEUX. Comment on devenait libraire et imprimeur à Paris au XVIII<sup>e</sup> s.; suite; fin en 1898, n° 1. = 1898, n° 1. FRAY-FOURNIER. L'imprimerie et les imprimeurs à Limoges au XVIII<sup>e</sup> s.

**30. — Bulletin d'histoire ecclésiastique des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers.** 1897, livr. 4, août-sept. — Chanoine ALBANÈS. Gallia christiana novissima; introduction (travaux préparatoires et exécution de la *Gallia christiana*). — Chanoine J. CHEVALIER. L'abbaye de N.-D. de Valcroissant de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Die; suite en nov.-déc. et janv.-févr. — Abbé LAGIER. La baronnie de Bressieux; suite en nov.-déc. et janv.-févr. — Chanoine AUVERGNE. Nouvelles notes historiques sur Morestel; suite en nov.-déc.



et janv.-févr. (duel entre Charles de Crèqui et Philippin, bâtard de Savoie, 1597; taxes imposées aux habitants de Morestel, xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> s.).

**31. — Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.** Année 1897, vol. LI. — Abbé H. BOUVIER. Histoire de Monéteau, Yonne (suivie de pièces justificatives, dont la charte d'affranchissement des habitants de Monéteau par le chapitre d'Auxerre en 1263). — E. DUCHÉ. Notice sur le comte de Bondy, ancien préfet de l'Yonne. — Ernest PETIT. Le comte de Tonnerre; Antoine de Crussol, duc d'Uzès. — H. BUTTNER. Les délits de bois avant 1789.

**32. — Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne.** 1897, n° 8. — E. TEILHARD DE CHARDIN. De la conduite de Gaspard de Montmorin Saint-Hérem, gouverneur d'Auvergne, après la Saint-Barthélemy (d'après les archives municipales de Clermont-Ferrand). — Abbé ATTAIX. Les églises du canton d'Ennezat; suite au n° 9-10. = N° 9-10. Félix CHAMBON. Un historien peu connu de la 4<sup>e</sup> Croisade, Robert de Clary (fait ressortir la valeur historique et littéraire de la Chronique du « povre chevalier »).

**33. — Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard.** (Montbéliard, Barbier). Tome XXVI, 1897, fasc. 1. — J. GAUTHIER. L'industrie du papier dans les hautes vallées franc-comtoises, du xv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle (monographie détaillée suivie d'un tableau général des papeteries franc-comtoises et des fabricants de papier de 1448 à 1790).

**34. — Mémoires de la Société éduenne.** T. XXV, 1897 (Autun, Dejussieu). — W. LIPPERT. La Bourgogne et la Saxe, 1451-1454. Nouvelles recherches et documents sur un projet de mariage du comte de Charollais et sur la question luxembourgeoise (d'après les archives de Dresde et de Weimar). — BULLIOT. Notice sur des moules de monnaies antiques trouvés à Autun. — Paul MONTARLOT. Le contrat de mariage de Bussy-Rabutin (il est question du contrat pour le premier mariage de Bussy, celui qu'il contracta le 28 avril 1643 avec M<sup>lle</sup> de Toulonjon; le contrat fut signé le 4 janvier précédent, après avoir été négocié pendant deux ans. Notes biographiques sur les personnes qui figurent au contrat). — A. DE CHARMASSE. Jean-Louis Gouttes, évêque constitutionnel du département de Saône-et-Loire, et le culte catholique à Autun pendant la Révolution; suite. — G. DUMAY. Note sur deux mss. liturgiques du xv<sup>e</sup> s. (un rituel et un missel provenant, l'un de Langres, l'autre de Mâcon). — E. FROT. Note sur l'église et l'ancienne croix du Breuil. — P. MONTARLOT. Un bureau de secours aux incendiés du diocèse d'Autun en 1787.

**35. — La Province du Maine.** 1897, décembre. — A. LEDRU. L'abbaye de Notre-Dame du Perray-Neuf à Précigné, 1189-1898; suite en 1898, janvier, avril et mai. — L. DENIS. L'école de Sillé-le-Guillaume au xv<sup>e</sup> siècle. = 1898, janvier. A. ANGOË. Notes sur le commerce de Laval aux colonies. = Février. J. CHAVANON.



Correspondance de Jean-Louis du Bouchet de Sourches, évêque de Dol, de 1715 à 1748 (le correspondant de l'évêque était le comte de Montsoreau, son frère, grand prévôt de France; l'évêque parle surtout de ses affaires d'intérêt). = Mars. L. FROGER. La confrérie des prêtres du doyenné de Vallon. = Avril. Vicomte MENJOT d'ELBENNE. Le palais des comtes du Maine et ses annexes à la fin du xv<sup>e</sup> s.; fin au n° 5. = Mai. A. LEDRU. Anciennes sépultures au Pré (fragments de poteries gauloises et gallo-romaines). — Fr. de SAINT-EXUPÉRY. Inscription de Saint-Christophe-du-Luat (celle de J.-Fr. de Pompadour, mort le 6 mars 1684).

**36. — Revue africaine.** 1897, 4<sup>e</sup> trim. — J. HAMET. Le « Nour-el-Eulbab (lumière des cœurs) » du cheikh Otman ben Mohammed ben Otman, dit Ibn Foudiou (le cheikh Otman est le fondateur de l'empire du Sokoto dans le Soudan central; son ouvrage, dont on donne une traduction, montre ce qu'était le Soudan musulman au commencement du xix<sup>e</sup> s. et les progrès que l'auteur veut lui faire réaliser dans la voie de la civilisation). — RINN. Le royaume d'Alger sous le dernier bey. Chap. II-IV; suite en 1898, 1<sup>er</sup> trim. — Col. ROBIN. Soumission des Beni-Yala et opérations du colonel Canrobert en juillet 1849. — IBN-EL-ATHIR. Annales de Maghreb et de l'Espagne, trad. par FAGNAN; suite en 1898, 1<sup>er</sup> trim., 815-833.

**37. — Revue archéologique, historique et scientifique du Berry.** 1897, juillet-août. — J. DU PONTAULAIS. La Motte-Feuilly; inventaire de Charlotte d'Albret. — Abbé A. GRANGER. Mémoires secrets sur Lignières pendant la Révolution. — Mémoire sur la province du Berry (publie un mémoire anonyme dont on ne donne pas la date); suite en sept.-déc. = Bibliographie : Abbé Guidault. La léproserie de Bourges. — Vicomte de Brimant. M. de Puységur et l'église de Bourges pendant la Révolution, 1789-1802 (excellent). = Sept.-déc. E. DUROISEL. La correspondance de nouvel an d'un seigneur de Châteaubrun, Jean-Nicolas de Montmorency, 1745-46. — Alph. JOUET. Le mouvement de 1848 dans l'Indre (met en œuvre de nombreux extraits des journaux du département). = 1898, janv.-févr. Alf. LEROUX. La primatie de Bourges (cette primatie est un fait certain, non en ce qui concerne la province d'Aix, mais pour Auch, Bordeaux, Narbonne et Toulouse; elle a son origine dans la maîtrise exercée par Bourges sur toute l'Aquitaine, d'Auguste à Dioclétien). — AUPETIT. Les soldats de l'Indre en 1870-1871.

**38. — Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur.** T. VII, nos 3 et 4. — P. GAFFAREL. Prieur de la Côte-d'Or (premiers chapitres de sa biographie, jusqu'à la fin de 1793). = T. VIII, n° 1. J. PERCEUR. De la règle « que nul en France ne plaide par procureur » (essai sur son fondement rationnel et sa portée pratique). — Fr. GÉNY. Essai critique sur la méthode d'interprétation juridique en vue d'une orientation nouvelle des études de droit privé; suite.



**39. — Revue d'Auvergne.** 1897, n° 3. — E. JOYAU. Un précurseur du socialisme contemporain : Saint-Simon et le Saint-Simonisme. = N° 4. Ch. JALOUSTRE. Une pierre mémorable (une des pierres de la Bastille apprêtée par le patriote Palloy et envoyée à la municipalité de Clermont-Ferrand). — H. MOSNIER. Les élections de 1789 dans la sénée-chaussée d'Auvergne; fin aux n°s 5-6. = N°s 5-6. Fr. DOMÈGE. Charges et contributions des habitants de l'Auvergne à la fin de l'Ancien Régime (1<sup>re</sup> partie : la dime, différentes espèces de dîmes; au profit de qui elles étaient perçues, par qui elles étaient dues et comment levées; causes de leur impopularité).

**40. — Revue de Champagne et de Brie.** 1897, juillet-août. — A. MILLARD. Histoire de Bussy-aux-Bois; suite. — A. PÉTEL. Les seigneurs de Ville-sur-Arce; suite en sept.-déc. (publie en appendice treize documents allant de 1226 à 1668). = Sept.-oct. HUMBLOR. Les mercuriales de Langres du xv<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> s. (publie les notes d'un ancien instituteur de Neuilly-l'Évêque, qui avait relevé année par année les prix du blé, de l'avoine, etc., de 1471 à 1819, sur un registre du greffe du tribunal civil de Langres). — P. CHAUVET. Actes religieux du Petit-Mesnil (notes extraites des registres des actes de baptêmes, décès et mariages de 1700 à 1737). — ROSEROT. Répertoire historique de la Haute-Marne; suite en nov.-déc. = Nov.-déc. P. CHAUVET. Notes sur le fief de Toulonjon à Chaumesnil, Aube.

**41. — Revue de Gascogne.** 1897, déc. — Ph. LAUZUN. Valence-sur-Baïse; fin. — T. DE L. Le prieuré et la ville de Layrac par l'abbé Dubourg (analyse avec beaucoup d'éloges). = 1898, janv. J. MOMMÉJA. Dom Bernard de Montfaucon et l'archéologie préhistorique; fin en févr. (montre qu'ici encore Montfaucon a été un initiateur). — E. DELLAS. La Société populaire d'Auch pendant la Révolution. = Févr. Paul DE CASTERAN. Lettres de Froidour; 3<sup>e</sup> art. (longue lettre de sept. 1667 sur le pays de Castillon, dans l'Ariège). — Alph. BRANET. Lettre du comte de Pardiac au comte d'Armagnac, 1369 (concernant la guerre avec les Anglais). = Mars. Abbé C. TAUZIN. De Bayonne à Toulouse; invasion de 1814. Préludes, 1806-1813; suite en avril : de Bayonne à Peyrehorade; fin en mai (art. très détaillé où se montrent une fois de plus la fatigue et l'inertie des populations en face de l'invasion étrangère. En appendice : les réquisitions sous les Cent-Jours. Après Waterloo, quand les milices de la région pyrénéenne eurent été licenciées le 28 août, les Espagnols crurent le moment bon pour envahir la France et s'emparèrent de Saint-Jean-de-Luz. On leur montra les dents et ils ne purent aller plus loin). — H. CARRÈRE. Les huguenots au château de Monlezun-Pardiac. — G. THOLIN. Les protestants et les « nouveaux convertis » de Nérac, 1685-1686 (à remarquer la tolérance de l'évêque de Condom, J. de Matignon, pour les « nouveaux convertis »).

**42. — Revue des Universités du Midi.** 1898, janv.-mars. — M. CLERC. De la condition des étrangers domiciliés dans les différentes



cités grecques. — ZYROMSKI. De l'influence de la pensée allemande sur l'esprit français au XIX<sup>e</sup> s. — G. RADET. Les débuts de l'École française d'Athènes : correspondance d'Emmanuel Roux, 1<sup>re</sup> série, 1847 (Roux fut de la première promotion athénienne; il arriva à l'École quand celle-ci, à peine terminée, n'était pas encore meublée). = Avril-juin. M. CLERC. De la condition des étrangers domiciliés dans les différentes cités grecques; suite : les Iles, Égine, les Cyclades. — O. GRANAT. Une académie de province au XVIII<sup>e</sup> s. = Bulletin hispanique : J.-R. MÉLIDA. Archéologie ibérique et romaine. = Chronique : J.-A. BRUTAILS. Documents concernant l'imprimerie à Bordeaux en 1514.

**43. — Revue historique et archéologique du Maine.** 1897, 2<sup>e</sup> sem. T. XLII, livr. 3. — P. LE VAYER. La stèle funéraire de Gervais de Mezerettes au cimetière de Saint-Étienne-du-Mont (mort le 11 sept. 1438). — DIEUDONNÉ. Hildebert de Lavardin, évêque du Mans et archevêque de Tours; fin. — ROBERT. L'instruction au XVIII<sup>e</sup> s. dans les paroisses de la circonscription d'inspection primaire de Sillé-le-Guillaume, Sarthe (villes du canton de Loué). = 1898, 1<sup>er</sup> sem. T. XLIII, livr. 1. Abbé L. FROGER. Notre-Dame de Torcé (histoire du prieuré et de la paroisse depuis le XII<sup>e</sup> s.). — Abbé TOUBLET. L'église et la paroisse de Lavaré. — L. BRIÈRE. Mélanges historiques et littéraires, pour faire suite à la correspondance de dom Colomb. = Livr. 2. R. TRIGER. L'hôtel de ville du Mans, 1471-1898. — ROBERT. L'instruction primaire au XVIII<sup>e</sup> s. dans le canton de Saint-Paterne.

**44. — Revue de Saintonge et d'Aunis.** 1898, 1<sup>er</sup> janvier. — A. LAVERNY. Les Pénétrau de l'île de Ré. — L. A. Un marin saintongeais : Anatole de Bonsonge. — Une trouvaille d'objets gallo-romains (à Saintes). — Tombes de la famille d'Agrippa d'Aubigné. = 1<sup>er</sup> mai. L. AUDIAT. Monnaies des Santons.

**45. — Revue des Pyrénées.** T. IX, 1897, 4<sup>e</sup> livr. — Paul DE CAS-TERAS. Le conventionnel Vadier et ses collègues de la représentation de l'Ariège (sa biographie jusqu'à la fin de la Terreur). — E. ROSCHACH. Abrégé de l'histoire de Languedoc; suite : royaume d'Aquitaine et comté de Toulouse; suite dans la 5<sup>e</sup> livr.; fin dans la 6<sup>e</sup>. = 5<sup>e</sup> livr. G. DOUBLET. Les testaments de Georges, baron de Foix-Rabat, et de sa veuve Jeanne de Durfort, 1600, 1622. = 6<sup>e</sup> livr. C. DOUAIS. Testament de Guillaume de Catelle (il s'agit de l'auteur de l'*Histoire des comtes de Tolose*, dont le testament est du 4 février 1626. Généalogie de l'historien). = 1898, 1<sup>re</sup> livr. C. DESDEVICES DU DEZERT. La marine espagnole pendant la campagne de Trafalgar. — J.-L. DE LAHONDÈS. La société archéologique du midi de la France à Martres-Tolosane, la plus grande villa des Gaules. — Lettre de M. de Villèle; Toulouse, 1816 (reproduite de la *Nouv. Rev. rétrosp.*).

**46. — Société archéologique de Tarn-et-Garonne.** Bulletin archéologique et historique. T. XXV, 1897, 2<sup>e</sup> trim. — Ed. FORESTIÉ. Costume des dames montalbanaises au XIV<sup>e</sup> s. = 3<sup>e</sup> trim. Abbé TAIL-



LEFER. Lauzerte et les protestants. Première période des guerres de religion, 1560-1578 : prise de Lauzerte par Duras le 15 août 1562. — Abbé Camille DAUX. La confrérie des pèlerins de Mgr Saint-Jacques de Moissac en Quercy; suite (1525-1615); fin le 4<sup>e</sup> trim. — Abbé GALABERT. Principaux capitaines du Montalbanais durant les troubles du XVI<sup>e</sup> s. (Saint-Salvy, Sérignac, Nègrepelisse, Bidonet); suite au 4<sup>e</sup> trim. Monbhartier, Bruniquel, Montclar, Arpajon, Bajordan, Rapin). — RUMEAU. Notes pour servir à l'histoire du département (notes sur Beaumont, ville dont le berceau est l'église de Bedot ou Bodot; quelques documents sur les limites de cette paroisse). = 4<sup>e</sup> trim. MOMMÉJA. Notes quercynaises; habitations troglodytes et silos. = Compte-rendu : Ed. Forestié. Corbayran de Cardaillac Sarlabous.

**47. — Travaux de l'Académie nationale de Reims.** Vol. XCVIII, année 1894-1895, t. II (Reims, Michaud, 1897). — Ch. GIVELET. L'église et l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims; notice historique et archéologique, depuis leurs origines jusqu'à leur destruction, avec de nombreuses illustrations (cette notice occupe le volume tout entier. Nous lui consacrerons un article particulier).

**48. — Hermes.** Bd. XXXIII, Heft 2. — Ed. SCHWARTZ. La division des provinces romaines après la mort de César (cherche à montrer comment s'est formée l'idée fausse qui s'est faite sur cette question. Le récit de Plutarque ne montre aucune hostilité déclarée contre Antoine; Dion et Tite-Live maltraitent Antoine autant que possible. Les mémoires d'Octave sont la source pour l'histoire concordante de son premier soulèvement. Le récit de Dion est défiguré par une tendance à ramener toutes les mesures prises par Antoine à l'inimitié contre Octave. Tite-Live a utilisé les mémoires d'Octave et Dion a utilisé l'un et l'autre. Quant à Appien, Antoine est pour lui le champion du droit légitime; les meurtriers de César et Octave sont des révolutionnaires. Suit un brillant portrait de Brutus, le républicain fanatique). — P. MEYER. Les préfets d'Égypte (addition au mémoire publié au précédent volume de l'*Hermes*). — W. DITTENBERGER. Sosthenis (étudie après Beloch, *Hermes*, t. XXXII, l'emplacement de Sosthenis et la question de savoir si, en 178 av. J.-C., Héraclée était étolienne). — H. POMTOW. L'amphictyonie (de la composition du synedrion amphictyonique; critique des mémoires de Dittenberger, Keil et Beloch sur ce sujet au t. XX de *Hermes*). — G. BUSOLT. L'annulation du bannissement prononcé contre Thucydide (le décret d'Oinobios ordonnant le rappel de Thucydide doit être placé avant la paix de 404).

**49. — Mittheilungen des k. deutschen archæologischen Instituts.** Römische Abtheilung. Bd. XII, fasc. 3-4, 1898. — F. NOACK. Murs gréco-étrusques de Pérouse avant l'époque romaine (construits au IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle). — A. ZIEBARTH. « Ad inscriptiones Saguntinas » (addition au *Corp. inscr. lat.*, tirée d'une « Epistola Mayanzii » en 1754).



— E. PETERSEN. Les « plutei » à bas-reliefs du forum romain (l'empereur, qui s'y trouve deux fois représenté, n'est ni Domitien ni Hadrien, mais Trajan).

50. — *Neue Jahrbücher für Philologie*. Bd. CLV, Heft 12, 1898 (dernier fascicule du dernier volume). — H. POMTOW. « Fasti delphici; » fin (étudie l'un après l'autre les états amphictyoniques comme membres de la ligue étolienne, l'époque de leur entrée et leur situation dans la ligue. La liste des archontes de Delphes qui ne sont pas datés exactement de 278 à 220 est établie provisoirement). — H. PETER. Les mots d'esprit à Rome et les citations de César passées en proverbes (étudie l'esprit dans ses rapports avec l'*urbanitas* et les recueils de *facete dicta* et de *joci*. L'authenticité du mot de César en passant le Rubicon ἀνεπύθη κόβος est discutée, mais sans aboutir à des résultats certains. Les citations passées en proverbes ont une valeur historique, bien qu'elles ne soient authentiques qu'en partie; mais elles reflètent l'homme dans le jugement de ses contemporains). — E. DREUP. Les frais de publication des décrets du peuple à Athènes; supplément. — W. SCHWARTZ. La Grande Arabie (étudie le passage du géographe de Ravenne, II, 7, sur les villes de la côte orientale de l'Afrique). — Th. BUETTNER-WOBST. Le ms. de Polybe dans le vieux sérail de Constantinople (collation de ce ms., qui a été signalé par Blass dans *Hermes*, t. XXIII; c'est un ms. sur papier du xv<sup>e</sup> s. qui contient les cinq premiers livres de Polybe).

51. — *Neue Jahrbücher für das classische Alterthum*. Jahrg. I, 1898, Heft 4. — E. SCHULZE. L'emplacement du « Limes » de la haute Germanie et le castellum romain de Saalburg (parle de l'ouvrage de Jacobi : *Der Römercastell bei Homburg vor der Höhe*, 1897).

52. — *Rheinisches Museum für Philologie*. Bd. LIII, 1898, Heft 2. — W.-H. ROSCHER. La « maladie des chiens » de la fille de Pandare et autres maladies mythologiques (défend, contre Kroll, *Rhein. Mus.*, LII, 342, la notice du scoliaste *ad Odys.*, 20, 66 : καλεῖται δὲ αὕτη νόον, comme étant une bonne tradition mythologique. La « maladie des chiens » était une forme de la mélancolie et non, comme le croyait Kroll, une crampe anodine du visage). — F. BUECHLER. L'osque à Pompéi (traduit l'inscription osque publiée dans les *Notizie degli scavi*, nov. 1897, p. 465). — O. SCHMIDT. Études sur les lettres de Cicéron à Atticus; suite. — G. KOERTE. L'ancien temple et l'Hekatompedon sur l'acropole d'Athènes (combat les hypothèses de Dörpfeld et de Dümmler. Le « vieux temple » est un temple d'Athèna dans la moitié occidentale duquel étaient honorés Érechthée et, avec lui, Poseidon, Hephaistos, Butès et Cécrops. Le nouveau temple de Périclès remplaça non point l'ancien temple, mais l'Hekatompedon, enceinte sacrée d'Athèna indépendante du temple; il fut consacré à Athèna Parthénos, non à Athèna Polias. Suit le texte de l'inscription de l'Hekatompedon avec des explications et des additions). — J. STEUP. Le papyrus de Thucydide provenant d'Oxyrhynchos (sans valeur pour la critique



du texte. Il a été publié par Hunt dans le Rapport archéologique de l'*Egypt exploration fund*, p. 13-21). — E.-F. BISCHOFF. Les dernières lignes de l'inscription de Thyatire (correction au texte publié dans la *Rev. archéol.*, 1875, p. 51).

**53. — Studien und Mittheilungen aus dem Benediktiner-und Cistercienser-Orden.** Jahrg. XVIII, Heft 4, 1897. — ALBERS. Les « Consuetudines Farfenses » (ont été publiées en 1726 par Hergott dans sa *Vetus disciplina monastica*; ce sont les règles de Cluny qui ont passé, avec peu de changements, à l'abbaye de Farfa. Le texte publié par Hergott est incomplet. Additions fournies par le Cod. Vatic. 6808).

**54. — Theologische Quartalschrift.** Jahrg. LXXX, 1898, Heft 1. — SCHANZ. L'école catholique de Tubingue (histoire détaillée de la Faculté de théologie à cette université de 1817 à nos jours; des travaux scientifiques exécutés pendant cette période par les professeurs de théologie). — SÆGMUELLER. L'Église considérée comme une suite de l'« Imperium romanum » et le droit canonique (cette idée est née d'abord du parallélisme entre les circonscriptions administratives des Romains et l'organisation locale de l'Église, puis de l'activité politique des évêques et du pape, qui se déploya au temps de la dissolution de l'empire d'Occident, enfin de la fable d'une donation de l'empire faite par l'empereur Constantin au pape Sylvestre). — FUNK. Les douze articles de foi attribués à Grégoire le Thaumaturge (d'après Dræseke, l'auteur de ce traité est Vitalis; non, car un traité contre l'apollinarisme ne peut avoir été composé par un apollinariste). — HAFNER. Histoire des commandements de l'Église; suite dans Heft 2. — VETTER. L'inscription d'Abercius d'après les travaux récents. = Comptes-rendus : A. Weiss. Aeneas Sylvius Piccolomini als Papst Pius II (excellent). — Rauschen. Jahrbücher der christlichen Kirche, 378-395 (excellent). = Heft 2. BELSER. Recherches sur l'origine des évangiles. — VETTER. L'élégie biblique du Katholikos arménien Nersès II Schnorhali (composée en 1150). = Comptes-rendus : Reusch. Briefe an Bunsen von Kardinælen, Prælaten und Bischöfen (important). — Ehrhard. Forschungen zur Hagiographie der griechischen Kirche (excellent).

**55. — Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.** Bd. LI, Heft 4, 1897. — W. BELCK. Hanigalbat et Melitène (montre, contre Jensen, que, sous Hanigalbat avec la ville de Milidia, il faut comprendre le territoire situé sur la rive droite de l'Halys jusqu'à Malatia; les villes de Meliddu et de Milidia sont identiques). — E. W. BROOKS. Une chronique syriaque de l'an 846 (Br. Mus. Addit., ms. n° 14642. Texte, traduction anglaise et commentaire). — LIDZBARSKI. La secte religieuse de Jesides. — WEISSBACH. La chronologie de Cambyse. — SOCIN. Sur le projet d'une encyclopédie de l'Islam.

**56. — Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins.** Bd. XX, Heft 1, 1897. — C. MOMMERT. Commentaire topographique et archéologique du traité intitulé « Arnulfi relatio de locis sanctis ab Adamnano



scripta ». — R. ROHRICHT. L'itinéraire de Joh. Schauenburgh, 1645-1648 (ce récit de voyage a peu d'importance, l'auteur ayant presque tout tiré de Surius). = Heft 2-3. G. SCHUMACHER. Le Basan méridional relevé et décrit pour la première fois (avec une carte du pays).

57. — *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur*. Bd. XLII, Heft 2, 1898. — B. NIESE. Émigrations celtiques (cherche à prouver, contre Müllenhoff, que les Celtes sont venus en Italie non de la Gaule, mais de la région du Danube; s'appuie sur Polybe, II, 17, 3, et insiste sur l'inexactitude du récit de Tite-Live, d'accord avec Al. Bertrand et H. d'Arbois de Jubainville. De la destruction des Boiens. La destruction des Boiens et des Taurisques par le prince dace Boirebistos a eu lieu avant 45 av. J.-C., peut-être avant 59, vers l'an 60 environ. La puissance dace commença de se former après la chute de Mithridate allié aux Celtes. Les Marcomans étaient alliés aux Daces).

58. — *Zeitschrift für deutsche Philologie*. Bd. XXX, 1897. — R.-C. BOER. La Grettisaga (nouvelle édition de cette légende; distingue les additions faites par deux interpolateurs; montre la relation entre cette légende et d'autres poésies en vieux scandinave). — Fr. KAUFFMANN. L'arianisme d'Ulfilas (contre Fr. Jostes, *Beiträge zur d. Sprache u. Liter.*; soutient qu'Ulfilas appartient d'abord à l'Église orthodoxe et qu'il ne se convertit à l'arianisme que l'année même de sa mort, 383). — Th. DE GRIENBERG. Les restes des Germains sur les bords de la mer Noire (critique l'ouvrage de R. Læwe publié à Halle en 1896). = Heft 3. K. ZACHER. Loki et Typhon (Loki et Typhon sont des personifications semblables de phénomènes volcaniques. Le mythe germanique ne s'est formé sous des influences ni antiques ni chrétiennes, mais remonte peut-être à la civilisation commune des Germains orientaux et des Grecs).

59. — *Zeitschrift für Kulturgeschichte*. Bd. V, Heft 4-5, 1898. — ERN. FRIEDLENDER. Fêtes à la cour de Darmstadt au commencement du XVIII<sup>e</sup> s. (pour le baptême du prince héritier Ernest-Louis, 1630). — F.-W.-E. ROTH. La civilisation dans le district du Rhin (la justice et l'administration surtout au XVI<sup>e</sup> s.). — H. PECHTL. Joseph II et les fonctionnaires de son temps (des efforts de Joseph II pour organiser l'administration et lui inspirer l'esprit de discipline).

60. — *Deutsche Rundschau*. 1898, mars. — KARL FRENZEL. Les journées de mars à Berlin (souvenirs personnels et réflexions). — C. NEUMANN. Jacques Burckardt. — A. BUCHHOLTZ. Des publications relatives aux journées de mars à Berlin. — H. DIELS. Maupertuis et Frédéric le Grand (discours lu à la séance solennelle de l'Académie des sciences le 27 janvier 1898). = Avril. P.-D. FISCHER. Les mémoires d'un vétéran italien (sur l'autobiographie du général E. Della Rocca, 1807-1859). = Mai. H. GRIMM. Le centenaire de la naissance de Giacomo Leopardi. = Juin. H. MORF. De la Chanson de Roland au Roland



furieux. — A. HAUSRATH. Bade dans l'ancienne confédération et dans le nouvel empire.

**61. — Nord und Süd.** 1898, mars. — G. DE PLENKER. Béatrice Cenci (récit détaillé du meurtre de son père et de son procès, d'après les pièces publiées en 1877 et 1879 par Bertolotti. Refuse d'admettre avec ce dernier que Béatrice ait eu des relations coupables avec le meurtrier de son père; le codicille du testament découvert par Bertolotti n'autorise pas cette conclusion; son authenticité n'est pas sûre, la relation de l'ambassadeur modénais est douteuse et infirmée par d'autres témoignages. Si troubles que soient les sources, on y démêle cependant que Béatrice agit pour défendre son honneur et que la maison de Cenci a succombé à l'avidité du pape et non à sa passion pour la justice).

**62. — Preussische Jahrbücher.** Bd. XCI, Heft 2, 1898. — R. MARTIN. La grande industrie et le travail manuel il y a six cents ans (expose les conflits entre la grande industrie et le travail manuel dans la corporation des drapiers à Londres en 1298 et à Spire à la même date). — Heft 3. O.-E. SCHMIDT. Cicero redivivus (le jugement sévère prononcé contre Cicéron comme homme, politique, savant, orateur, par Drumann et Mommsen, a été révisé par Schneidewin et Zielinski; critiques de certaines appréciations exprimées par ce dernier). — L.-K. GOETZ. La jeunesse du pape Léon III (d'après l'ouvrage de Boyer d'Agen). — Max LENZ. L'année 1848 (cherche à montrer qu'à cette époque la fondation d'un empire allemand fort était impossible). — Comptes-rendus : G.-L. von Maurer. Einleitung zur Geschichte der Mark-Hof-Dorf-und Stadt-Verfassung; 2<sup>e</sup> édit. (il faut se défier des hypothèses émises par H. Cunow, qui a préparé cette nouvelle édition). — W. CAHN. Journal et notes du temps de la guerre franco-allemande, du siège de Paris et de la Commune (intéressant).

**63. — Bayerische Academie der Wissenschaften.** Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und historischen Classe. Munich, 1897. Bd. II, Heft 2 (1898). — H. SIMONSFELD. Recherches sur le moyen âge; histoire et diplomatique (1<sup>re</sup> la chronique vénitienne d'Obo de Ravenne; étude sur les textes qui racontent la paix de Venise en 1177. Cette chronique contient plus d'un trait légendaire, mais garde cependant une certaine valeur, à cause de documents perdus qu'elle a utilisés; 2<sup>e</sup> recherches sur une bulle fausse du pape Alexandre III qui accorde un pardon général pour l'église de Saint-Marc). — STIEVE. La conversion de Wallenstein au catholicisme (d'après le récit de Balbinus, Wallenstein devint catholique quand il était élève chez les Jésuites d'Olmütz; c'est une erreur : c'est sans doute en 1606 et par l'influence de ses parents catholiques, en Moravie, qu'il se convertit). — HELBIG. Une revue des troupes de Pisistrate ou d'Hippias (décrit une peinture avec des figures noires sur un vase attique du British museum, qui a été publié dans les *Monumenti dell' Istituto*, IX, 9-10; *Annali*, 1869, p. 245-253. Détails sur les archers



scythes employés au service d'Athènes et d'autres états grecs, sur les expéditions militaires de Pisistrate et sur l'organisation militaire d'Athènes à son époque).

**64. — Altpreussische Monatschrift.** Bd. XXXIII, 1896. — FROELICH. L'école des Jésuites de Graudenz, xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle. — SCHWENKE. Hans Weinreich et les origines de l'imprimerie à Königsberg. — TOEPPEN. Deux récits contemporains sur l'occupation d'Elbing par les troupes brandebourgeoises en 1698. — LOHMEYER. Bibliographie des ouvrages et articles relatifs à l'histoire d'Albert I<sup>er</sup>, duc de Prusse. — BECKHERRN. Armement et équipement des habitants de la Prusse au temps de leur soumission à l'Ordre teutonique. — TOEPPEN. Les États de la Prusse pendant le gouvernement de l'électeur Jean-Sigismond, 1609-1615; 1<sup>er</sup> article.

**65. — Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.** Heft 67, 1897. — AL. MEISTER. Nicolas de Cues et ses premières études (d'après des sources inédites où le célèbre philosophe est désigné sous le nom de « Nicolaus Treverensis »). — A. TILLE. Le « Bois de Saint-Arnold » près de Juliers (des droits utiles qu'y possèdent vingt villages). — E. PAULS. L'exorcisme de Jean-Guillaume, duc de Juliers, en 1604-1605 (pratiqué pour guérir ce prince d'une maladie mentale). — KEUSEN. Histoire de Crefeld et du Rhin inférieur (documents sur l'enseignement primaire dans le comté de Moers au xviii<sup>e</sup> s., sur des procès de sorcellerie au xvi<sup>e</sup> s., etc.). — ALBERS. Deux bulles de Pie II pour des monastères de Cologne, 1458. — Des ouvrages relatifs à l'histoire du Rhin inférieur parus en 1894. = Bd. LXIV, 1897. HANSEN. Inventaires des archives municipales de Düren, Goch, Kalkar, Kempen, Neuss et Rees.

**66. — Annalen des Vereins für Nassauische Alterthums-kunde.** Bd. XXIX, Heft 1, 1897. — L. PALLAT. Objets de bronze découverts près de Rüdesheim (appartenaient sans doute à un forgeron venu de Suisse, qui enfouit son bien en un jour de danger). — QUILING. Cimetières francs de l'époque mérovingienne à Sindlingen, entre Francfort et Mayence (expansion des peuples francs et alémaniques; noms de lieu qui caractérisent ces deux peuples). — W. SAUER. Les seigneurs de Beilstein et de Greifenstein. — Fr. OTTO. André-Joseph Hofmann, président de la Convention nationale de l'Allemagne rhénane à Mayence (sa biographie, 1752-1849. En 1784, il était professeur à l'Université de Mayence; il adopta avec ferveur les idées de la Révolution française et fut en 1793 président de la Convention nationale siégeant à Mayence; chargé en 1794, par le ministère français, d'une mission secrète en Angleterre, il fut receveur général à Mayence au service français, de 1798 à 1803. Publie d'intéressants documents sur sa mission secrète de 1794). — G. ZEDLER. Les « Intelligenzblätter » des principautés de Nassau (copieux détails sur la presse locale dans ces principautés au xviii<sup>e</sup> s.; des mesures prises par les gouvernements pour la soutenir).



**67. — Archiv des Vereins für die Geschichte des Herzogthums Lauenburg.** Bd. V, Heft 2, 1897. — A. DE BINZER. Les routes anciennes du duché de Lauenbourg. — M. SCHMIDT. Les ducs de Saxe Jean I<sup>er</sup> et Albert II (1260-1285 et 1260-1298).

**68. — Archiv des historischen Vereins von Unterfranken und Aschaffenburg.** Jahrg. XXXIX, 1897. — Fr. STEIN. Histoire primitive des Francs; fondation du royaume franc par Clovis (art. de 220 p. : 1<sup>o</sup> Les Germains du Rhin inférieur; 2<sup>o</sup> Origine des Francs; leur histoire jusqu'à la fin du iv<sup>e</sup> s.; 3<sup>o</sup> Les Francs au v<sup>e</sup> s. jusqu'à Clovis; 4<sup>o</sup> Fondation du royaume franc par Clovis). — Baron DE BIDRA. La bataille de Wurzburg, le 3 sept. 1796 (avec un plan).

**69. — Baltische Studien.** Neue Folge. Bd. I, 1897. — E. MUESEBECK. Les campagnes du grand électeur en Poméranie, 1675-1677 (art. de 143 p. : Situation politique et militaire après la bataille de Fehrbellin; invasion de l'électeur en Mecklembourg. Campagne de 1675; conquête d'Anklam et Demmin, forteresses élevées sur la Peene; blocus et prix de Stettin en 1676-1677). — VON STOJENTIN. Jacques de Zitzewitz, homme d'État poméranien du temps de la Réforme (biographie détaillée).

**70. — Beiträge zur Bayerischen Kirchengeschichte.** Bd. IV, Heft 1, 1897. — G. BOSSERT. Quelques victimes du mouvement évangélique dans le duché de Bavière au xvi<sup>e</sup> s. (détails sur certains pasteurs évangéliques qui durent s'enfuir en Bavière quand, en 1558, commencèrent les persécutions contre les protestants). — M. WEIGEL. Visites ecclésiastiques dans le territoire de Rottenburg au commencement du xviii<sup>e</sup> s. — K. KRAMER. Deux années de guerre dans le duché de Deux-Ponts, 1636, 1637. — Heft 2. G. RUSAM. La guerre des Paysans sur les terres de l'abbaye de Waldsassen, dans le Haut-Palatinat, en 1525. — Heft 3. C. BRUNNER. La prétendue conversion du margrave de Bayreuth, Frédéric, et de sa femme, Frédérique-Wilhelmine, au catholicisme, en 1755 (sur cette conversion, nous n'avons que de faux bruits sans fondement. Publie une lettre de Frédéric II de Prusse à l'ambassadeur prussien près de la diète de Ratisbonne, du 1<sup>er</sup> mars 1755). — HAUSSELEITER. Rapports de Luther avec Leonhard Pæminger de Passau (intéressant pour l'histoire de la propagation du protestantisme et de l'anabaptisme dans l'évêché de Passau au xvi<sup>e</sup> s.). — KADNER. Situation religieuse de Jules, prince-évêque de Wurzburg, 1573-1617 (il n'a jamais, quoi qu'en ait dit Ranke, incliné vers le protestantisme). — Id. Procès de sorcellerie dans l'évêché de Wurzburg, 1616-1617.

**71. — Beiträge zur Geschichte der Stadt und Stift Essen.** Heft 18, 1898. — WIRTZ. Les abbesses d'Essen, Irmentrud et Hedwige, 1140-1180. — ARENS. La léproserie d'Essen et sa chapelle, xiv<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> s. — F. SCHROEDER. Les mœurs et la religion à Essen dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> s. — BÆDEKER. Les débuts et l'histoire de l'imprimerie et du journalisme à Essen, du xv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> s.



**72. — Beiträge zur Geschichte des Niederrheins.** Bd. XII, 1897. — F. KUECH. La politique du comte palatin Wolfgang-Guillaume en 1632-1636; contribution à l'histoire de Juliers et Berg pendant la guerre de Trente ans (art. de 193 p.; d'après les archives d'État de Dusseldorf; publiée en appendice le journal du comte palatin). — Fr. CRAMER. Deux noms de lieu remarquables du Rhin inférieur (le camp permanent de la 30<sup>e</sup> légion établi par Trajan devint la Colonia Trajana, dite *Trojana*. Le nom Santi apparut sous Peppin ou Charlemagne. On trouve depuis les deux noms côte à côte. L'allusion à la Troie d'Asie Mineure et le souvenir du Xanthe donnent enfin la forme Xanten. Birten, au sud de Fürstemberg, n'est pas l'ancienne localité romaine de Vetera, mais un Virodunum gallo-celte).

**73. — Bericht über Bestand und Wirken des historischen Vereins zu Bamberg.** Jahrg. LVI (1894-1895). — H. WEBER. L'évêché et l'archevêché de Bamberg; son partage autrefois et à l'époque moderne; histoire de ses paroisses (art. de 310 p., fait d'après des documents inédits); suite au t. LVII. = Jahrg. LVII (1896). O. RIEDER. Le tribunal du Roppach (se trouvait à Hallstadt, près de Bamberg; art. de 109 p., important pour l'histoire de la justice au moyen âge).

**74. — Bonner Jahrbücher.** Heft 101, 1897. — KOENEN. Vestiges d'établissements romains entre Neuss et l'embouchure de l'Eft à Grimlinghausen. — F. VAN VLEUTEN. Les monnaies romaines de la collection Sels à Neuss. — OXÉ et SIEBOURG. Les marques de potier de la collection Sels. — OXÉ. La fabrique de vases en « terra sigillata » de Cn. Ateius (énumère environ 300 vases qui portent la marque de ce fabricant). — RUPPERSBERG. Quand et en quel endroit Clovis a-t-il vaincu les Alamans? (en 496, près de Zulpich). — Jos. KLEIN. Le Marberg près de Pommern sur la Moselle (parle des temples construits sur cette montagne). — O. DAHM. Les mines du bassin inférieur de la Lahn à l'époque romaine (autour d'Ems; l'exploitation en a été sans doute commencée par l'empereur Claude. Le besoin de protéger ces mines a déterminé le cours du « Limes imperii »). — Id. Les incursions des Cattes dans la haute Germanie en l'an 50 ap. J.-C. (Tacite, *Ann.*, XII, 27; récit détaillé de la campagne dirigée par le légat Pomponius). — F. VAN VLEUTEN. Monnaies de la province rhénane au moyen âge.

**75. — Braunschweigisches Magazin.** Bd. III, 1897. — ELSTER. De la part prise par les troupes brunswickoises à la guerre contre les Turcs, 1663-1664 (intéressant article d'après des documents inédits). — H. MACK. Histoire de la ville de Brunswick au temps de l'occupation française (traite fort en détail des années 1806-1808; le soulèvement du major Schill et du duc de Brunswick Frédéric-Guillaume d'après des témoignages contemporains). — FEHLER. Le duc de Brunswick Frédéric-Guillaume et Carl Crato Trott (publie une relation écrite par Trott de son évasion de Brunswick en Angleterre en 1810 et de son entrée au service de l'armée britannique). — ZIMMERMANN. Le duc de Bruns-



wick Frédéric-Guillaume et K. de Rodenberg (ce dernier était un fonctionnaire du temps de l'occupation française; il fut délégué au congrès de Vienne et, en 1814, à Paris pour reprendre les objets d'art appartenant à la dynastie de Brunswick qui y avaient été transportés). — H. MACK. La révolution de 1830 en Brunswick (publie des lettres d'un contemporain). — KOLDEWEY. Giordano Bruno et son séjour à l'Université de Helmstedt.

**76. — Forschungen zur Brandenburgischen und Preussischen Geschichte.** Bd. X, 1898. — FEIG. L'industrie de la laine à Luckenwalde, dans la Marche de Brandebourg, au XVIII<sup>e</sup> s. (des mesures mercantiles prises par Frédéric II pour favoriser cette industrie). — HINTZE. La politique agraire de Frédéric II (il chercha à diminuer les prestations féodales des paysans, afin de préparer leur émancipation; les mesures qu'il prit ont notablement varié suivant les provinces, mais ont toujours tendu à protéger les paysans contre la grande propriété foncière). — JANY. Le service féodal et la milice en Brandebourg de 1674 à 1713. — LIEBE. L'ordonnance de chancellerie de l'électeur et archevêque Albert de Mayence et de Magdebourg pour l'archevêché de Magdebourg, 1538 (étude sur l'organisation de la chancellerie et la centralisation administrative dans cet archevêché pendant le premier tiers du XVI<sup>e</sup> s.). — RACHFAHL. Le droit régalien sur les mines en Silésie jusqu'en 1577 (étude en particulier les rapports politiques des ducs silésiens avec la couronne de Bohême). — F. VON SCHROETTER. L'industrie de la laine en Silésie au XVIII<sup>e</sup> s.; 1<sup>re</sup> partie (art. très détaillé de 175 p. La situation économique vers 1700; les douanes; l'industrie drapière; les associations de drapiers silésiens; les mesures prises par l'Autriche pour favoriser cette industrie. Débuts de l'administration prussienne en 1740-1763). — WATERSTRAAT. Le clergé de Stettin et ses rapports avec Gustave-Adolphe, roi de Suède, en 1630, et Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>, roi de Prusse (dans ces deux circonstances, le clergé luthérien de Stettin montra une forte inclination vers la dynastie réformée des Hohenzollern). — LIESEGANG. Documents et recherches sur l'histoire de la ville de Stendal; 1<sup>er</sup> art. : 1230-1430. — SCHIEMANN. Lettres du grand électeur à son beau-frère, le duc Jacques de Courlande, et à sa sœur, Louise-Charlotte, 1645-1670. — K.-Tr. DE BUTTLAR. La tactique de Frédéric II à la bataille de Burkensdorf le 21 juillet 1762 (la disposition donnée par le roi à ses troupes fut exécutée avec précision et lui donna la victoire). — ERHARDT. La réélection périodique des fonctionnaires salariés en Prusse (détails sur les divergences d'idée qui existèrent sur cette question au temps de la réforme administrative entreprise par Stein et Hardenberg : ce dernier opinait pour la nomination à vie; Humboldt, au contraire, voulait qu'ils fussent soumis à une réélection périodique). — PICK. Dix lettres du feld-maréchal N. de Gneisenau à la comtesse Frédérique de Redern, 1817-1818. — H. VON PETERSDORFF. Les origines de la guerre franco-allemande (contre l'art. de H. Delbrück au t. LXXXVIII, p. 166, des *Preussische Jahrbücher*). — Comptes-*ren-*



das : *H. von Brünneck*. Zur Geschichte des Grundeigenthums in Ost- und Westpreussen (bon). — *Joachim*. Das Marienberger « Tresslerbuch, » 1399-1409 (important). — *Bahrfeldt*. Das Münzwesen der Mark Brandenburg, 1415-1640 (important). — *Gebhardt*. Wilhelm von Humboldt (excellent). — *Bleibtreu*. Kritische Beiträge zur Geschichte des Krieges von 1870-71 (ridicule). — *König*. Der Volkskrieg an der Loire im Herbst 1870; Bd. III u. IV (remarquable). — *Marcks*. Kaiser Wilhelm I (excellent). — Table des t. I-XX des *Märkische Forschungen* et des t. I-X des *Forschungen der Brandenb. und preuss. Geschichte*.

**77. — Jahrbuch der Geschichte des Herzogthums Oldenburg.** Bd. VI, 1897. — *ERDMANN*. Histoire des mouvements politiques à Oldenburg en mars et avril 1813 (soulèvement de la population contre la domination française; procès criminels qui furent intentés à cette occasion). — *H. ONCKEN*. Le comte d'Oldenbourg Christophe en 1552 (chef de mercenaires au service du margrave de Brandebourg Albert Alcibiade, il prit, avec l'armée impériale, part au siège de Metz. Publie le livre de comptes qu'il tint pendant cette campagne). — *WILLOH*. La ville de Vechta pendant la guerre de Sept ans.

**78. — Jahrbuch der Gesellschaft für bildende Kunst und vaterländische Alterthümer zu Emden.** Bd. XII, Heft 1-2, 1897. — *PANNENBORG*. Eilard Loringa et ses généalogies des familles nobles de la Frise orientale (composées en 1688). — *SUNDERMANN*. Étudiants de la Frise orientale à l'Université de Rostock, 1419-1694. — *BUNTE*. Une bataille près de Norden en Frise orientale dans les premières années du XII<sup>e</sup> s. (on dit que dans ce combat fut tué, vers 1100, Henri le Gros, fils du duc de Bavière Otton; cette tradition manque de fondement historique). — *KLINKENBORG*. Les « Gesta abbatum Orti S. Mariae » (correction à l'édition de cette chronique par Wybrand). — *P. WAGNER*. De l'année où fut fondé le monastère franciscain d'Emden (1317). — *J.-Fr. DE VRIES*. Lettres du lansquenet Hans Blomhoff au bourgmestre et au conseil municipal d'Emden, à l'époque de la guerre de Trente ans.

**79. — Jahresbericht XIX des Vereins für Erdkunde zu Metz.** 1895-97. — *BRUINIER*. La patrie primitive des Indo-Européens (c'est la Scandinavie). — *KUTSCHE*. L'Islam, son développement historique et son importance sociale. — *KOLB*. Traces d'anciens peuples civilisés dans l'Afrique orientale.

**80. — Mansfelder Blätter.** Jahrg. XI, 1897. — *GROESSLER*. Les cartes du comté de Mansfeld. — *C. HEINE*. Wiprecht de Groitsch (1050-1124; il eut d'étroits rapports avec les rois Henri IV et Henri V et prit une part importante aux nombreux combats livrés en Saxe sous le règne de ces deux princes). — *THONEMANN*. La comtesse Agnès de Mansfeld (elle fut mariée de 1583 à 1601 avec l'archevêque de Cologne Gebhard de Truchsess). — *KÖNNECKE*. Une lettre du pasteur Jean Aurifaber à la comtesse Barbe de Mansfeld (1569; raconte les événements de la



guerre de religion en France; le mari de la comtesse Barbe, le comte Volrad de Mansfeld, figura dans cette guerre comme chef de mercenaires allemands).

**81. — Mittheilungen des Vereins für Geschichte der Stadt Meissen.** Bd. IV, Heft 3, 1897. — MARKUS. Meissen au temps de la guerre de Trente ans; suite (1633-1637; détails très circonstanciés sur les événements militaires). — Meissen après avoir été incendié par les Suédois en 1637 (publie un procès-verbal officiel très détaillé sur la situation financière des habitants). — O.-E. SCHMIDT. L'empereur Joseph II à Meissen en 1766 (d'après le journal de voyage du prince).

**82. — Mittheilungen des Vereins für Geschichte und Landeskunde von Osnabrück.** Bd. XXII, 1897-1898. — F. PHILIPPI. Histoire des institutions politiques d'Osnabrück (expose comment l'évêché d'Osnabrück est devenu un état ecclésiastique et comment le chapitre est devenu une puissance séculière). — EICKHOFF. Un différend pour la frontière entre le chapitre d'Osnabrück et le comté de Rhoda, 1524-1565. — Baron DE HORST. Généalogie de la famille noble de Horst, 1220-1480. — La dime pour la guerre contre les Turcs, 1456-1458, dans le diocèse d'Osnabrück.

**83. — Neue Heidelberger Jahrbücher.** Jahrg. VII. Heft 2, 1897. — K. SCHUHMACHER. L'Odenwald et le Bauland à l'époque romaine et pré-romaine (compte-rendu très détaillé des fouilles archéologiques qui ont été opérées dans l'Odenwald et dans cette région, située entre le Neckar et la Tauber, qu'on appelle « Bauland. » Cette région était, au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., occupée par des Celtes). — P. JOSEPH. Bractéates trouvées à Weinheim (370 pièces, de 1150 à 1200; ce sont, pour la plupart, des monnaies du monastère de Lorsch et du comte palatin Conrad de Hohenstaufen. Important pour l'histoire de la numismatique). — A. KLEINSCHMIDT. L'électeur de Bavière Charles-Théodore-Frédéric, prince de Salm, et François-Xavier de Zwackh (ce dernier comptait parmi les chefs les plus notables des Illuminés et fut, à ce titre, poursuivi vers 1785-1789 par le gouvernement bavarois et par le prince de Salm, au service duquel il était). — C. SCHMIDT. Les « Acta Pauli, » traité chrétien du II<sup>e</sup> siècle en langue copte. — Max, baron DE WALDBERG. Lettres de Jacques et de Guillaume Grimm, de Lachmann, de Creuzer et de J. de Lassberg à F.-J. Mone; suite.

**84. — Neues Lausitzisches Magazin.** Bd. LXXIII, Heft 2, 1897. — E. SCHULZE. Le livre de compte d'un mercier à la fin du XV<sup>e</sup> s. — W. DE BOETTCHER. Les « Rüge-Gerichte » à Gœrlitz et à Lœbau (histoire de ces tribunaux au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> s. d'après des documents inédits). — BAUMGÆRTEL. Documents inédits sur le tribunal de la Vehme dans la haute Lusace en 1408.

**85. — Oberbayerisches Archiv für vaterländische Geschichte.** Bd. L, 1897. — B. SEPP. Les ducs de Bavière de la famille des Agilolfingiens et les faux Théodon (à cette famille ont appartenu



seulement deux ducs portant le nom de Théodon; on en a parfois porté le nombre jusqu'à sept; tableau généalogique rectifié de ces ducs). — LINDNER. Les abbés et les moines de l'abbaye bénédictine de Tegernsee jusqu'à leur extinction en 1861; leurs travaux littéraires. — OCH. Monnaies des monastères, églises et autres maisons religieuses de Bavière (252 numéros). — KREUTER. L'industrie de la laine en Bavière au temps du système mercantile (expose les mesures prises par le gouvernement bavarois, du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> s., pour réformer les corporations de métier, pour relever la technique de la fabrication et écouler les produits fabriqués en Bavière; ces mesures n'eurent que de fâcheuses conséquences).

**86. — Schriften des Vereins für die Geschichte Berlins.** Heft 34, 1897. — BAILLEU. La cour de Prusse en 1798 (publie une lettre de la sœur de la reine Louise de Prusse, la princesse Frédérique, 11 août 1798). — G. WOLFRAM. Un voyage à Berlin en 1787 (notes du poète Henri Harries).

**87. — Verhandlungen des historischen Vereins der Oberpfalz und Regensburg.** Bd. XLIX, 1897. — LOESSL. Le « Hansgraf » à Ratisbonne, du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle (le « Hansgraf » fut à l'origine un agent subordonné au comte royal; il était chargé de surveiller le commerce, en particulier d'assurer la sécurité des marchands de Ratisbonne qui se rendaient aux grands marchés de l'étranger. Il reçut plus tard le droit de juger les procès en matière commerciale et douanière, ainsi que de régler les contestations des gens de métiers. Le premier Hansgraf paraît en 1184, le dernier en 1811). — Hugo, comte de WALDERDORFF. Un fragment de la chronique universelle de Rodolphe d'Ems. — STEINMETZ. Préhistoire et époque romaine (fouilles à Eichhofen et à Ratisbonne). — PLASS. Villages détruits dans le haut Palatinat (histoire de la forteresse et de la seigneurie de Warberg). — C. WILL. Liste des écrits du prince-primat Charles de Dalberg.

**88. — Zeitschrift der historischen Gesellschaft für die Provinz Posen.** Jahrg. XII, Heft 2, 1897. — SCHULZ. Le village de Wilda, qui dépend aujourd'hui de Posen, à l'époque polonaise, du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> s. — BLOCH. La communauté juive de Posen en 1650. = Comptes-rendus : *Bartholomæus*. Deutsche Einwanderung in Polen im Mittelalter (bon). — Von Throtha. Der polnische Aufstand in 1863 (excellent). = Heft 3-4, 1898. A. WARSCHAUER. Les registres municipaux de Posen au moyen âge; fin. — SCHOTTMUELLER. Une chronique familiale écrite à Schwersenz, 1765-1803. — A. WARSCHAUER. Bibliographie des travaux sur l'histoire de la province de Posen parus en 1896.

**89. — Zeitschrift des historischen Vereins für Niedersachsen.** Jahrg. 1897. — KOEHER. Seigneurie et métayage dans la basse Saxe (critique les résultats exposés par Wittich sur le sujet). — UHLHORN. Ernest le Confesseur, duc de Brunswick-Lunebourg, 1467-1546 (expose comment il introduisit la réforme luthérienne dans son duché).



— VARGES. Histoire des institutions municipales de Brême au moyen âge; 2<sup>e</sup> art. (le conseil, sa composition et sa compétence). — KRUSCH. L'archevêché de Mayence; étude sur l'histoire de sa juridiction et de son administration spirituelle (documents inédits et considérations importantes sur la lutte contre le protestantisme dans les territoires possédés par le chapitre de Mayence en Thuringe et en Saxe pendant la première moitié du xvi<sup>e</sup> s.). — THIMME. Les plans d'insurrection en Hanovre en 1809 et l'Angleterre (renseignements importants et nouveaux sur la politique de l'Angleterre; son incapacité dans cette circonstance amena l'écrasement de l'Autriche; art. de 100 p.). — BODEMANN. Publications relatives à l'histoire de la basse Saxe qui ont paru en 1896-1897. — O. JUERGENS. Les sources de l'histoire de la ville de Hanovre; suite (inventaire très détaillé des documents inédits conservés dans les archives et bibliothèques de l'Allemagne).

90. — *Zeitschrift des Vereins für Hessische Geschichte und Landeskunde*. Bd. XXII, 1897. — G. SIEGEL. Histoire de la ville de Lichtenau en Hesse et de ses environs (ouvrage très détaillé de 443 p. Texte de 91 documents et inscriptions de 1289 à 1702). — *Mitteilungen an die Mitglieder des Vereins für Hessische Geschichte und Landeskunde*, 1896 (Cassel, 1897). C. FRIESLAND. Une colonie hessoise de Vaudois (fondée en 1687). — LOHMEYER. Liste des publications qui ont paru en 1896 sur la littérature et l'histoire de la Hesse.

91. — *Zeitschrift für vaterländische Geschichte und Alterthumskunde*. Herausgegeben von dem Verein für Geschichte und Alterthumskunde Westfalens. Bd. LV, 1897. — L. SCHUECKING. Les « *advocati ecclesiae* » en Westphalie de 900 à 1200; leurs tribunaux et leur procédure (important). — TENHAGEN. La « *landwehr* » dans la seigneurie d'Ahaus (instituée au xiv<sup>e</sup> s.; détails intéressants sur la construction de cette frontière fortifiée, qui avait un intérêt surtout douanier). — BOEMER. Les plus anciens statuts du gymnase de Munster, 1574. — C. SPANNAGEL. L'évêché de Minden au temps de la contre-Réforme (raconte les efforts faits pour amener au catholicisme l'administrateur luthérien de l'évêché de Minden, Christian, duc de Brunswick-Lunebourg, en 1599-1600; le duc joua dans cette circonstance un rôle triste et lâche). — H. FINKE. Melchior de Diepenbrock, prince-évêque de Breslau et cardinal, 1798-1853. — Id. Traités nouvellement découverts de Dietrich de Niem (dans un ms. de la bibliothèque publique de Saint-Petersbourg; ils appartiennent tous à l'année 1415 et témoignent de l'activité fébrile déployée par Dietrich pour rétablir l'unité de l'Eglise). — F.-X. SCHROEDER. Les évêques élus, les officiaux et vicaires généraux de l'évêché de Minden du xiv<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> s. — PLATTE. Explications sur le « *Codex traditionum* » du chapitre de Freckenhorst (ce Codex appartient à un des plus anciens monuments de la langue allemande). — HELLER. Histoire du château de Bilstein depuis 1197. — *Ergänzungsheft*. Lieferung 4, 1897. Dieterici de Engelsheim Liber dissentionum archiepiscopi Coloniensis et capituli Paderbornensis; suite.



**92. — Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins.** Bd. XIII, Heft 1, 1898. — MARTENS. Une chronique de l'évêché de Constance récemment découverte (dans le ms. 339 des archives du monastère de Saint-Gall; elle est de la seconde moitié du x<sup>v</sup> s. C'est la principale source du « Chronicon episcopatus Constantiensis inchoatum a Manlio »). — BRESSLAU. Le diplôme de l'empereur Henri II concernant la donation de l'abbaye de Schwarzbach à l'évêché de Strasbourg en 1014 (il est authentique; c'est un témoignage important pour la politique ecclésiastique de l'empereur). — WERMINGHOFF. Histoire de l'« obstagium » au moyen âge. — E. SCHNEIDER. Le monastère d'Ochsenhausen séparé de l'abbaye de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire (Ochsenhausen était dans l'étroite dépendance de l'abbaye, qui l'avait fondé. Il s'en sépara à la faveur du grand schisme). — KALKOFF. J. Wimpheling et le maintien de l'église russe à Schlettstadt; suite. — E. DE BORRIES. L'allocation de l'évêque François-Égon de Strasbourg à Louis XIV le 24 oct. 1681 (on a dit que l'évêque avait salué le roi par ces mots : « Maintenant, Seigneur, laisse ton serviteur mourir en paix, car mes yeux ont vu ton Messie. » Cette tradition est erronée : le discours de l'évêque dans cette occasion a été plein de mesure et de tact). — ALDINGER. Berthold de Falkenstein, abbé de Saint-Gall, 1244-1272, prétendant aux évêchés de Bâle, de Coire et de Constance (intéressant pour la politique d'Innocent IV à l'égard des évêchés allemands). — HEIDENHEIMER. Le père de Melanchthon mentionné dans un acte de 1508. — C. BRUNNER. Les capitulations pour l'élection des évêques de Constance de 1294 à 1496.

**93. — Archæologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn.** Bd. XX, 1897. — Émile RITTERLING. Les gouverneurs des provinces pannoniennes (rectifie et complète la liste de ces gouverneurs dressée par Liebenam dans ses *Forschungen zur Verwaltungsgeschichte des römischen Kaiserreichs*. Ajoute les gouverneurs, en fonction sous Auguste, de la province d'Illyrie et de leurs prédécesseurs, les commandants de l'armée illyrienne). — Emile SZANTO. Sur l'histoire de Trézène (la chute du parti de Mnaseas à Trézène et la concession du droit municipal de l'Attique aux Trézéniens eurent lieu en 338, comme on le voit par le discours d'Hypéride contre Athénogène, col. 15). — Edmond GROAG. La carrière de Rutilius Gallus (étudie le passage de Stace, *Silv.*, I, 4, comparé avec l'inscription publiée par Cagnat, *Bull. arch. du Comité des travaux historiques*, 1893, et *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1894. Il en ressort que l'admission au sénat par le fait d'être classé dans un rang sénatorial déterminé était une prérogative indépendante de l'intervention de la censure, que revendiquèrent Néron et Vespasien). — Ad. WILHELM. Inscriptions grecques (ajoute une liste des inscriptions étudiées par lui dans ce vol. et dans les t. XV et XVII). — Id. Une inscription qu'on a fait voyager (publie un fragment d'inscription votive qui a été transportée de Carie au cap



Ténare, puis à Symi, et trouvée en ce dernier endroit par l'auteur en 1891). — **Id.** La construction du temple des Alcéméonides (combat les hypothèses de Pomtow, *Rhein. Mus.*, 1895 et 1896; montre, d'après Polyen, *Stratag.*, V, 1; VI, 51, qu'à l'entreprise du temple de Delphes les Alcéméonides dépensèrent de grandes sommes d'argent). — **Émile SZANTO.** De l'hypothèque en droit grec (historiquement, l'esclavage pour dette a précédé l'hypothèque. Les ἀποικηματα sont des hypothèques « cum beneficio inventarii. » Dans le droit athénien du IV<sup>e</sup> s., le créancier avait, en cas de déchéance, le droit de saisir le gage tout entier, mais il n'avait pas pour cela un droit formel). — **H. SWOBODA.** Notes d'épigraphie et d'histoire (étudie : 1<sup>o</sup> l'inscription d'Halicarnasse, *I. G. A.* 500, qu'il considère comme une loi, non comme un traité, et explique ses rapports avec la loi de Gortyne; 2<sup>o</sup> la colonne aux serpents de Constantinople; son but et son emplacement, *I. G. A.* 70). — **E. BORMANN.** Diplômes militaires (parle de diplômes de libération du service récemment trouvés en Pannonie; donne une nouvelle édition du diplôme du 23 mars 178 trouvé à Trinowa). — Fouilles à Carnuntum (fortifications de la place; la tour occidentale de l'amphithéâtre et le sanctuaire de Némésis; statues qu'on y a trouvées. Rapport détaillé sur les objets trouvés à Tragau, sur le côté septentrional de la forteresse de Deutsch-Altenburg, avec de nombreuses illustrations).

**94. — Archiv des Vereins für Siebenburgische Landeskunde.** Bd. XXVII, Heft 3, 1897. — **HERBERT.** Les corporations de la ville de Hermannstadt au temps de l'empereur Charles VI; appendice (publie le texte de six statuts de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> s.). — **Aug. MEITZEN.** La division du sol labourable entre les Saxons de la Transylvanie (donne en 42 p. une description très minutieuse de cette répartition dans le village de Thalheim près de Hermannstadt; cette division et le plan du village correspondent exactement à ceux de la région du Rhin moyen. Comment s'est opérée la prise de possession de ces terres transylvaniennes par des colons venus du Rhin? On ne le sait pas encore clairement). — Bd. XXVIII, Heft 1, 1898. **WERTNER.** Les voivodes de Transylvanie au temps des Arpadiens. — **SCHNEIDER.** L'Atlas linguistique de l'Allemagne, étudié surtout en ce qui concerne les Allemands de Transylvanie (aboutit à ce résultat que ces Allemands descendent de colons venus du Rhin moyen). — **HERBERT.** La vie publique à Hermannstadt au temps de l'empereur Charles VI.

**95. — Blätter des Vereins für Landeskunde von Nieder-Oesterreich.** Jahrg. XXX, 1896, nos 1-4. — **Rich. MUELLER.** Wien et Schottwien (dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, t. 131, Grienberger avait prétendu que ces deux mots sont d'origine slave. Ce qui est vrai, c'est qu'on ne saurait dire l'origine du mot Wien). — **LAMPPEL.** Où était situé Mochinlé? (localité mentionnée par le « Landbuch von Oesterreich und Steiermark » dans la description de la frontière autrichienne, *Mon. Germ. hist.*, section des Chroniques allemandes,



IV, 2, 687. Mochinli est peut-être identique à Grossmugl au nord de Stokeran); suite aux nos 5-10. = Nos 5-7. LANZ. Histoire du château de Sachsengang, 955-1156. — R. MUELLER. De quelques localités de la basse Autriche qui sont mentionnées dans les poésies de Neidhart de Reventhal, XIII<sup>e</sup> s. = Nos 8-10. HASELBACH. Situation financière de la basse Autriche au XVII<sup>e</sup> s. = Nos 11-12. R. MUELLER. Les localités « Asnagahunc Chunisberch » et « Mons Comagenus » (la première de ces localités est connue seulement par une mention dans le Catalogue des évêques de Metz, *Mon. Germ., Script.* II, 229; son nom signifie « in munitione Hunorum ad Chuniberg. » Détails sur l'expédition de Charlemagne contre les Avars en 791). — DONABAUM. Liste des ouvrages relatifs à l'histoire de la basse Autriche qui ont été publiés en 1895.

**96. — Mittheilungen des historischen Vereins für Steiermark.** Heft 44, 1896. — O. FISCHBACH. Lampes romaines de Poetovio, actuellement conservées au « Joanneum. » — KHULL. Relation d'un voyage à Jérusalem par deux franciscains de Friedau en 1527 (publie ce texte avec une brève introduction). — J. LOSERTH. Le voyage de l'archiduc Charles II en Espagne, 1568-1569; contribution à l'histoire de don Carlos; d'après des lettres et documents contemporains (publie en analyse ou in-extenso 3/4 de ces documents). — A. MELL. Le soulèvement des paysans du pays le Cilli en 1635 (ses causes sociales, ses principaux épisodes, sa répression à main armée). — J. LOSERTH. Les débuts de la bibliothèque de l'Université de Graz (publie le catalogue des livres et mss. qui furent transportés à Graz le 11 février 1577 par ordre de l'archiduc Charles et qui devaient servir à doter le collège des Jésuites de cette ville). = Heft 45, 1897. FR. ILWOLF. Histoire de la Styrie en 1848 (projet de constitution pour l'empire d'Autriche par le chevalier de Kalchberg; projet d'un congrès des Alpes autrichiennes). — KHULL. L'enseignement dans l'école supérieure de Graz au XVI<sup>e</sup> s. — FR. ILWOLF. Lettres de l'archiduc Jean aux comtes Ferdinand et Ignace d'Attems, 1810-1830. — A. GASPARITZ. Reun au XV<sup>e</sup> s. et au commencement du XVI<sup>e</sup>.

**97. — Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung.** Bd. XIX, Heft 1. — M. TANGL. Les faux documents fabriqués par Chrysostome Hanthaler (Hanthaler mourut en 1754 secrétaire provincial de l'ordre de Cîteaux en Autriche. Dans ses *Fasti Campilienses*, ou Histoire du monastère cistercien de Lilienfeld, il a publié ce faux documents relatifs à l'histoire des Babenberg au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> s.). — E. SACKUR. La « Promissio » de Kiersy (de la situation faite à lexarchat de Ravenne dans cet acte). — H. OTTO. Alexandre IV et la succession au trône en Allemagne en 1257. — A. BECKER. A qui revient l'idée du second mariage de Napoléon I<sup>er</sup>? (c'est Napoléon et son entourage le plus familial qui eurent cette idée, aussitôt après Wagram et les négociations de la paix qui suivirent; ce n'est pas Metternich. L'Autriche eut à cet égard une attitude purement passive et



expectante. Publie le journal du voyage de Cl. de Schwarzenberg en France après le rétablissement des relations diplomatiques; l'ambassadeur constate qu'il fut reçu partout avec les démonstrations de joie et les prévenances les plus significatives).

**98. — Mittheilungen des Nordböhmisches Excursionsclubs.** Jahrg. XX, Heft 4, 1897. — JAHNEL. Histoire de l'introduction de la réforme luthérienne dans la Bohême septentrionale (d'après la liste des ordinations de ministres luthériens publiée récemment par Buchwald). — GERTNER. Le soulèvement des paysans en Bohême en 1775 (d'après la chronique contemporaine de Lindenau).

**99. — Mittheilungen des Vereins für Geschichte der Deutschen in Böhmen.** Jahrg. XXXV, 1896, n° 1. — J. NEUVIRTH. La collection de portraits des souverains bohémiens au château royal de Prague (cette collection fut détruite par l'incendie du château en 1541; on en a une description et des dessins dans trois mss. de Vienne; on reproduit ici ce texte et ces dessins. La série des portraits commence à l'empereur Charles IV; elle a été continuée par ses successeurs). — Val. SCHMIDT. Contributions à l'histoire agraire et à l'histoire de la colonisation allemande dans la Bohême méridionale; 3<sup>e</sup> art. (étude les conséquences, funestes pour la classe servile, des lois successorales: si un serf mourait sans héritier de son corps, la moitié de ses biens était dévolue au seigneur; s'il y avait des héritiers et si un des orphelins venait à mourir, sa part d'héritage revenait aussi au seigneur. Cette coutume disparut dans beaucoup de seigneuries de la Bohême méridionale dans le cours du xiv<sup>e</sup> s. et les serfs purent transmettre librement leur héritage). = Comptes-rendus: *Bachmann. Lehrbuch der österreichischen Reichsgeschichte* (bon). — *Der österreichische Erbfolgekrieg*; Bd. I, Theil 1-2 (remarquable). — *Teuber. Historische Legionen Habsburgs* (bon). — *Celakovsky. Codex juris municipalis regni Bohemiae*; tom. II (excellent). = N° 2. BACHMANN. George de Podiebrad, roi de Bohême, ses rapports avec Gr. Heimbürg, 1466-1470 (repousse les hypothèses présentées par Joachimsohn dans l'*Historisches Jahrbuch*, XVII, 554). — W. MAYER. Un célèbre architecte d'Eger (Balthazar Neumann, colonel d'artillerie à Wurzburg, 1687-1753). = Compte-rendu: *Hortička. Urkundenbuch der Stadt Aussig* (important). = N° 3, 1897. BACHMANN. Les sources de l'histoire de Bohême au xiv<sup>e</sup> et au xv<sup>e</sup> s. (étude la *Compilatio chronologica*, 1310-1432, publiée dans Dobner, *Mon. histor. Boem.*, VI, 485, et le *Chronicon Procopii, notarii Pragensis*). — O. WEBER. La bataille de Kulm et de Nollendorf, 29-30 août 1813 (ce n'est pas Vandamme qui est responsable de cet échec, mais Napoléon I<sup>er</sup>). — LIPPERT. Rapports entre la Misnie et la Bohême au temps du roi Jean et de Charles IV (la guerre de l'archevêque de Prague, Ernest, et de Jean de Michelsberg contre le burgrave Meinher et le margrave Frédéric de Misnie, 1344-1347; 2<sup>e</sup> actes de Charles IV concernant la Misnie, 1344-1373, etc.). — MENČIK. Chansons de la guerre de Trente ans (sur la retraite de Binner de



Prague en 1639; sur le siège d'Olmütz par les Suédois, 1642). = Comptes-rendus : *Neuwirth*. Der Bilder-Cyclus des Stammbaums der Fürsten aus dem Hause Luxembourg auf Schloss Karlstein (excellent). — *Loserth*. Das Formulaire des Klosters St. Paul. Briefe und Urkunden aus der Zeit des Königs Wenzel (très important). — *Heinrich*. Wallenstein als Herzog von Sagan (médiocre). — *Haußen*. Einführung in die deutsch-böhmische Volkskunde nebst Bibliographie (important). = N° 4. *PRIBRAM*. Le commerce et l'industrie en Bohême de 1650 à 1750; 1<sup>er</sup> art. (détails très circonstanciés sur les efforts faits par le gouvernement autrichien en 1698 pour développer le commerce et l'industrie; fondation d'un « Commerzcollegium » à Prague en 1724). — *MENŽIK*. Un pamphlet contre le cardinal de Harrach en 1636 (par des étudiants de Prague qui appartenaient au parti jésuite). = Comptes-rendus : *Jireček*. Codex juris Bohemici, II, 1 (insuffisant). — *Biermann*. Geschichte des Protestantismus im österreichischen Schlesien (excellent).

**100. — Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes.** Bd. XI, 1897, Heft 1. — *J. KARABACEK*. Documents égyptiens aux musées royaux de Berlin (documents arabes; remarques critiques). — *SPEYER*. Lumbini (nom de lieu mentionné dans l'inscription du roi Açoka, récemment découverte par Führer. C'était un bois consacré à la déesse Rukmini, épouse du dieu Krsna; hypothèse importante pour déterminer l'époque où naquit le culte de Krsna-Vichnou). = Heft 2. *J. KIRSTE*. Six alphabets zendes. — *J. LIPPERT*. Ibn-al-Kûfi, un prédécesseur de Nadim (auteur de plusieurs ouvrages de littérature et d'histoire qui ont été utilisés par Nadim pour son Encyclopédie, le « Kitâb-al-Fihrist »). = Heft 3. *Fr. MUELLER*. Explication d'inscriptions cunéiformes en ancien perse. = Compte-rendu : *Budje*. The life and exploits of Alexander the Great, a series of ethiopic texts (important).

**101. — Zeitschrift des Ferdinandeums für Tirol und Vorarlberg.** Heft 41, 1897. — *Le P. Jos. FISCHER*. L'empereur Rodolphe II et le partage de son héritage entre ses cinq frères, le 10 avril 1578 (d'après des documents inédits. D'après ce qu'on croyait jusqu'ici, un testament de l'empereur Maximilien II avait décidé que les territoires autrichiens ne seraient pas partagés. En fait, ce testament n'a jamais existé. C'est par suite d'un accord volontaire et en retour d'une indemnité pécuniaire que les frères de Rodolphe II ont renoncé à leur part des archiduchés autrichiens. Détails sur l'histoire et l'exécution de cet accord, dont le texte est ici publié). — *Max DE WOLFSKRON*. Les mines de cuivre dans le Tirol (leur organisation, leur exploitation, leurs résultats financiers pendant la première moitié du xvi<sup>e</sup> s.). — *UNTERFORSTER*. Des expressions usitées autrefois en Tirol pour désigner la « Gemeinde » et ses divisions (au lieu de Dorf, Gemeinde ou Weiler, on disait : Malgrei, Oblei, Rod, Degnei, Viertel, Drittel, Probstei, Rigel et Zeche. Article complété par Egger, qui ajoute les termes sui-



vants : Scaria, Gastaldia, Werch, etc. Important pour l'histoire des plus anciens établissements des Germains dans le Tirol. — PARDELLER. La culture de la truffe dans le Tirol au xvi<sup>e</sup> s. — KLAAR. Une chartre d'un certain Conrad Vogelwaider de Hall, en Tirol, de l'an 1345 (texte; intéressant pour la question de l'origine du poète Walter de la Vogelweide).

**102. — Zeitschrift des Vereins für die Geschichte Mährens und Schlesiens.** Jahrg. II, Heft 1-2. — J. LOSERTH. Histoire d'Olmutz au temps de l'occupation suédoise. — K. LECHNER. Le *Codez diplomaticus et epistolaris Moraviae* (montre l'insuffisance de cette publication).

**103. — Académie des sciences de Cracovie.** Bulletin international. Comptes-rendus des séances de l'année 1898; févr. — KETRZYNSKI. Pour servir à l'histoire des Piasts et de la Pologne sous les Piasts. — Sommaire du « Chartrier romain » contenant les matériaux sur l'histoire de Pologne, extraits des archives du Vatican et de plusieurs autres bibliothèques italiennes par les membres de la délégation dite « Mission romaine » de 1886-1897 (ces matériaux vont du xiv<sup>e</sup> siècle au xviii<sup>e</sup>).

**104. — Archivio storico lombardo.** 1897, 30 sept. Anno XXIV, fasc. 15. — E. GALLI. Facino Cane et les guerres des Guelfes et des Gibelins dans l'Italie septentrionale, 1360-1400; fin au fasc. 16. — Rod. MAJOCCHI. Pavie relevée de l'interdiction lancée contre elle par le pape Jean XXII. — E. VERGA. La municipalité de Milan et l'Inquisition espagnole, 1563. — A. VISMARA. Giovanni de Castro (bibliographie des œuvres de ce fécond publiciste, 1837-1897, qui écrivit beaucoup sur l'histoire de l'Italie au xix<sup>e</sup> siècle). — Fasc. 16, 31 déc. 1897. Giovanni AGNELLI. Lodi et son territoire au xviii<sup>e</sup> s. (d'après les chroniques contemporaines). — Giacinto ROMANO. D'un prétendu attentat contre Ludovic le More et Robert Sanseverino, 1488. — Bulletin bibliographique de l'histoire lombarde.

**105. — Archivio storico per le provincie napoletane.** Anno XXII, 1897, fasc. 3. — F. CERASOLI. Innocent VI et Jeanne I<sup>re</sup> de Naples; suite au fasc. 4. — G. ROMANO. Origine de la dénomination de « Royaume des Deux-Siciles » (elle se trouve dans une oraison inédite de Lorenzo Valla). — M. d'AYALA. Les francs-maçons de Naples au xviii<sup>e</sup> siècle; suite au fasc. 4 (l'édit de suppression de 1775; espionnage et persécutions; de l'aide que la France apporte à la cause des francs-maçons). — G. BELTRANI. Un statut inédit émané de l'Université de Trani en 1394 (concernant le commerce maritime de Trani). — G. CECI. Le jeu à Naples sous les vice-rois; fin. — Fasc. 4. B. CROCE. Un poème inédit sur Isabelle Del Balzo, reine de Naples, par un contemporain (ce poème est assez curieux pour l'histoire des mœurs à l'extrême fin du xv<sup>e</sup> s.). — R. BEVERE. Outils et ustensiles servant à l'exercice des professions



d'art et métier; moyens de transport et armes employés dans les provinces napolitaines du <sup>xiii</sup>e au <sup>xvi</sup>e s.

**106. — R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna.** Atti e Memorie, 3<sup>e</sup> série, t. XV, fasc. 1-3. Janvier-juin 1897. — E. CALZINI. L'ex-oratoire de S. Sebastiano à Forlì, et Pace di Maso « del Bambase, » architecte de Forlì au <sup>xv</sup>e siècle. — F. BOSDARI. Bologne au temps de la première ligue lombarde; 1<sup>er</sup> article (1<sup>re</sup> coutumes et institutions communales de Bologne à l'arrivée de Frédéric I<sup>er</sup>; leurs rapports avec la féodalité impériale et avec les communes italiennes. 2<sup>e</sup> Bologne sous le régime impérial; la diète de Roncaglia; Bologne est assujettie. 3<sup>e</sup> Réaction contre l'élément impérial et adhésion à la ligue lombarde en 1167). — P.-D. PASOLINI. Documents nouveaux sur Caterina Sforza (beaucoup de documents, plusieurs dessins, enfin, ça et là, des réflexions plus ou moins topiques sur les lois qui gouvernent l'histoire).

**107. — Archivio storico siciliano.** Nouvelle série, anno XXII, 1897, fasc. 1-2. — V. RACITI-ROMEO. Ici durant la disette de 1671-1672 et pendant la révolte de Messine et la guerre entre les Français et les Espagnols, 1674-1679; notes et documents. — C.-A. GARUFI. La police des marchés dans les communes siciliennes au <sup>xiii</sup>e et au <sup>xiv</sup>e s. (le magistrat chargé de surveiller les transactions entre acheteurs et vendeurs sur le marché et de punir les fraudeurs portait en Sicile le nom de *catapano*, dérivé du grec, et synonyme de *capitaneo*; on l'appelait encore « maestro di piazza; » étude sur les origines byzantines de l'« *acatapania* » et sur la place qu'occupe cette fonction dans l'histoire économique de la Sicile). — G. LA CORTE. De la chronique arabo-sicilienne de Cambridge et des deux textes grecs conservés aux bibliothèques du Vatican et de Paris (l'abbé Cozza-Luzi avait émis l'opinion que cette chronique arabe provenait d'un prototype grec et que ce prototype était représenté par le ms. du Vatican; non, le texte arabe est original; les textes grecs ont été faits soit d'après ce texte arabe, soit d'après une source commune, mais ils sont très postérieurs, celui du Vatican de la fin du <sup>x</sup>e s. et celui de Paris du <sup>xiii</sup>e s., et moins exacts). — S. SALOMONE-MARINÒ. Mélanges d'histoire de la Sicile du <sup>xiv</sup>e au <sup>xix</sup>e s. 2<sup>e</sup> série; suite (une scène de piraterie en Sicile, 1573; capture d'un galion turc en 1644, etc.). — STARRABBA. Le quatrième centenaire de Fr. Maurolico (les mss. de Maurolico sont passés en France, sans doute par le moyen de Colbert du Terron, intendant de justice, police et finances en Sicile au temps du siège de Messine). = Comptes-rendus : *Scherma. Delle maestranze in Sicilia* (longue étude sur les corporations de métiers, pleine d'erreurs fondamentales; la moindre n'est pas de rattacher ces corporations aux « *collegia opificum* » des Romains, alors qu'elles ne paraissent pas en Sicile avant le <sup>xv</sup>e s.). — *Salomone-Marino*. Costumi ed usanze dei contadini di Sicilia (très intéressants).

**108. — Nuovo archivio veneto.** Anno VII, n<sup>o</sup> 27, 1897, t. XIV,



1<sup>re</sup> partie. — G. Cogo. Beltrame Sachia et la soumission de Marano à la domination vénitienne, d'après de nouveaux documents (Marano était une forteresse du Frioul qui fut prise par les Vénitiens en 1420 et livrée aux Autrichiens par trahison en 1513. Depuis, Venise fit les plus grands efforts pour la reprendre : en 1542, B. Sachia, aventurier d'Udine, réussit à s'en emparer et la gouverna quelque temps au nom du roi de France, qui le paya surtout de belles promesses; puis il essaya de la vendre à Venise; arrêté comme traître à la République, il réussit à s'enfuir. La place fut enfin cédée aux Vénitiens, à la demande même de François I<sup>er</sup>, qui trouvait là un bon prétexte pour brouiller la République avec l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup>). — L.-G. PÉLISSIER. Notes et documents d'histoire d'Italie : loi somptuaire de Trévise en 1507. — Fr. TARDUCCI. Les animosités historiques de Henry Harrisson (défend la réputation des Cabot contre leur détracteur). — C. CIPOLLA. Publications relatives à l'histoire de l'Italie au moyen âge; suite. — R. PREDELLI. Note sur deux publications récentes (par Paul Kehr : *Ueber ein Plan einer kritischen Ausgabe der Papsturkunden bis Innocenz III et Papsturkunden in Venedig*). — E. BESTA. Sur deux ouvrages récents relatifs à la constitution et à la politique de Venise au moyen âge (longue analyse critique de *Die Entwicklung der venetianischen Verfassung 1172-1297*, par Max. Claar, et de *Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigs an der Adria*, par W. Lenel). — C. BULLO. La patrie de Jean Cabot (le privilège de bourgeoisie accordé à Cabot invoque ce fait que Cabot habitait Venise depuis quinze ans; preuve, dit-on, qu'il n'était pas né bourgeois de Venise, car il n'aurait pas eu besoin d'un privilège de bourgeoisie. L'auteur montre que plus d'une fois le gouvernement aristocratique de Venise reconnut un droit sous forme de privilège. Rien n'empêche donc que Cabot soit né Vénitien, et c'est sans doute à Chioggia qu'il vit le jour). = Compte-rendu : *R. Sbuels*. Un proclama repubblicano francese a Udine all' epoca del Direttorio, e brani di cronaca udinese nel 1797.

---

109. — *The Athenæum*. 1898, 26 mars. — *Pearman*. Rochester (bonne histoire du diocèse). — *Venables et Perry*. Lincoln (bonne histoire du diocèse). — *Sir E. Grant Duff*. Notes from a diary, 1873-1881 (beaucoup d'anecdotes intéressantes). — *D. A. Cameron*. Egypt in the nineteenth century; or Mehmet Ali and his successors (intéressant tableau de l'Égypte au XIX<sup>e</sup> s. jusqu'à l'occupation anglaise de 1882, par un homme bien informé). — *Pausanias's Description of Greece*. Translated with a commentary by *J. G. Frazer*; 6 vol. (traduction et commentaire fort importants; la place faite au folklore est peut-être excessive). = 2 avril. *Hodgkin*. Charles the Great (résumé remarquable). = 9 avril. *Earl of Camperdown*. Admiral Duncan (biographie médiocrement informée d'un marin peu intéressant). — *E. L. Taunton*. The english Black monks of St Benedict (bonne esquisse). — *Baigent*. Winchester episcopal register, 1316-1322 (excellent). — *Edw. Channing*. A student's his-



tory of the United States (assez bon résumé). — Le complot de Henshaw contre le Protecteur (Reginald F. D. Palgrave soutient, contre S. R. Gardiner, que le complot du major Henshaw a été un coup monté qui devait servir beaucoup plus Cromwell que le roi); suite les 16, 23 et 30 avril. = 23 avril. *Wylie*. History of England under Henry IV; t. IV, 1411-1413 (remarquable, sans pourtant ajouter beaucoup à ce que nous savions déjà sur l'histoire du premier roi de la famille de Lancastre). — *J. Br. Perkins*. France under Louis XV (excellent). — *Hassall*. The balance of Power (livre d'une lecture fatigante et où les erreurs ne manquent pas). — *D. Maclean*. A history of Pembroke College, Oxford (très substantiel). — *J. S. Corbett*. Drake and the Tudor navy (excellent). = 30 avril. *Ditchfield*. The story of our english towns (plein d'erreurs). = 14 mai. *H. B. Irving*. The life of Judge Jeffreys (livre consciencieux, mais inutile en somme, car l'auteur n'a modifié en rien l'opinion plus que défavorable qu'on s'était depuis longtemps formée sur ce triste personnage). = 21 mai. *Davis*. The invasion of Egypt in A. D. 1249 by Louis IX of France (bon; l'auteur a fait un excellent usage des sources arabes). — Un complot contre la vie du Protecteur en 1654 (S. R. Gardiner réfute les arguments de sir Reginald Palgrave et tient le complot pour un fait certain). — *W. E. Roth*. Ethnological studies among the North-West-Central Queensland Aborigines (excellent). = 28 mai. *Clowes*. The royal navy, from the earliest times (beaucoup d'erreurs et préparation incomplète; c'est un livre où, en somme, il faut tout vérifier).

**110. — The english historical Review.** 1898, avril. — Sir Henry HOWORTH. Histoire primitive de la Babylonie; 2<sup>e</sup> art. : les rois de Sirpourla ou Lagach (des Accadiens, des Sumériens et des Kouchites). — PROTHERO. Le Parlement de Paris (de la compétence judiciaire et politique du Parlement d'après l'ouvrage de M. Aubert). — H. HAVELOCK. Les cosaques dans les premières années du xviii<sup>e</sup> s. (expose les efforts accomplis par Stanislas Koniecpolski pour maintenir l'indépendance des cosaques contre les Polonais, les Suédois de Gustave-Adolphe et les Turcs de 1623 à 1634). — BADHAM. Nelson et les républicains de Naples (étudie, à la lumière des documents siciliens, ces quatre questions : 1<sup>o</sup> Nelson avait-il reçu les pouvoirs nécessaires pour annuler, en passant par-dessus la tête de Ruffo, vicaire général du roi, le traité passé avec les républicains? Non. 2<sup>o</sup> Le traité avait-il déjà reçu un commencement d'exécution tel que le rétablissement du *statu quo* eût été impossible? Oui. 3<sup>o</sup> Quand les républicains s'embarquèrent le 26 juin, était-ce sans condition et à la merci du souverain, comme l'a prétendu Nelson? Non, mais en vertu de la capitulation qui leur promettait la vie et la liberté. 4<sup>o</sup> Dans quelles circonstances fut pendu l'amiral napolitain Caracciolo? Sa condamnation était décidée par avance; elle fut exécutée sur-le-champ, dénouement dont lady Hamilton doit être considérée comme en partie responsable). — HODGKIN. La chronologie de Théophanès au viii<sup>e</sup> s. (l'empereur iconoclaste Léon III



l'Isaurien mourut le 18 juin 740 ou 741; l'Arménien Artavasdus, que les adorateurs des images voulaient pousser au trône, fut vaincu par Copronyme, qui reprit Constantinople le 2 nov. 743). — L. KROPP. Le pape Sylvestre II et le roi de Hongrie Étienne I<sup>er</sup> (résume les travaux des érudits hongrois sur l'authenticité de la bulle du pape. On n'en connaît pas l'existence avant l'année 1644, époque où le document a sans doute été fabriqué dans l'entourage du cardinal Aldobrandini à Vienne). — F. BARING. Les insurgés du Nord en 1065 et les traces qu'ils ont laissées au comté d'Oxford (ces traces sont marquées dans le Domesday book par la moins-value des terres situées dans un certain rayon). — LIEBERMANN. Vacarius (on a confondu avec Vacarius un juge de Mantoue dont le nom n'a été connu d'abord que par les premières lettres de son nom. *Vac.* désigne un certain *Vacella*, auteur d'un traité intitulé *Contraria legum Longobardorum*). — J. H. ROUND. La fausse bulle d'exemption pour l'abbaye de Saint-Augustin, Cantorbéry (depuis Wharton on la rapporte à l'année 1155; mais elle est postérieure à la mort de Thomas Becket, et sans doute de l'année 1178). — Miss E. A. MAC ARTHUR. Un règlement des salaires au x<sup>v</sup> s. (publie un règlement édicté par les juges de paix du Norfolk en 1431). — W. L. RUTTON. Lady Katherine Grey et Edward Seymour, comte de Hertford (lady Katherine, sœur de la « reine » Jeanne, fut mise à la Tour pour avoir épousé en secret, sans le consentement de la reine, le comte de Hertford; elle y resta deux ans, 1561-63; ensuite elle fut enfermée au château de Pyrgo, en Essex, sous la garde de son oncle, puis dans celui de Gosfield Hall, enfin dans celui de Yoxford, où elle mourut le 27 janv. 1568). — J. COLEMAN. Récit par un royaliste de la retraite de l'armée royale après Taunton, 13 déc. 1644. — J. W. STUBBS. Autobiographie de William King, archevêque de Dublin (1650-1689; elle est en latin). — J. G. ALGER. Liste des Anglaises « nouvelles converties » à Paris, 1703-1789. = Comptes-rendus : *Ratzel*. The history of mankind, trad. p. A. Butler. — *Farnell*. The cults of the greek states (bon). — *Hill*. Sources for greek history between the Persian and Peloponesian wars (très utile). — Handbook to christian and ecclesiastical Rome; t. I (bon guide à travers les églises primitives et les catacombes de Rome). — *Patton*. Ahmed Ibn Hanbal and the Mihna (bonne biographie d'un des principaux chefs religieux de l'histoire musulmane, qui joua un rôle important dans les disputes théologiques sous le règne du calife Mahmoud et de ses trois successeurs). — *Clowes*. The royal navy (plein d'erreurs et de confusions). — *Hannay*. A short history of the royal navy, 1217-1688 (bon résumé). — *J. W. Brown*. The life and legend of Michael Scot (excellente biographie d'un philosophe et alchimiste qui fut un des professeurs de l'empereur Frédéric II et mourut vers 1235). — *E. Michael*. Geschichte des deutschen Volkes seit dem XIII Jahrhr. bis zum Ausgang des Mittelalters; Bd. I (ce t. I traite avec beaucoup de détails l'état économique et social de l'Allemagne au xiii<sup>e</sup> s.). — *Stoddard*. Bertrand du Guesclin (médiocre). — Calendar of the Patent rolls



preserved in the P. Record Office. Richard II, vol. I et II, 1377-1385. — *Fr. Novati*. Epistolario di Coluccio Salutati; vol. III. — Calendar of Patent rolls. Edward IV, 1461-1467. — *Hume*. Sir Walter Ralegh; the british dominion of the West (très médiocre). — *Dom B. Camm*. A benedictine martyr in England; being the life and times of the venerable servant of God dom John Roberts (biographie d'un prêtre qui essaya de faire revivre l'ordre bénédictin en Angleterre au commencement du XVII<sup>e</sup> s. Il fut mis à mort en 1610 pour s'être fait ordonner prêtre à l'étranger et comme exerçant les fonctions de son ordre en Angleterre). — *Fiske*. Old Virginia and her neighbours (consciencieux). — Falklands (agréable compilation concernant Henry Cary, 1<sup>er</sup> vicomte Falkland, son fils Lucius et la femme de l'un et de l'autre). — *Holland*. Two discourses of the navy, 1638-1659. — *Sir R. Slyngesbie*. A discourse of the navy, 1660. — Calendar of domestic state papers, 1671-1672. — Louisbourg in 1745. The anonymous *Lettre d'un habitant de Louisbourg*, edited with an english translation by G. M. Wrong (bon). — *Atkinson*. Cambridge described and illustrated (très intéressant). — *Maclean*. A history of Pembroke College, Oxford (bon).

111. — **Edinburgh Review**. Vol. CLXXXVII (janvier-avril 1898). — Valmy et Auerstædt (suite et fin d'une étude fort intéressante sur le duc de Brunswick. Montre que, ni en 1792 ni en 1806, il n'eut sa complète liberté d'action, et que son grand défaut militaire était de trop s'incliner devant l'opinion d'autrui). — *Dongola*. La question universitaire en Irlande (l'idéal reste toujours la pure et simple laïcisation; mais, puisque cet idéal n'a point chance d'être adopté, rien ne s'oppose à ce qu'on donne aux catholiques l'université qu'ils réclament). — Le succès des Anglo-Saxons (à propos des livres de MM. Demolins et Ferrero. M. D. pousse trop loin sa thèse en voulant détourner complètement ses compatriotes des fonctions publiques et en leur offrant comme modèle, pour ainsi dire, la carrière de l'aventurier Barnato). — Les papiers de Harley (publiés par la Commission des manuscrits historiques et tirés des archives du duc de Portland; importants pour le règne de la reine Anne; rectifient l'opinion trop désavantageuse de Macaulay et d'Elwin sur Robert Harley). — M. Bryce et l'avenir de l'Afrique du Sud (peu favorable à l'avenir économique du pays; quant au problème des races, il se pose de la même façon que dans les États sudistes de l'union américaine). — Les frontières de l'Inde (la politique d'abstention systématique prônée par les élèves de lord John Lawrence et pratiquée par le gouvernement du Pandjab doit céder aujourd'hui le pas à la politique d'intervention plus active inaugurée par sir Robert Sandeman dans le Bélouchistan). — Jésuites anglais et intrigues écossaises, 1581-1582 (les Jésuites ont été fort mêlés aux complots pour renverser la reine Élisabeth. Les lois persécutrices de celle-ci n'ont donc été que des mesures de défense. Les deux partis ne pouvaient guère agir autrement qu'ils ne l'ont fait). — Les découvertes en Babylonie (plus instructives que celles d'Égypte; mais il faut se presser d'opérer



les fouilles, car les indigènes détruisent tout ce qu'ils rencontrent pour y chercher des trésors). — Un clan des frontières d'Écosse (celui des Elliot). — La Révolution française et la France contemporaine (critique du grand ouvrage de M. Bodley ; refuse d'admettre sa conclusion, que la France doit aboutir au césarisme).

**112. — Quarterly Review.** Vol. CLXXXVII (janvier-avril 1898). — L'Irlande en 1798 (insiste sur le rôle de lord Castlereagh). — George Villiers, second duc de Buckingham. — Nelson (et l'ouvrage du capitaine Mahan). — Gibbon à Lausanne (à propos des études du général Meredith Read sur la Suisse). — Cinquante ans de libérationnisme (travaux et propagande de la société formée pour la séparation de l'Église et de l'État). — Pusey et Wiseman. — Les lettres inédites de Napoléon (relève quelques omissions dans la publication de M. Lecestre. « On ne saurait imputer complètement à Napoléon sa violence et son despotisme de caractère. Il était le fils d'un âge de despotisme et de violence. Il n'a jamais commis d'acte aussi infâme que le partage de la Pologne, effectué par les vertueux et candides gouvernements de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie »). — Le Protectorat de Gardiner (regrette que le savant historien ne montre pas davantage l'enchaînement politique et philosophique des faits). — Les transformations de l'immuable Orient (Chine et Corée). — La question universitaire en Irlande (accepte le projet d'une université catholique).

**113. — Review of historical Publications relating to Canada.** T. II (1897), février 1898. — *H. E. Egerton*. Short History of British Colonial Policy (excellent). — *Major Hume*. Sir Walter Raleigh : The British Dominion of the West (l'auteur connaît bien les documents anglais de l'époque, mais il ignore les tentatives coloniales des Français). — *W. F. Lord*. The Lost Empires of the Modern World (déclin colonial du Portugal, de l'Espagne, de la France et de la Hollande ; titre un peu trop ambitieux). — *Kingsford*. Hist. of Canada, t. IX (médiocre ; il est impossible de publier un volume par an et de mûrir son travail). — *Clement*. Dominion of Canada (petite histoire officielle à l'usage des écoles ; exacte, mais peu attrayante et insuffisante). — *Roberts*. Hist. of Canada (attrayante ; mais trop d'erreurs et de chauvinisme). — Les œuvres de Parkman (édition Champlain, en 20 volumes. Parkman, désormais classique, ne devrait plus être republié qu'avec des notes pour le tenir au courant. Cette édition n'est donc pas l'édition définitive, quoi qu'en pensent les éditeurs). — The Cabot literature (résumé des publications en l'honneur du quatrième centenaire de Cabot. On est maintenant d'accord sur sa nationalité et la date de ses voyages. Reste à savoir où il a touché terre). — Jesuit relations and allied documents (t. III à X de la grande édition poursuivie par la Société historique du Wisconsin. Il ne faut pas oublier que ces documents si instructifs ne donnent cependant que la partie édifiante de la vérité, ainsi que l'avoue le P. de Rochemonteix). — *Miss Baker*. New England captives



(recherches sur les aventures et le sort des captifs enlevés par les sauvages et transportés au Canada; consciencieux et original). — *Charles Moor*. The Gladwin manuscripts (inconnus de Parkman; rectifient certains détails du siège de Détroit). — La littérature loyaliste (Moses Tyler, Edward Harris, C. Haight. Rappelent un côté trop souvent négligé de la Révolution américaine). — L'émigration dans l'Ouest (États-Unis : ouvrages de Justin Winsor, 1763-1798, impartial, mais parfois inexact; de Theodor Roosevelt, 1791-1807, très intéressant, mais passionné. Canada : Donald Smith (lord Strathcossa) sur la Compagnie de la baie d'Hudson; Elliott Coues, journal d'Alexandre Henry, 1799-1814, très curieux; l'Astoria, de Washington Irving, nouvelle édition). — *Cruikshank*. The Campaign on the Niagara frontier in 1814 (documents). — *Robina et Kathleen McFarlane*. Humours of 1837 (médiocre). — Publ. of the Buffalo Hist. Soc. (nouveau volume; elle n'avait rien publié depuis onze ans). — *Harvey*. Newfoundland in 1897 (bon). — *Beckly Wilson*. The Tenth Island (Terre-Neuve; écrit par un journaliste un peu trop dans le style du métier). — *Casgrain*. Les Sulpiciens et les prêtres des missions étrangères en Acadie, 1676-1762 (instructif, mais partial). — *Cooney*. The province of New Brunswick and the district of Gaspé (réimpression d'un livre insuffisant, qui n'est pas mise au courant). — *Calnek*. Hist. of the County of Annapolis (peu de recherches en dehors des détails généalogiques). — *George M. Wrong*. Louisbourg in 1745 (réimpression d'un opuscule fort rare). — *Edm. Roy*. Histoire de la seigneurie de Lauzon; t. I (étude importante sur le régime féodal au Canada; parfois trop optimiste). — *Hopkins*. Canada (encyclopédie du pays). — Labrador et Anticosti (rapport de M. Low sur le Labrador; ouvrage de l'abbé Huard). — *Lefroy*. Legislative Power in Canada. — *Roy*. L'ancien barreau au Canada.

**114. — Bulletin de l'Institut archéologique liégeois.** T. XXV, n° 1. — *THON*. Les chemins creux de la Hesbaye (ce creusement est dû à la fois au travail de l'homme et à l'énergie des forces naturelles). — *CEYSSENS*. Le droit de banalité dans le pays de Liège (étudie surtout l'histoire du moulin banal de Visé et les contestations entre les habitants et les propriétaires de ce moulin). — *COMHAIRE*. Recherches sur les cartes de la principauté de Liège et sur les plans et vues de la ville. — La villa belgo-romaine de Survillers (des fouilles pratiquées en cet endroit ont fourni de précieux objets). — *A. BODY*. Les rues et les enseignes de Spa (retrace les développements de la célèbre ville d'eaux depuis son origine jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup> s.). — T. XXVI, n° 1. *H. S. La Meuse* (collection de textes littéraires et épigraphiques dans lesquels les anciens nous ont parlé de ce fleuve). — *Ed. PONCELET*. Les trente-deux banneresses de la cité de Liège (intéressante contribution à l'histoire des corporations professionnelles de Liège). — *L. HALKIN*. Lettres inédites du baron G. de Crossier, archéologue liégeois (d'après les originaux conservés à la Bibliothèque nationale de Paris;



ces lettres sont adressées à dom Bernard de Montfaucon pendant les années 1715 à 1741). — Ed. PONCELET. Les sceaux de la cité de Liège (démontre l'authenticité des sceaux reproduits dans le *Recueil héraldique* d'Abry-Loyens et décrit les vrais).

**115. — Bulletin de la Société des bibliophiles liégeois.** T. III, 5<sup>e</sup> fasc. — L. NAVEAU. Analyse du recueil d'épithaphes de Lefort, conservé aux archives de l'État à Liège (travail très utile pour l'histoire de la principauté de Liège). — T. V, 1<sup>er</sup> fasc. C. DE BORMAN. Les comtes palatins au pays de Liège (expose l'importance de l'office et dresse la liste des comtes de 1400 à 1789). — L. NAVEAU. Quelques mss. historiques liégeois (inventaire des mss. de la bibliothèque de Bommershoven; quelques-uns de ces mss. sont intéressants pour l'histoire de la révolution liégeoise de 1789). — Ed. PONCELET. Le prince Justiniani à Tignée (histoire d'un aventurier qui parvint à capter la confiance de Marie-Thérèse en 1771, rédigée en partie d'après les archives de Wetzlar). — Id. Documents inédits sur quelques artistes liégeois (du xiv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> s.).

**116. — Annales de la Société archéologique de Namur.** T. XXI, 3<sup>e</sup> livr. — E. DEL MARMOL. M<sup>me</sup> Bourtonbourt, fondatrice des Sœurs de la Charité à Namur, 1660-1732 (intéressant pour l'histoire religieuse et pédagogique). — A. BEQUET. Le cimetière franc de Pry (fouilles très fructueuses). — F. DEL MARMOL. Histoire de la tannerie à Dinant. — I. LAHAYE. Le métier des maçons et l'ermitage de saint Fiacre à Namur (a existé depuis le xv<sup>e</sup> s. jusqu'au règne de Joseph II; détails sur les privilèges qui lui furent conférés au cours des siècles). — Compte-rendu : J. Tihon. Waret. Études étymologiques (de peu de valeur).

**117. — Annales de la Société historique et archéologique de Tournai.** Nouv. série, t. I. — A. MONET. Un récit de la bataille de Fontenoy (relation écrite par un officier français qui prit part à l'action). — Comte du CHASTEL. Un livre de raison de la famille d'Aubermont (détails intéressants pour l'histoire tournaïsiennne du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> s.). — Comte de NÉDONCHEL. Biographie du général Cocheteux (numismate distingué, 1818-1894). — A. DE LA GRANGE. Le refuge des Templiers à Tournai. — L. CLOQUET. Josse Clichtove, curé de Saint-Jacques à Tournai (savant controversiste du xvi<sup>e</sup> s. plus connu sous le nom de Clichthorius). — E. SOIL. Découverte d'une villa gallo-romaine à Antoing. — A. ALLARD. La guerre entre la commune de Tournai et Maillet Boudant, sergent de la châtellenie d'Ath (curieux détails sur une guerre privée qui ensanglanta le Tournaisien au xiv<sup>e</sup> s.). — Comte du CHASTEL. Le terrier d'Esplechin (cartulaire des archives de Douai contenant de nombreux renseignements sur ce domaine tournaïsienn au xv<sup>e</sup> s.). — A. d'HERBOMEZ. Les sources de l'histoire du Tournaisien. Un ms. de Lyon (important pour l'histoire des années 1470 à 1498; c'est l'œuvre d'un moine de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai). — A. DE LA



GRANGE. La troisième enceinte de Tournai, 1277, et le pont des Troux (intéressant travail d'archéologie militaire fait d'après des documents des archives). — E. SOIL. Lettres de rémission pour Guillaume de Moriaumez, échanson du roi Charles VI, 1416-1417 (d'après des documents du trésor des chartes à Paris; présente de l'intérêt pour l'histoire du droit). — Id. Biographie de E. Desmazières (archéologue tournaisien, † 1896). — Id. Biographie de J. Bruggenue (architecte distingué qui dirigea la restauration de la cathédrale de Tournai, † 1896).

**118. — Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers.**

Tome XXI, 2<sup>e</sup> fasc. — C. DE LA KETHULLE DE RIJHOVE. Le pays des Niams-Niams (compte-rendu d'explorations personnelles). — A. DE CEULENEER. L'île de Crète (contient une partie historique importante). — J. LECLERCQ. Java et le Congo au point de vue colonial (expose le mécanisme du gouvernement colonial hollandais et l'utilité qu'il y aurait à s'en inspirer au Congo). — M. LETELLIER. Le Spitzberg (à propos de l'expédition Andrée).

**119. — Documents et rapports de la Société paléontologique et archéologique de l'arrondissement judiciaire de Charleroi.**

T. XXII, 1<sup>re</sup> livr. — F. BASTIN-LEFEBVRE. La terre et seigneurie de Fontaine-l'Évêque (histoire absolument trop écourtée). — F. GILLOT. Un fragment d'ancien cartulaire (c'est d'un obituaire de l'église de Farcienne qu'il s'agit; reproduction mauvaise). — F. BASTIN-LEFEBVRE. Les sceaux de Fontaine-l'Évêque (laisse beaucoup à désirer).

**120. — Le Magasin littéraire de Gand. 1897, 11<sup>e</sup> livr. —**

Comptes-rendus : *De Maleyssie*. Mémoires d'un officier aux gardes françaises (rien de bien nouveau. Apprécie sévèrement les princes et les émigrés). — *Le Nôtre*. La captivité et la mort de Marie-Antoinette (d'après des récits de contemporains). — *Lanzac de Laborie*. Mémorial de Norvins (plein d'intérêt). — *P. de Bourgoing*. Souvenirs militaires du baron de Bourgoing (juge les choses au point de vue objectif). — *Combes*. Mémoires (récits pittoresques et vivants). — *W. Lawrence*. Mémoires d'un grenadier anglais (détails nouveaux sur les campagnes d'Espagne et de Portugal). = 12<sup>e</sup> livr. Comptes-rendus : *De Saint-Chamans*. Mémoires (rien de nouveau sur l'Empire; détails inédits sur l'expédition d'Espagne en 1823 et sur l'histoire intime de la cour de Louis XVIII). — *Maréchal de Castellane*. Journal (beaucoup d'observations intéressantes et pas toujours bienveillantes pour ses contemporains). — *Général Fleury*. Souvenirs (complètent en bien des points les Mémoires de Persigny). — *Général du Barail*. Mes souvenirs (beaucoup de détails nouveaux sur l'occupation de l'Algérie; la fin est un plaidoyer *pro domo*). — *Duban*. Souvenirs militaires d'un officier français.

**121. — Chronique de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège. 1897, n<sup>o</sup> 1. — K. HANQUET.** La querelle des investitures au pays de Liège (d'après la chronique de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne). — J. BRASSINNE. L'arrivée des Dominicains dans le diocèse



de Liège (au XIII<sup>e</sup> s.). — MARÉCHAL. Jacques Pantaléon, archidiacre de Liège (réfutation du travail du chanoine Baton). = Comptes-rendus : *U. Berlière*. Monasticon belge (corrige un grand nombre d'erreurs de tout genre). — *De Ras*. La souveraineté du prince-évêque de Liège dans la ville de Maestricht (méthodique, mais déparé par de nombreuses fautes d'impression). — *A. Largent*. Saint Lambert, évêque de Maestricht (bon). — *E. de Marneffe*. Styles et indictions suivis dans les anciens documents liégeois (basé sur des chartes des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.). — *W. Sievert*. Das Vorleben des Papstes Urban IV (important). = N<sup>o</sup> 2. Comptes-rendus : *Demarteau*. Vie de saint Lambert (intéressant; accorde trop de confiance à la *Vita Landoaldi*). — *W. Dechéne*. Der heilige Lambertus und seine Zeit (ignore absolument les travaux parus depuis vingt ans). — *J. Vrancken*. De heilige Lambertus, bisschop van Maastricht en Martelaar (insuffisant). — *Tillièrre*. Histoire de l'abbaye d'Orval (erreurs graves). = N<sup>o</sup> 3. Comptes-rendus : *U. Berlière*. Mélanges d'histoire bénédictine (bon). — *E. de Marneffe*. La principauté de Liège et les Pays-Bas au XVI<sup>e</sup> s.; t. IV (pas d'analyses, pas d'indications bibliographiques, tables insuffisantes; publication manquée). — *Daris*. Notices sur les églises du diocèse de Liège (n'indique pas suffisamment ses sources). = N<sup>o</sup> 4. Comptes-rendus : *Mougel*. Denys le Chartreux (bon). — *Paquier*. Jérôme Aléandre et la principauté de Liège (1514-1540) (d'après un manuscrit des archives du Vatican; publication hâtive). = N<sup>o</sup> 5. BALAU. Les causes de la mort de saint Lambert (critique sagace). = N<sup>o</sup> 6. Compte-rendu : *A. Weber*. Lambert Thonon, le premier imprimeur vervietois (l'imprimerie ne fut introduite à Verviers que pendant le XVIII<sup>e</sup> s.).

**122. — Bulletin de la section scientifique et littéraire de la Société des Mélaphiles de Hasselt.** 1897, n<sup>o</sup> 1. — GERETS. Le métier des drapiers à Hasselt au XVII<sup>e</sup> s. (d'après des registres du temps; détails sur la fabrication et la vente du drap et sur la situation économique en général). — H. VAN NEUSS. Histoire d'une compagnie de patriotes de Cortessem pendant la révolution liégeoise (épisode intéressant de la résistance des patriotes aux troupes allemandes chargées de rétablir Hoensbræck sur le siège épiscopal). — E. DE MARNEFFE. Les anciennes formes du nom de Hasselt (deux formes, l'une thioise, qui a subsisté : *Hasselt*, l'autre romane, disparue dès le XIII<sup>e</sup> s. : *Halud*. L'auteur établit à ce propos que Hasselt était fortifié dès 1203 et avait des relations fréquentes avec la partie wallonne du pays).

**123. — Bulletin de la Société scientifique et littéraire du Limbourg.** 1897, n<sup>o</sup> 1. — HUYBRIGTS. Antiquités romaines à Tongres (d'après des fouilles récentes). — P. LAMINNE. La question d'Aduatuca (prétend prouver l'identité de Tongres et de l'Aduatuca de César en se fondant sur les commentaires du général romain). — I. LIBOT. Saint Materne (se borne à reproduire l'histoire légendaire des saints Euchaïre, Valère et Materne telle que l'ont racontée l'auteur de leur vie reproduite dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, et Heriger après lui).



**124. — Revue historique de l'ancien pays de Looz.** T. I, n° 2. — C. DE BORMAN. La noble Agnès, comtesse de Loen (c'est la femme de Louis I<sup>er</sup>, comte de Looz au XII<sup>e</sup> s.). — C. BAMPS. Numismatique limbourgeoise (les monnaies carolingiennes). — P. DANIELS. Un acte de 1444 concernant la confrérie des arbalétriers à Zonhoven. — E. GERETS. La culture de la vigne dans la province de Limbourg pendant le moyen âge (la viticulture a été florissante dans le Limbourg aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> s.; elle était complètement abandonnée à la fin du XVII<sup>e</sup>). — C. BAMPS. Marlborough dans le Limbourg belge (a trait à la guerre de la succession d'Espagne). = N° 3. J.-J. VOSSEN. La seigneurie de Grevenbroeck à Achel (bonne étude d'histoire locale). — C. BAMPS. Le premier livre imprimé dans notre pays (le premier livre imprimé dans les Pays-Bas le fut en 1473; c'est le *Speculum conversionis peccatorum Dionysii de Leeuwis*). — P. DANIELS. Gérard Van der Stappen, abbé de Saint-Laurent à Liège (il s'agit du fameux Gerardus Subrensis qui vivait au XVI<sup>e</sup> s.). — C. BAMPS. Denys le Chartreux (*alias* Denys de Ryckel, originaire du comté de Looz). = N° 5. E. GERETS. Don Christophe dit le langeman, le géant de Hasselt (intéressante étude de folk-lore). = N° 6. C. DE BORMAN. Monferant (histoire de l'important château limbourgeois de ce nom). — C. BAMPS et E. GERETS. Chansons de la guerre des paysans (il s'agit de la guerre soutenue contre les troupes du Directoire par les campagnards de la Campine qui refusaient de se laisser enrôler dans l'armée française). = Compte-rendu : P. Daniels. Contributions à l'histoire de la ville de Diest (s'occupe surtout de l'occupation de la ville par les armées de la République française). = N° 8. Baron de CHESTRET DE HANEFFE. Une page de l'histoire de la maison de Lamarck (pendant le XIV<sup>e</sup> s.). — B. DE JONGHE. Deux cuivres de Ferdinand d'Aspremont Lynden. = N° 11. L. KEMPENEERS. La garde communale de la ville de Herck en 1464 (considérations sur l'importance de cette ville au XV<sup>e</sup> s.). — C. BAMPS. L'empereur Joseph II au pays de Looz (curieux épisode du voyage de ce prince dans les Pays-Bas en 1781). — C. BAMPS. Conrart de Gavre, sire de Diepenbeeck (célèbre prévôt de Notre-Dame de Tongres au XVI<sup>e</sup> s.). = T. II, n° 2. V. CHAUVIN. Gaspar Ammonius (célèbre hébraïsant, né à Hasselt au XV<sup>e</sup> s.). — P.-J. MÆS. L'invasion de l'armée hollandaise à Beeringen en 1831 (épisodes de la guerre de l'indépendance belge).

**125. — Der Geschichtsfreund.** Bd. LII, 1897. — Sébastien GRÜETER. La participation des cantons catholiques et protestants aux luttes religieuses en Valais durant les années 1600 à 1613. — Adalbert VOGEL. Chartes du couvent d'Engelberg. — Édouard WYMAN. La correspondance du cardinal Charles Borromée, archevêque de Milan, relative à la Suisse, 1576 à 1584. — Robert DURRER. La chapelle de Saint-Nicolas, près Kern, et ses peintures murales du moyen âge.

**126. — Mittheilungen zur vaterländischen Geschichte,** hrsgb.



vom historischen Verein in St-Gallen. Bd. XXVII, Heft 1, 1897. — La correspondance de Vadian, III.

**127. — Jahrbuch des historischen Vereins des Kantons Glarus.** Heft 32, 1897. — J. HEIERLI. La muraille de Näfels. — MUELLER. Le colonel Gaspard Galati, 1535 à 1619. — Recueil des chartes relatives à l'histoire de Glaris; suite.

**128. — Hilty, Politisches Jahrbuch der Schweizerischen Eidgenossenschaft.** Bd. XI, 1897. — BLÖSCH. Il y a cinquante ans. — OECHSLI. Le journal de Hirzel, député suisse au quartier général des Alliés en novembre 1813. — Lettre de la reine Élisabeth d'Angleterre à la confédération des treize cantons pour lui recommander de protéger Genève, 18 juillet 1590.

**129. — Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg.** T. VI, 1<sup>re</sup> livr., 1896. — L'abbé Jean GREMAUD. Livre des anciennes donations faites à l'abbaye de Hauterive, de l'ordre de Cîteaux. = 2<sup>e</sup> livr., 1897. Ch. HOLDER. Les professions de foi à Fribourg au XVI<sup>e</sup> s. — MAX DE DIESBACH. Biographie de l'abbé Jean Gremaud, 1823 à 1897, suivie d'une liste de ses travaux.

**130. — Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève.** T. XXVI et XXVII, 1897. — Émile RIVOIRE. Bibliographie historique de Genève au XVIII<sup>e</sup> s.

**131. — Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève.** T. II, 1<sup>re</sup> livr., 1898. — Charles BORGEAUD. Charte universitaire octroyée par le pape Martin V à Jean de Rochetaillée, patriarche de Constantinople, évêque commendataire de Genève, 1418-1422. — LOUIS DUFOUR-VERNES. Les archives d'État de Genève, de 1814 à 1896. — Émile DUNANT. Les milliaires et l'église de Prévessin. — Jacques MAYOR. Fragments d'archéologie genevoise, IV.

**132. — Indicateur d'histoire suisse.** Nouv. série, 28<sup>e</sup> année, 1897, n<sup>o</sup> 1. — G. MEYER DE KNONAU. Discours prononcé à l'ouverture de la réunion annuelle tenue à Sion le 1<sup>er</sup> sept. 1896. — COOLIDGE. Quelques noms de lieux dans la vallée de Saas; suite et fin. — Ant. KUECHLER. Ancien poème sur les origines et le nom de la ville de Lucerne. — R. HOPPELER. Sommutation adressée par le tribunal de Heriko en Westphalie à l'écotète et au conseil de Wintherthour, 1436. — Id. Le livre d'anniversaires de l'église de Ober-Wintherthour. = N<sup>o</sup> 2. MEYER DE KNONAU. Anecdote relative à Conrad de Murali (né en 1779, mort en 1869). — F.-E. WELTI. Le nom de Berne. — Liste des publications parues en 1896, relatives à l'histoire suisse (2 art.). = N<sup>o</sup> 3. O. RINGHOLZ. Oberbollingen ou Benken, contribution à la *Vita sive Passio ven. Meginrati Heremitae*. — F.-E. WELTI. Statuts de l'abbaye (Saint-Sébastien) de tireurs de Baden en Argovie. — I.-C. MUOTH. Lettre de Théodore Schlegel, abbé de Saint-Lucius, à Coire, à Louis Tschudi, de Glaris. —



O. LEIBIUS. Honfridinga. — H. ZELLER-WERDMUELLER. L'emplacement du château d'Alt-Rapperswyl. = N° 4. W.-T. DE MUELINEN. Le nécrologe de l'abbaye de Zofingue. — F.-E. WELTI. Les droits d'escorte des villes de Bade, de Mellingen et de Waldshut. — R. HOPPELER. Chartes relatives au meurtre de Bertold Scherer, secrétaire de la ville de Wintherthour, 1413. — R. WEGELI. Lettre de Wernher de Schinen au conseil de Diessenhofen, 14 sept. 1465. — L.-R. SCHMIDLIN. Chartes des archives de Roll à Soleure, 1440-1495. — W. MERZ. Fragment d'un nécrologe de Rheinau. — E. EGLI. De l'origine de la famille Brun à Zurich. = N° 5. G. MEYER DE KNONAU. Le sens des mots « monasterium et ecclesia in Turego » dans le diplôme de Frédéric II du 17 mars 1218. — R. HOPPELER. La plus ancienne ordonnance judiciaire de Thurgovie. — G. TOBLER. La chronique dite du Hasli. — H. TUERLER. Document pour servir à l'histoire du métier des chaudronniers, 1438. — Th. DE LIEBENAU. Le carnaval à Berne en 1465. — G. TOBLER. Lettre de Louis XI à la ville de Berne, 1468. — Id. Projet d'alliance entre Strasbourg et Berne en 1497. — R. HOPPELER. Cinq documents (analyses) relatifs à la Réforme à Wintherthour. — Ad. FLURI. Lettre du chroniqueur Sébastien Franck à Eberhard de Ruemlang, de Berne, 1539. — Th. DE LIEBENAU. Lettre adressée au conseil de Lucerne, 1543, relative à un médecin. — Id. Documents sur le service mercenaire, 1574. — Ernest HAFFTER. Les écrits historiques de Barthélemy Anhorn sur l'histoire grisonne, xvii<sup>e</sup> s. — H. TUERLER. Lettre de l'empereur Maximilien à son fils Philippe, 1496, pour la pension de A. de Boubenberg le Jeune.

**133. — Jahrbuch für Schweizer Geschichte.** T. XXII, 1897. — Rodolphe LUGINBUEHL. Les réquisitions de Masséna à Zurich, à Saint-Gall et à Bâle, 1799-1819. — Charles GEISER. La Suisse pendant la guerre de Smalkalden. — Placide BUETLER. Ulrich d'Eppenstein, abbé de Saint-Gall et patriarche d'Aquilée (mort en 1121). — R. HOPPELER. L'alliance de Berne avec l'évêque de Sion, 17 juillet 1252.

**134. — Quellen zur Schweizer Geschichte.** T. XVII, 1897. — O. HUNZIKER. Relations contemporaines des troubles du canton de Zurich durant les années 1794 à 1798.

---



## CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE.

**France.** — M. Joseph NOULENS est mort le 5 mars dernier âgé de soixante-dix ans. Il a publié un grand nombre de monographies sur des familles historiques de l'ancienne Gascogne et quatre volumes de *Documents historiques sur la maison de Galard* (1871-1876), qui mériteraient, pour une bonne partie, d'être mis au pilon, tant les textes, surtout les plus anciens, sont criblés de fautes. La bibliographie complète de ses œuvres a été donnée par la *Revue de Gascogne*, tome XXXIX, p. 267.

— On annonce la mort prématurée de M. Henri MOSNIER, ancien sous-directeur de l'Imprimerie nationale, juge au tribunal civil de Clermont-Ferrand. M. H. Mosnier connaissait fort bien l'histoire locale de l'Auvergne et du Velay sur laquelle il avait publié plusieurs travaux intéressants. Il préparait depuis longtemps un livre sur l'abbé de Pradt, dont il serait à désirer que certains matériaux au moins fussent publiés.

— M. l'abbé THÉDENAT a été élu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. de Ruble; notre collaborateur, M. BOUCHÉ-LECLERCQ, membre ordinaire en remplacement de M. Ch. Schéfer.

— L'Académie française a décerné le premier prix Gobert à M. Henri WELSCHINGER (*le Roi de Rome*, 1811-1832), et le second à M. Ch. DE RIBBE (*la Société provençale à la fin du moyen âge*). Elle a partagé le prix Thérouanne entre MM. Berthold ZELLER (*Louis XIII, Marie de Médicis et Villeroi, chef du conseil*, 1614-1616); G. PARISSET (*l'État et les Églises en Prusse sous Frédéric-Guillaume*, 1713-1740); l'abbé DELARG (*l'Église de Paris pendant la Révolution française*, 1789-1801); Paul MASSON (*Histoire du commerce français dans le Levant au XVI<sup>e</sup> siècle*) et Paul DESCOTES (*la Révolution française vue de l'étranger*, 1789-1799 : *Mallet du Pan à Berne et à Londres*). Le prix Thiers a été partagé entre le Père PIERLING (*la Russie et le Saint-Siège; études diplomatiques*) et MM. Ch. SEIGNOBOS (*Histoire de l'Europe contemporaine*, 1816-1896); le comte MURAT (*Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne*, 1808); Sébastien CHARLÉTY (*Histoire du Saint-Simonisme*, 1825-1864) et Henri DEHÉRAIN (*le Soudan égyptien sous Méhémet Ali*). Sur les fonds du prix Montyon, elle a accordé 500 francs à MM. Ch. BOCHER (*Lettres et récits militaires : Afrique et armée d'Orient*); Pierre LEROY-BEAULIEU (*les Nouvelles sociétés anglo-saxonnes*); Étienne CHARAVAY (*le Général Lafayette*); Paul LAPIE (*les Civilisations tunisiennes*); marquis DE LA MAZELLIÈRE



(*Moines et ascètes indiens*). — Elle a accordé 500 francs sur les fonds du prix Juteau-Duvigneau à M. J. DE LA FAYE (*l'Irlande au XIV<sup>e</sup> siècle : O'Connell*). — Elle a décerné le prix Courcel à M. Maurice PROU (*la Gaule mérovingienne*).

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a jugé comme suit le concours des antiquités nationales : 1<sup>re</sup> médaille, J. TARDIF (*les Coutumiers de Normandie*); 2<sup>e</sup> médaille, J. GUIBERT (*Documents relatifs à l'histoire municipale des deux villes de Limoges*); 3<sup>e</sup> médaille, DUCHATELLIER (*la Poterie aux époques préhistorique et gauloise en Armorique*); 1<sup>re</sup> mention, chanoine Ul. CHEVALIER (*Mémoires pour servir à l'histoire des comtés de Valentinois et de Diois*); 2<sup>e</sup> mention, abbé CHAILLAU (*le Studium papale de Metz au XIV<sup>e</sup> siècle*); 3<sup>e</sup> mention, DURAND (*Études historiques sur Saint-Laurent-des-Arbres en Languedoc*); 4<sup>e</sup> mention, A. DE LOISNE (*Cartulaire du chapitre d'Arras*); 5<sup>e</sup> mention, abbé BOUILLET (*le Liber miraculorum sanctae Fidis*); 6<sup>e</sup> mention, Léonce LEX (*Fiefs du Mâconnais*). — L'Académie a partagé le prix Saintour entre MM. BEAUCHET (*Histoire du droit privé de la République athénienne*); MASQUERAY (*Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque*) et TOUTAIN (*les Cités romaines de la Tunisie*). — Elle a partagé le prix Duchalais entre MM. Max WERLY (*Histoire numismatique du Barrois*) et PROU (*Catalogue des monnaies carolingiennes de la Bibliothèque nationale*); le prix Lagrange entre M. Ferd. Lor (pour plusieurs mémoires sur l'histoire de l'ancienne épique française) et la Société des anciens textes français. — Elle a attribué le prix Berger de 12,000 fr. au P. DENIFLE et à M. Émile CHATELAIN (*Cartularium Universitatis Parisiensis*).

— Nous avons annoncé plus haut (p. 231) l'Introduction au *Cartulaire de Saint-Seurin*, par M. BRUTAILS. Le Cartulaire lui-même vient de paraître sous les auspices de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux (Gounouilhou). Il contient 395 documents allant du ix<sup>e</sup> siècle à la fin du xiv<sup>e</sup>. La plupart des actes sont rédigés en latin; un certain nombre cependant ont été écrits dans la langue vulgaire. L'ensemble est fort important; M. Brutails a déjà montré les renseignements qu'il fournit sur la condition des terres dans la région bordelaise au moyen âge.

— Nous venons de recevoir le t. I de la série E, supplément, de l'*Inventaire sommaire des archives de la Gironde* (Bordeaux, Gounouilhou, 360 p., in-4<sup>e</sup> à 2 col.). Il renferme l'inventaire des archives communales anciennes conservées dans les arrondissements de Bordeaux (la ville de Bordeaux exceptée) et de Bazas. Un second volume sera consacré aux arrondissements de Blaye et de la Réole, et un troisième à ceux de Lesparre et de Libourne. Il a été rédigé par M. Gaston DUCAUNNÈS-DUVAL sous la direction de M. J.-A. BRUTAILS, archiviste du département. Presque toutes ces archives sont modernes; dans plusieurs, les registres de baptêmes, mariages et sépultures commencent dans les



dernières années du xvr<sup>e</sup> siècle; ceux de Toulonne, qui commencent en 1530, sont une exception. Cependant Langon a des pièces depuis 1494 et Cadillac depuis 1280. Les archives de cette dernière commune, déjà importantes pour le xv<sup>e</sup> siècle, ont été inventoriées avec un soin particulier.

— Nous annonçons la 2<sup>e</sup> édition d'un ouvrage dont nous avons déjà parlé avec éloge lors de son apparition : *Richelieu à Luçon* (Lecoffre), par l'abbé L. Lacroix. La 2<sup>e</sup> édition d'une thèse de doctorat est un fait trop rare pour qu'il n'y ait pas lieu de le signaler. Mais l'auteur connaît les conditions auxquelles est assujettie une publication historique; il sait qu'après avoir apporté sa contribution à un travail commun, il verrait son œuvre dépassée par des livres plus récents et parfois plus bruyants, s'il ne la renouvelait pour les dépasser à leur tour. Il s'est aidé de M. Hanotaux, qu'il avait aidé. Il a emprunté certains détails à M. Fagniez. Il a complètement remanié (p. 52-61) et rendu parfaitement démonstratif le récit de la supercherie qui valut à Richelieu la dispense d'âge nécessaire à son ordination. On peut s'adresser en toute confiance à M. Lacroix quand on désire connaître Richelieu avant 1624. Pourquoi cependant parler encore de la lettre envoyée par Richelieu à son oncle au moment où il prend la robe? Il fallait laisser à M. Bonneau-Avenant, non seulement la responsabilité du renseignement, mais le renseignement lui-même.

— Notre collaborateur, M. le baron Robert Du Casse, a fait tirer à part, en l'augmentant de plusieurs documents nouveaux, son article sur le *Cinquième Corps d'armée pendant la campagne d'Italie*. La brochure est en vente au prix de 2 fr. à la librairie Alcan.

— MM. H. LEMONNIER et A. MICHEL mettent en souscription chez A. Picard et fils les *Leçons sur l'histoire de l'Art français* du regretté COURAJON, qui formeront trois volumes grand in-8°. Le prix sera pour les souscripteurs de 20 fr. les trois vol. Le prix de vente sera 40 fr. le vol.

**Belgique.** — Le 1<sup>er</sup> mai 1898 est décédé à Bruxelles, à l'âge de quatre-vingt-un ans, M. Alphonse WAUTERS, archiviste communal depuis 1838, ancien professeur d'histoire aux cours publics institués par la ville, secrétaire de la Commission royale d'histoire, membre de l'Académie royale de Belgique. Comme la plupart des historiens belges de sa génération, M. Wauters était un autodidacte, et s'il a pu, grâce à un labeur acharné et à un sens critique remarquable, suppléer le plus souvent au manque de préparation scientifique, ce défaut de formation lui a fait commettre, dans certains de ses ouvrages, des erreurs qui lui ont été sévèrement reprochées. Travaillant presque toujours d'après les documents d'archives, M. Wauters a eu le mérite de porter la lumière dans bien des questions demeurées obscures et plusieurs de ses livres font autorité. Son activité a été remarquable : la liste complète de ses œuvres tient près de vingt pages de la bibliographie académique. Notre collaborateur, chargé du bulletin belge, en parlera



plus longuement. Nous nous bornerons, pour le moment, à rappeler son *Histoire civile, politique et monumentale de la ville de Bruxelles* (avec la collaboration d'A. Henne. Bruxelles, 1845, 3 vol. in-8°); l'*Histoire des environs de Bruxelles* (ibid., 1850-57, 3 vol. in-8°); le *mémoire sur le Duc Jean 1<sup>er</sup> de Brabant* (ibid., 1862, in-8°); et sa *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique* (ibid., 1866-1896, 10 vol. in-4°).

— M. Pierre WILLEMS, professeur à l'Université de Louvain, est mort le 13 février dernier à l'âge de cinquante-huit ans. Il s'était acquis un renom plus qu'européen par ses travaux sur les institutions de l'antiquité romaine : le *Droit public romain* (6<sup>e</sup> édit., 1888) et le *Sénat de la république romaine* (3 vol., 1883-1885), si remarquables par leur précision, leur ordonnance lumineuse et leur érudition. Il venait de fonder, avec M. P. Waltzing, le *Musée belge*, revue de philologie classique qui a été dès sa naissance favorablement accueillie.

**Allemagne.** — Le 2 avril dernier est mort le prof. L. SCHMIDT, âgé de quatre-vingt-sept ans, à qui l'on doit des travaux sur l'histoire de la Souabe et surtout des recherches sur la maison de Hohenzollern. — Le 7 avril est mort le Dr Bernhard de Kugler, professeur ordinaire d'histoire à l'Université de Tubingue; il était âgé de soixante-deux ans. Il a publié, dans l'*Histoire générale illustrée d'Oncken*, une *Histoire des Croisades*, qui est sans doute le meilleur résumé qui ait été écrit dans aucun langage sur ce vaste sujet. Une étude critique, plus récente, sur Albert d'Aix, avait été moins bien accueillie. On lui doit encore une œuvre de vulgarisation : *Kaiser Wilhelm II und seine Zeit*.

— Le prof. Th. HENNER a été nommé professeur ordinaire d'histoire, et principalement d'histoire de Bavière, à l'Université de Wurzburg; le Dr Ant. CHROUST a été nommé à la même Université professeur extraordinaire pour l'histoire et pour les sciences auxiliaires. — Notre collaborateur O. HARTWIG, directeur de la bibliothèque de l'Université de Halle, a été mis à la retraite; il garde la direction du *Centralblatt für Bibliothekswesen*. — Le Dr RIESEL a été nommé professeur d'histoire de Bavière à l'Université de Munich.

— Dans le Supplément de l'*Allgemeine Zeitung* ont paru deux mémoires importants sur la mythologie allemande : dans les nos 66 et suiv., Fr. KLUGE a étudié la légende du Venusberg, ses rapports avec celle de Tannhäuser et de la caverne de la Sibylle en Italie; dans le n° 78, Carl SCHUCHARDT a exposé la signification, la forme et la localisation de l'Irmisul détruit par Charlemagne. Ce n'était pas l'image d'un dieu, mais le symbole d'une demeure des dieux; il avait été érigé près d'Altenbeken, tout près de la frontière des Chérusques.

— Le livre de M. Richard HEINZEL sur le théâtre religieux de l'Allemagne au moyen âge (*Beschreibung des geistlichen Schauspiels im deutschen Mittelalter*) fait partie des *Beiträge zur Aesthetik* de MM. Th. Lipps



et R.-M. Werner. C'est dire que ce n'est pas proprement un livre d'histoire littéraire, encore moins d'histoire. Il n'y faut pas chercher un tableau de l'évolution du théâtre religieux depuis le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup>, fondé sur l'étude de la filiation des pièces et la recherche de leurs sources. L'auteur s'en explique dès les premières lignes : ce qu'il a voulu faire, c'est mettre en lumière le caractère artistique de ce théâtre en décrivant, on pourrait dire en disséquant, un choix (très étendu) des pièces qui nous ont été conservées. Son plan est d'une régularité toute scolastique ; deux grandes divisions, dites *première impression* et *seconde impression*, dont les subdivisions se correspondent, et où sont examinés doctoralement la qualité, la quantité (*quantum? quoties? quot?*), l'ordre et la distribution, finalement, l'effet esthétique. En somme, l'œuvre de M. Heinzl, très particulière, est fort intéressante en son genre, et témoigne d'une grande netteté d'esprit unie à une solide érudition (Hambourg et Leipzig, Léopold Voss, 1898).

— La 24<sup>e</sup> réunion plénière de la direction centrale des *Monumenta Germaniae historica* s'est tenue à Berlin les 18-20 avril derniers. Pendant ce dernier exercice ont paru les *Chronica minora saec. IV-VII*, 4<sup>e</sup> fascicule, publ. par Th. MOMMSEN, qui met ainsi la dernière main à sa grande édition des « *Auctores antiquissimi* (13 vol.), » les *Libelli de lite imperatorum et pontificum saec. XI-XII conscripti*, t. III ; les *Capitularia regum Francorum*, t. II, par BORETIUS et KRAUSE. La série des *Chronica minora* sera bientôt complétée par un index ; l'éditeur ajoutera une étude d'ensemble sur les documents qu'il a publiés et un nouvel examen de la *Vita S. Severini*, par Eugippius, d'après tous les mss. connus. Les *Gesta pontificum romanorum* fourniront une autre série pour laquelle Th. Mommsen imprime la première partie du *Liber pontificalis* jusqu'en 715 ; la suite sera publiée par Kehr. Le t. IV des sources de l'histoire mérovingienne par Kausch sera prêt pour l'impression en automne. Un vol. de *Monumenta Erphesfurtensia saec. XII-XIV* sera publié dans le courant de l'été. On va reprendre le t. II du *Registrum Gregorii*, qui sera poussé activement. Du t. IV des *Poetae latini* un tiers est déjà imprimé ; il contiendra la fin des poètes de l'époque carolingienne et ceux du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, par exemple l'*Ecbasis captivi*, Waltharius, les œuvres de Hrotsvitha et de Walter de Spire.

**Autriche-Hongrie.** — Le 26 mars dernier est mort à Vienne le Dr Peter MATKOVIC, professeur à l'Université d'Agram, âgé de soixante-huit ans. Il s'était occupé de la géographie du moyen âge et avait écrit un important mémoire sur les relations de voyage dans la péninsule des Balkans qui ont été écrites au moyen âge.

— Le Dr Alfons DOPSCH a été nommé professeur extraordinaire d'histoire à l'Université de Vienne.

— La riche bibliothèque du Dr Karl-Friedrich STUMPF-BRENTANO a été donnée à la bibliothèque de l'Université d'Innsbruck.

— Les *Archäologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-*



*Ungarn* ont cessé de paraître, remplacées par les *Jahresberichte* de l'Institut archéologique d'Autriche. Cet Institut est en étroites relations avec les collections d'antiques de Zara, Spalato, Aquilée et Pola; il a des bureaux établis à Athènes, Smyrne et Constantinople. Le nouveau recueil paraît à Vienne chez Holder; il a pour but de faire connaître et de publier les résultats des voyages et des fouilles archéologiques.

**Italie.** — Le prof. L.-A. MILANI, directeur du musée archéologique de Florence, en inaugurant, en 1897, une section spéciale destinée au Musée topographique de l'Étrurie, a prononcé un discours relatif au but, aux limites et au contenu de la nouvelle fondation. Ce discours, augmenté, documenté et illustré de nombreuses zincotypies et de plusieurs plans, a été publié sous le titre de *Museo topografico dell' Etruria* (Florence, Bencini, 176 p. in-8°). En voici le sommaire : les collections d'antiques à Florence avant 1870; les collections égyptiennes et étrusques au musée de la Via Faenza après 1870 et fondation du nouveau musée archéologique dans le palais della Crocetta; classement des collections étrusques du musée; plan général du musée topographique de l'Étrurie récemment établi.

— La maison Sansoni de Florence a publié le t. III (1<sup>re</sup> fasc.) du *Programma scolastico di paleografia e diplomatica* de Cesare PAOLI. Il concerne la diplomatique en général et comprend les chapitres suivants : 1<sup>o</sup> définitions et notions générales; 2<sup>o</sup> préparation et exécution des documents (lecture et documentation; formulaires, chancelleries, notariat); 3<sup>o</sup> texte des documents; 4<sup>o</sup> rédaction des documents (invocation, souscriptions et significations). Le second et dernier fascicule paraîtra dans le courant de l'année; il contiendra : 5<sup>o</sup> la manière de dater les documents; 6<sup>o</sup> caractères extrinsèques; 7<sup>o</sup> tradition et conservation (originaux, copies, régestes, falsifications, archives). Suivront deux appendices sur l'archivistique et enfin un index analytique des trois volumes.

— M. Alessandro GHERARDI vient de terminer la publication des *Consulte della Repubblica fiorentina nel secolo XIII* (Florence, Sansoni); c'est une œuvre de première importance pour connaître l'histoire et l'organisation de la ville au temps de Dante. Cette organisation, surtout en ce qui regarde le conseil, a été admirablement étudiée par Gherardi dans l'introduction. Le texte est suivi d'indices excellents et très détaillés qui méritent les plus grands éloges.

— Pour le mariage Rossi-Teiss, le prof. G. ZIPPEL a publié un élégant opuscule (Trente, Zippel) contenant des *Notizie biografiche di Carlo Marsuppini d'Arezzo*; ce dernier fut chancelier de Florence et humaniste. Il y donne des renseignements sur son père, Gregorio, jurisconsulte, et publie la « Portata » ou déclaration de biens faite par Carlo Marsuppini au cadastre de Florence en 1446; ce document est utile pour faire connaître son état économique.

— M. G.-E. SALTINI, dont la compétence est bien connue dans le



domaine de l'histoire du principat des Médicis, a réuni dans un volume intitulé *Tragedie Medicee domestiche, 1557-1587* (Florence, Barberà) plusieurs articles, déjà publiés en partie, sur certains épisodes tragiques que la légende dit s'être produits dans la famille de Côme I<sup>er</sup> et de son fils François I<sup>er</sup>, grands-ducs de Toscane, et que l'histoire a, en général, acceptés sans examen. Les personnages qui y figurent sont : Marie de Médicis, fille aînée de Côme I<sup>er</sup>, qui fut, dit-on, empoisonnée par son père pour la punir de ses amours avec son page ; Lucrece, une autre de ses filles, qui épousa Alfonso de Ferrare et mourut ensuite, peut-être d'un poison donné par son mari par soupçon d'adultère ; don Garsia, que son père, Côme I<sup>er</sup>, aurait tué de sa main pour le punir d'avoir, de son côté, tué dans une rixe son frère Giovanni ; Sforza Almeni, camérier du duc Côme, poignardé par ce dernier pour avoir révélé ses secrets intimes ; Camilla Martelli, maîtresse puis femme de Côme I<sup>er</sup>, qui, après la mort de celui-ci, haïe par son fils Francesco, dut finir misérablement sa vie dans un couvent ; enfin, Bianca Capello, morte avec son mari Francesco I<sup>er</sup> d'un poison, comme on le croit ordinairement, que l'astucieuse aventurière vénitienne, devenue grande-duchesse, avait préparé pour son beau-frère, le cardinal Ferdinand.

De tous ces faits lamentables, le seul certain est la sauvage et soudaine punition infligée par Côme à son infidèle serviteur, Sforza Almeni ; dans les autres histoires, il y a beaucoup de mystère, beaucoup d'incertitude. Saltini veut peut-être trop défendre, trop excuser, réhabiliter à tout prix ; mais, quoi qu'on pense de certaines de ses conclusions, il est certain qu'il a fortement ébranlé la plupart de ces légendes ; la rhétorique démocratique et sentimentale sera désormais à court d'arguments pour combattre sérieusement la tyrannie illuminée du premier grand-duc Médicis. Dans son introduction, Saltini a fait une belle et pénétrante étude sur les qualités de Côme I<sup>er</sup> comme homme d'État. Ajoutons que son livre se lit avec un réel plaisir.

— On a publié à Pignerol (tip. Sociale) un mémoire historique de N. GABIANI sur la *Chiesa e il convento di San Bernardino in Asti* ; c'est un travail soigné, intéressant pour l'histoire générale d'Asti.

— Sous le titre *Contributo alla biografia di Scipione Ammirato*, C. VALUCCA vient de publier (Trani, Vecchi) deux testaments de ce personnage datés de 1596 et de 1600, ainsi que d'autres documents concernant Cristofano di Francesco del Bianco da Montaione ; ce dernier, institué héritier par le vieux chanoine, se fit appeler Scipione Ammirato le Jeune et remania l'Histoire de Florence.

— Tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art connaissent le beau recueil de *Documenti per la storia dell' arte Senese* formé par Gaetano MILANESI et publié chez Porri à Sienne en 1854-1856. On vient de lui donner un remarquable complément. L'habile éditeur siennois E. Torrini a publié des *Nuovi documenti per la storia dell' arte Senese*, réunis par S. BORGHESI et L. BANCHI (700 p. in-8°, dans le même format que



le recueil de Milanesi). Borghesi et Banchi, morts aujourd'hui, ont été de zélés explorateurs d'archives. A. LISINI, actuellement directeur des archives de l'État à Sienne, s'est donné pour tâche de classer et de préparer pour l'impression les documents qu'ils avaient rassemblés. Ces derniers sont au nombre de 350 et vont de 1297 à 1679. De brèves notes et trois tables complètent cette publication.

— M. Ludovic FRATI a publié (Forlì, Bordandini, 1897, in-4°, p. 219) l'Inventaire-sommaire de *I codici Morbio della R. Bibliotheca* de Milan. Ces mss., au nombre de 156, proviennent de la grande et célèbre collection de Carlo Morbio (qui fut dispersée après sa mort) et se rapportent presque tous à l'histoire de la Lombardie. L'inventaire, fait avec beaucoup de soin, est précédé de quelques renseignements historiques et littéraires sur la collection susdite.

— La municipalité de Venise a ouvert un concours pour la publication d'une histoire documentée de la révolution et de la défense de Venise dans les années 1848-49; ce livre devra être aussi complet, aussi impartial que possible; associant la recherche scientifique à une forme facile et attrayante, il devra plaire à la fois aux érudits et au grand public. Le prix est de 8,000 l.; l'ouvrage devra être terminé en trois années à partir du 22 mars 1898; les mss. devront donc être déposés le 22 mars 1901 au plus tard au secrétariat de la mairie de Venise; les écrivains italiens seuls seront admis au concours.

**Angleterre.** — M. le colonel G. Bruce MALLESON est mort en février dernier, âgé de soixante-treize ans. Il s'est fait connaître par de remarquables ouvrages sur la rivalité des Anglais et des Français dans l'Hindoustan (*History of the French in India, 1868*, trad. en français sous le titre d'*Histoire des Français dans l'Inde, — Final french struggles in India and on the Indian seas, 1878*), sur la conquête de l'Inde par les Anglais (*The founders of the Indian empire: Clive, Hastings and Wellesley, 1882; The decisive battles of India, 1746-1849, 1883*); sur la révolte des Cipayes, à laquelle il consacra plusieurs travaux de détails avant d'entreprendre sa grande *History of the Indian matiny* (3 vol., 1878-1889). On lui doit aussi des études d'histoire militaire sur les guerres en Allemagne au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> s. (*The battlefields of Germany, 1618-1706, 1884; Loudon, 1884; Prince Eugen of Savoy, 1888*), sur la guerre franco-allemande (*The refounding of the German Empire, 1892*).

— Vient de paraître au Clarendon Press (Oxford) une édition critique de la *Vita Agricolae* de Tacite, avec une introduction, des notes et une carte, par M. Henry FURNEAUX (prix : 6 sh. 6 d.).

— On assure que M. Walter DE GRAY BIRCH prépare un index des noms de personnes pour son *Cartularium Saxonicum*. On a donc renoncé à poursuivre ce recueil. M. Birch a-t-il aussi renoncé à écrire l'introduction historique et diplomatique qu'il a plusieurs fois promise?

— Sir William FRASER a légué à l'Université d'Édimbourg une somme



de 25,000 l. st. pour fonder une chaire d'histoire ancienne et de paléographie.

— La Surtees Society vient de distribuer à ses membres les *Inventories of church goods for the counties of York, Durham and Northumberland* et le t. I du *Register of the freemen of the city of York, 1272-1558*.

— La Société pour l'histoire d'Écosse a distribué à ses membres deux nouveaux volumes : 1<sup>o</sup> *Memorials of John Murray of Broughton*; 2<sup>o</sup> *The Compt book of David Wedderburne, merchant of Dundee, 1587-1618*. Un troisième doit bientôt paraître : *The political correspondence of Jean de Montreuil and the brothers de Bellièvre, ambassadors in England and Scotland, 1665-1668*, publiée par M. FOTHERINGHAM. Deux volumes sont en préparation : l'Écosse et le Protectorat, pour faire suite à l'Écosse et la République, par M. C. Firth, et des Documents relatifs à l'histoire de la brigade écossaise en Irlande, réunis et publiés par M. James Ferguson.

— La 17<sup>e</sup> livraison de l'*Historical Atlas of modern Europe* (Oxford, at the Clarendon Press) contient les actes suivants : Angleterre et Galles après l'avènement de la maison de Tudor, par R. L. POOLE; Italia sacra, montrant les divisions ecclésiastiques de l'Italie au moyen âge, par miss K. D. EWART; Colonies et dépendances d'États européens; États indépendants de puissances européennes de 1815 à 1897, par Hugh E. EGERTON.

— Nous avons annoncé à plusieurs reprises les petits volumes d'histoire des diocèses d'Angleterre publiés par la Society for promoting christian knowledge. Les deux plus récents sont consacrés à *Rochester* (par le Rév. A. J. PEARMAN) et à *Lincoln* (par feu Edm. VENABLES et George G. PERRY). Chacun de ces volumes est précédé d'une carte historique du diocèse. On a eu l'excellente idée de réunir ces cartes en un atlas d'histoire ecclésiastique qui rendra sans doute des services, bien qu'il ne soit pas établi sur un plan uniforme et d'après un système vraiment scientifique. Mais ce n'est pas tout, car l'auteur, M. Edmund MACCLURE, s'est proposé de mettre sous les yeux toute une « Histoire de la chrétienté orientale et occidentale jusqu'à la Réforme et celle de la Communion anglicane jusqu'à nos jours. » Il a donc donné les cartes de l'Empire romain à la fin du 1<sup>er</sup> s., vers l'an 300 et dans la première moitié du 5<sup>e</sup> s., celles des invasions gothiques et de l'Église, 450-622, de la diffusion du mahométisme et de l'empire de Charlemagne, 623-814, de la dissolution de l'empire et du schisme oriental, 814-1066, des croisades, 1066-1270, des transformations de l'Église de 1270 à 1555; puis viennent des cartes indiquant les sphères d'action de l'évêque de Gibraltar et de l'évêque de Jérusalem, l'expansion de l'Église anglicane dans l'Amérique du Nord, aux Indes, en Australie, en Afrique; enfin, une carte des religions du monde. A ces cartes est joint un texte explicatif où nous signalerons, par exemple, une liste des évêchés espagnols avant l'arrivée des Goths (p. 11); une



autre des évêchés de l'empire d'Orient vers l'an 886, d'après les *Notitiæ græcorum episcopatum* publiées par Goar (p. 24-30); une liste des évêchés d'Irlande du <sup>v</sup><sup>e</sup> au <sup>vii</sup><sup>e</sup> s. (p. 41-42); une liste des monastères fondés en Angleterre jusqu'au <sup>viii</sup><sup>e</sup> s. (p. 45-46); des listes des maisons religieuses qui ont existé en Angleterre au moyen âge avec les armes des principales abbayes (p. 48-52); un tableau montrant le recensement des religions dans l'Inde en 1891 (p. 98). Un index détaillé facilitera l'étude de cet *Historical church Atlas* (132 p. avec 50 cartes au trait insérées dans le texte et 18 cartes en couleur à part. Prix : 16 sh.), dont cette brève analyse suffit pour montrer l'utilité pratique.

— M. Ch. PETIT-DUTAILLIS, professeur d'histoire à l'Université de Lille, vient de terminer la publication des *Recherches sur le soulèvement des travailleurs d'Angleterre en 1381*, entreprises par son ami André RÉVILLE et que la mort toujours regrettée de cet excellent érudit empêcha de mener à bonne fin (A. Picard, cxxxiii-346 p. in-8°. T. II des « Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des chartes »). Réville avait achevé le récit du soulèvement dans les comtés de Hertford, Suffolk et Norfolk; il a été reproduit intégralement dans le présent ouvrage. Il avait, en outre, rassemblé une masse considérable de renseignements et de documents puisés dans les archives et dans les bibliothèques anglaises (P. Record Office, British Museum, bibliothèques de Cambridge, archives épiscopales d'Ely). Ces documents, analysés ou *in extenso*, figurent dans l'appendice, qui ne compte pas moins de 160 p.; M. Petit-Dutaillis les a publiés avec une conscience digne de tout éloge; mais on lui saura plus de gré encore de l'introduction historique sur les causes, les caractères généraux et les résultats du soulèvement, qu'il a composée à l'aide des documents réunis par son ami et de ses recherches personnelles, soit dans les sources, qu'il a étudiées à son tour de très près, soit dans les livres publiés depuis que le travail de Réville avait été terminé, ainsi dans le *Rising in East Anglia* d'E. Powell. Une excellente table des noms de personnes et de lieux complète ce volume, qui ajoutera beaucoup à l'estime du monde savant pour les deux érudits.

**Suisse.** — M. le professeur Pierre VAUCHER est mort à Genève le 9 juin à l'âge de soixante-cinq ans; la science historique, la Suisse perdent avec lui un critique éminent et un maître qui a vécu pour ses disciples. Nous reviendrons prochainement sur sa carrière et sur ses travaux.



INDEX BIBLIOGRAPHIQUE<sup>1</sup>.

## HISTOIRE GÉNÉRALE.

- Baudrillart (Alfred)*. Philippe V et la cour de France, t. III, 334.  
*Lavisse et Rambaud*. Histoire générale, t. X, 367.  
*Lefebvre de Béhaine (comte Ed.)*. Léon XIII et le prince de Bismarck, 351.  
*Martens (F. de)*. Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères; t. XII : traités avec l'Angleterre, 355.  
*Meuriot (Paul)*. Des agglomérations urbaines dans l'Europe contemporaine, 356.

## ANTIQUITÉS.

- Anrich*. Das antike Mysterienwesen in seinem Einflusse auf das Christenthum, 379.  
*Arneth (H. d')*. Das classische Heidenthum und die christliche Religion, 152.  
*Asmus*. Julian und Dio Chrysostomus, 151.  
*Baumgarten*. L. Annaeus Seneca und das Christenthum in der tiefgesunkenen antiken Welt, 147.  
*Berliner*. Geschichte der Juden in Rom, 152.  
*Bernouilli*. Römische Iconographie, 151.  
*Binnebassel*. Untersuchungen über die Quellen und Geschichte des zweiten Samniterkriegs, 140.  
*Buedinger*. Die Universalhistorie im Alterthum, 137.  
*Bülz*. De provinciarum romanarum quaestoribus, 672-710, 143.  
*Burmeister*. De fontibus Velleii Patreculi, 146.  
*Dressel*. Beschreibung der antiken Münzen in den k. Museen zu Berlin, 381.  
*Ferrenbach*. Die Amici populi romani republikanischer Zeit, 376.  
*Fuschs*. Der zweite punische Krieg und seine Quellen, 141.  
*Furneaux*. Voy. Tacite.  
*Gündel*. De legione II adiutrice, 380.  
*Harnack*. Das Edikt des Antoninus Pius, 153.  
*Hassebrank*. Zur Geschichte des Kaisers Theodosius I, 151.  
*Heydenreich*. Griechische Berichte über die Jugend Constantins des Grossen, 151.  
*Hirschfeld (O.)*. Zur Camilluslegende, 139.  
*Holtzmann*. Neutestamentliche Zeitgeschichte, 146.  
*Huelle*. Die Toleranzedikte römischer Kaiser für das Christenthum bis zum J. 313, 153.  
*Ihering*. Vorgeschichte der Indoeuropäer, 138.  
*Klebs*. Das lateinische Geschichtswerk über den jüdischen Krieg, 148.  
*Korach*. Ueber den Wert des Josephus als Quelle für die römische Geschichte, 145.  
*Krueger*. De rebus inde a bello Hispaniensi usque ad Caesaris necem gestis, 144.  
 — Geschichte der altchristlichen Literatur in den ersten drei Jahrhunderten, 153.  
*Kubitschek*. Rundschau über das letztverflossene Quinquennium der antiken Numismatik, 381.  
*Liers*. Das Kriegswesen der Alten, 380.  
*Luckenbach*. Das Forum romanum der Kaiserzeit, 382.  
*Maschke*. Profan- und Sacralrecht, 378.  
*Mayr*. Die antiken Münzen der Inseln Malta, Gozzo, Pantellaria, 381.  
*Meyer (Ed.)*. Geschichte des Alterthums, 139.  
 — Untersuchungen zur Geschichte der Gracchen, 142.  
 — Die wirtschaftliche Entwicklung des Alterthums, 377.  
*Meyer (Paul)*. Der römische Conubinat nach den Rechtsquellen und den Inschriften, 377.  
*Müller*. Die Reitergruppe auf den römisch-germanischen Gigantensäulen, 380.  
*Plew*. Ueber die Divination in der Geschichtschreibung der römischen Kaiserzeit, 378.  
*Reinach (Th.)*. Mithridates Eupator,

1. Nous indiquons ici, outre les ouvrages qui ont été l'objet d'un compte-rendu spécial, ceux qui sont appréciés dans les *Bulletins* et dans la *Chronique*.



- König von Pontus; trad. p. A. Gatz, 143.  
**Ritter.** Die Taciteische Charakterzeichnung des Tiberius, 147.  
**Schiche.** Zu Cicero's Briefwechsel im J. 51, 143.  
**Schott.** Die Kriminaljustiz unter K. Tiberius, 147.  
**Schubert.** Geschichte des Pyrrhus, 140.  
**Schürer.** Die ältesten Christengemeinden im römischen Reich, 153.  
**Schulthess (K.).** Die Sibyllinischen Bücher in Rom, 139.  
**Seeck.** Geschichte des Untergangs der antiken Welt, 152.  
**Sollau.** Die Aechtheit des Licinischen Ackergesetzes vom J. 367 v. Chr., 140.  
 — Die Quellen des Titus Livius, 142.  
 — Römische Chronologie, 381.  
**Stiller.** Alterthümer von Pergamon, 149.  
**Strothmann.** Der Sieg über die Alamannen im J. 268, 151.  
**Tacite.** Vita Agricola; edit. Furneaux, 463.  
**Tocileso.** Das Monument von Adam-Klissi (Tropæum Traiani), 149.  
**Voigt.** Quo anno Agrippa expeditionem Bosporanam fecerit, 145.  
**Wachsmuth.** Einleitung in das Studium der alten Geschichte, 137.  
 — Der Vertrag zwischen Rom und Carthago aus der Zeit des Pyrrhus, 141.  
**Wiegand.** Die Puteonalische Bauinschrift, 378.  
**Wilms.** Die Schlacht bei Cannae, 142.  
**Winnefeld.** Die Villa des Hadrian bei Tivoli, 149.  
**Wisowa.** Die Sæcularfeier des Augustus, 146.  
**Wunderer.** Manibae Alexandrinae, 146.  
**Zippel.** Das Taurobolium, 379.

ALLEMAGNE.

- Below (G. von).** Landtagsakten von Jülich-Berg, 1400-1562, 167.  
 — Das Duell und der germanische Ehrbegriff, 171.  
 — Zur Entstehungsgeschichte des Duells, 171.  
**Blondel (Georges).** L'essor industriel et commercial du peuple allemand, 354.  
**Cavaignac.** La formation de la Prusse contemporaine, t. II, 353.  
**Keutgen.** Untersuchungen über den Ursprung der deutschen Stadterfassung, 60.  
**Weiland (Lud.).** Constitutiones et

acta publica imperatorum et regum, t. II (Mon. Germ. hist.), 155.

ALSACE.

- Reuss (Rod.).** L'Alsace au xviii<sup>e</sup> siècle, 102.  
 — De scriptoribus rerum Alsaticarum historicis, 88.

AMÉRIQUE DU SUD.

- Deberle (Alfred).** Histoire de l'Amérique du Sud, 129.  
**Pariset (Georges).** Histoire sommaire du conflit anglo-vénézuélien en Guyane, 1493-1897, 233.

AUTRICHE-HONGRIE.

- Auerbach.** Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie, 354.  
**Poix.** Katalog der Theresianischen Münzsammlung, 381.

ÉGLISE.

- Batiffol (abbé P.).** Anciennes littératures chrétiennes, 384.  
**Harrent.** Les écoles d'Antioche au iv<sup>e</sup> siècle, 230.  
**Harnack.** Zur Aberkiosinschrift, 154.  
 — Die Chronologie der altchristlichen Literatur bis auf Eusebius, 384.  
**Lea (H. Ch.).** A history of auricular confession and indulgences in the latin church, 156.  
**Sabatier (Paul).** S. Francisci Assisiensis legenda antiquissima, auctore fr. Leone, 360.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

- Beazley.** Henry the Navigator, 239.  
**Danvers.** The Portuguese in India, 240.

EXTRÊME-ORIENT.

- Villetard de Laguerie.** La Corée indépendante, russe ou japonaise, 356.

FRANCE.

- Abbadie (François).** Histoire de la commune de Dax, 231.  
**Amiable (Louis).** Une loge maçonnique durant 1789. La R. L. les Neuf sœurs, 115.  
**André (Francisque).** Voy. Arbois de Jubainville.  
**Arbois de Jubainville (H. d') et André (Francisque).** Archives ecclésiastiques de l'Aube, t. II, 88.  
**Bardoux.** La duchesse de Duras, 344.



- Barrucand.** Voy. *Choudieu*.  
**Baston** (abbé). Mémoires, 335.  
**Beaulaincourt** (M<sup>me</sup> de). Lettres adressées au maréchal de Castellane, 347.  
**Bellecombe** (H. de). Essai biographique sur Guillaume-Léonard de Bellecombe, 175.  
**Béranger** (Henry). La conscience nationale, 353.  
**Bertrand** (Louis). La fin du classicisme et le retour à l'antique en France, 127.  
**Biré** (Edmond). Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur, 121.  
**Blaze de Bury** (M<sup>me</sup>). Dames d'hier et d'aujourd'hui, 128.  
**Blot**. Napoléon III, 349.  
**Boissonnade**. Voy. *Carré*.  
**Bonnet** (Émile). L'imprimerie à Béziers au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, 106.  
**Bournon**. Etat des communes du département de la Seine, 102.  
**Broglie** (Ém. de). Saint Vincent de Paul, 111.  
**Brutails**. Le cartulaire de Saint-Seurin de Bordeaux, 231, 457.  
**Carré** et *Boissonnade*. Correspondance inédite du constituant Thiбаudeau, 337.  
**Cartulaire** de Saint-Seurin de Bordeaux, p. p. *A. Brutails*, 457.  
**Casgrain** (abbé). La guerre du Canada, 1756-1760, 114.  
**Cerf**. Vie des saints du diocèse de Reims, 102.  
**Chalambert** (V. de). Histoire de la Ligue, 108.  
**Charavay**. Le général Lafayette, 339.  
**Châtelain** (Émile). Voy. *Dentfle*.  
**Chérol** (le P.). Une grande chrétienne au XVII<sup>e</sup> siècle : Anne de Caumont, 231.  
**Choudieu**. Mémoires, p. p. *Barrucand*, 117.  
**Chuquet** (Arthur). La jeunesse de Napoléon, t. I, 125.  
**Cisternes** (R. de). Le duc de Richelieu, 1818-1821, 345.  
**Dahn** (Félicz). Ebroin, 237.  
**Debidour**. Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France de 1789 à 1870, 350.  
**Delachenal**. Cartulaire du temple de Vault, 105.  
**Delarc** (abbé). L'Eglise de Paris pendant la Révolution française, 119.  
**Delattre**. Une fille de Henri IV, 109.  
**Demotins**. Les Français d'aujourd'hui. Les types sociaux du midi et du centre, 352.  
**Dentfle** (le P.) et *Châtelain* (Émile). Chartularium universitatis Parisiensis, t. IV, 92.  
 — *Auctarium*, t. II, 93.  
**Dieudonné**. Hildebert de Lavardin, 97.  
**Du Casse** (baron Robert). Le cinquième corps d'armée pendant la campagne d'Italie, 458.  
**Ducaunnès-Duval** (Gaston). Inventaire sommaire des archives de la Gironde, 457.  
**Dumoulin** (Maurice). Questionnaire historique, archéologique et statistique, 368.  
**Dunant** (Émile). Le texte authentique de la pétition de F.-C. de la Harpe au Directoire, 9 déc. 1797, 239.  
**Duvernoy**. Longwy, de Louis XIV à la Révolution, 232.  
**Fabre** (Mgr). Les ennemis de Chapelain, 112.  
**Félice** (de). Les protestants d'autrefois, t. II, 111.  
**Firmin-Didot** (Georges). La France en 1814, d'après les rapports inédits du comte Anglès, 341.  
**Fleury** (comte). Les grands terroristes. Carrier à Nantes, 1793-1794, 122.  
**Fleury** (général). Souvenirs, 348.  
**Forgues** (Eugène). Voy. *Lamennais*.  
**Fouillée**. La psychologie du peuple français, 362.  
**Funch-Brentano** (Franz). Légendes et archives de la Bastille, 362.  
**Gagnon** (Phléas). Essai de bibliographie canadienne, 402.  
**Giraud** (J.-B.). Documents pour servir à l'histoire de l'armement au moyen âge et à la Renaissance, 101.  
**Gouazé**. Étude sur la situation sociale dans le ressort du présidial de Pamiers aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s., 231.  
**Goyau**. Autour du catholicisme social, 134.  
**Grand-Carteret**. L'affaire Dreyfus et l'Image, 367.  
**Guillon**. Nos écrivains militaires, 338.  
**Inventaire** sommaire des archives de la Gironde. Série E, supplément, t. I, par *G. Ducaunnès-Duval*, 457.  
**Jérôme** (abbé). Collectes à travers l'Europe pour les prêtres français déportés en Suisse pendant la Révolution, 336.  
**Lacroix** (abbé L.). Richelieu à Luçon, 2<sup>e</sup> édit., 458.  
**La Jonquière** (marquis de). Le chef d'escadre marquis de La Jonquière et le Canada, 1749-1752, 402.  
**Lamennais**. Lettres inédites à Montalembert, p. p. *E. Forgues*, 346.  
**Langlois** et *Seignobos*. Introduction aux études historiques, 129.  
**Lebon** (André). Cent ans d'histoire intérieure, 1789-1895, 351.  
**Lemoine** (Jean). La révolte dite du Papier timbré ou des Bonnets rouges en Bretagne, 113.



- Lex*. Les fiefs du Maconnais, 105.  
*Malavialle*. Projet de construction d'un palais des États de Languedoc à Montpellier à la fin du XVIII<sup>e</sup> s., 106.  
*Mollien* (comte). Mémoires d'un ministre du Trésor public, 340.  
*Montaudon* (général). Souvenirs militaires. Afrique, Crimée, Italie, 348.  
*Moranville*. Chronographia regum Francorum, 90.  
*Morati* (A. de). Le procès-verbal de l'Assemblée générale des États de Corse, 1770-1773, 233.  
*Petit de Julleville*. Histoire de la langue et de la littérature françaises, 367.  
*Picavet*. Gerbert, 96.  
*Prarond*. Cartulaire du comté de Ponthieu, 101.  
*Proudhon*. Napoléon I<sup>er</sup>, 343.  
*Rabaud*. L'école primaire dans la commune de Montauban, 107.  
*Ribbe* (Charles de). La société provençale à la fin du moyen âge, 98.  
*Richard* (Alfred). La bataille de Vouillé en 507, 358.  
*Rousse*. Une famille féodale aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles : les Silly, seigneurs de la Roche-Guyon, 100.  
*Rousseau* (F.). La carrière du maréchal Suchet, 337.  
*Saige*. Monaco, 107.  
*Schelle*. Vincent de Gournay, 114.  
*Seignobos*. Voy. Langlois.  
*Taphanel*. La Baumelle et Saint-Cyr, 368.  
*Teissier* (Octave). La jeunesse de l'abbé Sieyès, 232.  
*Thibaudeau*. Correspondance inédite, p. p. Carré et Boissonnade, 337.  
*Thirria*. La marquise de Crenay, 349.  
*Vigier* (comte). Davout, 342.  
*Viollet* (Paul). Histoire des institutions politiques et administratives de la France, t. II, 93.

## ITALIE.

- Borghesi* (S.) et *Banchi* (L.). Nuovi documenti per la storia dell' arte Senese, 462.  
*Caccavello* (Annibale), p. p. Ant. Filangieri di Candida, 395.  
*Crozals* (J. de). L'Unité italienne, 338.  
*Filangieri di Candida*. Voy. Caccavello.  
*Fratelli* (Lud.). I codici Morbio della r. biblioteca di Milano, 463.  
*Gabiani*. La Chiesa e il convento di San Bernardino d'Asti, 462.  
*Gherardi* (Alessandro). Consulte della repubblica fiorentina nel sec. XIII, 461.

- Milani* (L.-A.). Museo topografico dell' Etruria, 461.  
*Rodocanachi*. Tolla la Courtisane, 361.  
*Sallini* (G.-E.). Tragedie Medicee domestiche, 462.  
*Tocco*. Gli Apostolici e fra Dolcino, 162.  
*Uzielli* (G.). Ricerche intorno a Leonardo da Vinci, 397.  
*Valuca*. Contributo alla biografia di Scipione Ammirato, 462.  
*Zippel*. Notizie biografiche di Carlo Marsuppini d'Arezzo, 461.

## ORIENT LATIN. CROISADES.

- Ambroise*. Eistoire de la guerre sainte, p. p. G. Paris, 89.

## PAYS-BAS (BELGIQUE ET HOLLANDE).

- Blok* (P.-J.). Geschiedenis van het nederlandsche volk, 392.  
*Brom* (Gisbertus). Bullarium Trajectense, 393.  
*Fredericy* (Paul). De secten der Geeselaars en der dansers in de Nederlanden, 164.  
*Hubert* (Eugène). La torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le XVIII<sup>e</sup> s., 235.  
*Lonchay* (Henry). La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas, 1635-1700, 172.  
*Magnette*. Joseph II et la liberté de l'Escaut, 234.  
*Waddington* (Albert). La république des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas espagnols de 1630 à 1650, t. II, 110.

## ROYAUME-UNI

## (GRANDE-BRETAGNE ET IRLANDE).

- Fotheringham*. The political correspondence of Jean de Montreuil and the brothers de Bellièvre, ambassadors in England and Scotland, 1665-68, 464.  
*Inventories of church goods for the counties of York, Durham and Northumberland*, 464.  
*Maitland*. Township and borough, 237.  
*Medley* (Julius). Student's Manual of english constitutional history, 238.  
*Murray of Broughton* (John). Memorials, 464.  
*Pearman*. Rochester, 464.  
*Proctor* (Robert). An index to the early printed books in the British Museum, 239.  
*Register of the freemen of the city of York*, 464.



*Réville (André) et Petit-Dutaillis (Ch.)*. Recherches sur le soulèvement des travailleurs d'Angleterre en 1381, 465.

*Venables et Perry*. Lincoln, 464.

*Vincent (Arthur)*. Lives of twelve bad women, 238.

*Wedderburne (David)*, merchant of Dundee. Compt buik, 1587-1618, 464.

*Wylie (J.-H.)*. History of England under Henry V, 238.

#### SUÈDE ET NORVÈGE.

*Heidenstam (O. de)*. Une sœur du grand Frédéric : la reine Louise-Ulrique de Suède, 116.

#### SUISSE.

*Strickler (Jean)*. Amtliche Sammlung der Acten aus der Zeit der helvetischen Republik, t. VI, 239.

*Tobler (Gustave)*. Die Berner Chronik des Diebold Schilling, 1468-1484, 239.

#### DROIT ET SOCIOLOGIE.

*Huvelin*. Essai historique sur le droit des marchés et des foires, 59.

*Kleen (Richard)*. Lois et usages de la neutralité, t. I : Devoirs des neutres, 357.

*Renard (Georges)*. Le régime socialiste. Principes de son organisation politique et économique, 358.

*Rietschel*. Markt und Stadt im ihren rechtlichen Verhältniss, 60.

#### GÉOGRAPHIE.

*Kiepert*. Forma orbis antiqui, 369.

— Forma urbis Romae antiquae, 382.

*Mac Clure (Edmund)*. Historical church atlas, 464.

*Poole (R. L.)*. Historical atlas of modern Europe, 464.

*Richter (Paul-E.)*. Bibliotheca geographica Germaniae, 389.

*Spruner et Sieglin*. Handatlas, 369.

#### PALÉOGRAPHIE ET DIPLOMATIQUE.

*Chatelain (Émile)*. Paléographie des classiques latins, 13<sup>e</sup> livr., 233.

*Paoli (Cesare)*. Programma scolastico di paleografia e diplomatica, 461.

*Wiscelinus*. Astronomische Chronologie, 381.



## TABLE DES MATIÈRES.

## ARTICLES DE FOND.

Pages

Baron du CASSE. Le 5 <sup>e</sup> corps de l'armée d'Italie; <i>fin</i> . . . . .	36
P. IMBART DE LA TOUR. Les paroisses rurales dans l'ancienne France; 3 <sup>e</sup> partie. . . . .	1
A. MATHIEZ. Étude critique sur les Journées des 5 et 6 octobre 1789 . . . . .	241

## MÉLANGES ET DOCUMENTS.

Ch. KOHLER. La vie de sainte Geneviève est-elle apocryphe?	282
Ch.-V. LANGLOIS. Geoffroi du Plessis, protonotaire de France.	70
H. PIRENNE. Villes, marchés et marchands au moyen âge . .	59
Alfred STERN. Ch.-E. Oelsner; <i>suite</i> . . . . .	321

## BULLETIN HISTORIQUE.

<b>Allemagne et Autriche</b> (Histoire romaine), par W. LIEBENAM	137, 369
<b>France.</b> Réception de M. Hanotaux à l'Académie française.	
Le centenaire de Michelet et le centenaire de l'Édit de Nantes, par G. MONOD . . . . .	84, 331
— Histoire du moyen âge, par A. MOLINIER. . . . .	88
— Histoire des temps modernes, par L. FARGES, A. LICH- TENBERGER, G. MONOD, R. REUSS. . . . .	108, 334

## COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

P. BATIFFOL. Anciennes littératures chrétiennes. (S. Berger.)	384
H. DE BELLECOMBE. Essai biographique sur G.-L. de Belle- combe. (E. Barbé.) . . . . .	175
G. VON BELOW. Landtagsakten von Jülich-Berg. (G. Blondel.)	167
P.-J. BLOK. Geschiedenis van het nederlandsche volk. (H. Pi- renne.) . . . . .	392
G. BROM. Bullarium Trajectense. (P.-J. Blok.) . . . . .	393
A. FILANGIERI DI CANDIDA. Diario di Annibale Caccavello. (R. Rolland.) . . . . .	395
P. FREDERICQ. De secten der geeselaars en der dansers in de Nederlanden. (Ch. Molinier.) . . . . .	164
Ph. GAGNON. Essai de bibliographie canadienne. (R. K.) . .	402
A. HARNACK. Die Chronologie der altchristlichen Literatur bis auf Eusebius. (S. Berger.) . . . . .	384
LA JONQUIÈRE. Le M <sup>is</sup> de La Jonquière et le Canada. (R. K.) .	402



	Pages
H.-Ch. LEA. A history of auricular confession and indulgences in the latin church. ( <b>P. Batiffol.</b> ) . . . . .	156
H. LONCHAY. La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas, 1635-1700. ( <b>Eug. Hubert.</b> ) . . . . .	172
P.-E. RICHTER. Bibliotheca geographica Germaniae. ( <b>L. Galois.</b> ) . . . . .	389
F. TOCCO. Gli apostolici e fra Dolcino. ( <b>Ch. Molinier.</b> ) . . . . .	162
UZIELLI (G.). Ricerche intorno a Leonardo da Vinci . . . . .	397
L. WEILAND. Monumenta Germaniae historica : Constitutiones et acta publica. . . . .	155

## LISTE ALPHABÉTIQUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

## ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

## FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres. . . . .	187, 417
2. Académie des sciences morales et politiques . . . . .	187, 417
3. Académie nationale de Reims . . . . .	424
4. Ami des monuments et des arts . . . . .	181
5. Annales de Bretagne . . . . .	418
6. Annales de l'École libre des sciences politiques . . . . .	184
7. Annales de l'Est . . . . .	419
8. Annales de géographie . . . . .	182
9. Annales du Midi . . . . .	188, 419
10. Bibliographe moderne. . . . .	182, 414
11. Bibliophile limousin . . . . .	419
12. Bibliothèque de l'École des chartes . . . . .	177, 407
13. Bulletin critique . . . . .	182, 408
14. Bulletin de correspondance hellénique . . . . .	410
15. Bulletin d'histoire ecclésiastique . . . . .	419
16. Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne. . . . .	420
17. La Correspondance historique et archéologique . . . . .	178
18. Le Correspondant . . . . .	184, 415
19. Études publiées par les PP. de la Compagnie de Jésus. . . . .	185, 416
20. Journal des Savants . . . . .	183, 409
21. Mélanges d'archéologie et d'histoire . . . . .	410
22. Nouvelle Revue historique de droit . . . . .	414
23. Polybiblion . . . . .	183
24. La Province du Maine . . . . .	420
25. La Révolution française . . . . .	178, 408
26. Revue africaine. . . . .	421
27. Revue archéologique . . . . .	180, 410
28. Revue archéologique et historique du Berry . . . . .	421
29. Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur . . . . .	421
30. Revue celtique . . . . .	180
31. Revue critique d'histoire et de littérature . . . . .	183, 409



## TABLE DES MATIÈRES.

473

	Pages
32. Revue d'Auvergne . . . . .	422
33. Revue d'histoire diplomatique . . . . .	179
34. Revue d'histoire et de littérature religieuses . . . . .	179
35. Revue de Champagne et de Brie . . . . .	422
36. Revue de Gascogne . . . . .	422
37. Revue de l'Histoire des religions . . . . .	411
38. Revue de géographie . . . . .	414
39. Revue de l'Orient chrétien . . . . .	181, 412
40. Revue de l'Orient latin . . . . .	412
41. Revue de la Société des Études historiques . . . . .	180, 408
42. Revue de Paris . . . . .	186, 416
43. Revue de Saintonge et d'Aunis . . . . .	423
44. Revue des Deux-Mondes . . . . .	186, 416
45. Revue des Études juives . . . . .	181, 411
46. Revue des Pyrénées . . . . .	423
47. Revue des Questions historiques . . . . .	178
48. Revue des Universités du Midi . . . . .	422
49. Revue générale du droit . . . . .	414
50. Revue historique et archéologique du Maine . . . . .	423
51. Revue maritime . . . . .	182
52. Société archéologique de Tarn-et-Garonne . . . . .	423
53. Société d'émulation de Montbéliard . . . . .	420
54. Société de l'Histoire du protestantisme français . . . . .	187
55. Société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France . . . . .	418
56. Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne . . . . .	420
57. Société éduenne . . . . .	420
58. Société nationale des Antiquaires de France . . . . .	417

## ALSACE.

1. Jahrbuch d. Gesellschaft f. Lothring. Geschichte . . . . .	188
2. Jahresbericht d. Vereins f. Erdkunde zu Metz . . . . .	433

## BELGIQUE.

1. Analecta Bollandiana . . . . .	223
2. Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique . . . . .	220
3. Annales de la fédération archéologique et historique . . . . .	218
4. Annales de la Société archéologique de Namur . . . . .	450
5. Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles . . . . .	228
6. Annales de la Société historique de Tournai . . . . .	450
7. Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg . . . . .	227
8. Annales du Cercle hutois des sciences et beaux-arts . . . . .	227
9. Archives liégeoises . . . . .	228
10. Bulletin de l'Académie d'archéologie . . . . .	221
11. Bulletin de l'Académie des sciences . . . . .	219
12. Bulletin de l'Institut archéologique liégeois . . . . .	449
13. Bulletin de la Société belge de géographie . . . . .	220, 451
14. Bulletin de la Société d'art et d'histoire de Liège . . . . .	451
15. Bulletin de la Société de géographie d'Anvers . . . . .	451



	Pages
16. Bulletin de la Société des bibliophiles liégeois . . .	450
17. Bulletin de la Société des Melophiles de Hasselt. . .	452
18. Bulletin de la Société scientifique du Limbourg. . .	452
19. Bulletin du Cercle archéologique de Malines . . .	228
20. Chronique de la Société d'art du diocèse de Liège . .	451
21. Commission royale d'histoire . . . . .	220
22. Documents de la Société archéologique de Charleroi .	451
23. Le Magasin littéraire de Gand . . . . .	451
24. Le Musée belge . . . . .	225
25. Le Muséon . . . . .	226
26. Publications de la Société historique de Limbourg . .	227
27. Revue bénédictine de l'abbaye de Maredsous . . .	224
28. Revue de l'Instruction publique . . . . .	221
29. Revue de numismatique . . . . .	222
30. Revue générale de Belgique. . . . .	222
31. Revue historique de l'ancien pays de Loos. . . . .	453

## ALLEMAGNE.

1. K. Akademie der Wissenschaften (Berlin). . . . .	206
2. K. Akademie der Wissenschaften (Munich) . . . . .	207, 428
3. Altpreuussische Monatschrift. . . . .	429
4. Annalen d. histor. Vereins f. d. Niederrhein. . . . .	429
5. Annalen d. Vereins f. Nassauische Alterthumskunde .	429
6. Archiv d. histor. Vereins von Unterfranken . . . . .	430
7. Archiv d. Vereins f. d. Geschichte Lauenburg . . . .	430
8. Archiv f. d. Studium d. neueren Sprachen . . . . .	202
9. Archivalische Zeitschrift. . . . .	202
10. Baltische Studien . . . . .	430
11. Beiträge zur Bayerischen Kirchengeschichte. . . . .	430
12. Beiträge zur Geschichte der Stadt Essen . . . . .	430
13. Beiträge zur Geschichte des Niederrheins. . . . .	431
14. Bericht über Bestand d. hist. Vereins zu Bamberg. .	431
15. Bonner Jahrbücher . . . . .	431
16. Braunschweigisches Magazin . . . . .	431
17. Byzantinische Zeitschrift . . . . .	190
18. Deutsch-evangelische Blätter . . . . .	192
19. Deutsche Rundschau . . . . .	206, 427
20. Deutsche Zeitschrift f. Kirchenrecht. . . . .	202
21. Englische Studien . . . . .	203
22. Forschungen zur Brandenburgischen Geschichte . .	432
23. Göttingische gelehrte Anzeigen . . . . .	191
24. Hermes . . . . .	197, 424
25. Historisch-politische Blätter f. kathol. Deutschland .	194
26. Historische Zeitschrift . . . . .	189
27. Historisches Jahrbuch . . . . .	189
28. Jahrbuch d. Geschichte Oldenburgs . . . . .	433
29. Jahrbuch d. Gesellschaft f. bildende Kunst zu Emden.	433



TABLE DES MATIÈRES.

475

	Pages
30. Jahrbuch für Gesetzgebung. . . . .	203
31. Jahrbücher für Nationalökonomie . . . . .	203
32. Der Katholik . . . . .	192
33. Mansfelder Blätter. . . . .	433
34. Mittheilungen des k. d. archäologischen Instituts . . . . .	198, 424
35. Mittheilungen des Vereins f. d. Geschichte Osnabrück. . . . .	434
36. Mittheilungen d. Vereins f. Geschichte d. Stadt Meissen. . . . .	434
37. Mittheilungen u. Nachrichten d. d. Palästina-Vereins. . . . .	201
38. Neue Heidelberger Jahrbücher. . . . .	434
39. Neue Jahrbücher f. d. classische Alterthum . . . . .	199, 425
40. Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. . . . .	200, 425
41. Neue kirchliche Zeitschrift. . . . .	194
42. Neues Archiv . . . . .	191
43. Neues Lausitzisches Magazin . . . . .	434
44. Nord und Süd . . . . .	206, 428
45. Oberbayerisches Archiv . . . . .	434
46. Philologus . . . . .	200
47. Preussische Jahrbücher . . . . .	428
48. Quellen u. Forschungen aus italien. Archiven . . . . .	204
49. Rheinisches Museum für Philologie . . . . .	201, 425
50. Römische Quartalschrift f. christl. Alterthumskunde. . . . .	195
51. Schriften d. Vereins f. d. Geschichte Berlins. . . . .	435
52. Studien aus dem Benedictiner-Orden . . . . .	426
53. Theologische Quartalschrift . . . . .	195, 426
54. Verhandlungen d. histor. Vereins d. Oberpfalz . . . . .	435
55. Zeitschrift der d. morgenländischen Gesellschaft . . . . .	201, 426
56. Zeitschrift des d. Palästina-Vereins . . . . .	426
57. Zeitschrift der histor. Gesellschaft f. Provinz Posen . . . . .	435
58. Zeitschrift der Savigny-Stiftung f. Rechtsgeschichte . . . . .	202
59. Zeitschrift des histor. Vereins f. Niedersachsen. . . . .	435
60. Zeitschrift des Vereins f. Hessische Geschichte . . . . .	436
61. Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft . . . . .	196
62. Zeitschrift für deutsche Philologie . . . . .	427
63. Zeitschrift für deutsches Alterthum . . . . .	427
64. Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins. . . . .	437
65. Zeitschrift für Ethnologie . . . . .	204
66. Zeitschrift für katholische Theologie. . . . .	196
67. Zeitschrift für Kirchengeschichte. . . . .	197
68. Zeitschrift für Kulturgeschichte . . . . .	204, 427
69. Zeitschrift für Socialgeschichte . . . . .	205
70. Zeitschrift für vaterländ. Geschichte Westfalens . . . . .	436

AUTRICHE-HONGRIE.

1. Académie des sciences de Gracovie . . . . .	442
2. Archäologisch-epigraphische Mittheilungen . . . . .	437
3. Archiv. d. Vereins f. Siebenburgische Landeskunde . . . . .	438
4. Blätter d. Vereins f. Landeskunde Niederösterreichs. . . . .	438



	Pages
5. Mittheilungen d. histor. Vereins f. Steiermark . . . .	439
6. Mittheilungen d. Instituts f. österreich. Geschichtsf.	439
7. Mittheilungen d. Nordböhmischen Excursions-Clubs .	440
8. Mittheilungen des Vereins f. Gesch. d. D. in Böhmen	440
9. Wiener Zeitschrift f. d. Kunde d. Morgenlandes. . .	441
10. Zeitschrift d. Ferdinandeums f. Tirol . . . . .	441
11. Zeitschrift d. Vereins f. d. Geschichte Mährens. . .	442
ANGLETERRE.	
1. The Athenaeum. . . . .	207, 444
2. The Contemporary Review . . . . .	209
3. Edinburgh Review. . . . .	209, 447
4. The English historical Review. . . . .	445
5. The Nineteenth Century. . . . .	210
6. Quarterly Review . . . . .	210, 448
7. Review of histor. public. relating to Canada . . . .	448
ITALIE.	
1. Archivio storico italiano. . . . .	211
2. Archivio storico lombardo . . . . .	442
3. Archivio storico per le provincie napoletane . . . .	442
4. Archivio storico siciliano . . . . .	443
5. R. Deputazione di storia patria (Romagna) . . . .	443
6. Nuovo archivio veneto . . . . .	443
7. Rivista storica del risorgimento italiano . . . . .	213
8. Rivista storica italiana . . . . .	212
ESPAGNE.	
1. Boletín de la R. Academia de la historia . . . . .	216
2. Revista crítica de historia y literatura . . . . .	217
SUISSE.	
1. Der Geschichtsfreund. . . . .	453
2. Hilty . . . . .	454
3. Indicateur d'histoire suisse. . . . .	454
4. Jahrbuch der histor. Vereins d. Kt. Glarus . . . . .	454
5. Jahrbuch für Schweizer Geschichte . . . . .	455
6. Mittheilungen zur vaterländ. Geschichte . . . . .	453
7. Quellen zur Schweizer Geschichte . . . . .	455
8. Société d'histoire de Genève . . . . .	454
9. Société d'histoire du canton de Fribourg . . . . .	454
Chronique et Bibliographie . . . . .	229, 456
Index bibliographique . . . . .	466

*L'un des propriétaires-gérants, G. MONOD.*

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.



